

GAMINE

MARY
MARLEYNE

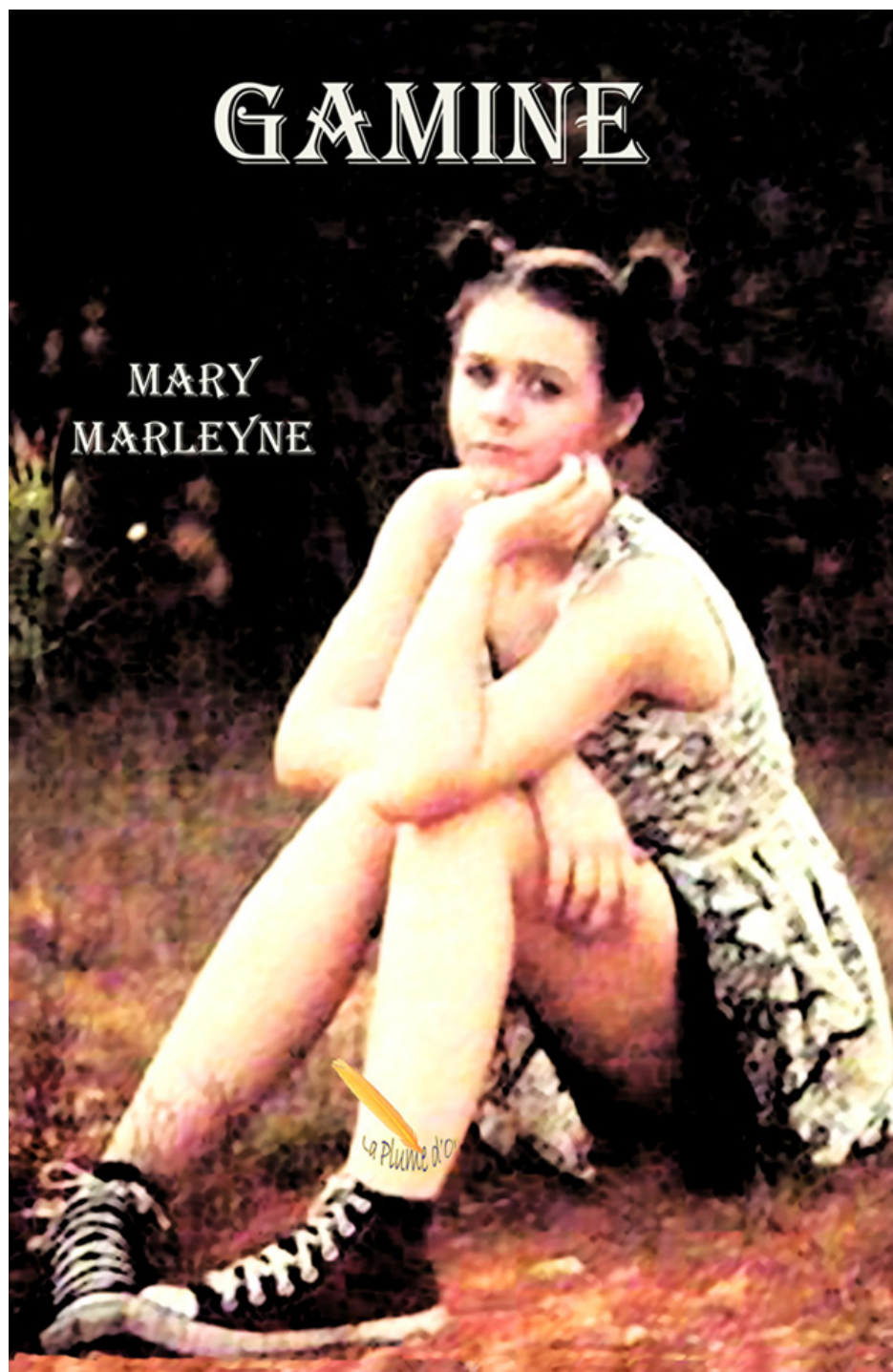


Table des matières

1	8
2	22
3	32
4	48
5	64
6	74
7	89
8	101
9	114
Deuxième partie	123
10	123
11	137
12	149
13	159
14	169
15	181
16	190
17	203
18	214
19	223
Troisième partie	231
20	231
21	241
22	250
23	260
24	267
25	275
26	282
Épilogue	287

Les Éditions La Plume d'Or
3485-308, av Papineau
Montréal (Québec) H2K 4J8
www.editionslpd.com

Gamine

Mary Marleyne



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Marleyne, Mary, 1962-, auteur

Gamine / Mary Marleyne.

Publié en formats imprimé(s) et électronique(s).

ISBN 978-2-924849-14-9 (couverture souple)

ISBN 978-2-924849-15-6 (PDF)

ISBN 978-2-924849-16-3 (EPUB)

I. Titre.

PS8626.A755G35 2018 C843'.6 C2018-940486-8

PS9626.A755G35 2018 C2018-940487-6

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture : M.L. Lego

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© Marleyne Dufour, 2018

Dépôt légal – 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, août 2018

Pour ma maman, Yvonnette Brassard,
qui a fait renaître l'espoir en moi.

Remerciements de l'auteure

Je voudrais d'abord remercier mon éditrice, Marie-Louise Legault, pour la confiance qu'elle m'a accordée, ainsi que Émilie et Stéphanie, mes confidentes, qui ont su insuffler en moi le courage qui me manquait.

Saint-Raymond-de-la-Tour était un magnifique village entouré de montagnes vertigineuses. Chaque saison, les paysages y étaient grandioses et attiraient les touristes de partout. Mais, comme le disaient si bien ses habitants : « C'est un village reculé par le tonnerre », ce qui voulait dire : un village très éloigné des grandes villes. En 1970, la municipalité ne comptait pas moins de neuf cents âmes. Évidemment, il n'y avait pas beaucoup de distractions pour les gens du coin, hormis les vieux films de Brigitte Bardot, Louis de Funès et Fernandel qui repassaient en boucle sur la chaîne de télévision. Mais qu'importe, puisque la plupart des villageois étaient des cultivateurs qui s'endormaient avant la première demi-heure du long métrage. Il faut admettre que les journées passées au grand air à travailler la terre épuiserait n'importe quel gaillard n'ayant pas encore sonné la trentaine. Le travail de fermier étant plutôt pénible, certains des plus jeunes avaient vendu leur ferme avant de tenter leur chance à Québec ou Montréal, des villes de prédilection pour l'exode rural. Mais, pour les vieux fermiers, l'entêtement à vouloir mourir sur leur terre se renforçait à mesure que leurs forces s'amenuisaient à s'échiner sur leur misérable terre.

Comme les distractions étaient plutôt rares, la population locale s'amusait à médire sur le dos d'autrui. Aussi, quand Laura Legendre, la petite-fille de Mathilde Bouchard, était revenue vivre dans le 5^e Rang, ce ne fut pas sans créer des remous parmi les habitants de Saint-Raymond-de-la-Tour. Et pour cause. La première fois qu'elle s'était pointée à l'Église aux côtés de sa grand-mère, elle avait causé tout un scandale avec sa blouse en satin blanc déboutonnée jusqu'à la naissance de ses seins volumineux. Elle était entrée la tête haute et narguait les paroissiens en accentuant son déhanchement provocateur sous le regard courroucé des fidèles. Lors du sermon dominical, le curé Simard en avait presque perdu sa verve.

Les gens de Saint-Raymond-de-la-Tour ne s'attendaient pas à grand-chose de la part de Laura. Après tout, elle était la fille de Mélinda, laquelle s'était enfuie de la maison, enceinte jusqu'au menton, avec Gilbert Legendre, un grand énergumène déjà marié et pas foutu de trouver du travail. À l'époque, cet événement fut un terrible affront pour la pauvre Mathilde qui en avait bavé. Le comportement désinvolte

de sa fille lui avait valu la méchanceté des collets montés. Chaque dimanche, sur le perron de l'Église, et ce, au vu et au su de tous, Simone Langevin, la commère la plus active du rang Saint-Amable, n'avait pas cessé de lui rappeler les frasques de sa fille.

Tout de même, la femme de Gilbert Legendre s'était vite consolée dans les bras d'un autre homme pas tellement mieux que le précédent. Ce fut là un grand déshonneur pour Mathilde, si soucieuse de bien paraître. Et voilà qu'aujourd'hui, sa petite-fille rajoutait de l'huile sur le feu. Mais, blessée dans son orgueil et ayant assez souffert par le passé, Mathilde avait décidé de ne plus se laisser atteindre par la méchanceté d'autrui.

À Saint-Raymond-de-la-Tour, Laura Legendre avait le monopole pour divertir la population locale. Il était vrai que sa façon de vivre avait suscité l'émoi chez les paroissiens qui la considéraient comme une grande pécheresse. Son libertinage déplaisait beaucoup, entre autres, à madame Ida Dupré, une paroissienne du village qui était en beau calvaire, car son époux, ce soir-là, n'était pas rentré dormir à la maison. Naturellement, elle accusait Laura d'en être responsable, cette maudite sorcière qui envoûtait tous les hommes du village, le sien y compris. Madame Dupré était certaine que cette fille vendait ses charmes. Son Joe n'était plus le même depuis qu'elle était revenue s'installer dans le fond du 5^e Rang. Il avait la tête dans les nuages. Même qu'en ce moment, il devait l'avoir entre les seins de Laura. Il faudrait chasser cette fouine d'ici au plus sacrant. Déjà qu'elle avait entraîné le mari de Lucie, la fille d'Antoine Harvey, qui avait célébré ses noces six mois auparavant. Il apparaissait évident que cette catin était la fille du diable. Mais à Saint-Raymond-de-la-Tour, personne ne se plaignait de Laura, hormis celles qui avaient un époux volage.

Poussant un soupir las, madame Dupré surveillait la route. Désappointée de ne point y apercevoir son mari, elle se balançait sur sa chaise avec un peu plus de brusquerie. Sa berçante n'étant plus toute jeune, son bois grinçait à chacun de ses allers-retours d'avant en arrière. À moins que ces grincements fussent dus à l'excédent de poids de sa propriétaire. Au bout d'un moment, fatiguée d'attendre son Joe, elle mit fin à son balancement inutile. Non que monsieur Dupré était de retour, mais parce qu'elle devait préparer à manger. Les enfants rentreraient bientôt pour le dîner et les crêpes au sirop noir n'allaient pas se faire toutes seules.

Après le départ des enfants pour l'école, elle desservit la table et rinça la vaisselle à l'eau claire. Des idées meurtrières défilaient dans sa tête à mesure que les assiettes propres s'empilaient dans l'armoire. Elle prenait un couteau et entaillait les gros seins de la belle Laura, puis lui transperçait le ventre à plusieurs reprises sous les yeux ébahis de Joe. Elle sourit malgré elle et chassa ses mauvaises pensées. Il ne lui vint pas à l'esprit que c'était le ventre de son Joe qu'elle devrait transpercer à coups de couteau. Après tout, il n'en était pas à sa première infidélité.

Ce bon vieux Joe était passablement fringant et il en avait marre de sa grosse Ida, qui contrairement à Laura, ne sentait jamais l'eau de rose. De plus, ses formes étaient désagréables à regarder et elle n'avait plus aucun charme. Par contre, avec sa poitrine volumineuse et sa démarche provocatrice qui ne laissaient aucun homme indifférent, Laura Legendre, elle, en avait à revendre. Ses longs cheveux bruns qui descendaient jusqu'à sa taille en ondulant sentaient bon la lavande. Comme les gitanes, elle portait toujours de grands anneaux d'or à ses oreilles. Joe la reluquait chaque fois qu'elle venait au village et éprouvait bien du mal à dissimuler l'érection que provoquait la simple vue de cette femme sensuelle. Il n'était d'ailleurs pas le seul homme à être dans cet état. Parfois, il lui arrivait de la suivre jusqu'à chez elle sans même qu'elle ne s'en rende compte. Il l'observait alors à travers les buissons, derrière lesquels il se camouflait aisément. C'est ce qu'il avait encore fait la veille au soir.

Comme à son habitude, lorsque Laura rentrait à la maison, son chat Ti-Gris était venu se frôler contre ses jambes. Elle s'était penchée sur lui pour le gratter derrière les oreilles et Ti-Gris avait ronronné de contentement. Ce geste fit dégringoler les oranges qu'elle venait tout juste d'acheter de son sac d'emplètes et les fruits roulèrent sur la terre battue. Elle s'agenouilla pour les ramasser et les remis dans son sac de papier. Par la suite, la porte d'entrée s'ouvrit toute grande sur Mathilde.

— Rentre, ma grande, et laisse ce fichu chat dehors. As-tu acheté mes tisanes ?

— Comment aurais-je pu les oublier ?

Laura était ensuite entrée dans la maison, se soustrayant ainsi à la vue de Joe. Sous le craquement des brindilles, ce dernier s'était rapproché doucement de la vieille demeure en bardeaux de cèdre, jusqu'à la fenêtre de la chambre de Laura, et attendit le moment où elle s'y déshabillerait avant de se mettre au lit. Le pauvre dut patienter longtemps. Durant l'attente, Ti-Gris était venu se frôler contre lui en miaulant.

— Saloperie de chat !

Il l'avait repoussé brusquement à l'aide d'un coup de pied, ne voulant surtout pas que le chat dévoile sa présence. Celui-ci s'était enfui dans les hautes herbes, fort mécontent d'avoir été éconduit de la sorte. Derrière la fenêtre, à travers le chambranle de la porte, Joe avait aperçu la vieille Mathilde, vêtue de son éternelle robe rouge à pois blancs trop courte pour elle et qui laissait son jupon froissé dépasser largement. Elle avait mis de l'eau à bouillir pendant que Laura avait déposé des tasses et des soucoupes sur la table. Quand la vieille avait dirigé son regard vers la fenêtre, le voyeur n'eut que le temps de se jeter sur le côté avant qu'elle ne l'aperçoive. Il valait mieux attendre que la noirceur arrive avant de regarder à nouveau à travers le carreau.

À l'intérieur, pendant que la grand-mère et la petite fille discutaient des derniers potins du village, rien ne laissait supposer qu'elles étaient les proies d'une surveillance malsaine de la part de Joseph Dupré. Quelqu'un était arrivé. De là où il était, Joe avait parfaitement entendu les coups frappés à la porte d'entrée. Intrigué, il avait jeté un œil à l'intérieur, désireux de savoir qui pouvait bien leur rendre visite à cette heure-là. Malheureusement, Laura et Mathilde avaient fait entrer leur visiteur dans le salon dont la fenêtre était inaccessible pour Joe, en raison des rosiers sauvages qui y proliféraient. Il ne lui restait donc plus qu'à attendre que la visite parte. Prenant son mal en patience, il avait piqué un roupillon, jusqu'à ce que quelque chose le réveille un peu plus tard. Sans pouvoir dire combien de temps, exactement, il avait dormi, il s'était étiré du mieux qu'il avait pu pour ne pas être vu des habitants de la maison, en grimaçant sous les courbatures. Puis il avait entendu de nouveau ce bruit qui l'avait réveillé un peu plus tôt. C'étaient des gémissements. Curieux, il s'était hissé doucement sur la pointe des pieds jusqu'au rebord de la fenêtre entrouverte. Pantois, il avait aperçu la plantureuse Laura, toute nue, s'offrant à un homme dont il ne parvenait pas à distinguer les traits. Laura était montée sur lui, plus sensuelle que jamais. De toute sa vie, jamais Joe n'avait vu

pareille beauté. Sa peau nue paraissait si douce et si fine. Elle s'était mise à onduler des hanches avec une telle frénésie, que Joe avait jubilé de convoitise, rêvant d'être à la place de cet homme. Les ébats des amants durèrent toute la nuit. En matinée, nullement fatigués, ils avaient repris la cadence. Enfin, épuisés, ils avaient fini par s'endormir bien serrés l'un contre l'autre. N'en pouvait plus, il était impératif que Joe se soulage. Son ventre allait éclater tant il était rempli de désir pour Laura. Il était alors rentré chez lui pour retrouver sa femme.

Quand la porte s'ouvrit sur Joe, Ida se leva d'un bond et lui servit son repas du midi. Ses gestes étaient si brutaux qu'ils laissaient présager un orage. Joe tira une chaise et s'assit pour manger ses crêpes refroidies, pendant qu'Ida prenait place en face de lui, les bras croisés sur sa poitrine et le regard meurtrier.

— Où étais-tu ? rugit-elle.

— Au champ, répondit Joe entre deux bouchées.

— Au champ ? Me prends-tu pour une dinde ? rétorqua Ida, peu convaincue.

— C'est la vérité. Je me suis endormi dans le champ après une dure journée de travail, se défendit Joe. Et puis, à mon réveil, j'ai commencé à travailler de nouveau. C'est tout.

— Tu ne serais pas plutôt allé reluquer cette satanée Laura ?

— Crois-tu que je suis un de ces hommes qui trompent leur femme aller-retour ? Voyons, Ida... Je n'aime que toi, ma puce, affirma Joe en léchant ses doigts rendus collant par la mélasse.

— C'est bien vrai, ça ? Tu me dis la vérité, demanda Ida, les mains sur les hanches, prête à croire son homme.

— Je te le jure, ma beauté. Viens donc t'asseoir sur mes genoux. Les enfants ne reviendront pas avant une heure ou deux.

Et Ida de se laisser tenter par les belles paroles mensongères de son époux. Rien ne comptait à présent, hormis le plaisir que lui procurait celui-ci. Elle s'en voulait d'avoir douté de lui et, pour se faire pardonner, lui passa tous ses caprices. Elle espérait seulement qu'elle ne serait pas de nouveau enceinte, elle qui avait déjà mis au monde six enfants et fait trois fausses couches dont elle ne s'était pas très bien remise. Elle savait bien que ses nombreuses grossesses avaient déformé son corps de jeune fille au point de la transformer

en petite grassouillette. Mais comment se refuser à Joe ? Faire cela revenait à l'envoyer voir ailleurs.

Mathilde Bouchard n'ignorait pas que Laura avait de nombreux amants. Ce n'était certes plus un secret pour elle. Elle la soupçonnait même de réclamer de l'argent contre ses faveurs. D'ailleurs, comment aurait-elle pu se payer toutes ses robes et tous ses parfums ? Sûrement pas en faisant le ménage du curé Simard deux à trois fois par semaine. Malgré tout, l'aïeule refusait d'intervenir dans la vie de sa petite-fille, craignant de la perdre à nouveau. Au village, les gens jasaient et passaient des remarques désobligeantes à l'endroit de Laura. Jusque-là, Mathilde avait fait la sourde oreille, sans se laisser impressionner par les ragots qui circulaient. Certaines gens avaient même mis le curé au courant, mais fort heureusement, celui-ci n'y avait pas prêté foi. « Pourquoi diable ma petite-fille se conduit ainsi ? » se demandait-elle souvent. Elle avait pourtant fait de son mieux pour l'élever après que sa mère, Mélinda, soit revenue à Saint-Raymond-de-la-Tour pour l'abandonner après sa naissance. S'en étant occupée jusqu'à sa majorité, elle lui avait prodigué toutes les règles de conduite de la bienséance. Mais apparemment, ce fut insuffisant. Laura était vite tombée amoureuse d'un coureur de jupons qu'elle avait épousé trois mois plus tard, avant de déguerpir comme l'avait fait sa mère avant elle. Puis, un beau jour, elle était revenue au bercail, sa valise à la main. Mathilde l'avait alors accueillie sans poser de question.

Parfois, les genoux de Mathilde la faisaient souffrir horriblement, ce qui à son âge, était plutôt normal. Son médecin lui avait dit qu'il s'agissait d'arthrose. Ce matin-là, comme elle avait énormément mal, et elle envoya Laura ramasser les œufs dans le poulailler à sa place et lui demanda de sarcler le potager lorsqu'elle aurait terminé de faire le ménage chez le curé. Assise sur un petit banc de bois qui servait autrefois à traire les vaches, elle profitait du soleil matinal en regardant sa petite-fille revenir avec un panier plein d'œufs.

— Pose-les sur le comptoir, je les laverai tout à l'heure, lui dit-elle. Pars tout de suite, car tu risques d'être en retard chez monsieur le curé.

Ne traînant pas une seconde, Laura agrippa le trousseau de clés accroché au mur et quitta la maison. Déjà, dans sa tête, elle s'imaginait chez le curé en train d'épousseter les meubles en bois franc et passer l'aspirateur. C'était comme faire le ménage deux fois. À la longue, ça devenait épuisant. Arrivée à destination, elle grimpa une à une les marches de l'escalier et se précipita vers la porte que monsieur le curé, le visage blême, lui ouvrit.

— Êtes-vous malade, monsieur le curé ? s'inquiéta-t-elle.

— Je crois que j'ai mal digéré mon souper d'hier. Donne-moi donc une bonne rasade de whisky pour faire descendre ça.

Laura s'exécuta au plus vite. La mine du curé Simard ne laissait présager rien de bon. Celui-ci but le verre d'alcool d'un trait et quitta la cuisine pour aller s'étendre sur son lit en informant sa ménagère qu'il ne souhaitait pas être dérangé pour le dîner. Plus tard dans l'après-midi, Laura alla s'enquérir de sa santé. L'air de se porter beaucoup mieux, il se leva pour faire quelques pas dans le jardin, son bréviaire à la main. Rassurée, Laura prépara les légumes du souper et les mit à cuire. Elle enleva ensuite son tablier et le déposa sur un crochet. La robe stricte qu'elle portait pour travailler au presbytère ne laissait rien paraître de ses formes sensuelles qui alléchaient tant Joseph Dupré.

— Va-t'en, Laura. Tu as assez travaillé pour aujourd'hui. Je vais m'occuper de mon souper, l'informa le curé Simard en rentrant dans le presbytère.

— Vous êtes sûr que vous allez mieux, monsieur le curé ? Sinon, je peux rester pour prendre soin de vous.

— Va, ma fille ! Je suis assez grand pour prendre soin de moi.

Laura rentra chez elle, mais pas avant d'aller faire un petit tour au magasin sur la rue Saint-Antoine. Elle y avait remarqué un nouveau parfum qui la tentait vraiment beaucoup. Elle en fit l'acquisition, bien qu'il lui coûtait un mois de salaire chez le curé Simard. Mais peu importe, puisqu'il lui faisait envie. Sur le chemin du retour, quelques hommes la sifflèrent au passage. Ayant l'habitude d'être admirée, plutôt que de rougir comme une jeune fille prude, elle leur décrocha des œillades. Encore une fois, Joseph Dupré se mit à la suivre. Ce dernier se promit toutefois de ne pas l'épier trop longtemps, car Ida devenait de plus en plus méfiante.

Pendant la nuit, Mathilde et Laura furent réveillées par le son de la cloche de l'Église qui leur parvenait du village. « Quelque chose de grave est sûrement arrivé », songea Mathilde. Ne pouvant retrouver le sommeil, les deux femmes se lèvent pour boire du thé. Quand le soleil fut enfin à l'est, Mathilde téléphona à sa cousine Germaine, qui vivait au village, pour s'enquérir des nouvelles. Celle-ci lui conta alors qu'il était arrivé quelque chose au curé Simard, mais qu'elle ignorait quoi. Aussitôt, Mathilde et Laura sortirent la vieille Oldsmobile du garage pour se rendre au presbytère. Laura conduisit prudemment, en évitant les nids-de-poule qui parsemaient le 5^e Rang. Assise à ses côtés, Mathilde essayait de trouver une chanson de son temps sur la radio cassette.

— Je t'en prie grand-maman, râla Laura, je n'ai pas envie d'entendre Alys Robi. Mets-nous Robert Charlebois.

— Contente-toi de conduire, répondit Mathilde sans tenir compte des goûts de sa petite-fille.

Celle-ci soupira de mécontentement. Chaque fois qu'elles prenaient la voiture pour aller au village, sa grand-mère décidait toujours de la musique qu'elles devaient écouter.

— Ah non ! Pas « Tico-Tico », s'exclama-t-elle.

Une fois au village, elle stationna l'Oldsmobile devant la quincaillerie Tremblay sur la rue Principale et aida sa grand-mère à descendre de la voiture. Dès qu'elle les aperçut, Simone Langevin, mal habillée, se précipita vers elles pour leur annoncer la nouvelle.

— Le docteur Gobeil est au presbytère. Il paraît que le curé ne va pas bien.

— On le sait déjà, Simone, répondit Mathilde en fermant la portière.

— Le curé Simard a sans doute abusé de l'alcool, supposa Simone.

— Voyons ! Comment peux-tu penser ça du bon curé Simard ? s'offusqua Mathilde.

— Crois-moi, crois-moi pas, Mathilde Bouchard, je m'en fiche, mais c'est la vérité, répliqua Simone avant de s'en retourner d'où elle venait.

— Vite, grand-maman, supplia Laura. Il faut que j'aille le voir.

Les deux montèrent les marches du presbytère et sonnèrent à la porte. Le docteur Gobeil, qui vint leur ouvrir, afficha une mine déconfite lorsqu'il les aperçut derrière la porte.

—Ah ! Je croyais que c'étaient les ambulanciers, dit-il.

—Il ne va pas mieux, s'enquit Laura d'une voix très anxieuse.

—Il est mort, laissa tomber platement le médecin en s'en retournant dans la chambre du défunt.

—Mort ? répéta Laura, visiblement abasourdie.

Mathilde se rendit jusqu'au robinet et lui prépara un verre d'eau.

—Bois, ma petite. Ça va te remettre d'aplomb.

Laura s'exécuta aussitôt. Dire qu'elle était avec le curé, la veille. Elle aurait dû insister pour qu'il voie le docteur. Elle traversa le corridor séparant la cuisine de la chambre du curé Simard et entra à l'intérieur de celle-ci. Le spectacle qui s'offrit à elle la laissa médusée. Monsieur le curé était couché sur le dos, aussi raide qu'une barre de fer. Ses yeux sortis de leurs orbites fixaient obstinément le plafond et sa bouche entrouverte laissait échapper un filet de bave. Sur la table de nuit, une bouteille de rhum gisait à moitié vide.

—Vous auriez dû frapper avant d'entrer, mademoiselle. J'aurais pu vous épargner un tel spectacle en recouvrant le corps, laissa entendre le docteur Gobeil.

—De quoi est-il mort ?

—D'une crise cardiaque. Sa mort a été rapide.

La paroisse de Saint-Raymond-de-la-Tour fut plongée dans le deuil, car la perte du curé Simard attristait beaucoup les habitants. Aussi, ce fut avec tous les honneurs qu'on l'enterra au cimetière paroissial. Juste avant, le service funèbre fut célébré par un prêtre venu expressément d'une autre localité. Celui-ci revint d'ailleurs à quelques reprises pour dire la messe dominicale en attendant que l'archevêché ne dépêche un autre curé sur les lieux. Entretemps, la vie continuait et les fidèles vaquaient à leurs occupations. Pour certains, il ne s'agissait pas d'occupations très honorables. C'était notamment le cas de Laura qui recevait, pour la énième fois, l'un de ses amants. La mort du curé Simard la privant d'une partie de ses revenus, elle avait donc contacté quelques-unes de ses connaissances pour boucler ses fins de mois.

Juchée sur ses talons hauts, ses jambes galbées dans des bas en filet, elle retira la chemise de l'homme qui lui faisait face et la jeta dans un coin de la pièce. Cet homme, c'était Jules Béliveau, venu directement de Québec pour coucher avec elle. Il lui avait même

rapporté de somptueux cadeaux : des boucles d'oreilles en or et un bracelet à breloques. Elle lui enleva ensuite son pantalon, qu'elle fit glisser avec une lenteur calculée, pendant qu'il soulevait ses pieds un à un pour lui permettre de déplacer le vêtement. Ceci fait, il se tint droit devant elle, uniquement vêtu de son slip qui ne cachait rien de la rigidité de son membre viril. À l'aide de ses dents, elle descendit le slip en prenant bien son temps. À peine arrivée aux genoux, un bruit la fit sursauter. Elle se releva d'un bond et courut jusqu'à la fenêtre.

— Reviens, ma douce. Fais-moi jouir, l'implora Jules.

— Tais-toi donc ! Je crois que quelqu'un nous observe.

— Mais non, ce doit être un raton laveur. Il a dû entendre parler de tes charmes fous.

— Tu n'es pas drôle.

Toujours au garde-à-vous, Jules pouffa de rire, s'avança vers elle et dit :

— Allez, maintenant... finis ce que tu as commencé.

— Je pense que quelqu'un nous épie. Il vaudrait mieux ne rien faire ce soir, car je risque de causer des problèmes à ma grand-mère.

Jurant entre ses dents, Jules se rhabilla avec des gestes brusques sous le regard contrit de Laura. Elle était désolée de l'éconduire ainsi, mais elle ne pouvait continuer tout en se sachant observée.

— Qui a bien pu s'approcher aussi près de la maison ? demanda-t-elle.

— Ça doit être ton chat, répondit Jules Béliveau.

— Mais oui ! Comme je suis idiote ! Il est justement dehors, s'exclama Laura en se tapant légèrement la tête.

Ses craintes évanouies, elle offrit à son client de reprendre leurs ébats.

— Non, désolé, fit ce dernier, je n'ai plus envie. La prochaine fois que je ferai des milles pour te voir, enferme ton chat quelque part.

Feignant d'être désappointée, Laura lui sourit en lui tendant sa veste de cuir.

— Fais bonne route, trésor.

Derrière la fenêtre, ce n'était pas le chat de Laura, car celui-ci chassait les mulots dans le hangar à bois. En fait, il s'agissait encore de Joseph Dupré, qui s'adonnait à son vice préféré. Cette fois-ci, il avait pu voir le visage de l'amant de Laura et il ne le connaissait pas. Ce n'était pas un homme de la paroisse. Peut-être bien qu'il s'agissait de quelqu'un de la ville ou encore, d'une paroisse voisine. Dieu que

son sexe le faisait souffrir. Il était si tendu ! Il se demandait si Laura consentirait à faire l'amour avec lui. Il en doutait. Une femme fatale comme elle ne voudrait certainement pas d'un pauvre type comme lui. Il valait mieux se contenter encore d'Ida.

Le lendemain matin, Laura traversa le village en faisant onduler ses hanches de droite à gauche. Le soleil avait doré sa peau couleur de miel. Des hommes grimpés sur le toit d'un édifice la regardèrent passer en la sifflant. En guise de réponse, elle leur fit un clin d'œil et accentua son déhanchement. Elle aimait qu'on la regarde ainsi. Être admirée de tous était la nourriture qui la maintenait en vie. Était-elle narcissique ? Elle l'ignorait. Peu lui importait, du moment qu'elle était belle et qu'elle était le centre de l'attention. Un gamin à bicyclette la dépassa et lui sourit. Son vélo était muni d'un siège en forme de banane et d'un volant Mustang dernier cri. Sur les rayons de la roue arrière, il avait installé un morceau de carton retenu grâce à une pince à linge qui lui permettait de faire pétarader sa bicyclette à chaque coup de pédale. Une fois à destination, Laura poussa la lourde porte de la Caisse Desjardins et entra pour y déposer tout son avoir. Elle n'aimait pas garder trop d'argent à la maison, craignant que cela attire les voleurs. Quelqu'un qui faisait la file derrière elle annonça à tout le monde que le nouveau curé arriverait bientôt et que selon les rumeurs, il s'appellerait Paul Dumas. Si elle en avait porté une ce jour-là, Laura aurait parié sa chemise que ce curé était un vieux et grincheux. Elle aurait certainement du mal à s'entendre avec lui, mais du moment qu'il n'interférait pas dans sa vie, elle était prête à tout endurer.

Ce soir-là, Martin Duchesne, qui était son amant depuis très longtemps, devait passer chez elle. Ils s'étaient connus à Montréal quand elle vivait encore avec son époux. Le logement qu'ils habitaient, au troisième étage d'un immeuble ayant pignon sur une rue extrêmement achalandée de la ville, se trouvait à proximité de l'endroit où Martin vivait en compagnie de deux autres garçons de son âge. Juste en bas de l'immeuble où demeurait le couple, des prostituées arpentaient le trottoir de la tombée de la nuit jusqu'aux petites heures du matin. Avec leur maquillage outrageux et leurs vêtements aguichants aux couleurs chatoyantes, ces femmes fascinaient Laura. Parfois, quand Rémi Chouinard, son époux, se saoulait au bar avec ses amis, elle s'exerçait à déambuler dans leur appartement à la manière de ces filles de rues.

Puis un jour, ce fut la catastrophe. Son mari, que Mathilde se plaisait à surnommer «le coureur de jupons», mourut des suites d'une pneumonie. Et cela, deux ans seulement après qu'ils eurent convolé en justes noces. Leur ménage n'ayant jamais pu économiser un sou, Laura dut vendre la plupart de leurs meubles pour défrayer les coûts d'enterrement. Solitaire dans cette grande ville et sans aucune instruction, elle se sentit perdue. Les solutions s'offrant à elle se résumaient à trouver du travail au plus vite ou de retourner vivre chez sa grand-mère Mathilde. Mais ça, il n'en était pas question. Tout, sauf retourner vivre dans ce trou à rats qu'était Saint-Raymond-de-la-Tour. Elle avait tenté sa chance dans une usine de textile, mais malheureusement, le contremaître dut la congédier trois mois plus tard, l'usine étant acculée à la faillite. La plupart des membres du personnel furent congédiés afin de réduire les coûts de production et comme Laura était l'une des dernières à avoir été engagée, elle fut aussi l'une des premières à devoir partir. Elle se remit ensuite à la recherche d'un nouveau boulot, mais sans qualification, il était difficile de dénicher un employeur. Elle reçut bien quelques offres pour travailler en tant que domestique, mais elle n'avait pas envie de se mettre à quatre pattes pour laver des planchers contre un salaire misérable qui, de toute façon, ne lui permettrait pas de payer son loyer. Si elle ne trouvait pas très vite une solution, elle risquait d'être jetée à la rue comme une moins que rien. Elle s'était donc examinée attentivement dans la glace et avait constaté que son corps était plutôt agréable à regarder, pour autant qu'elle le dévoile. Avec ses lèvres charnues et ses grands yeux brun noisette, son visage lui conférait une grande sensualité. Elle savait qu'elle était très belle et qu'elle n'aurait aucun mal à ramener des hommes à son appartement si elle décidait un jour de faire comme ces femmes qu'elle voyait défiler juste en bas et qui semblaient gagner beaucoup d'argent. Seulement, elle dédaignait devoir faire l'amour avec des inconnus. Mais, à bout de ressources, elle fut amenée à changer d'avis. C'est ainsi qu'un samedi soir du mois de juillet, elle se décida à faire son entrée dans le monde de la prostitution. Heureusement pour elle, Martin, qui revenait d'une partie de baseball, l'aperçut en train de faire les cent pas sur le trottoir, juste au pied de l'immeuble qu'elle habitait.

—Bon sang ! Qu'est-ce que tu fais accoutrée de même ? lui avait-il demandé, scandalisé.

—Quoi ? Tu ne me trouves pas jolie ? avait-elle répliqué sans se laisser impressionner par son interlocuteur.

—Ce n'est pas ça. Veux-tu bien me dire ce que tu fais là ?

—Tu vois bien... J'essaie de gagner ma vie, avoua alors Laura en haussant les épaules.

—Cela fait longtemps que tu fais ça ?

—Je viens à peine de commencer et tu ferais mieux de t'en aller. Tu fais fuir les clients.

—Combien demandes-tu ?

—Cela ne te regarde pas ! lança Laura en allumant une cigarette qu'elle venait de prendre dans son sac à main.

—Je suis un client comme un autre et je veux savoir combien tu demandes, s'obstina Martin.

—Quoi ! Tu veux coucher avec moi et me payer ?

—Ouais, c'est bien ce que tu veux, non ? J'ai cinquante dollars, sur moi.

—Cinquante dollars ! Tu serais prêt à me payer autant ? s'exclama Laura.

—Oui, mais à une condition.

—N'importe quoi. J'accepte.

—Je veux l'exclusivité.

—Tu veux dire que je n'aurai pas le droit de coucher avec d'autres hommes ?

—Tu as tout compris.

—Comme les courtisanes ! Dans ce cas, je veux soixante dollars. Et au moins deux fois par semaine. Sinon, je ne pourrai pas payer mon loyer.

—Tu es dure en affaires. Bon... C'est d'accord. Autre chose, tu ne peux pas te balader ici sans souteneur.

—Un souteneur ?

—Oui, un protecteur, quoi ! Tu travailles pour lui et il te protège en échange d'une partie tes gains.

—Mais, c'est hors de question !

—C'est comme ça que ça marche dans la prostitution. Tu l'ignoraes ?

C'était ainsi que Laura avait commencé dans ce métier. Ce cher Martin avait fait d'elle une putain. Leur entente tacite dura une année entière. Après quoi, Martin fut mis à pied de l'entreprise où il travaillait et devint incapable de payer Laura. Pour cette raison et pour d'autres

encore plus nébuleuses, cette dernière dut rentrer à Saint-Raymond-de-la-Tour. Depuis, Martin lui rendait visite à l'occasion, quand il en avait les moyens.

Paul Dumas, jeune prêtre âgé de trente-six ans, était particulièrement fier de servir au sein de l'Église catholique. Depuis sa plus tendre enfance, il se destinait à la prêtrise au grand désarroi de son père, un riche homme d'affaires. Paul s'était montré catégorique. Il étudierait la théologie, que cela plaise ou non à son patriarche. Sa mère, Florentine, l'avait fortement encouragé dans cette voie et cela, malgré la désapprobation de son mari. Il faut dire qu'il était fils unique, ce qui expliquait le mécontentement de son père, lequel comptait sur lui pour reprendre l'affaire familiale. Aussi, quand le fils fut ordonné prêtre, le père n'avait pas assisté à la cérémonie religieuse visant à souligner l'événement. Mais Paul ne lui en tint pas rigueur, comprenant sa déception.

Par le passé, ce dernier s'était déjà rendu au Vatican à quelques reprises et y avait rencontré Sa Sainteté le Pape Jean XXIII. C'était sans doute ce qui lui avait fait prendre conscience que la vie ecclésiastique était taillée sur mesure pour lui. L'abstinence lui convenait parfaitement. Évidemment, il avait eu, dans sa tendre jeunesse, des rapports sexuels avec des femmes et il avait aimé ça. Mais la vie de Jésus Christ l'avait interpellé au plus profond de son être. Déterminé, il avait renoncé à sa vie sexuelle au profit d'une vie de prières et de miséricorde.

Tout récemment, l'archevêché l'avait attitré à une nouvelle paroisse, sise à Saint-Raymond-de-la-Tour. S'étant renseigné sur l'ancien curé, il avait appris que celui-ci fut très apprécié par ses paroissiens, d'où la raison pour laquelle il craignait de ne pas être à la hauteur. Ce village représentait pour lui un défi de taille. Il prit donc l'autobus à la gare Centrale de Montréal, convaincu qu'il allait à la rencontre de sa destinée. Dans le car, quatre religieuses vêtues de robes blanches et de voiles noirs levèrent les yeux sur lui lorsqu'il fit son entrée. La plus vieille d'entre elles lui sourit gentiment et sortit de sa poche un magnifique chapelet.

— Bonjour, monsieur le curé, dit-elle. Voulez-vous bénir mon chapelet ?

Paul prit le chapelet et fit le signe de la croix après avoir récité une courte prière.

— Voilà, il est prêt à servir, dit-il en remettant le chapelet entre les mains de la bonne sœur.

—Merci. Où allez-vous? se montra curieuse de savoir cette dernière.

—À Saint-Raymond-de-la-Tour.

—J'ai déjà enseigné là-bas quand j'étais plus jeune. Pour autant que je m'en souviens, c'est un endroit paisible et très beau. Vous aimerez, j'en suis persuadée, affirma la religieuse avec un sourire convaincant.

—Je l'espère, répondit Paul, l'air beaucoup moins anxieux.

Les nombreux milles qui le séparaient de sa nouvelle église avaient eu raison de lui. Il s'endormit, tout recroquevillé, la tête penchée sur la vitre de l'autobus. Sa tête rebondissait parfois lorsque le véhicule heurtait une crevasse sur la chaussée. Quand il se réveilla, les religieuses ne se trouvaient plus à bord. Elles avaient dû descendre à Québec et se rendre au couvent des Ursulines. Dans quelques minutes, il arriverait à Saint-Raymond-de-la-Tour. Il ouvrit sa bible pour en lire quelques versets. Peu de temps après, il arriva enfin devant le dépanneur qui servait de gare. Sa valise à la main, il descendit et se fit indiquer par le préposé l'endroit où se trouvait le presbytère. Il entama donc sa marche sur la rue Principale. À travers les fenêtres des habitations, il distingua les curieux qui l'observaient à la dérobée. Certains paroissiens, moins timides, sortirent de leur maison pour le saluer, ce qui ne fut pas sans encourager Simone Langevin à mettre le nez dehors.

—Vous êtes notre nouveau curé, s'enquit-elle en serrant contre elle la veste de laine qu'elle portait en tout temps.

—En effet, madame.

—N'êtes-vous pas un peu trop jeune? observa-t-elle.

—Ne vous inquiétez pas. J'ai l'âge qu'il faut pour dire la messe, rétorqua Paul sur la défensive.

En le regardant avancer jusqu'au centre du village, Simone Langevin se dit que de toute sa vie, jamais elle n'avait vu un prêtre aussi jeune et aussi beau. Quel gaspillage, ce garçon prêtre! Elle se promit de ne plus jamais dormir durant le sermon.

Le curé Dumas trouva aisément l'église et le presbytère. L'ayant vu approcher, le bedeau vint à sa rencontre et lui déverrouilla les portes afin de lui permettre de visiter les lieux.

—Bonjour, monsieur le curé. Je suis le bedeau. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, je suis à votre service.

—Comment vous appelez-vous ?

—Christian Duchesne, répondit le bedeau.

—Bien, Christian. Je vous remercie, mais pour le moment, je n'ai besoin de rien. Toutefois, je tiens à ce que vous préveniez la femme de ménage de l'ancien curé que j'aurai besoin d'elle.

—D'accord, je lui dirai de se pointer ici à la première heure demain matin.

—Merci, Christian. Vous pouvez partir, maintenant, dit Paul en entrant dans le presbytère.

Une fois dans sa nouvelle demeure, il arrêta son regard sur la cuisine rudimentaire qui malgré tout, semblait fonctionnelle. Il était évident qu'une nouvelle couche de peinture rafraîchirait les murs écaillés de la salle à manger, tout autant que le plafond jauni. Le salon, avec son ameublement de style colonial, avait quant à lui certainement dû connaître des jours meilleurs. En revanche, le bureau était spacieux et comportait de grandes fenêtres permettant d'avoir une bonne luminosité. Il disposait également d'une machine à écrire, ce qui serait parfait pour rédiger ses sermons. Retournant dans la cuisine, il se prépara un sandwich au thon et monta défaire sa valise. La journée ayant été longue, il comptait se coucher tôt.

Au petit matin, il fut réveillé par la lumière du jour qui filtrait à travers les carreaux. Le soleil est le meilleur réveille-matin que l'on puisse avoir, sauf en temps de pluie, bien entendu. Paul avala son petit-déjeuner en vitesse et s'enferma dans son bureau pour travailler. « Quel sujet pourrais-je aborder lors de mon sermon de dimanche », se demanda-t-il. Entendant la porte arrière de la cuisine claquer, il sursauta, se leva d'un bond et se précipita au-devant de l'intrus qui venait de pénétrer dans le presbytère.

—Excusez-moi, monsieur le curé, je ne voulais pas vous faire peur. Je me suis permise d'entrer, car la porte n'était pas verrouillée.

—Bonjour, mademoiselle. À qui ai-je l'honneur ?

—Je suis Laura Legendre, votre femme de ménage.

—Ravi de vous connaître, Laura. Asseyez-vous un instant. Pourriez-vous me parler de Saint-Raymond-de-la-Tour ? J'aimerais bien en savoir un peu plus sur mes paroissiens.

En prenant une chaise pour s'asseoir, Laura sourit malicieusement.

—Vous savez, monsieur le curé, ici, c'est la campagne. Les mentalités n'évoluent pas aussi rapidement qu'en ville.

—Pourquoi donc ? interrogea Paul, intrigué.

— Je crois que les gens aiment rester ignorants, car ils se sentent protégés, en quelque sorte.

— Protégés de quoi ?

— Du changement, de ce qui les dépasse.

— Et vous, Laura, croyez-vous que vous êtes plus évoluée qu'ils ne le sont ?

— J'ai vécu en ville avec mon mari et croyez-moi, ma mentalité a fait un énorme bond en avant.

— Dans quel sens ?

La jeune femme se leva pour mettre un terme à cet entretien, prétextant que si elle ne commençait pas ses travaux ménagers tout de suite, elle ne finirait pas à temps. Le curé s'excusa d'avoir abusé de son temps et se retira dans son bureau, non sans se demander pourquoi Laura avait éludé sa question.

Dans la cuisine, celle-ci s'activa à récurer la cuisinière électrique au son d'une chanson de Ginette Reno que diffusait sa petite radio transistor. Tout en fredonnant, elle heurta malencontreusement la porte du fourneau restée ouverte.

— Ayoye !

— Vous vous êtes fait mal ? s'enquit le curé, qui alarmé, était sorti en trombe de son bureau.

— Un peu, oui. Je crois bien que je vais avoir un bleu sur la jambe, constata Laura en lorgnant du coin de l'œil sa longue jambe fuselée.

— Vous devriez faire plus attention. D'ailleurs, éteignez-moi cette radio, je l'entends jusque dans mon bureau.

— Vous n'aimez pas la musique, à ce que je vois, s'étonna la ménagère en tournant le bouton de sa radio.

— Bien sûr que j'aime la musique, mais je dois me préparer pour dimanche prochain. Je dois me montrer à la hauteur et j'ai besoin de toute ma concentration.

— Ne vous inquiétez pas. Ils vont tous vous adorer.

— Espérons-le, répliqua le curé Dumas en retournant dans son bureau.

Laura sortit un sachet de *Kool-Aid* qu'elle vida dans un pichet en y ajoutant de l'eau froide et des glaçons. Elle aimait ce breuvage sucré qui la désaltérait lorsque sa soif était intense. Elle s'imaginait en train de servir au curé Dumas un verre de ce jus et pouffa de rire, sachant pertinemment que les curés avaient un penchant pour le vin de messe.

Quand elle eut fini de tout nettoyer, elle frappa à la porte du bureau pour prévenir le prêtre qu'elle était prête à rentrer chez elle.

— J'ai terminé. Avant que je parte, avez-vous besoin de quelque chose ?

— Non, je vous remercie, répondit Paul.

— Alors, à bientôt.

Le curé regarda son employée fermer la porte, en se demandant s'il était bien sage que celle-ci continue de travailler au presbytère. Il aurait préféré une femme de ménage plus âgée et moins jolie. D'un soupir las, il se leva et se dirigea vers le réfrigérateur pour se chercher à boire. Quelle merveilleuse surprise il eut lorsqu'il découvrit le pichet !

— Pas du Kool-Aid ! Mince, alors ! J'adore ça !

Pendant le week-end, Laura se servit de la vieille Oldsmobile pour se rendre à Québec faire quelques emplettes. La voiture de Mathilde pouvait bien faire la route, sans trop rouler à la manière des Pierrafeu. Sa grand-mère avait préféré rester à la maison, alléguant que le voyage la fatiguerait. Chez Woolco, Laura se dénicha un pantalon mauve à pattes d'éléphant. Pour compléter la tenue, elle se choisit une blouse bouffante dont les manches descendaient sur les épaules. Flânant dans le magasin, elle remarqua dans les rayons pour hommes un mannequin habillé avec une chemise à col Elvis, un pantalon à pattes d'éléphant et des souliers Patof. Le dernier cri en ce qui concernait la mode vestimentaire pour hommes. Brièvement, elle imagina le curé Dumas vêtu de sorte et se dit qu'il serait vraiment époustouflant avec ces vêtements. Se reprochant sa trop grande imagination, elle se dirigea vers le comptoir pour payer ses achats en argent comptant. Affamée, elle mangea ensuite un hot-dog et but un Coca-Cola au restaurant du magasin. Après quoi, elle acheta un nouveau foulard pour Mathilde et décida qu'il était temps de rentrer. Sur la route, elle s'arrêta pour prendre un «pouceux», qui ouvrit la portière pour lui demander où elle allait. Il sourit, ravi d'apprendre qu'ils allaient dans la même direction. Il monta dans la voiture et jeta son baluchon sur la banquette arrière. Il n'avait pas plus de seize ans. Ses cheveux tombaient sur ses épaules tel un rouleau, ce qui lui donnait l'air d'une fille. C'était la mode. Laura exhiba un sourire lorsqu'elle constata qu'il portait lui aussi un pantalon évasé au bas, accompagné de *chouclagues*.

— Je m'appelle Dominique, se présenta-t-il. Je dois me rendre à Baie-Comeau pour retrouver des potes.

— J'admire la jeunesse d'aujourd'hui ! laissa entendre Laura en reprenant la route.

— Pourquoi, demanda le jeune homme.

— Parce que vous roulez votre bosse en vous foutant du reste, expliqua Laura en lui jetant un regard de biais.

— Rien ne vous empêche d'en faire autant.

— Justement, tout m'en empêche. D'abord, il faut travailler pour vivre. Vous verrez quand vous aurez deux ans de plus, vous n'y échapperez pas. Ensuite, il y a ma grand-mère Mathilde qui a beaucoup vieilli, ces dernières années. Je ne peux pas l'abandonner une seconde fois... Ça pourrait la tuer.

— Une seconde fois ? interrogea Dominique.

— Je suis partie vivre en ville pendant un certain temps et elle en a beaucoup souffert.

— Moi, je suis libre comme un oiseau et je ne m'arrête pas pour penser aux autres comme vous le faites. Vivez votre vie. Vous n'en avez qu'une, après tout.

— Facile à dire, soupira Laura.

Le reste du trajet se déroula sans qu'aucun autre propos d'ordre personnel ne soit abordé. La pluie se mit soudain à tomber et Dominique s'endormit, la tête penchée sur son épaule droite. Il se réveilla au moment où Laura immobilisa la voiture pour lui permettre de descendre.

— Voilà, lança-t-elle, il vaut mieux que je vous laisse ici. Sinon, vous n'irez pas dans le bon sens. Avez-vous un imperméable ?

— Quand on fait de l'auto-stop, on a toujours un truc de plastique plié quelque part dans son sac, indiqua l'adolescent en fouillant dans ledit sac. Je vous remercie pour la balade.

— Il n'y a pas de quoi, répliqua Laura en démarrant.

Seule dans l'habitacle, cette dernière songea à Martin qui à l'époque, fut son premier client. Non... elle préférerait dire : son premier amant. Il lui avait rendu la tâche facile. Quand elle s'était donnée à lui, elle ne l'avait pas regretté. Ses gestes avaient été d'une grande douceur. Elle put même déceler, dans ses yeux, une étincelle d'amour. Quoi de plus facile qu'un client comme lui ? Mais, quand il s'était retrouvé sans le sou, tout s'était vite compliqué pour elle. Les problèmes s'étaient alors mis à affluer de partout. C'est à ce moment

que Martin eut une brillante idée, lui suggérant de ne s'engager qu'avec des hommes d'affaires. Ainsi, elle pourrait leur réclamer un bon prix en leur proposant l'exclusivité. En plus, elle sélectionnerait sa clientèle selon ses choix. Bref, l'idée consistait à se transformer en pute de luxe. Il restait toutefois encore un problème, celui-là étant que hormis Martin et ses amis, elle ne connaissait pratiquement personne à Montréal. Elle avait alors pensé à son ancien contremaître, monsieur Sullivan, un homme d'apparence soignée, très sûr de lui, dans la quarantaine avancée. Il s'était toujours montré gentil avec elle. Du moins, durant le peu de temps qu'elle avait travaillé sous ses ordres. Déterminée, elle s'était rendue à l'usine pour le rencontrer. Malheureusement, comme il venait d'être convoqué au siège social, elle dut l'attendre longtemps, assise sur une chaise inconfortable. Au bout de quarante-cinq minutes, sa détermination finit par se faire chancelante. Elle avait donc saisi son sac à main posé sur la chaise à côté d'elle dans l'intention de prendre la fuite.

—Madame Chouinard! Comment allez-vous? s'informa monsieur Sullivan avant qu'elle n'ait pu franchir le seuil de la porte.

—Bien, merci, monsieur Sullivan.

—Je regrette de vous avoir fait attendre si longtemps. Venez dans mon bureau.

Les jambes flageolantes, Laura avait pénétré dans la pièce. «Mon Dieu... et s'il appelait la police pour me dénoncer», avait-elle pensé en prenant place dans le fauteuil qu'il lui avait désigné. Tout à coup, ses mains se mirent à trembler et la pauvre demeura muette, ne sachant plus par où commencer.

—Alors, que puis-je faire pour vous? de demander monsieur Sullivan en rajustant sa cravate qui s'agençait admirablement bien avec son habit.

—Monsieur Sullivan, je n'ai pas pu trouver un autre emploi, expliqua Laura.

—Je suis désolé pour vous. Les conditions économiques sont très dures. C'est la récession qui nous guette.

—Justement... Comme vous le dites si bien, c'est très dur et encore plus pour moi.

Ce disant, Laura remonta sa jupe en croisant les jambes. Fixant sa cuisse un instant, Monsieur Sullivan reprit en bégayant :

—Je regrette que la compagnie ait été obligée de vous congédier. Vous étiez une employée modèle.

—Oui, mais il me faut gagner ma vie, coûte que coûte. Peu importe la façon de le faire.

—Peu importe la façon ?

—Peu importe la façon.

—Dans ce cas, je vous appellerai bientôt, répliqua l'homme avant de clore l'entretien.

Puis il avait téléphoné quelques jours plus tard pour fixer un rendez-vous dès le lendemain. Il emmena d'abord Laura prendre une bouchée dans un restaurant, puis la suivit jusqu'à son appartement. Dès qu'ils y furent, il alla droit au but.

—Déshabille-toi. Je veux te voir retirer tes vêtements un à un.

Un peu gênée, Laura commença par retirer son chemisier, non sans se dire que les choses avaient été plus faciles avec Martin, du fait que les deux se connaissaient avant de coucher ensemble. Mais avec monsieur Sullivan, c'était extrêmement intimidant. Aussi, n'était-elle plus sûre de vouloir continuer.

—Détends-toi, Laura. Je ne vais pas te faire de mal. Si tu veux arrêter, tu n'as qu'à le dire, la rassura Sullivan.

—Non ça va, répondit Laura que ces paroles avaient quelque peu réconfortée.

Elle descendit son pantalon qu'elle envoya ensuite valser d'un coup de pied. Timidement, elle défit son soutien-gorge, dévoilant des seins volumineux qui provoquèrent une exclamation de joie chez Sullivan. Lentement, elle retira son slip sous lequel se cachait une légère toison.

—Dieu que tu es belle, Laura. Une vraie déesse.

Sullivan s'était alors approché d'elle pour lui empoigner fermement les seins. Lorgnant le bas de son corps, il la poussa vers la chambre, avide de la posséder. Il eut vite fait de se débarrasser de la barrière que formaient ses vêtements. Sans perdre de temps, il pénétra sa partenaire et jouit presque instantanément.

—Ah ! Mon Dieu ! Quel plaisir ! avait-il lâché. Ça m'a trop excité de te voir te déshabiller devant moi.

Ensuite, il s'était levé, puis rhabillé. Prenant son portefeuille, il en sortit une somme d'argent avant de la déposer sur la table de nuit et du lui donner un chaste baiser sur le front, comme un père le ferait à un enfant.

—Je reviens demain, dit-il en quittant l'appartement.

Laura n'avait même pas ouvert la bouche pour dire au revoir, se sentant trop honteuse, trop désemparée. Comment avait-elle pu en arriver là ? Elle avait pleuré tout son soûl et ne s'était endormie que lorsque les lumières de la ville se furent éteintes. Au réveil, elle prit l'argent que monsieur Sullivan avait déposé sur la table et compta les billets.

— Nom d'une bobinette ! Deux cents dollars ! s'était-elle exclamée en se levant d'un bond et en sautillant de joie. Je suis riche !

Revenue au moment présent, elle sourit à ce souvenir. Elle s'était crue riche pour la modique somme de deux cents dollars. C'était tout de même beaucoup plus que ce que Martin lui donnait. Ce jour-là, elle avait compris qu'il lui fallait plus de clients comme Sullivan. Des hommes qui avaient de quoi payer une fille comme elle.

Elle ralentit l'Oldsmobile pour négocier le virage menant tout droit à Saint-Raymond-de-la-Tour. Mathilde apprécierait sûrement le foulard qu'elle lui avait choisi. Elle était certaine qu'elle l'étrènerait pour la messe du dimanche, histoire de souligner l'arrivée du nouveau curé.

À nouveau perdue dans ses souvenirs, Laura se remit penser à Sullivan. C'était lui qui lui avait déniché la plupart de ses clients, des hommes avec beaucoup de fric. Malgré tout, elle s'était toujours réservé le droit de choisir les hommes avec qui elle couchait, ne s'offrant qu'à ceux qui lui démontraient de la tendresse, un sentiment qu'elle n'avait jamais reçu de la part de sa mère. Peu de temps après, toutefois, des problèmes survinrent, le va-et-vient de ses amants ayant fini par attirer l'attention d'un proxénète qui voulait obtenir un pourcentage élevé sur son business en échange de sa protection. Puisque Laura n'avait pas voulu lui céder, il la menaça de son poing en plus de lui signifier qu'il lui ferait la peau si elle n'obtempérait pas. Ayant eu la peur de sa vie, elle mit alors un terme à ses activités professionnelles. Or, les factures s'accumulaient et aussi, fut-elle jetée à la rue, faute de pouvoir payer son loyer. Réduite à la mendicité, elle ne put que se résigner à retourner à Saint-Raymond-de-la-Tour.

Après avoir garé l'Oldsmobile devant l'entrée, elle descendit de la voiture avec ses nombreux sacs dans les bras. Elle repéra sa grand-mère, accroupie dans le potager en train de désherber. Jurant entre les dents, celle-ci secouait les bras en l'air pour se débarrasser des mouches noires.

—Viens, grand-mère, j'ai un cadeau pour toi, cria Laura en montant l'escalier de la galerie.

Mathilde leva la tête pour la regarder. Quelle folle dépense sa petite-fille avait-elle pu faire cette fois-ci ? Pourvu qu'elle ne se fût pas mise dans la tête de lui acheter des babouches, s'inquiéta-t-elle. Traînant le pas, elle quitta son potager en direction de la maison où l'attendait impatiemment Laura. Cette dernière lui tendit le foulard de soie, qui la fit rosir de plaisir dès qu'elle le vit.

—Merci, dit-elle. Pas trop de trafic ?

—Non, pas trop. Tu aurais dû venir. J'ai vu des belles robes, pour toi.

—Je n'en ai pas besoin. J'ai ma robe rouge à pois.

—Mais ça fait dix ans que tu la portes tous les dimanches.

—Comment peux-tu le savoir puisque tu viens à peine de revenir à Saint-Raymond-de-la-Tour ? rétorqua Mathilde, réprobatrice.

—C'est juste que je suis tannée de la voir sur ton dos, soupira Laura.

—Eh bien, ma fille, vaudrait mieux t'y habituer, car je n'ai pas l'intention de la changer pour rien au monde, prévint Mathilde sur un ton signifiant que la discussion était close.

Laura savait bien qu'elle n'en changerait pas. C'était d'ailleurs pour cette raison qu'elle ne lui avait acheté que ce foulard. Mathilde tenait à user ses guenilles, coûte que coûte.

—Regarde mes pantalons, grand-mère !

Sortant le pantalon à pattes d'éléphant de son sac, Laura l'exhiba devant sa grand-mère qui recula d'un pas, scandalisée par la nouvelle mode des jeunes.

—Voir si ç'a du bon sens de se promener habillé de même ! En tout cas, c'est ton affaire, lança Mathilde en haussant les épaules.

Dépitée, la vieille femme rentra prendre un bol dans la maison et ressortit aussi vite pour aller cueillir de la salade pour le souper. « Décidément, elle ne connaît rien à la mode d'aujourd'hui, se dit Laura. Pas étonnant qu'elle écoute encore des chansons d'Alys Robi et de Tino Rossi ». Puis elle rentra pour ranger ses emplettes et prendre une douche. Après avoir peigné ses cheveux, elle enfila un short et une camisole. Pieds nus, elle se dirigea ensuite dans la cuisine et commença à peler les pommes de terre pour le souper. Mathilde aimait bien manger des patates fricassées avec de la salade à la crème. Laura, elle, détestait ça. Sa grand-mère revint dans la maison avec

son bol rempli de laitue fraîche qu'elle lava sous l'eau du robinet. Sans un mot, sa petite-fille et elle travaillaient l'une à côté de l'autre pour préparer le repas du soir. Ouvrant l'un des tiroirs, Laura y extirpa une nappe de coton qu'elle jeta négligemment sur la table, pendant que Mathilde apportait le pain d'habitant et le beurre. Enfin, les deux s'assirent à table et mangèrent en silence, l'une avec gourmandise, l'autre avec dégoût. Après le souper, elles s'installèrent au salon pour écouter une reprise de *Jeunesse d'aujourd'hui*, avec Pierre Lalonde et Joël Denis. Après quoi, Mathilde se retira pour la nuit. Pour sa part, Laura sortit sur la galerie avec son sac à main en cuir véritable qu'elle s'empressa d'ouvrir pour y prendre un paquet de cigarettes Players.

— Hum... émit-elle après avoir tiré une bouffée sur la cigarette qu'elle venait d'allumer.

Sa grand-mère n'aimait pas la voir fumer et encore moins la voir recevoir des hommes à la maison. Elle n'avait jamais rien dit à ce propos, mais Laura s'en doutait bien. Pour elle, Mathilde représentait une grand-mère formidable. Elle lui montrait sa désapprobation, mais ne lui imposait jamais rien. Elle la laissait gérer sa vie comme elle l'entendait, ce qui facilitait leur cohabitation. Laura jeta son mégot dans la cour et l'écrasa du talon, quand elle entendit quelque chose bouger juste à côté d'elle. Elle frissonna d'effroi et se calma rapidement lorsqu'elle découvrit Ti-Gris avec une souris dans la gueule qu'il déposa à ses pieds.

— Bravo ! Je vois que la chasse a été bonne.

Laura se pencha pour caresser l'animal, qui étira son dos en miaulant. Il s'enfuit ensuite dans les buissons, à l'assaut d'une nouvelle proie.

Le dimanche matin, lorsque le curé Dumas prit place dans la nef, la chorale entonna un chant de bienvenue. Ému, il remercia les chanteurs pour cette délicate attention et commença la célébration de la messe. Bien qu'il voyait les portes de l'église s'ouvrir sur quelques retardataires, il ne se laissa pas distraire par eux et continua à lire l'évangile. Mais il ne put que lever la tête lorsqu'il entendit les commentaires désobligeants à l'encontre de ces nouveaux arrivants.

— Une traînée ! Une moins que rien, lança une personne quand Laura passa devant son banc.

3

Laura, très attirante, prit place dans le banc habituel, celui

réservé par sa grand-mère, tandis que les murmures cessèrent grâce à un rappel à l'ordre du curé Dumas. Ayant de nouveau toute l'attention de l'assistance, celui-ci reprit sa lecture là où il l'avait laissée. Quand il eut fini de lire la première épître de Saint Paul aux Corinthiens, il invita les fidèles à s'asseoir. Au moment où l'un des enfants de chœur s'approcha du micro pour la première lecture, Joe Dupré en profita pour souffler bruyamment dans son mouchoir d'une blancheur douteuse, alors que sa femme lançait des regards courroucés du côté de Laura. Simone Langevin, qui, aussi raide qu'un piquet, était assise bien droite, faisait penser à une poule de basse-cour. Elle regardait le curé Dumas avec un tel ravissement, que c'en était presque gênant. Mais celui-ci avait l'habitude des femmes comme elle. Il en avait vu des centaines dans tout Montréal. Des femmes désœuvrées qui recherchaient l'aventure dans les bras de leur curé. Jamais il ne s'était laissé prendre au piège, ayant su repousser toutes leurs avances. Certes, il était bel homme et on le lui avait souvent reproché : « La beauté n'est pas faite pour la prêtrise », avait dit quelqu'un le jour où il avait prononcé sa première messe. Et pourquoi pas ? Paul n'avait pas succombé aux charmes féminins depuis son ordination. Sa foi en Dieu était grande et rien ne pouvait l'en détourner, il en était convaincu. Or, quand il vit sa femme de ménage pénétrer dans l'église, un peu plus tôt, il avait cru à un mirage. Ce ne pouvait être elle. Pas cette femme aguichante qui avait déambulé dans l'allée de façon provocante. Seigneur Dieu ! Impossible de la garder à son service. Il devait absolument se départir d'elle. Il ne voyait aucune autre solution. Il se promit donc de la prendre à part à la fin de la messe pour le lui dire. Le temps étant venu, pour lui, de faire le sermon, il monta dans la chaire et s'éclaircit la gorge. Exceptionnellement, son sermon portait sur le bel accueil qu'il avait reçu des villageois et sur la beauté de leur village pittoresque. Avant de conclure, il remercia à nouveau la chorale et prépara l'eucharistie. Après le Notre Père, il s'avança dans l'allée pour donner la communion. Les fidèles s'approchèrent, avides de manger le corps du Christ, qui, selon leurs croyances, les absoudrait de toute faute. Quand vint le tour de Laura, les mains de Paul tremblaient légèrement. Sentant le parfum de celle-ci lui chatouiller les narines, il déposa l'eucharistie sur sa langue rosée.

— Le corps du Christ.

— Amen, répondit Laura, non sans remarquer le malaise du prêtre.

Peu après, ce fut avec soulagement que Paul invita l'assemblée à quitter les lieux. Après quoi, il se dirigea au fond de l'église pour serrer la main des paroissiens.

— Ce fut une très belle messe, monsieur le curé, dit Simone Langevin, toujours vêtue de sa veste de laine malgré la chaleur qui régnait au-dehors.

— Je suis ravi qu'elle vous ait plu.

— J'aimerais bien vous inviter à dîner, enchaîna la femme.

— C'est très gentil de votre part, mais j'ai une cuisinière qui me prépare d'excellents repas, répondit Paul sur la défensive.

— Vous parlez de Laura, la fille de Mélinda ? Bien, voyons... vous n'allez pas la garder à votre service comme le faisait l'ancien curé ?

— Et pourquoi pas ? demanda Paul, piqué au vif.

— Parce que ce ne serait pas correct. Vous et elle, sous le même toit... rétorqua Simone.

— Et qu'est-ce qui serait correct ?

— La jeter dehors ! Ni plus ni moins, affirma Simone sur un ton catégorique.

Cette dernière dut cesser ses commérages, car Ida la pressait derrière son dos, suivie de Joe et de leurs six enfants.

— Merci beaucoup, monsieur le curé. Nous sommes contents de vous avoir dans notre paroisse, laissa entendre chaleureusement Ida.

— Moi aussi, je suis content d'être ici. Merci à vous tous d'être venus.

Puis Laura s'approcha avec Mathilde. Paul souffla quelque chose dans l'oreille de la première, que la seconde ne comprit pas.

— Qu'a-t-il dit ? se montra curieuse de savoir Mathilde une fois sur le perron.

— Il veut me parler après que tout le monde soit parti. Est-ce que ça te dérangerait d'attendre dans la voiture, grand-maman ?

— Pourvu que ce ne soit pas trop long. Je dois préparer ma soupe à l'orge, répondit Mathilde en s'asseyant dans l'auto.

— Je fais aussi vite que je peux. Je suis très curieuse de savoir ce qu'il me veut.

Pour aider sa grand-mère à passer le temps, Laura ouvrit le radiocassette et sélectionna une chanson de Nana Mouskouri. Lorsqu'elle fut sûre qu'il n'y eut plus personne, elle entra dans l'église où l'attendait le curé Dumas.

—Que puis-je pour vous ? lui demanda-t-elle.

—Asseyez-vous, Laura, ordonna le prêtre, sans trop savoir par où commencer.

Laura obéit, espérant en finir au plus vite. Mathilde serait de très méchante humeur, elle qui devait être en train de cuire dans l'auto avec ce soleil de plomb qui lui tapait dessus.

—Ma chère Laura, je crois que nous avons un problème.

—Un problème ? Quel problème ? s'étonna la jeune femme.

—Il vaudrait mieux que vous ne veniez plus travailler au presbytère.

—Quoi ! Mais pour quelle raison ? s'écria Laura, inquiète à l'idée de perdre son emploi.

—Les gens pourraient jaser... sur nous.

—Que voulez-vous dire ? Expliquez-vous, nom d'un chien ! lâcha Laura de fort mauvaise humeur.

—Vous êtes une très jolie femme et je suis un prêtre encore jeune, expliqua Paul.

—Et vous n'avez pas confiance en vous ? susurra Laura sans le laisser finir sa phrase.

—Ce n'est pas ce que j'ai dit. Vous déformez mes propos, se défendit Paul.

—Pour quelles raisons me priveriez-vous de mon gagne-pain ? C'est cette garce de Simone Langevin qui vous a mis en garde contre moi, pas vrai ? s'emporta Laura.

—Pensez-y un peu. Vous êtes le portrait type de la femme fatale. Vous ne pouvez pas travailler comme ménagère dans un presbytère, au service d'un prêtre catholique. Ce n'est pas convenable.

—Ma foi... Vous avez peur de succomber à mes charmes ! ironisa Laura.

—Mais pas du tout ! Ce que je crains le plus, ce sont les bavardages, répliqua nerveusement le prêtre.

—Vous êtes un homme à vous laisser dominer par le qu'en-dira-t-on. Franchement, je vous croyais plus évolué !

Ces dernières allégations ne furent pas sans troubler le curé Dumas. Laura avait raison sur plusieurs points. Il se devait d'admettre qu'il s'était laissé influencer par les propos de Simone Langevin. En même temps, il avait envie de montrer à Laura, cette petite prétentieuse de la campagne, que rien ne pouvait ébranler sa foi en l'Église.

—Bon, je vous laisse une chance, finit-il par dire. Mais ne vous avisez jamais de vous pointer au presbytère avec de tels vêtements aguichants sur le dos.

—Je porte toujours des vêtements stricts lorsque je travaille au presbytère ! rétorqua Laura en sortant de l'église dans une colère noire.

Cette dernière monta dans la voiture en refermant brutalement la portière. Lorsqu'elle démarra, Mathilde, tout en lui lançant un regard de biais, jugea préférable d'attacher sa ceinture de sécurité. Ce n'était pas obligatoire, mais juste au cas où...

—Dis donc, qu'est-ce qu'il a pu te dire pour te mettre dans un tel état ?

—Il voulait me congédier. Le curé Simard se serait retourné dans sa tombe, s'il avait pu entendre ça !

—Mais pour quelle raison ?

—Il a prétendu que c'est à cause de mon style vestimentaire. C'est Simone, la langue de vipère, qui a bavassé sur moi ! Je devrais peut-être m'habiller à la mode des hippies... Qu'en penses-tu, grand-maman ?

—Tu sais, ma fille, je voulais justement te dire que pour assister à la messe du dimanche, tu devrais te montrer plus respectable envers l'Église. Achète-toi une robe dans le même style que celle que je porte, par exemple, suggéra Mathilde en caressant le tissu élimé de son éternelle robe rouge à pois blancs.

Laura leva les yeux au ciel en lâchant un soupir d'exaspération. Une robe comme celle de sa grand-mère ! Ne manquerait plus que ça. Malgré tout, elle sourit à l'image d'elle-même pénétrant dans l'église aux bras de Mathilde, vêtue d'une robe identique à la sienne. Ce qu'elle serait contente, la Simone !

—Veux-tu aller manger une crème glacée ? proposa-t-elle.

Mathilde accepta d'un bref coup de tête, en se disant que sa soupe à l'orge pouvait toujours attendre. Elle ne disait jamais non à un cornet de crème glacée, surtout à l'érable et aux noix. Jetant un nouveau regard en direction de sa petite-fille, elle constata que celle-ci était toujours en colère ; cela se voyait au rouge de ses pommettes. Le curé Dumas avait parfaitement raison de vouloir protéger sa réputation, pensa Mathilde. Une belle fille comme Laura allait lui attirer des ennuis, c'était certain. L'archevêché aurait dû envoyer un vieux prêtre à Saint-Raymond-de-la-Tour, pas un homme dans la fleur de l'âge. Si celui-ci maugréait en raison de la tenue vestimentaire de sa petite-fille,

que ferait-il s'il venait à découvrir le penchant qu'avait cette dernière pour le luxe qu'elle s'offrait par le biais de la prostitution. Mathilde commençait à regretter leur bon vieux curé Simard. Bien que bougon, il n'avait jamais causé de soucis à sa petite-fille. Et s'il était au courant des agissements de celle-ci, il n'en avait jamais rien laissé paraître.

Laura se dénicha un stationnement tout près du bar laitier. Elle passa sa commande à l'employée, alors que Mathilde s'installa à une table à pique-nique. Au même moment, une moto de marque Suzuki vint se garer tout près de leur Oldsmobile. C'est sans mal que Mathilde reconnut Georges Bélanger, le beau-fils d'Antoine Harvey. Il lui fit un signe de tête en guise de salut et se dirigea vers le comptoir où Laura attendait ses cornets de glace.

— Salut, poupée, lança-t-il en jetant un regard approuvateur aux formes de la jeune femme.

— Appelle-moi Laura, comme tout le monde.

— Comme tu veux. Il y a longtemps qu'on s'est vus. Tu m'as beaucoup manqué.

— Écoute, Georges, je crois que tu te fais des idées en ce qui me concerne, répliqua Laura sous le ton de la confidence après avoir vu la préposée du bar laitier s'approcher avec les cornets.

— Merci, dit-elle en payant ses glaces.

Puis sans un mot, elle partit rejoindre Mathilde. À son tour, Georges s'empara de la glace que lui tendait la préposée, une vague parente de sa femme. Sans y être invité, il s'installa à la même table que Laura et sa grand-mère.

— Permettez, mesdames, que je m'assoie avec vous.

Les deux femmes ne répondirent pas, se contentant de lécher leur cornet en espérant que cela le dissuaderait de s'approprier leur espace.

— Paraît que le nouveau curé est assez jeunot, poursuivit Georges en feignant d'ignorer qu'il n'était pas le bienvenu.

— Nous le savons. Nous arrivons justement de la messe, répliqua sèchement Mathilde. Si tu avais accompagné ta femme à l'église, tu t'en serais sans doute aperçu.

Georges ne releva pas cette remarque acerbe. Il fixa Laura avec de grands yeux, souhaitant découvrir sur son visage le moindre signe qui lui permettrait d'espérer un encouragement de sa part. Mais l'objet de ses désirs resta de marbre, encore sous le choc suite aux propos du curé Dumas. Comme elle devait se rendre au presbytère le lendemain,

elle ne savait trop comment elle s'y prendrait pour aborder le prêtre. Elle était en beau fusil contre lui. Dire qu'il avait voulu lui faire perdre son emploi. Elle espérait seulement qu'il resterait dans son bureau pour n'en sortir qu'au repas de midi. Sans la prévenir, Mathilde retourna dans la voiture. Elle s'apprêtait à l'imiter quand Georges la retint par le bras.

— L'autre soir, nous nous sommes embrassés, n'est-ce pas ? questionna celui-ci.

— Oui, Georges, mais...

— Je n'ai donc pas inventé ça. Tu t'es laissé embrasser et tu as même aimé ça, poursuivit-il.

— Tu m'as embrassée, Georges, rectifia Laura. Moi, je ne t'ai pas embrassé. Tu m'as eue par surprise.

— Tu te mens à toi-même, Laura, s'empressa de riposter Georges. Je te plais, j'en suis certain. Mais tu ne veux pas te l'avouer.

— Écoute, Georges, il vaudrait mieux que tu retournes auprès de ta femme, car tu vas me causer des ennuis.

Cela dit, Laura s'arracha de l'emprise de l'indésirable et s'engouffra dans l'auto qu'elle démarra sans perdre un instant, de peur que Georges ne la suive jusque-là. Récemment, cet idiot l'avait embrassée de force et depuis, il s'imaginait qu'elle était amoureuse de lui.

— Un vrai pot de colle, celui-là, marmonna Mathilde en relevant sa vitre pour ne pas être décoiffée par le vent.

Laura ne répondit pas. Elle se concentra sur la route tout en se disant qu'elle avait passé une très mauvaise journée. D'abord, l'altercation à l'église et ensuite, Georges Bélanger qui se permettait de la harceler au bar laitier. Décidément, il valait mieux ne plus aller nulle part.

Angèle Cantin, la préposée du bar laitier, connaissait Laura de réputation. Lucie, sa cousine, lui en avait dressé un portrait peu flatteur. Aussi, lorsqu'elle lui avait tendu ses cornets de crème glacée, fut-elle surprise de découvrir le mari de sa cousine en train de discuter avec elle. Pire, celui-ci était si subjugué par Laura, qu'il n'avait même pas remarqué sa présence. Comment avait-il pu s'afficher à la crèmerie avec cette fouine ? Pensait-il qu'elle ne le dirait pas à Lucie ? Scandalisée par le comportement de Georges lorsqu'elle le vit prendre le bras de Laura, elle décida d'appeler sa cousine pour l'informer de la situation.

—Allo, répondit Lucie.

—Bonjour, Lucie. C'est ta cousine Angèle. J'appelle pour te dire que je viens tout juste de voir ton mari avec Laura Legendre. Et crois-moi, ils avaient l'air en très bons termes, si tu vois ce que je veux dire, dit Angèle en pianotant le dessus du comptoir avec ses longs doigts manucurés.

—Le salaud ! Encore avec cette traînée ! Je vais la faire pendre cette garce, fulmina Lucie en reposant rageusement le combiné sur son socle.

Angèle n'avait pas eu le temps de préciser que le couple n'était pas arrivé ensemble au bar laitier et que Mathilde se trouvait également sur place. Tant pis... Ce n'était qu'un détail, après tout.

Le lendemain matin, exceptionnellement, Laura s'était levée à l'aube, car il lui avait fallu trouver le vêtement spécial auquel elle avait songé au cours de la nuit. Pour aller travailler au presbytère, elle avait pensé porter quelque chose de plutôt inusité, compte tenu de la canicule qui sévissait en ce moment à Saint-Raymond-de-la-Tour. Lorsqu'elle rejoignit Mathilde pour le petit déjeuner, cette dernière afficha des yeux ronds devant son accoutrement. Mais elle jugea plus opportun de n'émettre aucun commentaire et continua de manger son gruau comme si de rien n'était. Laura la quitta en lui donnant deux gros baisers sonores sur ses joues râpeuses. «Elle n'a pas froid aux yeux, cette petite», se dit Mathilde, une fois seule.

Arrivée à destination, Laura pénétra à l'intérieur du presbytère et commença à effectuer les travaux ménagers. Une chaleur accablante régnait à l'intérieur. Dans son bureau, le curé Dumas tapait à la machine à écrire avec beaucoup de difficulté. N'ayant pas le doigté pour ce genre d'exercice, il peinait sous l'effort. Son front moite de sueur, il eut soudain soif et se souvint du merveilleux jus que Laura avait laissé sur la grille du réfrigérateur. Quand sa gorge fut suffisamment desséchée, il se leva pour aller se chercher à boire.

—Mon Dieu, Laura ! Que faites-vous là ? demanda-t-il, stupéfait, lorsqu'il aperçut sa ménagère.

—Vous le voyez bien, monsieur le curé, je repasse vos pantalons.

—Non, je veux parler de ce que vous portez, reprit Paul, abasourdi.

Laura avait délibérément mis une chienne comme celles que portaient les mécaniciens. Ce vêtement informe recouvrait son corps

tout entier, ne laissant rien paraître de ses formes voluptueuses. Son front dégoulinait de sueur tant elle avait chaud, là-dessous.

—Monsieur le curé, je crois que vous saurez apprécier ma nouvelle tenue vestimentaire et que je ne risque plus de perdre mon emploi.

—Ne soyez pas sarcastique, Laura, et enlevez-moi cette chose ridicule. Je ne tiens pas à ce que vous mourriez de chaleur. Vous vous rendez compte ? Il doit faire dans les 80 degrés Fahrenheit, dehors.

—Je veux bien l'enlever, mais ne venez pas m'ôter mon gagne-pain sous prétexte que je suis trop sensuelle.

Paul haussa les épaules et passa devant elle pour prendre le pichet de jus dans le réfrigérateur. Il s'en versa un grand verre qu'il but d'un trait, et s'en resservit un second. Avec un sourire goguenard, il demanda à Laura si elle en voulait. Celle-ci refusa et continua son repassage la tête haute, feignant d'être tout à fait à l'aise. Dans le panier à linge, elle attrapa une chemise blanche qu'elle caressa pendant un bref instant, du fait que le tissu lui paraissait particulièrement raffiné. Ce geste fit tressaillir le curé qui ne s'attendait certes pas à ce qu'une femme comme Laura caresse ses chemises.

—Quand vous reviendrez ici, portez des vêtements normaux et tout ira bien, dit-il en tentant de réprimer un fou rire.

—Pourvu que vous ne me menaciez plus de me jeter à la porte, sourit malicieusement Laura.

—C'est promis, je ne le ferai plus.

—Une promesse est une promesse, monsieur le curé. Je saurai vous le rappeler.

Lorsque Paul s'installa à nouveau devant sa machine à écrire, il avait perdu son inspiration, ne sachant plus du tout ce qu'il devait écrire. Puis ses pensées revinrent vers Laura et à la façon dont les mains de cette dernière avaient caressé sa chemise, comme s'il s'agissait d'un objet précieux. Tout de même, il devait admettre que cette fille avait vraiment de l'audace pour venir le braver avec sa combinaison de mécanicien. S'il n'y prenait pas garde, il risquait de se laisser attendrir par son petit côté humoristique. Tournant son regard vers l'énorme crucifix accroché juste au-dessus de son bureau, il retrouva son inspiration et se remit à taper. Il avait une folle envie de jeter cette machine infernale par la fenêtre, tant elle le faisait rager. Mais il dut dominer cette envie, la patience étant une vertu qui venait à bout de

tout. Doucement, il retira sa feuille, la jeta à la corbeille et remit une nouvelle feuille dans le chariot.

—Vous ne savez pas très bien taper à la machine, remarqua Laura qui venait d'entrer dans le bureau.

—Non, en effet. Je pensais sauver du temps en écrivant mes sermons avec cet engin, mais je constate finalement que ça va plus vite avec un stylo à bille. Mais il me faut tout de même me servir de la machine pour les certificats de naissance, les actes de mariage et tout le courrier destiné à l'archevêché.

—Si vous le désirez, je peux taper pour vous.

—Vous savez taper à la machine ? s'étonna le curé Dumas.

—J'arrive à me débrouiller.

—Où avez-vous appris ?

—C'est ma tante qui m'a appris quelques rudiments. Elle est secrétaire.

—Eh bien, ce serait gentil de votre part. Je vais finir d'abord d'écrire mon sermon et ensuite, vous le taperez.

Ayant entendu quelqu'un sonner à la porte du presbytère, Laura abandonna son patron et s'empressa d'aller ouvrir. Simone Langevin se tenait sur le pas de la porte avec un plat destiné au curé. Sans le moindre sourire pour Laura, elle entra avant même d'avoir été invitée à le faire.

—Je voudrais voir monsieur le curé, annonça-t-elle d'un air pincé tout en prenant place dans le petit salon réservé aux visiteurs.

—Je vais voir s'il peut vous recevoir, répondit calmement Laura.

Simone passa ses longs doigts sur la table basse du salon et constata avec horreur qu'il y avait de la poussière. Avec mille précautions, elle y déposa sa tourtière, redoutant d'attraper un quelconque microbe dans ces lieux saints.

—Elle n'est même pas fichue de faire le ménage comme du monde ! lança-t-elle tout haut en faisant exprès pour être entendue.

—Pardon ? demanda le curé Dumas en pénétrant dans le petit salon.

—Rien, je me parlais à moi-même. Je vous ai apporté un plat cuisiné. C'est de la tourtière.

—Je ne connais pas ce mets, signifia le curé, désireux d'écouter cette visite impromptue.

— Vous allez adorer. Il s'agit de viande hachée et de pommes de terre enveloppées dans une pâte. J'y ai même mis du lièvre, se vanta Simone Langevin.

— Merci, c'est très gentil de votre part. Je n'ai jamais mangé de gibier.

— Tout le plaisir est pour moi, monsieur le curé, répondit Simone en rougissant de plaisir. Alors, commencez-vous à vous habituer à Saint-Raymond-de-la-Tour ?

— Pour vous dire franchement, je n'ai pas encore eu le temps de visiter le village.

— Si vous me le permettez, je pourrais vous servir de guide, proposa Simone, non sans s'accrocher à cet espoir naissant qui lui permettrait de profiter de la présence d'un si bel homme.

— Non, mon bedeau a prévu de me faire visiter les lieux dès demain. Cela est plus convenable, ne trouvez-vous pas ?

— Si, si, bien entendu, approuva Simone Langevin, désappointée.

Un silence gênant s'installa entre eux. Simone défroissa un pli imaginaire sur sa jupe portefeuille, alors que le curé ne savait trop comment se débarrasser de cette paroissienne encombrante.

— Avez-vous songé à ce que je vous ai dit à l'église ? chuchota cette dernière.

— Au sujet de mademoiselle Legendre ?

— Oui, au sujet de son renvoi. Vous savez, je suis une excellente cuisinière. De plus, je fais le ménage mieux que quiconque, se vanta Simone Langevin, convaincue qu'elle était la meilleure en tout.

« Nous y voilà », songea Paul. Ainsi, Simone Langevin était venue avec ses bons petits plats dans l'intention de sonder le terrain pour s'approprier l'emploi de Laura. Que Dieu l'en garde !

— Savez-vous taper à la machine ?

— Non, pourquoi ?

— Dommage. Vous ne ferez pas l'affaire, car j'ai besoin de quelqu'un qui sait taper à la machine et mademoiselle Legendre en est parfaitement capable.

— Dans ce cas, il ne me reste plus qu'à rentrer chez moi, lança froidement Simone.

Le curé reconduisit sa visiteuse jusqu'à la porte, qu'il referma derrière elle avec soulagement. Il s'apprêtait à retourner travailler lorsqu'il aperçut Laura, appuyée contre le mur avec un grand sourire aux lèvres.

—La vieille fille Langevin en pince pour vous, monsieur le curé!

—Laura, ne vous moquez pas d'autrui, répliqua Paul sur un ton faussement sévère.

—Pardon. Je disais donc que mademoiselle Langevin a le béguin pour vous.

—Une sangsue ! pesta le curé Dumas. Mais heureusement, elle ne sait pas écrire à la dactylo, n'est-ce pas ?

Pour l'heure, Joe en avait assez des travaux de la ferme. Lorsqu'il sortit de l'étable, il suait à grosses gouttes. Il contourna le potager pour atteindre le champ et s'allongea dans l'herbe. Un peu de repos ne lui ferait pas de mal. Les yeux fermés, une brindille aux lèvres, il ne résista pas longtemps au sommeil qui l'envahissait. Mais la quiétude de son somme fut bientôt perturbée par un rêve érotique. Il vit Laura Legendre dans son lit, languissante sous les couvertures, attendant qu'il la pénètre. Il s'avança vers elle, son pénis droit devant lui, telle une épée bravant la bataille, et s'inséra doucement à l'intérieur d'elle. Il entama ensuite une série de va-et-vient de plus en plus rythmés. Puis, haletant, il jouissait comme un malade. Il se réveilla en sursaut, la main fourrée dans son slip devenu tout humide.

—Sacrebleu, qu'est-ce qui m'arrive ?

Il se releva en essuyant ses mains sur son pantalon et retourna dans l'étable pour se remettre au travail avec plus d'ardeur que précédemment. L'angélus sonna ses douze coups, annonçant l'heure du repas. Il partit vers la maison d'un pas pressé, son labeur lui ayant ouvert l'appétit. À moins que ce fût son rêve. Comme d'habitude, Ida lui servit son repas avec empressement. Il mangeait toujours à la même place, celle tout près de la fenêtre d'où il pouvait apercevoir la route sinueuse. Personne n'avait le droit de s'asseoir à cet endroit, pas même ses enfants et encore moins sa femme. Celle-ci lui avait préparé de la sauce aux carottes, accompagnée de patates en robe des champs. Un pur délice ! Elle se prit une assiette remplie de sauce et s'assied à côté de son mari. En se levant, Luc, leur fils aîné, bouscula son verre de lait qui se renversa sur la table. En guise de représailles, Joe lui fourra une paire de claques derrière la tête.

—P'tit morveux, tu ne peux pas faire attention !

Les autres éclatèrent de rire pendant qu'Ida ramassait les dégâts et que Luc sortait de la maison en claquant la porte.

—Le petit criss... Si je le pogne, y va en manger une ! vociféra Joe, le poing en l'air.

Après le repas, il retourna dehors pour aller rechausser ses patates, au grand soulagement d'Ida et de ses enfants. Au milieu du champ, il pensa à cette terre qu'il avait héritée de son père. C'était une terre peu productive qui n'offrait que le strict minimum pour assurer leur survie. Malgré cela, chaque jour il y peinait inlassablement, au même titre que l'avaient fait ses aïeux pendant toute leur chienne de vie. Il avait épousé Ida parce qu'elle attendait un enfant, bien qu'il aurait préféré Eugénie, la fille d'Armand Tremblay du 3^e Rang. Au fond, l'une ou l'autre, quelle différence ? Aujourd'hui, Eugénie était bâtie sur le même « frame » qu'Ida. Mais la petite-fille de Mathilde, ça, c'était de la femme ! Cette garce savait comment aguicher les hommes. Rien qu'à son déhanchement, elle en faisait baver plus d'un. Et que dire de sa paire de seins ? De quoi rendre un homme heureux. Joe sentit une nouvelle érection venir. Il se dirigea derrière la grange et s'y masturba tout son soûl.

Mathilde Bouchard était en train de ranger ses ingrédients qu'elle avait éparpillés sur le comptoir de cuisine. Elle venait tout juste de finir de préparer une chaudronnée de fèves au lard. Elle se disait, tout en les préparant, que Georges Bélanger allait certainement causer du tort à sa petite-fille. Eut-elle été dans un endroit public qu'elle se serait empressée de lui mettre son pied au derrière. Aussi, se promit-elle de garder un œil ouvert quand ce jeune homme se trouverait à proximité de Laura. Après avoir déposé son chaudron dans le four, elle sortit dans le jardin en traînant les pieds, car elle portait des souliers à gros talons de cuir noir beaucoup trop grands pour elle. Accroupie à quatre pattes, elle recueillit quelques bêtes à patates qu'elle écrasa entre ses doigts. Ces bestioles s'acharnaient continuellement sur ses plants de pommes de terre. Il lui fallait faire une surveillance rigoureuse du potager si elle souhaitait récolter des légumes. Quittant le jardin, elle décida d'aller se reposer sur le petit banc de bois sous la véranda. Marchant le long de la maison, elle constata que les hautes herbes avaient été

écrasées. «Bizarre, se dit-elle, on dirait que quelqu'un est passé par ici». C'était peut-être un ours, après tout. Comme la maison était située à proximité du bois, il arrivait parfois que des bêtes sauvages en manque de nourriture s'aventuraient jusque-là pour fouiller dans les poubelles. «À moins que ce ne soit ce dégénéré de Georges Bélanger qui vient jusqu'ici pour surveiller Laura», pensa tout à coup Mathilde. Effectivement, la fenêtre de la chambre de sa petite-fille se trouvait à cet endroit bien précis. Mathilde était maintenant convaincue que son ours n'était nul autre que Georges Bélanger, qui épiait Laura quand elle se déshabillait le soir. Pire encore, quand elle recevait ses amants ! Le sacripant ! Quand enfin elle le surprendrait, il en mangerait tout une !

Dans la cuisine du presbytère, Laura aussi avait étalé sur le comptoir d'innombrables ingrédients pour la confection du repas. Seulement, elle ne préparait pas des fèves au lard comme Mathilde. Pour monsieur le curé, elle avait choisi de cuisiner un rosbif juteux, accompagné de pommes de terre cuites au four et de petits pois. Le tout, généreusement arrosé de vin rouge. Il faut dire que les prêtres avaient un niveau de vie beaucoup plus élevé que les habitants de la région. Il ne viendrait pas à l'idée de Laura de servir des fèves au lard pour le dîner d'un prêtre, quoique l'idée la faisait sourire.

— Pourquoi souriez-vous ? lui demanda le curé Dumas qui entra subitement dans la cuisine.

— Juste comme ça, sans raison, répondit Laura, gênée.

— Mais dites-moi, insista Paul.

— Je vous imaginai en train de manger des fèves au lard.

— Qu'y a-t-il de drôle à ça ?

— Euh... Rien. C'est juste que vous n'aimeriez pas.

— Peut-être que si, assura le curé Dumas pour donner tort à son interlocutrice

— Qu'importe. Un de ces jours, je vous ferai goûter.

— J'aimerais bien, oui. J'aurais besoin de vous pour un travail à faire sur la machine à écrire. Seriez-vous disponible ?

— Évidemment, répondit Laura en servant le plat principal.

Le curé prit place à table pour déguster sa viande cuite juste à point. Assise en face de lui, Laura le regardait manger. Ses gestes

étaient empreints d'une telle délicatesse qu'elle ne put s'empêcher de lui demander s'il était issu d'une famille aisée.

— Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

— C'est que tous vos mouvements sont exécutés avec tellement de grâce, que j'ai cru que c'était le cas, expliqua Laura.

— Vous avez visé juste. Mon père a réussi en affaires et ma mère vient d'une famille très bourgeoise. Mes parents, bien que je les aime profondément, sont très superficiels. L'argent, l'argent, toujours l'argent. Rien d'autre n'est important à leurs yeux. Imaginez la déception de mon père lorsque je lui ai annoncé que je me dirigeais dans les ordres.

— Et qu'a dit votre mère ?

— J'ai fait son bonheur. Dans son cercle d'amies, elle ne cesse de se vanter qu'elle a un fils prêtre. Elle leur fait croire qu'un jour, je serai évêque, rigola le curé Dumas.

— Et cela vous intéresserait-il ?

— Je ne sais pas. Peut-être que oui, peut-être que non. Vous savez, mes parents m'ont toujours traité comme un gamin.

— Moi, jamais je ne pourrais être traitée comme une enfant ! s'exclama Laura, indignée.

— J'ai appris que votre mari était mort peu de temps après votre mariage ?

— Oui, deux ans après, confia Laura que le souvenir de son époux rendit triste.

— Ne songez-vous pas à vous remarier ?

— Pour quoi faire ? Je n'en vois pas la nécessité. Pour cela, il me faudrait trouver l'homme idéal.

— Et quel est votre idéal d'homme ?

— J'avoue que depuis un certain temps, je ne sais plus vraiment quel est mon type d'homme.

— Je me dois de vous rappeler que l'homme ne doit pas vivre seul. Par conséquent, la femme non plus.

— Je ne suis pas seule. Je vis avec ma grand-mère.

Sur ces mots, Laura se leva pour clore la discussion et alla chercher le thé qu'elle servit le plus délicatement possible au jeune prêtre. En la regardant, celui-ci ne put que remarquer les formes agréables qu'elle tentait de cacher sous son uniforme. Il appréhenda sa réaction masculine qui le tenaillait sous sa soutane noire. « Doux Jésus ! Délivrez-moi du mal », pria-t-il en se levant précipitamment.

—Excusez-moi, Laura, je n'ai plus faim pour le dessert.

Réfugié dans son bureau, il se remit en cause. Pourquoi diable appréciait-il de nouveau la féminité, lui qui avait fait vœu de chasteté. Il se calma quelque peu, sachant que Laura franchirait bientôt la porte de son bureau pour taper un texte à la dactylo. Il n'aurait jamais dû lui demander de faire ça. La pièce serait bientôt embaumée par son parfum qui flotterait dans l'air jusqu'au lendemain. Il sortit de son bureau, longea le couloir et franchit la porte du presbytère. Avant de s'adosser contre le mur, il prit, sous de la laiterie, un paquet de cigarettes *Export 'A'* qu'il avait caché là, entre deux planches, le jour de son arrivée. Il alluma une cigarette et tira une grande bouffée qui ressortit par ses narines. Voilà qui calmait ses ardeurs. Il fuma pendant quelques minutes, puis éteignit son mégot dans la cour en prenant bien soin de le dissimuler. Personne ne devait savoir qu'il avait un vice. Peut-être pas un bien gros vice, mais un vice quand même.

Tout récemment, les gouvernements avaient diffusé, à la télévision, des publicités visant à promouvoir l'activité physique. ParticipACTION était le slogan véhiculé sur la chaîne de Radio-Canada. Le curé Dumas encourageait la prise en charge de la santé par l'individu lui-même. Une nourriture équilibrée et de l'exercice contribuaient grandement à maintenir la forme physique. Aussi, était-il persuadé que cela deviendrait bientôt un mode de vie pour tous. Il était donc hors de question, pour lui, d'être surpris à fumer. Retournant dans son bureau, il y vit Laura qui essayait de déchiffrer ses gribouillis sur le papier. Il prit place sur sa chaise et feignit de lire. De toute façon, il ne pouvait se concentrer sur rien. De temps en temps, il leva les yeux sur sa ménagère, occupée à taper son texte. Elle termina en moins d'une demi-heure et retira la feuille du chariot pour la lui donner.

—Il faut que je rentre, maintenant, annonça-t-elle. Avec moi, vous n'avez pas besoin de vous cacher pour fumer. Ça restera un secret entre nous.

Heureusement qu'elle avait quitté la pièce, car autrement, elle aurait remarqué la rougeur qui à l'instant même, avait envahi le visage de Paul.

La température des derniers jours étant au beau fixe, Saint-Raymond-de-la-Tour était envahi par les touristes. Les commerçants faisaient des affaires d'or en vendant leurs babioles à la hausse, babioles qui séjournaient, depuis quelques années déjà, sur les tablettes poussiéreuses de leur magasin.

Mathilde avait remarqué que sa petite-fille avait changé ses habitudes vestimentaires. Plutôt que de porter ses vêtements de femme de ménage, elle revêtait maintenant de jolies petites robes à fines bretelles de coton imprimé. Il était vrai que la chaleur qui sévissait en ce moment incitait tout le monde à se départir des vêtements superflus. Sauf Simone Langevin, qui gardait toujours sa veste de laine. Mathilde avait aussi remarqué que Laura se maquillait avant d'aller travailler, chose plutôt inhabituelle de sa part. De plus, elle avait la tête dans les nuages. Sachant cela, elle craignait que sa petite-fille soit en train de s'enticher du curé Dumas. Elle aurait donc dû la mettre en garde contre cette éventualité. Rongeant son frein en attendant que Laura se lève, car il était à peine 5h00 du matin, elle sortit s'asseoir sur la galerie pour écouter le chant des oiseaux et admirer les géraniums qu'elle avait plantés à la fin du mois de mai. Elle n'avait pas encore surpris Georges Bélanger en train d'épier sa petite-fille. Sans doute avait-il deviné qu'il s'apprêtait à être débusqué. Elle finirait bien par le surprendre un jour ou l'autre. Elle était patiente. Il n'était pas encore né l'homme qu'elle laisserait s'exciter devant les ébats amoureux de sa petite-fille. Foi de Mathilde Bouchard, quand elle lui mettrait la main au collet, elle lui botterait le derrière.

— Grand-maman, pourquoi es-tu déjà debout ? Quelque chose te tracasse ? demanda Laura qui venait de franchir la porte-moustiquaire qui se rabattit derrière elle dans un claquement sonore.

— Je vais nous faire du gruau et je te dis ce qui m'inquiète, répondit Mathilde en rentrant dans la maison, suivie par Laura qui était toujours en pyjama.

S'activant toutes les deux dans la cuisine, elles se préparèrent un copieux petit déjeuner. Laura disposa les bols de gruau et les toasts sur la table, pendant que sa grand-mère prenait place sur une chaise.

— Vas-y, je t'écoute, lança Laura, plus que désireuse de savoir ce qui pouvait bien empêcher Mathilde de dormir.

—Tu as changé.

—Moi ? Mais pas du tout.

—Mais si. Tu portes de belles robes pour aller faire du ménage et en plus, tu te maquilles.

—Qu'est-ce que cela peut bien faire ? Il fait tellement chaud ! Et puis, c'est à mon avantage de bien paraître, tu ne crois pas ?

—Non, tu devrais porter les uniformes que tu mets de coutume, même si tu as chaud. Ce n'est pas convenable de te vêtir ainsi. Je crois que tu es en train de tomber amoureuse de ton employeur.

—Mais voyons ! T'es sérieuse ? Mon employeur, c'est un curé, pouffa Laura.

—Justement, répliqua Mathilde.

—Quoi, justement ?

—Faut que tu arrêtes tout de suite.

—Mais arrêter quoi ? Il n'y a rien de commencé.

—Tant mieux. Avant qu'il ne soit trop tard, il serait préférable que tu quittes le presbytère, suggéra Mathilde.

—Je pense, grand-maman, que tu t'imagines des choses qui n'existent pas.

—Je t'aurai prévenue, fit Mathilde, imperturbable.

La grand-mère se tut sur ces dernières paroles. Elle était convaincue qu'elle ne se trompait pas, car elle savait reconnaître les signes lorsque les femmes de la famille tombaient amoureuses. D'ailleurs, le passé de Laura corroborait ses pires craintes. Elle était presque certaine que si sa petite-fille s'était éprise du prêtre, elle ne reculerait devant rien pour parvenir à ses fins. Et il ne fallait surtout pas qu'une telle chose se produise. Quel scandale dans la paroisse ! Et que dirait Simone Langevin ?

Quant à Laura, elle se disait que sa grand-mère devait être sénile. Penser qu'elle pouvait aimer un prêtre... C'était impensable, voire inadmissible ! Récemment, elle avait décidé de porter des vêtements plus légers uniquement à cause de la canicule et cela, avec l'approbation de son employeur qui ne voulait pas qu'elle prenne un coup de chaleur. Mais de là à croire qu'elle s'était entichée de lui, il y avait une marge.

La truite savoureuse que Laura fit cuire pour le dîner avait été pêchée dans le lac Roseau. Une fois que celle-ci eut la peau bien rôtie des deux côtés, elle la déposa délicatement dans une assiette de service. Ensuite, elle disposa tout autour des pommes de terre bouillies qui provenaient de la cave à patates de chez Mathilde. Puis, elle arrosa la salade avec de la crème fraîche. L'arôme de la cuisson se répandait dans tout le presbytère et lui donna faim. Attiré par l'odeur du poisson grillé, Paul Dumas ne tarda pas à se rendre dans la cuisine pour déguster son merveilleux repas. Il en avait l'eau à la bouche.

— Dieu que ça sent bon ! s'exclama-t-il. Je meurs de faim.

— Pour vous dire la vérité, moi aussi, répliqua Laura.

Paul attaqua son assiette sans plus de cérémonie tant il était alléché par le poisson. Sachant que la gourmandise était un péché, il se dit qu'il devrait faire pénitence après le repas. Pour l'heure, il ouvrit une bouteille de vin blanc et en versa dans des coupes qu'il destinait à Laura et à lui.

— Monsieur le curé, je ne peux pas prendre d'alcool durant mon travail.

— Juste pour une fois. Pour savourer ce bon repas.

— Bon, d'accord. Mais juste une coupe.

La conversation allait bon train et sans trop qu'ils ne s'en rendre compte, le dessert était avalé et la bouteille de vin complètement vide. Un peu étourdie, Laura se leva et débarrassa la table. Alors qu'elle entreprit de laver la vaisselle, Paul attrapa le torchon sur le support pour l'essuyer.

— Ne faites pas ça, dit Laura, gênée.

— Laissez-moi vous aider, répondit Paul en retenant fermement le linge à vaisselle que Laura tentait de lui soutirer.

Malencontreusement, en voulant récupérer le torchon, la jeune femme s'approcha trop près du curé. La proximité de celui-ci, jumelée aux effets de l'alcool, lui causant quelques vertiges, elle dut prendre appui sur lui pour ne pas tomber. Surpris par ce geste, Paul tressaillit et impulsivement, posa ses lèvres sur la bouche de sa ménagère. Longtemps après, ils reprirent conscience de l'endroit où ils se trouvaient. Paul se raidit instantanément et recula, affolé par ce qui venait de se produire.

— Mon Dieu, je suis désolé. Je n'aurais pas dû faire ça, s'excusa-t-il.

— Non, c'est ma faute, dit Laura éberluée.

— Il ne faut plus que cela se produise, ordonna Paul, confus.

— Je suis d'accord, approuva Laura.

Paul quitta la cuisine, sans rien ajouter. Honteux, il alla s'agenouiller au pied de la croix et commença à réciter son chapelet. Au troisième *Je vous salue Marie*, il abandonna, incapable de rester concentré. Que lui arrivait-il ? Comment avait-il pu embrasser cette femme ? Le pire, c'était qu'il avait aimé ça. C'était bien différent de ce qu'il avait ressenti autrefois avec ses anciennes conquêtes amoureuses, un peu avant son ordination. Et s'il s'était trompé de voie, s'inquiétait-il tout à coup. Non, ce n'était pas possible. Il aimait Dieu de tout son cœur et de toute son âme. Jamais il ne l'abandonnerait. Ce devait être à cause du vin. C'était certainement la raison qui l'avait poussé à embrasser Laura. Il avait trop bu. Il lui suffisait de ne plus trop boire en sa présence, et le problème serait réglé. Or, il savait qu'il se mentait à lui-même. Tout à l'heure, quand Laura s'était approchée de lui pour ne pas tomber, il fut lui aussi pris de vertiges. Tout comme un appel à l'érotisme, il avait senti Laura frémir contre son corps. Et il avait réagi d'une façon tellement inattendue, qu'il se demandait à présent s'il saurait se dominer. Était-ce une mise à l'épreuve envoyée par Dieu pour tester sa foi ?

Restée debout près de l'évier, Laura se demandait si Mathilde n'avait pas raison, après tout. Était-elle en train de tomber amoureuse du curé de la paroisse de Saint-Raymond-de-la-Tour ? Sottises, que des sottises ! Qui pouvait bien tomber amoureuse d'un prêtre, un homme qui portait la soutane ? Certainement pas elle. Fallait être en manque de sexe pour succomber à un homme d'Église. Dorénavant, il lui faudrait contrôler ses pulsions si elle voulait conserver son emploi. Mais avec un prêtre tel que Paul Dumas, c'était plus facile à dire qu'à faire. Surtout maintenant, alors que leurs lèvres s'étaient unies et que leurs langues s'étaient mélangées dans un baiser langoureux. Laura abandonna là le travail en cours et rentra chez elle. Il devenait impératif de s'éloigner du curé et de prendre une douche froide.

Toutes les femmes connaissaient les pires tourments lorsque leurs règles n'arrivaient pas à temps. Bouleversée, la pauvre Ida Dupré tournait en rond. Ses règles accusaient plusieurs jours de retard et elle ne désirait plus avoir des enfants, d'autant plus qu'ils éprouvaient du

mal à nourrir ceux qu'ils avaient déjà. Elle avait consulté le docteur Gobeil pour qu'il l'aide à déclencher ses règles, ou, si l'on préfère, à avorter, mais celui-ci, outragé, s'y était fermement opposé, prétextant qu'il serait excommunié de la religion catholique s'il acquiesçait à une telle demande. Elle avait répliqué en l'accusant d'être responsable de cette grossesse, car il avait refusé de lui prescrire des anovulants quand elle lui en avait fait la demande lors de sa dernière visite. Responsable ou pas, le résultat était le même. La pauvre Ida était prise avec une grossesse indésirable. Elle songea donc à se débarrasser du fœtus par ses propres moyens. Selon ce qu'elle avait entendu dire, des femmes s'étaient avortées elles-mêmes avec l'aide de broches à tricoter qu'elles enfonçaient profondément à l'intérieur de leur utérus. Elles détruisaient ainsi l'embryon et tout cela se passait dans la plus grande discrétion. Personne n'en savait rien. Pour sa part, elle était terrifiée à l'idée de commettre un geste pareil. Mais que faire d'autre ? Elle avait déjà trois garçons et trois filles et tous souffraient de malnutrition. Cela se voyait à leur corps décharné. Si ce bébé venait à naître, il connaîtrait le même sort que ses frères et sœurs. De la misère, rien que de la misère. Tout de même, elle devait se décider au plus vite, car l'enfant grossissait dans son ventre et bientôt, il n'y aurait plus aucune alternative. Comme le temps était sec, elle sortit étendre son linge sur la corde. Qu'elle soit enceinte ne diminuait en rien les corvées qu'elle devait accomplir. Soudain, un cri attira son attention. En se retournant, elle aperçut son fils Luc dévaler la pente derrière la grange.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle en abandonnant son étendage.

— Le père en a après moi. Il veut me battre, répondit Luc, apeuré.

— Qu'est-ce que t'as encore fait ?

Luc baissa la tête sans répondre.

— J't'ai posé une question ? Réponds ou c'est moi qui vais te battre ! s'écria Ida en levant une main en l'air.

— Il m'a demandé de fendre du bois, mais il fait trop chaud, confessa l'adolescent, visiblement terrorisé.

— Tu aurais dû l'écouter. Vaut mieux que tu ne te présentes pas pour le souper. Sinon, c'est sûr qu'il t'étampera dans le mur. Rentre et monte dans ta chambre. Je vais essayer de le calmer.

Luc s'exécuta, alors qu'Ida finissait d'étendre son linge. Si Joe battait encore Luc avec sa ceinture de pantalon, elle se mettrait entre les deux pour le protéger. Elle en avait assez de voir son époux

maltraiter ses enfants. Plus que jamais, elle était persuadée qu'elle devait se débarrasser du bébé qu'elle attendait. Cette scène venait de le lui prouver. Joe ne porterait jamais la main sur l'enfant qu'elle portait en son sein. Dieu lui en était témoin.

— Où il est le petit criss ? cria Joe en s'approchant d'elle.

— Calme-toi. Luc a raison. Il fait bien trop chaud pour faire le bois de chauffage.

— Ce n'est pas toé qui vas me dire comment élever mon gars !

— Si, justement. Donnes-y juste une claque, pour voir...

Sur ce, Joe attrapa le bras de sa femme et le serra très fort, jusqu'à ce qu'elle crie de douleur.

— Arrête, Joe, tu me fais mal ! hurla-t-elle.

— C'est bien fait pour toi ! T'as pas d'affaires à critiquer mes décisions. C'est moé, le boss, icitte !

Tremblante, Ida saisit son panier à linge, comme s'il allait la protéger de son mari violent. Passant devant lui, elle pénétra dans la maison en espérant qu'il ne la suive pas. Ses espoirs ne furent pas vains, Joe préférant aller se calmer en s'asseyant près d'un cyprès. Ida en profita pour fouiller dans sa vieille armoire en pin, d'où elle extirpa une boîte en fer-blanc, un vieux souvenir qu'elle avait rapporté de chez ses parents et qui contenait ses broches à tricoter. Elle en ouvrit le couvercle et y prit deux longues broches qui lui servaient habituellement à tricoter les chaussons et les mitaines de laine quand l'automne arrivait. Ensuite, elle s'étendit sur son lit, retroussa sa robe et enleva sa petite culotte de coton. Elle commença à insérer une première broche à l'intérieur de son vagin, puis y glissa la seconde. À l'aide de ses deux broches, elle exécuta un mouvement circulaire en s'efforçant d'atteindre le fond de son utérus. Lorsqu'elle ressentit une violente douleur au ventre, elle jugea préférable de ne pas aller plus loin et de continuer à manipuler ses broches en faisant des mouvements circulaires. Elle ignorait si c'était bien la méthode à suivre pour avorter, mais que faire d'autre ? Soudain, un flot de sang se répandit sur sa courtepoinle. Suffisamment pour penser qu'elle avait réussi son avortement. Elle retira sa couverture et la mit à laver. Elle avait affreusement mal au ventre, mais la douleur était supportable. Fortes étaient les chances pour que ce bébé ne naisse jamais.

Toujours sous le cyprès, Joe, en avait profité pour allumer sa pipe, non sans se demander pourquoi sa femme s'était opposée à lui. Les femmes devaient pourtant être du même côté que leur époux.

Depuis quand ne battait-on plus les enfants pour les élever? S'il se laissait faire, il ne serait plus maître dans sa maison. Creusant sa mémoire, il se rappela avoir été battu à coups de ceinture par son père et il n'en était pas mort. Il avait fait du monde, se dit-il, pour reprendre l'expression de sa mère. Convaincu que c'était ainsi qu'on élevait les enfants, il se releva et retourna travailler.

Si Mathilde fut surprise de voir arriver Laura plus tôt qu'à l'habitude, elle n'en laissa rien paraître. Aussitôt arrivée, la jeune femme s'était enfermée dans la salle de bain. Au même moment, Mathilde préparait les carottes et les navets pour la soupe. Elle coupa méthodiquement ses légumes tout en écoutant l'eau de la douche s'écouler. Elle était prête à parier que le curé avait quelque chose à voir avec le retour impromptu de sa petite-fille. Elle monta le volume de la radio pour écouter le succès de l'heure. «Et Nana sur son ballon rouge... fait... bondir le soleil d'été. C'est si bon de ne pas penser. Calor la vida...»

—J'aime beaucoup cette chanson, dit Laura en sortant de la salle de bain et en épongeant ses longs cheveux bruns.

—C'est quoi ce nouveau pantalon que tu portes?

—Une paire de jeans. J'ai même acheté la veste qui va avec.

—Mais ça n'a pas de bon sens de porter des pantalons de même!

On voit toute la forme de... de...

Plutôt que de terminer sa phrase, Mathilde s'approcha et tâta le tissu du pantalon.

—C'est trop raide pour moi, ce tissu-là, fit-elle observer.

—Je ne te vois pas non plus t'habiller avec ça. Tu ferais jaser tout le village.

—Une femme respectable ne doit pas s'habiller ainsi.

—Pour la respectabilité, moi, je passe mon tour.

Puis toutes deux mangèrent le frugal repas préparé par Mathilde. Après quoi, Laura mit l'eau à bouillir pour préparer son thé et la tisane de sa grand-mère. Le temps que tout soit prêt, elle sortit pour fumer une cigarette en écoutant le chant des cigales. Mathilde, qui l'avait suivie, demeurait silencieuse, espérant que Laura lui expliquerait les raisons de son retour inopiné. Non seulement celle-ci n'en fit rien, mais elle semblait perdue dans ses pensées. Quand le sifflet de la

bouilloire la ramena à la réalité, elle se précipita à l'intérieur pour préparer leurs boissons.

—Tiens, grand-mère. Attention c'est très chaud, dit-elle en tendant une tasse à Mathilde.

—Merci. Écoute, Laura, j'aimerais te poser une question.

—Tu veux savoir pourquoi j'ai quitté le presbytère plus tôt?

—En effet.

—C'est à cause de la canicule. Monsieur le curé m'a permis de partir. On en pouvait plus, au presbytère, avec cette chaleur intense.

—T'es bien sûre que c'est juste à cause de la température? questionna Mathilde.

—Mais voyons, grand-mère! Quelle autre raison y aurait-il? rétorqua Laura en feignant l'indifférence.

Mathilde se contenta de cette réponse. Laura savait bien que cette dernière n'était pas dupe. De toute façon, elle n'avait pas à se mêler de ses affaires. Elle était majeure depuis longtemps et sa vie amoureuse ne regardait personne d'autre qu'elle-même. Mathilde rentra pour écouter la soirée de quilles diffusée à la télévision, tandis que Laura resta dans sa berçante pour s'allumer une nouvelle cigarette. L'inquiétude commençait à la ronger. Elle ne pourrait pas fuir le curé Dumas éternellement. Elle devrait retourner travailler.

Plus tard, quand le soleil se cacha derrière la montagne, elle rentra à son tour pour nourrir le chat. Paresseux, Ti-Gris s'étira avant de s'avancer vers elle. Il la contourna avant de miauler et de plonger son nez dans le bol de nourriture.

Cette nuit-là, Laura eut du mal à s'endormir. La chaleur s'était infiltrée dans la maison et le taux d'humidité était élevé, rendant l'air ambiant difficilement supportable. De plus, des moustiques s'étaient infiltrés par la fenêtre, la forçant à remonter le drap sur sa tête. L'un d'eux en avait profité pour la piquer sur un pied resté dénudé. À force de se gratter, sa peau était devenue toute boursouflée.

—Saloperie de maringouins! râla-t-elle en frottant son pied avec de l'alcool à friction.

Au matin, elle ouvrit son placard et opta pour une jupe plissée et une blouse à manches bouffantes. En ces temps de chaleur accablante, cette tenue très simple conviendrait fort bien. De plus, avec ce genre de vêtements, elle ne risquait pas de séduire un homme. Après un déjeuner rapide pris en compagnie de Mathilde, elle démarra l'Oldsmobile et prit la route menant au village. Après avoir garé la voiture à son

endroit habituel, elle se dirigea vers le balcon, les jambes flageolantes et les mains moites. Elle ouvrit la porte arrière et se glissa à l'intérieur du presbytère. Dans la cuisine, elle remarqua une tasse de café sur le comptoir et des miettes de pain sur la table. Cela indiquait que le curé Dumas avait déjà pris son petit déjeuner. Ainsi, il semblerait qu'il cherchait à l'éviter. « Parfait, se dit-elle, cela me rendra la tâche plus facile ». Elle entreprit de rincer la vaisselle et sortit l'aspirateur, qu'elle passa sur les parquets dans toutes les pièces du presbytère, sauf dans le bureau du prêtre, celui-ci n'ayant pas daigné se montrer de toute la matinée. De même, elle ne voulait pas le déranger. Pour le dîner, elle prépara un soufflé au fromage avec des asperges et une tarte aux pommes pour dessert, non sans s'appliquer à bien réussir ses plats. Avec le curé Simard, elle n'avait jamais fait des pieds et des mains pour le satisfaire. Elle cuisinait machinalement et l'homme ne s'était jamais plaint de la nourriture qu'elle déposait dans son assiette. Mais, sans trop qu'elle ne sache pourquoi, elle cherchait à plaire au curé Dumas. Elle mit la tarte au four et décida de faire cuire le soufflé ensuite. En attendant que ce soit prêt, elle déposa une jolie nappe de dentelle ivoire sur la table et apporta les assiettes. Doux Jésus ! L'heure approchait. Bientôt, il sortirait de son bureau pour venir manger. Laura était de plus en plus fébrile à l'idée de le revoir. Elle sortit la tarte du four et mit le soufflé à cuire. Miam ! Que la tarte sentait bon ! La faim commençait à la tenailler et ce devait être la même chose pour le curé. Après un certain temps, elle retira le soufflé du four et le déposa délicatement sur la table pour éviter qu'il s'affaisse. Elle était fière de sa réussite, car son chef-d'œuvre tenait bon. Elle avait juste le temps de vérifier son reflet dans le miroir, placé au-dessus de l'évier, avant de prévenir le curé que le dîner était servi.

— Bravo, il est parfait ! Ma mère ne l'a jamais réussi, malgré tous ses efforts, lança Paul qu'elle n'avait pas eu besoin d'aller chercher.

— J'avoue que je suis plutôt douée dans une cuisine, répondit Laura, flattée.

Un peu gêné en raison de ce qui s'était produit entre eux la veille, Paul prit place à table et accrocha malencontreusement la nappe en s'asseyant. Du coup, les couverts et les verres à vin s'entrechoquèrent, mais, heureusement, rien ne se répandit sur la nappe.

— Je suis désolé, s'excusa-t-il.

— Seriez-vous nerveux, vous aussi ? osa demander Laura.

—Mais pas du tout. Devrais-je l'être ? interrogea Paul, sur la défensive.

—Non, bien sûr, répondit Laura, convaincue du contraire.

Le dîner se passa dans un silence embarrassant, durant lequel Paul dégusta son repas. S'il trouvait le soufflé délicieux, il n'en dit rien. Quand arriva le moment de manger la tarte aux pommes, la tension entre eux était devenue palpable. Laura observait son employeur manger méticuleusement, comme s'il recevait le pain directement de la main de Jésus. Elle le trouvait séduisant, plus beau que n'importe lequel de ses amants. Cependant, il était le seul avec qui il ne lui était pas permis de faire l'amour. La vie était trop bizarre.

—À quoi pensiez-vous à l'instant ? s'enquit Paul.

—Vous voulez la vérité ou bien un piètre mensonge ?

—On ne ment pas à son curé, répondit Paul en exhibant un large sourire.

—Dans ce cas, vous l'aurez voulu. Je pensais que vous me plaisiez et que j'aimerais faire l'amour avec vous.

—Mon Dieu, Laura ! Taisez-vous, pour l'amour du ciel, s'offusqua Paul.

—Vous m'avez demandé la vérité. Je vous l'ai dit.

—Vous n'y allez pas de main morte. Vous ne pouvez pas désirer votre curé. Cela est inconcevable, répliqua Paul, visiblement outragé.

Celui-ci ne savait plus où il en était, tant la confusion régnait dans sa tête. La dernière confession de Laura ne le laissait pas aussi indifférent qu'il voulait le laisser paraître. Comment s'y prendrait-il, à présent, pour ignorer qu'elle avait envie de faire l'amour avec lui ? Le curé et sa ménagère... Un stéréotype qui prenait forme ici, dans la petite municipalité de Saint-Raymond-de-la-Tour.

—Vous devriez vous repentir pour ce que vous venez de dire, lança-t-il en se levant et en quittant prestement la cuisine.

—Me repentir ? Moi ? murmura Laura avec un sourire amusé.

Le curé Dumas ne savait pas encore à quelle femme il avait affaire. Si elle le voulait, elle le ferait tomber de son piédestal. Personne avant lui n'avait osé la repousser. Elle n'en avait rien à faire qu'il soit curé, moine ou pasteur. Si elle le désirait, le curé Dumas succomberait à ses charmes. Déterminée, elle débarrassa la table en fredonnant un air à la mode. Dans la soirée, elle annula son rendez-vous du lendemain soir avec Martin, du fait qu'elle n'avait pas envie

de le voir. Elle s'arrangerait pour boucler sa fin de mois en évitant de trop dépenser. Martin se montra de très mauvaise humeur quand il apprit la nouvelle.

— Ce n'est pas dans tes habitudes d'annuler, dit-il. Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien. J'ai juste envie de respirer un peu.

— Respirer ? Je t'empêche de respirer ?

— Je veux dire que j'ai besoin de me reposer.

— Comme tu veux, Laura. Mais un jour, je ne serai peut-être plus là pour accourir comme un chien, laissa entendre Martin avant de raccrocher.

Un chien ! Jamais elle ne l'avait pris pour un chien. Il aurait fallu qu'il batte de la queue, pour ça, pensa Laura en reposant le combiné. Martin devenait trop possessif à son goût et elle allait devoir lui rappeler qu'elle ne lui appartenait pas. Elle était libre de faire ce qu'elle voulait et n'avait aucun compte à lui rendre. Elle ne se laisserait pas mettre en cage comme la plupart des femmes qu'elle connaissait.

Cette nuit-là, le curé Dumas eut du mal à trouver le sommeil. Et quand il le trouva enfin, ce fut pour rêver de Laura. Cette dernière l'obsédait jusque dans ses rêves. Serait-il capable de chasser le démon qui le hantait ? Le démon qui affichait le visage de Laura. Au réveil, il se sermonna ; il ne devait jamais douter de sa foi, son unique garantie contre le charme fou de la tentatrice.

Il ne fut pas seul à passer une mauvaise nuit. Chez Joe Dupré, Ida avait eu très mal au ventre, sans pour autant s'être décidée à en parler à son mari, tant elle craignait sa colère. Il lui fallait garder son secret pour elle. Personne ne devait jamais savoir ce qu'elle avait fait.

À l'aube, Laura ramassa avec mille précautions les œufs frais du petit déjeuner. Elle les prit encore tout chauds, sous le caquètement des poules mécontentes de s'être fait déranger, et les déposa un à un dans son panier. Ensuite, elle referma la porte du poulailler en prenant bien soin de remettre le crochet en place. Les poules devinrent plus calmes dès qu'elle fut sortie. Une fois dans la cuisine, elle lava les œufs et les cassa pour préparer une omelette. Mathilde arriva vêtue de sa robe de chambre à carreaux et entreprit de préparer le café en disant :

— Mes rhumatismes et mon arthrose m'ont fait souffrir une bonne partie de la nuit.

— Veux-tu que je te frictionne avec du liniment ? proposa Laura.

— Je m'en suis déjà mis. Il va faire encore chaud, aujourd'hui, observa Mathilde en regardant l'aiguille du baromètre.

— Ouais, on va avoir une sucrée de journée, soupira Laura.

— Mes patates commencent à manquer d'eau.

— Je les arroserai ce soir, en rentrant du presbytère.

Sur ces mots, Laura monta à sa chambre pour s'habiller. Elle choisit de porter une robe en coton indien d'un beige pâle qui rehaussait sa peau dorée. Brossant sa longue chevelure, elle attachait celle-ci sur le côté et mit quelques gouttes de parfum à ses poignets et à son cou. Vérifiant son reflet dans la glace, elle sortit de sa chambre, apparemment satisfaite de son image. En l'apercevant, Mathilde ne dit rien. Sa petite-fille était belle à croquer. Malgré tout, elle la trouvait déplacée de s'arranger comme une beauté alors qu'elle travaillait pour un prêtre. La pauvre courrait droit à la catastrophe. Que pouvait-elle faire pour lui faire entendre raison ? Elle n'était que sa grand-mère, après tout, pas sa mère. Il était évident que la présence d'une mère affectueuse avait manqué à l'éducation de Laura. Quant à son père, mieux valait ne pas en parler. Mathilde ravala les paroles désapprobatrices qu'elle était sur le point de prononcer et se mit à laver la vaisselle.

Les douleurs dues aux crampes avaient augmenté, mais Ida pensait que c'était tout à fait normal. Le matin, lorsqu'elle avait préparé le gruau des enfants, elle s'était efforcée de ne rien laisser paraître du mal qui la rongait. Lorsque ceux-ci furent enfin partis ramasser des bleuets, elle se précipita dans son lit pour se reposer. Pendant ce temps, Joe, lui, était installé dans la grange pour faire la maintenance de son tracteur, dont les bougies et le filtre à gaz étaient à changer. Il l'avait suffisamment négligé. Il comptait se rependre en main et arriver à oublier son attirance envers la petite-fille de Mathilde Bouchard.

Dans la maison, Ida, qui souffrait de plus en plus, essayait de ne pas crier sa douleur en mordillant son oreiller. Pour ne pas céder à la panique, elle commença à prier la Vierge Marie. Soudain, une chaude

humidité envahit son entrejambe. Elle souleva le drap et découvrit une énorme tache de sang qui allait en s'élargissant.

— Mon Dieu ! Qu'est-ce que j'ai fait ?

Elle voulut se lever, mais en fut incapable. Son ventre lui faisait trop mal. Il lui fallait de l'aide, car elle allait mourir en perdant tout son sang. Elle fit une nouvelle tentative, mais sa tête se mit à tourner et tout devint noir.

Joe essuya son front en sueur. « Maudite canicule ! Quand est-ce que ça finira ? » grommela-t-il en fourrant sa guenille qui lui servait de mouchoir dans le fond de sa poche. Ida aurait déjà dû lui apporter de l'eau. Allait-il falloir qu'il aille la chercher lui-même ? Sa colère commençant à poindre, c'est sous une pluie de blasphèmes qu'il se dirigea vers la maison.

— Criss... t'aurais pas pu m'apporter de l'eau... Ostie de tabarnak... lança-t-il en entrant chez lui.

Voyant qu'Ida n'était pas dans sa cuisine, il cria à tue-tête :

— Ida ! Viens me donner un verre d'eau. Je meurs de soif.

Or, il ne rencontra que le silence. C'était à n'y rien comprendre. D'habitude, à cette heure-ci, Ida préparait le repas du midi. Avec ses grosses bottes crottées, il se dirigea vers la chambre à coucher, où il trouva sa femme gisant dans son sang.

— Ida ! Ida... Maudit, Ida, qu'est-ce qui se passe ?

Mais son Ida ne répondait pas. Constatant qu'elle respirait à peine, il se précipita dans la cuisine pour appeler une ambulance, puis revint vers elle en essayant de comprendre ce qui avait pu lui arriver. Il était clair que sa femme faisait une hémorragie, mais pourquoi donc ? Quinze minutes plus tard, les ambulanciers emportèrent Ida, tandis que Joe laissa un mot sur la table à l'intention des enfants, toujours partis aux bleuets. Il prit ensuite la route vers l'hôpital au volant de son pick-up Chevrolet. Dès son arrivée, il vit le personnel infirmier s'activer autour d'Ida. Il s'installa donc dans la salle d'attente, qu'il trouva complètement vide. Voyant que quelqu'un avait laissé une copie du Montréal-Matin sur une table, il prit le journal et tenta de se concentrer sur les nouvelles du jour. Cet automne, on prévoyait une hausse du prix de la farine à cause de la sécheresse. Rien d'étonnant là-dedans. Tiens donc ! Jackie Chan jouait dans un nouveau film. Dans la page des sports, il lut que Les Alouettes avaient essuyé une nouvelle défaite. Il regarda sa montre. Une heure s'était écoulée et toujours aucune nouvelle d'Ida. Il croisait et décroisait constamment les jambes

jusqu'à ce qu'enfin, on le fasse venir dans une chambre où sa femme dormait profondément. Le médecin qui se trouvait à son chevet vérifia son dossier, puis leva les yeux vers l'époux pour lui dire :

— Nous lui avons fait un curetage. Elle ira mieux d'ici peu. Ce n'était pas une très bonne idée de s'avorter elle-même. Maintenant, elle ne pourra plus avoir d'enfant.

Stupéfait, Joe resta muet. Ida enceinte ! Ida avortée ! Décidément, il en apprenait des bonnes.

Le téléphone sonna plusieurs coups avant que Paul ne décrochât le combiné. Il s'agissait d'un appel de Joseph Dupré, dont la femme venait d'être hospitalisée d'urgence. Il lui demandait de passer la voir le plus tôt possible. Paul décida de s'y rendre immédiatement en emportant avec lui tout ce qu'il avait besoin pour donner l'onction des malades. À l'hôpital, le préposé au bureau de l'information lui indiqua le numéro de la chambre d'Ida Dupré, qui se trouvait au troisième étage, dans l'aile B. Une fois là, il n'avait plus qu'à se diriger vers la chambre 304. Prenant une grande inspiration, il entra dans celle-ci. Lorsqu'il aperçut Ida, il s'étonna de constater qu'elle n'était pas du tout mourante. Joseph, qui se tenait à ses côtés, la houspillait vertement tandis qu'elle pleurait. Quand ils l'aperçurent, le silence s'installa entre eux. Joseph se leva d'un bond et lui offrit sa chaise.

— Je vous laisse discuter avec ma femme, dit-il. Elle veut que vous la confessiez.

— Bien, répondit Paul.

Se tournant vers Ida, ce dernier l'invita à se confesser. Gênée, la femme n'osait pas parler. Elle remonta son drap, tapota ses oreillers et finit par dire :

— Mon père, j'ai péché, pardonnez-moi.

— Continuez...

— Eh bien... C'est que... euh...

— N'ayez pas peur, Ida, et dites-moi tout.

— Je suis ici parce que j'ai commis un crime horrible, monsieur le curé, confessa Ida entre deux sanglots.

— Ah bon ! Et quel est ce crime ? demanda Paul, surpris.

— Je suis... Non, je veux dire... J'étais enceinte et j'ai fait passer le bébé, avoua Ida en pleurant.

— Je vois. Vous savez que vous n’avez pas le droit d’ôter la vie, indiqua Paul d’un air songeur.

— Je sais, monsieur le curé. Mais, nous avons déjà beaucoup d’enfants et nous n’arrivons pas à tous les nourrir convenablement, plaida Ida.

— Je ne peux pas vous absoudre de vos fautes. Je dois d’abord en référer à l’archevêché. Il se peut que l’on vous excommunie.

— Mais monsieur le curé, vous ne pouvez pas faire ça ! Qu’est-ce que le monde va dire ? Mon mari va me tuer, supplia Ida en agrippant la soutane du curé.

— Écoutez, Ida, je vais tout faire pour vous aider. Mais je dois leur en parler. Je n’ai pas le choix, répondit Paul en essayant de la calmer.

Mais Ida ne s’apaisa point. Paul sortit de la chambre et quitta l’hôpital, laissant à Joe la responsabilité de prendre soin de sa femme. Dès son arrivée au presbytère, il entreprit d’écrire à l’archevêché. En pareil cas, ce mode de communication était préférable au téléphone.

En beau maudit, Joe blasphéma durant tout le trajet du retour. S’il avait pu descendre tous les saints du ciel, il l’aurait fait. Sa femme avait osé tuer leur enfant. S’il était aussi furieux, ce n’est pas parce qu’il voulait cet enfant, mais parce que cela le plaçait dans une fâcheuse position avec l’Église. Il se disait qu’Ida avait eu raison de ne pas vouloir ce petit. Ils savaient tous les deux qu’ils avaient de la difficulté à joindre les deux bouts. Avoir un autre morveux les aurait tous affamés un peu plus. Ida avait risqué sa vie pour les sauver. Malgré tout, il demeurerait très fâché contre elle. Ils allaient être jetés hors de l’Église catholique et seraient pointés du doigt comme des parias. Malgré la promesse qu’il s’était faite de ne plus y aller, il décida d’aller se calmer du côté de chez Mathilde. Cette vieille maudite semblait avoir décelé sa présence, car tout récemment, il l’avait vue, dès la brunante, faire le guet près de la fenêtre. Aussi, s’était-il dit qu’il se devait d’espacer ses visites. Mais ce soir-là, il avait une envie folle de voir les formes voluptueuses de Laura. Tant pis, il saurait échapper à la surveillance de Mathilde pour se rincer l’œil à son goût.

Quant à Ida, laissée à elle-même, elle se demandait où était sa faute. Le docteur avait refusé de lui faire une ordonnance et comme

son Joe avait le sang chaud, elle s'était de nouveau retrouvée enceinte. N'était-ce pas l'Église qui prêchait aux femmes qu'elles n'avaient pas le droit de se refuser à leur époux ? Pourquoi vouloir l'excommunier, alors qu'elle avait simplement voulu empêcher un petit être de subir la pauvreté qui s'était incrustée chez eux ? Où se trouvait la logique, dans tout ça ?

Pour agrémenter sa journée de travail et rendre sa corvée d'époussetage moins ennuyante, Laura fredonnait des airs à la mode. Elle se laissait même parfois aller à quelques pas de danse lorsqu'elle était sûre de ne pas être prise en flagrant délit par le curé. Tôt ce matin, ce dernier, comme tous les jours depuis un certain temps, était parti pour se rendre au bureau de poste. Sachant qu'il attendait une lettre de l'archevêché, Laura présumait qu'il devait s'agir de nouvelles importantes. Sinon, il laisserait son bedeau se déplacer à sa place. Lorsqu'encore une fois il revint bredouille, il s'enferma dans son bureau pour n'en ressortir qu'à midi tapant. Il semblait d'humeur fort maussade quand Laura lui servit sa soupe aux légumes.

— Quelque chose ne va pas ? s'enquit-elle.

— On peut dire ça, répondit Paul en goûtant sa soupe.

— Je peux vous aider ?

— Oui, si vous avez de bonnes relations à l'archevêché.

Lorsqu'il eut fini de manger sa soupe, Laura apporta sur la table un savoureux jambon à l'ananas, accompagné d'une macédoine de légumes. Elle versa ensuite du vin dans la coupe du curé et retourna s'asseoir. Soudain, quelqu'un frappa à la porte de derrière. Surprise, car les paroissiens n'avaient pas coutume de passer par là, elle se leva d'un bond et alla ouvrir. Joseph Dupré attendait sur la galerie, la casquette à la main.

— Euh, je n'ai pas voulu passer par l'avant parce que j'ai mon linge d'ouvrage sur le dos, expliqua ce dernier qui effectivement, portait sa vieille salopette en denim et sa chemise marine.

— Que puis-je faire pour vous, monsieur Dupré ? demanda poliment Laura.

— Je veux voir monsieur le curé. Si ça ne le dérange pas trop.

— C'est qu'il est présentement en train de dîner.

— Entrez, Joseph ! lança Paul qui avait entendu.

Joe entra en s'essuyant les pieds sur le perron. Il s'avança jusqu'à la table et tira une chaise pour s'asseoir.

— Monsieur le curé, vous ne pouvez pas nous excommunier, ma femme et moi. Cela va la tuer. Et moi, je ne savais pas qu'Ida qu'elle avait fait une chose semblable.

—Monsieur Dupré, ce n'est pas à moi de prendre cette décision, fit observer le curé.

—Vous pouvez peut-être plaider en notre faveur, laissa entendre Joe avec un brin d'espoir dans la voix.

—C'est bien ce que j'ai essayé de faire.

—Et qu'est-ce que ça donne? demanda Joe, suspendu aux lèvres de son interlocuteur.

—Rien pour le moment. Il faut attendre. Comment se porte votre femme?

—Bien, elle va beaucoup mieux. Merci.

Joe se leva, replaça la chaise et sortit en lorgnant Laura du coin de l'œil. En apportant le dessert, celle-ci ne put s'empêcher que de s'inquiéter au sujet d'Ida Dupré.

—Vous n'allez tout de même pas l'excommunier? s'indigna-t-elle.

—Cela ne relève pas de moi, Laura. Et d'ailleurs, vous n'auriez pas dû entendre cette conversation.

—Mais pour quelle raison fait-on cela? chercha à savoir Laura.

—Vous n'avez pas à le savoir. C'est entre ma paroissienne et moi.

—Il faut que ce soit grave pour prendre une telle décision, supposa Laura.

—Effectivement, c'est très grave. Grave comme vous n'avez pas idée...

Paul jeta un regard à Laura tandis qu'elle nettoyait la table. Il avait bien remarqué que depuis quelques jours, celle-ci ne portait plus son uniforme. Il songea à la réprimander, mais se ravisa. Après tout, ne lui avait-il pas permis de porter ce qu'elle voulait pendant les grosses chaleurs?

Au moment où il se retira dans son bureau, Simone Langevin traversa la rue Principale pour se rendre au bureau de poste. Ayant entendu dire que la femme de Joseph Dupré avait été hospitalisée d'urgence, elle comptait bien savoir pourquoi. Or, la postière n'avait rien à lui apprendre à ce sujet. Peut-être devrait-elle aller directement au presbytère pour questionner le curé Dumas? Mais elle n'osait pas, de peur de se faire éconduire comme la dernière fois. L'idée lui vint alors de se rendre chez Mathilde le soir même pour interroger Laura. Comme elle s'en retournait chez elle, elle aperçut justement Joseph Dupré qui quittait la cour du presbytère.

—Ah, ben crime ! Y s’passe quelque chose, se dit-elle, plus déterminée que jamais à savoir.

Mue par la curiosité, elle rattrapa Joe et commença à lui parler de la température pour entamer la conversation.

—Paraît que ton Ida n’en mène pas large, ces temps-ci, finit-elle par dire au bout d’un moment.

—Elle a ses hauts et ses bas comme tout le monde, répondit évasivement Joe.

—J’ai entendu dire qu’elle avait été à l’hôpital. Ce n’est pas rien, ça.

—Ouais. C’est sûr, rétorqua Joe, soudain mal à l’aise.

—Paraît aussi qu’elle serait partie en ambulance. Je me demande bien ce qu’elle a pu avoir, ton Ida.

Joe trépignait d’impatience. Il avait bien envie d’envoyer promener cette mégère, mais préféra s’en abstenir. Advenant l’excommunication, il valait mieux avoir Simone Langevin de son côté.

—Faut que je parte, m’dame Simone, les enfants sont seuls à la maison.

Simone le regarda s’éloigner. Maintenant, elle était certaine qu’il s’agissait de quelque chose de grave. Sinon, pourquoi Joseph Dupré aurait-il éludé sa question ? Foi de Simone Langevin, elle finirait bien par savoir.

Après le départ de Joe, Laura avait fini de ranger la cuisine, puis était allée rejoindre le curé dans son bureau pour taper des documents. Quand elle entra dans le bureau, il y régnait une chaleur suffocante. Alors qu’elle ouvrait une fenêtre pour laisser entrer l’air frais, le curé leva les yeux sur elle un bref instant et se replongea dans la lettre qu’il était en train d’écrire. Laura s’installa confortablement et commença à taper le sermon du dimanche suivant.

—S’il vous plaît, Laura, arrêtez de taper le temps que je termine cette lettre. Je veux qu’elle parte au plus tard cet après-midi.

—Dans ce cas, fit Laura, je retourne dans la cuisine.

—Non... Restez, j’ai presque terminé, l’arrêta Paul en lui apportant la lettre qu’il venait de rédiger. Je veux que vous me tapiez cette lettre tout de suite. De toute façon, vous l’auriez su très bientôt.

—D’accord, accepta Laura sans trop comprendre.

Maintenant habituée à déchiffrer l’écriture de son employeur, elle n’éprouvait plus la moindre difficulté à lire ses gribouillages.

Lorsqu'elle commença à lire le document, elle resta sans voix.

En ce jour de l'an... à Saint Raymond-de-la-Tour.

Monseigneur,

C'est avec humilité que je m'en remets à vous pour la seconde fois au sujet de dame Ida Dupré, femme de Joseph Dupré, domiciliée au....

L'acte de mort d'un fœtus est puni par l'excommunication de ladite paroissienne selon notre Bonne Mère l'Église Catholique. Aussi, j'en appelle à votre bonté pour absoudre madame Dupré de ses fautes, vu les circonstances atténuantes très importantes qui les accompagnent. Je vous demande donc de plaider en sa faveur auprès du Pape pour obtenir sa clémence.

Je demeure votre tout dévoué serviteur,

Paul Dumas, prêtre.

Aussitôt sa lecture terminée, Laura releva la tête et regarda le curé Dumas droit dans les yeux. Celui-ci ne sourcilla pas, devinant que la jeune femme était outragée, car sa respiration s'était accélérée au fur et à mesure qu'elle avait progressé dans la lecture de la lettre. Il attendait seulement que l'orage éclate.

— L'Église ne va tout de même pas excommunier Ida Dupré ! lança-t-elle en le fusillant du regard.

— Je n'y suis pour rien dans ce qui arrive à cette pauvre femme, rétorqua Paul.

— Nul ne vous obligeait à les mettre au courant, soutint Laura.

— Voyons, Laura ! Vous ne pensez tout de même pas que j'aurais pu cacher une telle chose à l'Église alors que dans des petits villages comme ici, rien ne reste longtemps secret. C'est mon devoir de prêtre de les en informer.

— Sans doute avez-vous raison. Je m'excuse de m'être emportée. Croyez-vous que cette lettre changera quelque chose à leur décision ?

— Je l'espère bien, soupira Paul.

— Si cela ne vous dérange pas, je crois que je vais rentrer chez moi.

— Bien sûr, Laura, mais que tout ceci reste entre nous.

— Cela va de soi.

Sur le chemin du retour, Laura songea à Ida, une pauvre mère de six enfants qui ne mangeaient pas à leur faim. N'était-il pas naturel, en pareil cas, de mettre un terme à une grossesse ? Il était presque certain qu'elle serait excommuniée afin de servir d'exemple à toutes celles qui songeraient à l'imiter. Le mot avortement était un mot qu'il ne fallait même pas prononcer à voix haute. Si on en croyait les hauts dignitaires de la religion catholique, Ida irait brûler en enfer après sa mort. À moins que quelques fanatiques ne l'y envoient avant son temps. Mais l'enfer, Ida devait avoir une vague idée de ce que ça pouvait être, vu sa vie misérable à torcher du matin au soir. Quelle différence cela ferait ! Si Laura n'avait eu aucun mal à obtenir une prescription pour se procurer des pilules contraceptives dès son arrivée dans les bas quartiers de Montréal, elle avait entendu dire que certains médecins refusaient encore d'en signer, en particulier ceux qui pratiquaient en région. Si elle avait été à la place d'Ida Dupré, Laura se dit qu'elle aurait agi de la même façon. Elle se serait débarrassée du bébé par tous les moyens. Mais heureusement, grâce à ses petits comprimés qu'elle prenait méthodiquement, rien de tout cela ne risquait de lui arriver. Après avoir garé la voiture dans l'allée, elle coupa le moteur et ouvrit la portière pour descendre de l'auto. Assise sur la galerie, Mathilde l'attendait depuis un moment.

— Tu as passé une bonne journée ?

— Plutôt difficile, soupira Laura en se laissant tomber sur une des marches de la galerie.

— Viens, entrons préparer le souper, enchaîna Mathilde.

Dans la cuisine, les deux femmes s'activèrent autour du poêle. Mathilde mit de l'eau à bouillir tandis que Laura sortit une casserole d'une armoire pour réchauffer la sauce à spaghetti. Mathilde déposa sur la table de jolis napperons qu'elle avait elle-même tissés avant son mariage, puis apporta le pain et le beurre. Quand les pâtes furent cuites à point, Laura les rinça et les égoutta soigneusement, avant de les partager en deux assiettes qu'elle apporta sur la table, juste après avoir versé la sauce onctueuse sur le dessus. Sa grand-mère et elle mangèrent en silence, perdues dans leurs pensées. Quand vint le moment de se lever de table, quelqu'un frappa à la porte. Mathilde tourna la tête du côté de la porte-moustiquaire pour apercevoir cette chipie de Simone Langevin, qu'elle invita à entrer sans trop de cérémonie.

— J'espère que je ne vous dérange pas trop, dit cette dernière en regardant autour d'elle.

— Un peu plus pis tu soupais avec nous autres, rétorqua Mathilde.
— Je n'ai pas affaire à toi, Mathilde. C'est à Laura que je veux parler.

— À moi ? s'étonna Laura.

— J'ai vu Joseph Dupré entrer dans le presbytère, aujourd'hui. J'espère que sa femme ne va pas plus mal.

— Non, je ne crois pas, répondit Laura, visiblement sur ses gardes.

— De quoi a-t-elle souffert, se montra curieuse de savoir Simone.

— Ce n'est pas de tes maudits oignons ! répondit Mathilde à la place de Laura.

— Ce n'est pas à toi que je m'adressais, rétorqua Simone vexée.

— Je ne sais pas, mentit Laura. Moi, je me contente de faire le ménage.

— Il me semblait que le curé Dumas te faisait aussi faire de la dactylographie.

— Oui, bien sûr. Mais le reste ne me concerne pas, expliqua Laura.

— Je vois que tu ne veux rien me dire. Je finirai par le savoir d'une manière ou d'une autre, répliqua Simone en prenant le chemin de la sortie.

Courroucée, elle partit sans même dire au revoir. Elle démarra en trompe, non sans laisser un nuage de poussière derrière elle, pendant que Mathilde souriait malicieusement. Cette vieille fouine de Simone n'obtiendrait rien d'elles. Comme elle voulait savoir elle aussi, Mathilde posa son regard sur sa petite-fille.

— Grand-maman, ne me regarde pas ainsi. J'ai promis de ne rien dire.

— Tu sais bien que je ne le dirai à personne. D'ailleurs, à qui veux-tu que je le dise ?

— La femme de Joseph Dupré était enceinte et elle s'est débarrassée du bébé, laissa tomber Laura tout en rinçant les assiettes sales.

— Quoi ? Mais comment a-t-elle pu faire une chose pareille ? C'est honteux !

— Ne la juge pas, grand-maman. Ida a bien failli y laisser la vie.

— Et le bébé, lui ? N'y a-t-il pas laissé la vie ? s'exclama furieusement Mathilde.

—Une femme devrait avoir le droit de choisir ce qu'elle veut faire de son corps.

—Pas quand un enfant est en route. C'est criminel !

—Je me rappelle très bien que quand j'étais petite, le curé Simard harcelait les femmes pour qu'elles fassent des enfants. Même encore de nos jours, dans des endroits reculés comme ici, ça n'a pas changé. La femme de Joseph Dupré en a bien assez avec six enfants. La famille tout entière croule sous la pauvreté. Voyons, Mathilde... Il faut évoluer.

—Peut-être as-tu raison, concéda la grand-mère.

—Bien sûr que j'ai raison.

Le retour à la maison fut extrêmement pénible pour Ida. Bien qu'aidée par ses deux plus vieilles, Sylvie et Marie, pour faire les travaux ménagers, il restait quand même beaucoup de travail à faire. Or, elle n'avait pas encore retrouvé toutes ses forces. De plus, elle était aux prises avec des excès de tristesse. Joe, qui passait son temps à maugréer contre elle, ne cessait de lui reprocher le terrible geste qu'elle avait commis, en plus de lui rappeler constamment qu'à cause d'elle, la famille tout entière était accablée par la honte. «La vie d'une femme est bien compliquée», songea Ida. D'un côté, il y avait un mari qui abusait de son corps selon son bon plaisir et de l'autre, les autorités religieuses qui lui dictaient sa conduite. Bizarre que celles-ci s'opposaient à l'avortement et à la pilule contraceptive. Où donc était leur logique ? Elle avait beau n'avoir qu'une sixième année, Ida ne pouvait s'empêcher de remettre en question l'intelligence des hommes en soutane. Quand serait-elle enfin libérée des contraintes imposées par les hommes ? Regardant ses deux aînées s'occuper du lavage, elle se dit : «Pauvres filles, puissiez-vous ne jamais vous marier».

Alors que le soleil se levait sur Saint-Raymond-de-la-Tour, Mathilde et Laura commençaient leur train-train quotidien après avoir été réveillées par les cris des corneilles qui fouillaient dans leurs poubelles. Pendant la nuit, le vent s'était levé et le couvercle s'était envolé. Mathilde l'avait retrouvé plus tard, près du jardin.

Laura était très en retard, car la veille au soir, elle avait oublié de remonter son cadran. Elle prit donc une douche à la hâte et quitta la maison précipitamment pour se rendre au village, laissant à Mathilde le soin de ramasser les ordures que les oiseaux avaient sorties de la poubelle.

Un peu plus tard, au cours de la journée, elle retranscrivit les gribouillis du curé tandis que celui-ci était parti fumer dehors, histoire de ne pas l'incommoder avec la fumée de sa cigarette. Une délicate attention de sa part, se dit Laura. Une fois la retranscription du document terminé, elle retira la feuille du chariot de la dactylo et la posa bien en évidence sur le bureau. Ensuite, sans se gêner, elle alla retrouver le curé sur la galerie pour fumer avec lui.

— Vous avez déjà terminé ? s'enquit ce dernier.

— Oui. J'espère que je ne dérange pas en me joignant à vous pour fumer ?

— Non, pas du tout. Tenez... prenez une des miennes, offrit le curé en tendant son paquet de cigarettes.

Quand Laura en prit une, il s'empressa de l'allumer. Tandis qu'elle tirait une bouffée, il remit son paquet à l'endroit habituel, bien caché sous les planches de la laiterie.

— Je connais maintenant votre cachette.

— Ne vous gênez pas pour vous servir quand bon vous semble.

— Merci, c'est très gentil de votre part.

Bien que le curé avait fini sa cigarette depuis quelques minutes, il ne semblait guère pressé de retourner à l'intérieur.

— Vous ne rentrez pas ? demanda Laura.

— Ce serait impoli de ma part de vous abandonner seule sur la galerie.

— Vous êtes l'homme le plus courtois que je connaisse. Dommage.

— Dommage ? Pourquoi ça ?

— Que vous soyez prêtre. Sinon, j'aurais bien pu tomber amoureuse de vous.

— Vous êtes directe, Laura.

— Je n'ai pas de temps à perdre en préambule. Vous et moi savons très bien que nous sommes attirés l'un par l'autre, répliqua effrontément Laura.

Le curé Dumas garda le silence. Nier l'évidence aurait été inutile.

—Je n'ai pas cessé de penser à vous depuis le jour où nous nous sommes embrassés dans la cuisine, poursuivit Laura, poussée par quelques démons.

—De grâce, Laura, taisez-vous, supplia le curé.

—Non, Paul, je ne vais pas me taire. Je rêve de vous chaque nuit et mon corps s'enflamme dès que je suis près de vous.

Encouragé par ces paroles séductrices, Paul fit un pas en avant. Voyant cela, Laura se jeta à son cou et posa ses lèvres charnues sur sa bouche. Le baiser qu'ils échangèrent les appelait à autre chose d'encore plus profond. Pantelants, ils se séparèrent en reprenant leur souffle. Après que Paul eut ouvert la porte, ils entrèrent. Tout en s'embrassant de nouveau, ils se dirigèrent vers l'escalier menant au premier étage. Paul guida ensuite Laura jusqu'à sa chambre, celle du fond. Bien que plus petite que celle du curé Simard, elle était beaucoup plus jolie. Laura connaissait bien ce lit sur lequel ses doigts s'étaient arrêtés maintes fois pour caresser l'édredon, dans l'espoir qu'un jour, elle s'y blottirait. Et voici que ce fol espoir se réalisait. Paul lui retira sa robe de coton et la laissa tomber sur le sol. Il dégrafa ensuite son soutien-gorge qui rejoignit la robe. Avec ses mains expertes, il attrapa ses seins pour les caresser doucement, sans trop se presser. Après quoi, il retira ses propres vêtements qu'il abandonna sur le plancher et se mit à embrasser doucement sa partenaire sur tout son corps. Jamais, auparavant, on n'avait fait l'amour de cette façon à Laura. Paul était un amant merveilleux, plein de délicatesse et de savoir-faire. Il était évident qu'il n'était pas puceau. Sans aucun doute, il avait connu d'autres femmes avant elle. Peut-être même plusieurs. Prise d'une soudaine jalousie, Laura se fit plus langoureuse et attira Paul plus intimement en elle. Oubliant ces autres femmes qui avaient jalonné la vie du prêtre, elle se laissa aller au rythme de sa respiration saccadée, jusqu'à ce qu'elle succombe à la vague de volupté qui déferla en elle alors que Paul, atteignant le paroxysme du désir, l'inondait. Exténué, il roula sur le côté. Sa respiration revint à la normale, tandis que Laura se retournait pour lui faire face. La tête appuyée contre l'oreiller, elle lui souriait béatement.

—C'était sublime, laissa-t-elle entendre.

—Laura, je suis prêtre. Nous ne devons plus faire ce genre de chose. Maintenant qu'ils venaient de faire l'amour, Laura jugea ridicule de se vouvoyer. Elle se permit donc de le tutoyer.

—Tu vas encore menacer de me mettre à la porte? le taquina Laura.

—Tu es si belle. Tu vas me causer beaucoup d'ennuis si je te laisse faire.

—Personne n'a à le savoir.

—Dieu le sait. Il voit tout. Il ne faut pas recommencer ce petit jeu.

—Comme tu veux, répliqua Laura en sachant pertinemment qu'ils recommenceraient dès qu'ils en auraient l'occasion.

D'un bond, Paul sortit du lit et se rendit sous la douche. En attendant son tour pour aller à la salle de bain, Laura refit le lit encore tout chaud de leurs ébats. Une fois douché, Paul s'habilla à la hâte et sans mot dire, descendit au rez-de-chaussée. L'eau fraîche se déversa sur le corps alangui de Laura, qui prit soin de ne pas mouiller sa longue chevelure pour ne pas attirer les soupçons au cas où quelqu'un s'amènerait au presbytère. Elle songea à Paul, qui devait sans aucun doute se sentir coupable. Peut-être même remettait-il sa foi en question. Il était l'homme de sa vie, elle en était convaincue. Malheureusement, il ne lui appartiendrait jamais, car il était voué à l'Église. Il valait donc mieux qu'elle se montre prudente si elle ne voulait pas le perdre. Elle ne souhaitait en aucun cas être éloignée de lui. Persuadée qu'elle saurait le partager avec son sacerdoce, elle ferma les robinets et se sécha avec une grande serviette éponge. Après s'être rhabillée, elle quitta la chambre en prenant soin de refermer la porte derrière elle. Il était grand temps de préparer le repas.

Georges Bélanger, le mari de Lucie Harvey, frottait sa moto Suzuki pour la rendre rutilante. Il détestait la saleté plus que tout. Penché sur son bolide, il ne vit pas sa femme approcher. Les mains sur les hanches, l'air inquisiteur, elle le questionna sur son retard de la veille. En effet, Georges était rentré avec un retard de plus de deux heures, du fait qu'après son travail, il était allé boire une bière avec des copains. N'aimant pas rendre des comptes, il n'avait pas jugé bon d'en informer sa femme. Il avait horreur de devoir lui donner son emploi du temps, comme s'il était un enfant. Quand l'envie de rouler en moto lui prenait, il l'enfourchait, faisait vrombir le moteur et démarrait sans se soucier de Lucie. Il avait passé l'âge d'avoir une maman pour lui dicter sa conduite. Si le mariage c'était ça, autant y mettre un terme tout de

suite. Depuis que Laura, la petite-fille de Mathilde, était revenue vivre à Saint-Raymond-de-la-Tour, il y songeait de plus en plus.

— Je suis allé boire une bière avec mes chums, répondit-il en essuyant les miroirs chromés.

— Qu'est-ce qui me prouve que c'est vrai ?

— Coudonc ! Suis-je au banc des accusés pour avoir à te fournir des preuves ?

— Ma cousine Angèle m'a téléphoné, l'autre jour. Elle a dit t'avoir vu avec la traînée du 5^e Rang.

— Ta cousine est aussi folle que jalouse. Elle aimerait bien être à ta place, répliqua Georges en vidant son seau de lavage sur les pierres concassées de la cour.

— Ne dis pas de sottises.

— La salope ! Elle me lorgne constamment le derrière quand elle me voit. Elle aimerait bien coucher avec moi.

— Te prends-tu pour un Apollon ? Parce que si c'est le cas, tu es loin d'en être un, rétorqua Lucie en cherchant à le blesser.

— Ben crime ! On n'a même pas encore fêté notre premier anniversaire de mariage pis tu me trouves déjà plus à ton goût ! s'offusqua Georges.

— Je n'ai pas dit ça. C'est juste qu'il faut que t'arrêtes de te prendre pour un autre.

Georges démarra sa moto sans plus attendre, ayant envie de fuir cette scène de ménage au plus vite. Il détestait devoir argumenter avec Lucie. Le vent dans les cheveux, les bras tendus vers le volant, il roula lentement sur la Nationale avant d'emprunter une petite route de campagne. Il arrêta sa moto près du lac Roseau, avant de marcher jusqu'au bord de l'eau. Fouillant parmi les aulnes, il trouva aisément sa canne à pêche qu'il cachait là. Non loin, un chaland l'attendait. Il l'avait fait lui-même, l'hiver dernier, dans le seul but de venir taquiner la truite. Il adorait pêcher. D'autant plus que cela lui permettait de quitter la maison et de se reposer de Lucie. Il regrettait amèrement son mariage. Depuis le jour où il avait glissé une alliance au doigt de sa femme, il se sentait pris au piège. Quelle folie ! Cette union était une erreur et il ignorait comment reprendre sa liberté. Divorcer était impensable. Ses parents le renieraient pour toujours. Et que dire des voisins et de la parenté ! Tout le monde ne manquerait pas de le pointer du doigt. Quitter sa femme était un déshonneur. Il valait mieux subir

et ne rien dire, du moment qu'il pouvait pêcher au lac pour oublier à quel point il était malheureux.

6

La route sinueuse menant chez Joseph Dupré, bien que quelque peu chaotique, offrait un splendide panorama sur les montagnes. Au volant de sa voiture, le curé Dumas se dirigeait vers la maison du couple Dupré. Le trajet, quoique relativement court, lui parut long, lui qui avait envie de se débarrasser au plus vite de la terrible corvée imputée par l'Église. Le matin même, il avait reçu par courrier spécial la nouvelle qu'il attendait depuis plusieurs semaines.

De son champ, Joseph Dupré vit la voiture arriver. Il abandonna son travail en cours et marcha vers la maison pour accueillir son visiteur. «Il vient sûrement pour apporter la décision rendue par l'Église», pensa-t-il en accélérant le pas. Il aperçut Ida sur la galerie, en train d'essuyer ses mains sur son tablier. Son visage anxieux était posé sur le curé Dumas qui descendait de voiture.

— Bonjour, monsieur le curé. Si vous voulez bien vous donner la peine d'entrer, dit-elle d'une voix laissant transparaître une inquiétude sans cesse grandissante.

Le curé entra, immédiatement rejoint par Joseph. Après qu'Ida lui ait offert quelque chose à boire, il accepta volontiers un thé servi dans une tasse ébréchée.

— Alors ? s'enquit Joe sans laisser le temps au curé de boire la moindre gorgée.

— Je suis désolé. J'ai tout fait pour vous aider, mais ça n'a rien donné.

Sous le coup de l'émotion, Ida et Joe se turent, paralysés par l'effet de surprise. Ils durent prendre quelques minutes pour assimiler l'information et réaliser ce qui leur arrivait. Joseph fut le premier à rompre le silence.

— Voyons, ça ne se peut pas ! Vous ne pouvez pas nous faire ça. Nous avons toujours payé notre dîme. Jamais je n'ai rechigné à donner à la quête paroissiale malgré le peu que nous avons. Dites-moi, monsieur le curé, qu'il s'agit d'une erreur.

— Hélas ! Je voudrais bien vous dire le contraire, mais je vous mentirais.

—Tu entends ça, Ida ? Nous sommes excommuniés à cause de toi, pauvre folle.

Ida ne disait toujours rien. Encore sous le choc, elle regardait son mari dont le visage haineux se posait sur elle avec dédain. Dans sa tête, elle repassait une phrase à répétition comme un vieux tourne-disque qui n'en finissait pas de hoqueter les mêmes mots : « Nous allons être excommuniés ». Soudain, elle se leva pour retirer la tasse de thé des mains du curé Dumas et le pria de quitter sa maison. Si l'Église catholique les condamnait, son mari et elle, alors ce prêtre n'avait plus rien à faire chez eux. Courbé sous le poids de l'impuissance, le curé Dumas s'en retourna, anéanti par la douleur des Dupré. Que pouvait-il faire d'autre qu'il n'avait déjà fait ? Rien. Absolument rien. Il rentra donc au presbytère et s'enferma dans son bureau, soulagé de voir que Laura était retournée chez elle.

La colère de Joe s'intensifia peu après le départ du curé. Quand Ida eut déposé la tasse sale dans l'évier, il se rua sur elle pour la gifler de toutes ses forces. Ida tomba à genoux, sa tête heurtant le mur. Heureusement pour elle, les enfants choisirent ce moment pour rentrer. Joe sortit en jurant entre ses dents, laissant aux enfants le soin d'éponger le front ensanglanté de leur mère. La pauvre n'avait plus qu'une seule envie : mourir.

Bien que désappointé de la décision du clergé, Paul avait pressenti cette réponse. D'autres, avant les Dupré, avaient commis des péchés moins graves pour se voir tout de même bannis à jamais de la religion catholique. Alors, il fallait bien s'attendre à ce que le couple subisse le même sort. Malgré tout, Paul ressentait une immense tristesse pour Ida et Joseph Dupré. À son grand désarroi, il n'ignorait pas qu'eux et leurs enfants seraient victimes de la méchanceté des habitants de Saint-Raymond-de-la-Tour. C'est pourquoi il essaierait, dans son sermon, de faire appel à l'indulgence des paroissiens, bien qu'il savait que la cruauté de certains les empêcherait d'entendre cet appel à la bonté.

Habillée d'un pantalon palazzo en crête et d'un chemisier assorti, Laura alla rejoindre Mathilde qui avait déjà fait cuire des crêpes pour le petit déjeuner. S'activant autour de la table, celle-ci posa les yeux

sur sa petite-fille qui se mit à rougir sous l'examen minutieux dont elle était l'objet. Mathilde parierait sa robe rouge à pois blancs que Laura lui cachait quelque chose.

— Tu es bien jolie, ce matin, la complimenta-t-elle d'un air suspicieux.

— Merci, grand-maman, répondit Laura en se détournant pour cacher la rougeur qui s'accroissait sur ses joues.

— À quoi est dû cet excès de coquetterie ?

— Mais, à rien du tout, répliqua sèchement Laura. Je peux bien m'habiller comme je veux.

Pour changer de sujet, elle annonça à Mathilde que les Dupré avaient finalement été excommuniés par l'Église. Le jour d'avant, Paul lui avait confié l'information avant d'aller transmettre la nouvelle aux principaux intéressés. Mathilde, dont l'attention venait d'être détournée d'une admirable façon, ne fut pas étonnée le moins du monde. Il ne fallait quand même pas s'attendre à une bénédiction après avoir commis un crime aussi horrible qu'un avortement. Dans son temps, les choses ne se passaient pas ainsi. Quand une femme partait en famille, elle se rendait au bout de sa grossesse, que cela lui plaise ou non. Il était hors de question de faire autrement. Les Dupré seraient vite la risée du village, car la nouvelle ne tarderait pas à se répandre, surtout quand Simone Langevin découvrirait la vérité.

Même si Laura avait changé de sujet, cela n'empêchait pas Mathilde de se faire du souci pour elle. Elle était sûre et certaine que sa petite-fille était amoureuse du curé Dumas. Rien de bon ne sortirait de cette histoire. Laura finit de déjeuner, rinça la vaisselle et quitta la maison après un baiser sonore sur la joue de sa grand-mère. Ayant une envie folle de rejoindre le curé Dumas, elle ne désirait pas s'attarder davantage. Elle roula jusqu'au village, en écoutant la musique qui jouait à tue-tête à l'intérieur de la voiture : « Je n'ai besoin de personne en Harley Davidson ».

Bien qu'elle ne figurait plus au palmarès depuis longtemps, cette chanson de Brigitte Bardot était sa préférée. Elle la trouvait enivrante et n'hésitait pas à monter le volume chaque fois qu'elle l'entendait à la radio. Elle stoppa la voiture devant le presbytère, puis, dès qu'elle y entra, sut instinctivement que quelque chose n'allait pas. Elle se dirigea tout droit vers le bureau du curé et ouvrit la porte. Lorsqu'elle le trouva assis à son bureau, la tête entre les mains, elle comprit qu'il

n'avait pas dormi de la nuit et qu'il était resté prostré ainsi. Elle déplaça ses bras pour s'y glisser en caressant son visage fatigué.

— Ça s'est mal passé, on dirait !

— Plus que tu l'imagines.

Elle l'aïda à se lever et à monter l'escalier. Une fois à la chambre, il se laissa faire comme un enfant quand elle lui enleva ses chaussures et lui retira son pantalon. Elle releva ensuite le couvre-lit pour lui permettre de s'étendre. Quand elle voulut quitter la chambre, il la retint, ne tenant pas à rester seul.

— Reste un peu, Laura. Je t'en prie. J'ai besoin d'oublier.

Elle ne se le fit pas répéter deux fois. Elle se glissa sous les couvertures pour retrouver le corps chaud de Paul. Caressant ses cheveux, elle sentit son sexe se gonfler contre sa cuisse sous la douceur de ses caresses. Elle lui offrit ses lèvres, avide de sentir sa langue humide contre la sienne. Entrant profondément en elle, il ne tarda pas à exploser sous les spasmes provoqués par un puissant orgasme. Laura se blottit contre lui, heureuse de ce moment magique qu'elle venait de partager avec lui.

— Quelle extase !

— Tu as aimé ? lui demanda-t-elle.

— C'était sublime. Mais il ne faudra pas recommencer ce petit jeu.

— Pourquoi ? interrogea Laura en lui caressant doucement le ventre.

— Parce que je suis prêtre, Laura. Je te l'ai déjà dit.

— Rien ne t'empêche de te retirer de la prêtrise.

— Il s'agit de ma vocation. Peux-tu comprendre ça ?

Laura ne comprenait que trop bien, mais elle ne désespérait pas. Quand elle était avec lui, rien d'autre ne comptait. Un jour, il finirait par lui appartenir. Il lui suffisait d'être patiente. Voilà tout.

Dans son coin, Joe ruminait, la rage au cœur. Il avait foutu une bonne raclée à Ida et c'était bien fait pour elle. Elle avait juste à ne pas avoir agi de la sorte. À cause d'elle, il ne pourrait plus aller à la messe, même s'il savait qu'elle avait eu parfaitement raison d'agir ainsi. L'hiver passé, ses petits derniers, Dominique et Éric, avaient été très malades suite à une mauvaise grippe. Il avait dû emprunter de l'argent

à son frère Henry pour payer leurs médicaments. Le docteur Gobeil avait été clair : soit ses enfants recevaient une médication adéquate pour soigner leur pneumonie, soit ils mouraient. Évidemment, il n'avait toujours pas remboursé son frère, mais celui-ci ne lui en tenait pas rigueur. Il n'ignorait pas que la terre de leur père en était une de misère. Joe cracha sur le sol. Il était l'heure de rentrer manger. Ida avait intérêt à lui avoir préparé un excellent repas. Effectivement, les patates fricassées étaient un pur délice et cela, même si sa pauvre femme avait une énorme bosse sur le front qui n'arrêtait pas de grossir.

En réalité, c'était Marie et Sylvie qui les avaient préparées à la place de leur mère, qui n'avait pas retrouvé tous ses esprits. Peu après son repas, Joe s'étendit sur son lit pour faire un petit somme.

Alors que ses sœurs, la tristesse au cœur, s'activaient dans la maison, Luc avait des idées meurtrières depuis qu'il avait aperçu le visage violacé de sa mère. Qui n'en aurait pas eu avec un tyran comme son père ?

Joe se réveilla de très méchante humeur. Il hurla contre ses enfants et leur criait en plein visage qu'ils étaient la cause de tous ses malheurs. Puis il sortit et sauta dans son camion avant de démarrer en trombe. Quel soulagement pour Ida et ses enfants ! Ces quelques minutes de répit étaient bienvenues. Chacun pensait ses blessures du mieux qu'il pouvait pour survivre dans cette vie austère. Où était allé Joe ? Ida s'en fichait royalement. Elle n'avait plus qu'une seule envie : partir le plus loin possible. Mais où ? Elle n'en avait pas la moindre idée. Avec six enfants, comment pourrait-elle partir ? Elle était prise au piège, à la merci de son mari, qui la détestait pour avoir interrompu sa grossesse. Et que dire de la responsabilité de l'Église catholique dans ce qui leur arrivait ? Ida se jura que de son vivant, aucun de ses enfants ne remettrait les pieds dans une église.

Joe roula avec son camion jusqu'à l'entrée du 5^e rang. Rendu là, il gara son véhicule et descendit de celui-ci pour marcher les quelques pieds qui le séparaient de la maison de Mathilde Bouchard. Caché dans les branchages, il attendit patiemment le retour de la belle Laura, qui ne tarda d'ailleurs pas à rentrer. Comme à son habitude, son chat vint ronronner en se frottant contre elle. Elle se pencha pour le caresser brièvement, puis entra dans la maison. Joe attendit la noirceur avant de se glisser sous la fenêtre de la jolie dame, qui ce soir-là, ne semblait pas particulièrement pressée de se mettre au lit. Il dut attendre longtemps avant de pouvoir se rincer l'œil. Finalement, sa

patience fut récompensée. Laura rentra dans sa chambre vêtue d'une serviette éponge. Avec ses cheveux mouillés qui lui collaient à la peau, Joe la trouvait plus attirante que jamais. Lorsqu'elle laissa tomber la serviette sur le sol, il put la contempler à souhait. Dieu qu'elle était belle avec ses seins pointés et ses hanches bien proportionnées ! Devant ce spectacle, il glissa sa main à l'intérieur de son pantalon et commença à se masturber.

— Ah ! Je te tiens, mon sacripant ! Laura, appelle la police, cria Mathilde en même temps qu'elle rabattait son balai sur le dos de Joe, pris en flagrant délit.

Alertée par les cris de sa grand-mère, Laura se précipita dehors après avoir enfilé sa chemise de nuit à toute vitesse. Quelle surprise, pour elle, de voir Joseph Dupré en train de tenter d'esquiver les coups de Mathilde.

— Que se passe-t-il, grand-maman ? Pourquoi frappes-tu monsieur Dupré avec ton balai ? Es-tu devenue folle ?

— C'était ce chien galeux qui te zeyeutait depuis tout ce temps ! Je savais que je finirais par l'avoir. Je croyais que c'était le gars avec la moto. Mais non... c'était ce bon à rien de Joe !

— S'il vous plaît, n'appellez pas la police. Cela risque de tuer mon Ida, implora Joseph Dupré.

— Appelle la police, Laura, et tout de suite ! Ce salaud ne va pas s'en tirer à si bon compte ! gronda Mathilde sous l'emprise de la colère.

— Non, grand-maman, il a raison. Laisse-le partir. Sa femme en a assez eu comme ça, répondit Laura.

— Mon écœurant ! Que je te revois plus rôder par icitte ! pesta Mathilde avant d'asséner un dernier coup balai au voyeur.

Ce dernier s'enfuit sans demander son reste. Il avait honte de s'être fait prendre. Que dirait Ida si elle savait ? Pis encore, si tout le monde venait à savoir. Pourvu que les deux femmes n'ébruient pas cette histoire. Qu'à cela ne tienne. Si jamais elles en parlaient, il démentirait leurs propos.

Mathilde et Laura retournèrent à l'intérieur. Sa grand-mère étant encore sous le coup de l'émotion, Laura faisait de son mieux pour tenter de l'apaiser.

— On aurait dû appeler la police, insista Mathilde en déposant son balai contre le mur.

— Mais non, grand-maman. Il a eu son compte. Crois-moi.

—Cet énergumène a vu ce qui se passait dans ta chambre. Tu te rends compte ?

Laura se demandait si Mathilde faisait ici allusion aux hommes qui défilaient dans sa chambre. C'était bien la première fois qu'elle parlait de ses amants. Avait-elle au moins remarqué que leurs visites s'étaient espacées ? Si oui, elle devinerait sans difficulté que le curé Dumas était à l'origine de ce changement.

—Écoute, grand-maman, oublie cette histoire. Je vais cesser de voir ces hommes, d'accord ? Le curé Dumas me paie un supplément pour les travaux que je fais à la dactylo, alors...

—Parlons-en du curé Dumas ! Tu ne devrais plus travailler pour lui, répliqua Mathilde en tirant une chaise pour s'asseoir.

—Mais... pour quelle raison ?

—Les gens commencent à jaser.

—Eh bien, laissons-les jaser. Ils n'ont rien d'autre à faire, dit Laura, désireuse d'en finir avec cette discussion.

—Laura, je t'aurai prévenue.

—Laisse-moi gérer ma vie comme je l'entends ! rétorqua la jeune femme, visiblement contrariée.

—Comme tu voudras.

Simone Langevin savait que la famille Dupré cachait un terrible secret. Ne les voyant plus venir à la messe du dimanche, il lui fut impossible de les questionner à ce propos. Avec l'arrivée de septembre, les enfants durent retourner en classe. Un beau jour, Simone eut l'idée de s'approcher du grillage entourant la cour de l'école pour tirer les vers du nez à l'un des enfants du couple Dupré. Quand la cloche sonna l'heure de la récréation, les élèves sortirent de classe en courant dans tous les sens. Simone repéra aisément la petite Marie-Rose, vêtue d'un pantalon en denim et d'une chemise à carreaux. Discrètement, elle lui fit signe de la main pour attirer son attention. La petite l'aperçut et s'approcha en tenant à la main sa corde à sauter.

—Bonjour, Marie-Rose, comment vas-tu ?

—Bien, m'dame, répondit Marie-Rose.

—Pourtant, tu sembles un peu trop maigrichonne. Je ne t'ai pas vue à l'église depuis plusieurs semaines. As-tu été malade ?

—Oh non, m'dame. C'est que...

—Oui, quoi ?

—Maman ne veut plus que nous y allions. De toute façon, elle et papa n'ont plus le droit d'y aller. Alors, comment irions-nous tout seuls ? demanda Marie-Rose sans se douter le moins du monde qu'elle venait de dire à Simone Langevin ce qu'elle souhaitait savoir.

—Et pourquoi tes parents n'ont-ils plus le droit d'y aller ?

—Je ne sais pas. J'ai juste entendu les plus grands en parler entre eux, répondit la fillette, pressée d'aller jouer avec ses camarades.

—Très bien, Marie-Rose, retourne jouer avant que la récréation ne finisse, la libéra Simone Langevin qui, satisfaite, serrait les pans de sa veste contre elle.

Ainsi, les Dupré n'avaient plus le droit de se rendre à la messe du dimanche. Elle se demandait s'ils n'avaient pas été excommuniés. Dans ce cas, pour quelles raisons le clergé aurait-il pris cette décision ? Les Dupré étaient pourtant des gens très pieux qui ne manquaient jamais la messe. Qu'est-ce qui aurait pu motiver cette décision drastique ? Il fallait que ce fût grave. Qu'elle le sache ou pas, Simone se dit que cela était tout de même une nouvelle intéressante à répandre. Elle s'en alla donc au bureau de poste pour partager avec la postière cette nouvelle qui pesait trop lourd sur ses frêles épaules.

En peu de temps, les Dupré devinrent la cible de la méchanceté des villageois. À l'école, les enfants se faisaient continuellement harceler par leurs camarades de classe. Mais de ça, Simone Langevin s'en lavait les mains. Après tout, leurs parents n'avaient qu'à bien se tenir. Le curé Dumas tenta d'apaiser les paroissiens en les incitant à plus d'indulgence envers leurs prochains, mais sitôt sortis de l'église, les gens retrouvaient leur vraie nature. Que peut faire un curé contre la nature humaine ? Si peu.

Dans son bureau situé en plein cœur de Montréal, monsieur Sullivan faisait les cent pas, énervé de ne pas pouvoir obtenir un rendez-vous avec Laura. Depuis un certain temps, celle-ci ne donnait pas suite à ses appels répétés. Même son ami, Jules Béliveau, qu'il avait croisé la semaine précédente au restaurant chinois, lui avait affirmé ne pas avoir vu la jeune femme depuis plusieurs semaines. Étrange... Menait-elle une vie plus honorable ? Il espérait que non, car il avait besoin de ses services. Pour sa part, Jules Béliveau avait décidé que les allers-retours entre Québec et Saint-Raymond-de-

la-Tour devenaient trop onéreux. Il était plus avantageux, pour lui, de choisir une courtisane plus près de chez lui. Cela lui paraissait toutefois difficile, car des femmes comme Laura Legendre, il y en avait peu. L'inconvénient, avec cette dernière, c'était qu'il fallait subir la présence de la grand-mère, ce qui nuisait considérablement à sa libido. Par contre, avec Laura, il ne craignait pas les maladies vénériennes. Il avait payé suffisamment cher pour s'assurer qu'elle ne fréquentât pas d'autres hommes. Ou du moins, si peu. Avec ses prochaines conquêtes, il devrait utiliser des préservatifs. Cela l'indisposait beaucoup, mais ce n'était pas plus mal que de supporter la présence d'une vieille femme qui se tenait de l'autre côté du mur.

À un certain moment, Paul retourna chez les Dupré pour plaider la cause de leurs enfants. L'Église ne les ayant pas excommuniés, elle souhaitait leur présence à la messe du dimanche. De plus, s'ils recommençaient à fréquenter l'église, le harcèlement dont ils étaient victimes à l'école cesserait. Du moins, en principe. Et puis, Paul se sentirait moins coupable de ce qui leur arrivait. Il trouva Ida dans la cuisine à préparer le repas pour sa famille. Dès qu'il la vit, Paul perçut son animosité. Clair qu'il n'était pas le bienvenu. Mais tant pis, il fallait penser aux enfants avant tout chose.

— Ma chère Ida, commença-t-il par dire, je suis ici pour le bien de vos enfants. Ceux-ci devraient retourner sur les bancs de l'église.

— C'est bien vous qui me demandez ça, monsieur le curé ? Vous qui m'avez excommuniée, rétorqua froidement Ida.

— Je n'ai pas eu le choix d'agir ainsi, Ida, vous le savez bien. Ce n'est pas moi qui ai pris cette décision.

— Non, mais vous la cautionnez, par exemple, lança Ida sur un ton accusateur.

— Pensez un peu à vos enfants qui sont victimes de la méchanceté de leurs camarades de classe.

— Justement, c'est à eux que je pense, figurez-vous ! Est-ce judicieux que mes enfants aillent à la messe alors que leurs parents sont rejetés par l'Église ? Voyons, monsieur le curé, vous êtes quelque peu contradictoire, ne trouvez-vous pas ?

Paul demeura interdit devant ces derniers propos. Une mère de famille sans instruction qui tenait tête à l'archevêché. Que pouvait-il dire de plus pour la convaincre ? Il se le demandait bien.

— Est-ce votre dernier mot, Ida ?

— Oui, monsieur le curé. S'il vous plaît, épargnez-moi de vous jeter dehors en quittant ma maison. Et ne vous avisez plus de revenir ici, vous n'êtes plus le bienvenu.

Le curé s'exécuta, fortement déçu par l'attitude négative de son hôtesse. Son entêtement, bien que légitime, ne pouvait que causer du tort à ses enfants. Mais comme la décision finale lui appartenait, il ne pouvait rien faire de plus.

Lorsqu'elle fut seule, Ida laissa échapper un soupir de soulagement en se disant : « Qu'ils aillent au diable, tous autant qu'ils sont ! » Elle se demandait si le coup reçu à la tête ne lui avait pas fait perdre la raison. Comment avait-elle osé parler ainsi à un prêtre ?

Marie-Rose, sa fille, se sentait terriblement malheureuse. Il y avait de quoi l'être ! Ses parents se disputaient sans arrêt à propos de tout et de rien. À l'école, ce n'était guère plus réjouissant. Les élèves en profitaient pour la harceler en lui balançant des tas de méchancetés sur ses parents. La pauvre réagissait en leur donnant des coups de pied dans le tibia. Lors d'une récréation, la surveillante l'avait aperçue en train de frapper Thierry Côté, un élève de quatrième année qui se moquait de ses parents. Elle haïssait particulièrement cet écolier qui avait toujours la morve au nez et qui se pensait plus intelligent que les autres. Avec son nez dégoulinant, il n'était nullement en droit de se moquer de ses parents. C'est pourquoi Marie-Rose ne s'était pas gênée pour le frapper dans les jambes avec toute la force dont son pied était capable. Le petit morveux fit alors semblant de pleurer pour attirer l'attention de la surveillante sur eux. Celle-ci envoya la fillette chez la directrice, laquelle la réprimanda vertement pour son geste. Du coup, la pauvre Marie-Rose ne comprit pas pourquoi on la punissait pour s'être défendue. Le monde était trop injuste, se mit-elle à penser. Deux jours plus tard, elle fut de nouveau le bouc émissaire des écoliers. Cette fois, elle ne se défendit pas, par crainte de retourner chez la directrice. Puis, un beau matin, elle en eut marre d'aller à l'école. Aussitôt descendue de l'autobus, plutôt que de se rendre dans la cour d'école, elle se dirigea vers l'arrière du bus pour s'enfuir en douce à l'insu de tous. Avant que l'on ne s'aperçoive de son absence, elle était déjà loin. Ce ne fut qu'au retour de l'autobus scolaire qu'Ida constata l'absence de sa fille. Elle envoya donc Luc chercher son père dans l'étable et questionna Dominique, à qui elle demanda quand il avait vu sa sœur pour la dernière fois. L'enfant ne se souvenait

pas l'avoir aperçue durant la récréation. Sans perdre un instant, Ida téléphona à l'école. Malheureusement, il ne restait que le concierge qui lui promit de regarder partout dans l'école pour savoir si elle ne s'y cachait pas. Après avoir raccroché, Ida se demandait pourquoi la directrice ne l'avait pas prévenue de l'absence de sa fille. Elle l'avait sans doute crue malade à la maison. Quand Joseph apprit ce qui se passait, il s'empessa de monter dans son pick-up Chevrolet et prit la route menant au village, tout en gardant l'œil ouvert sur celle-ci au cas où Marie-Rose aurait décidé de rentrer à pied. Malheureusement, il ne la vit nulle part. Lorsqu'il arriva à l'école, le concierge l'attendait à l'extérieur pour lui annoncer qu'il n'avait pas trouvé sa fille. Joe et lui décidèrent donc de retourner à l'intérieur de l'établissement pour téléphoner à la police.

En fait, Marie-Rose avait marché tout l'après-midi en s'éloignant de la route pour éviter de se faire repérer. C'est ainsi qu'elle atteignit les bois, avant de longer le lac Roseau, celui-là même où Georges Bélanger allait pêcher. S'étant soudainement levé, le vent soufflait très fort. Malgré cela, la petite fille décida de s'asseoir un instant au bord de l'eau pour réfléchir à sa situation. Si elle rentrait maintenant à la maison, elle recevrait certainement une bonne raclée de son père, qu'elle redoutait plus que tout. Elle l'avait vu plusieurs fois s'en prendre à son frère Luc et à sa pauvre mère. De plus, elle ne voulait plus jamais retourner en classe, parce que les autres élèves l'importunaient. N'entrevoyant aucune solution pour régler ses problèmes, elle décida que le mieux, pour elle, se résumait à mourir. Elle se leva donc et entra progressivement dans le lac, non sans sursauter au contact de l'eau froide. Mais elle continua d'avancer, jusqu'à ce que l'eau lui monte à la taille.

Subitement, elle changea d'avis, car elle craignait de mourir. Elle voulut retourner sur le rivage, mais le vent qui s'était renforcé anéantissait tous ses efforts en ce sens. Au bout d'un moment, ses pieds finirent par s'enfoncer dans la vase épaisse. À chacun de ses pas, la pauvre enfant calait encore plus profondément dans la boue. Petit à petit, ses forces s'amenuisèrent. Puis la panique s'empara d'elle quand elle comprit qu'elle n'arriverait pas se tirer d'affaire.

Après quoi, elle tomba à la renverse et se débattit contre les eaux du lac qui envahissaient ses poumons. Elle remonta à la surface et toussa pour dégager ses voies respiratoires qui brûlaient comme du feu. L'espace d'un éclair, elle pensa à sa pauvre maman qui devait être morte d'inquiétude. Les muscles endoloris, elle s'enfonça dans l'eau brouillée et cessa de se débattre.

Assis tout au fond de son embarcation, Georges Bélanger pêchait depuis plus d'une heure et n'avait encore pris aucun poisson. S'étant encore disputé avec Lucie, il avait fui la maison au volant de sa Suzuki pour venir se détendre sur le lac. Maintenant que le crépuscule était tombé, il décida qu'il était temps de rentrer. Il rama pour atteindre le rivage, mais avant d'y parvenir, son aviron heurta quelque chose. Intrigué, il tâta le fond du lac avec sa rame. Comme l'eau était peu profonde, il réussit à faire remonter à la surface une forme qu'il croyait être un corps humain. Dans un état d'extrême tension, il se pencha et agrippa les vêtements du cadavre pour le hisser à bord du bateau. Il ne put réprimer un haut-le-cœur lorsqu'il reconnut la petite fille de Joseph Dupré.

— Oh, mon Dieu ! lança-t-il entre ses dents avant de vomir par-dessus bord.

Les ambulanciers emportèrent le corps de Marie-Rose, tandis que la police prit la déposition de Georges Bélanger. Bien qu'en état de choc, celui-ci était catégorique : l'enfant était celui de Joseph Dupré. Maintenant que le corps avait été identifié, il ne restait plus, aux policiers, qu'à annoncer aux parents que leur fillette s'était noyée. Secoué par les événements, Georges repartit au volant de sa moto sans trop remarquer le paysage qui l'entourait. Jamais il n'avait été aussi heureux de retourner chez lui. Il se promit de ne plus aller pêcher sur ce maudit lac et d'endurer, à l'avenir, les sempiternelles scènes de jalousie de Lucie. Cela était encore mieux que de découvrir le cadavre d'une fillette de huit ans, morte noyée.

Quand Ida vit Joseph revenir bredouille de l'école primaire, elle sut que quelque chose de grave était arrivé à sa petite fille. Son instinct de mère ne se trompait jamais. Elle agrippa son mari par la manche et le supplia de retourner chercher leur enfant. Joseph se dégagea, lui-même anéanti par les événements. Au même moment, quelqu'un frappa. Ida alla ouvrir, espérant qu'un bon samaritain lui ramenait sa fille. Stupéfaite, elle aperçut un policier sur le pas de la porte. Joseph s'approcha et attendit avec anxiété ce que leur visiteur avait à leur dire.

— Monsieur, madame Dupré, nous avons une bien triste nouvelle à vous annoncer, commença le policier en baissant la tête.

— Quoi ? hurla Ida, à deux doigts de la crise d'hystérie.

— Asseyez-vous d'abord, madame Dupré, reprit le policier, fort embarrassé.

— Non, parlez ! Je veux savoir ce qui est arrivé à ma fille, lança Ida d'une voix blanche.

— Votre fillette a été retrouvée noyée, indiqua l'agent en gardant les yeux rivés au sol pour ne pas voir le chagrin de la mère éprouvée.

— Noooooooooon ! cria Ida avant de s'effondrer sur le sol.

La mise en terre de la petite Marie-Rose fut précédée d'une courte prière prononcée par le curé Dumas, Ida ayant refusé que le service de son enfant soit célébré dans l'enceinte de l'église. Elle était convaincue que ce qui était arrivé était la faute du clergé. Anéantie, elle déposa un bouquet de roses jaunes sur la tombe de sa petite fille. Après quoi, Joseph jeta la première pelletée de terre, tandis que Sylvie et Marie essayaient de reconforter les plus jeunes. Quant à Luc, comme tout homme courageux, il garda sa tristesse à l'intérieur, refusant de céder à son chagrin. La cérémonie terminée, la famille retourna chez elle, sans que personne ne leur adresse leurs condoléances, mis à part Laura Legendre, le bedeau et le curé Dumas. Après tout, ils étaient des proscrits. « On ne doit s'attendre à rien de leur part », songea Ida. Rejetés par le Vatican, ils ne méritaient pas la moindre considération. Simone Langevin vint toutefois assister de loin à l'enterrement. Elle l'aimait bien, cette petite Marie-Rose, qui se montrait toujours prête à lui faire plaisir en répondant aux questions qu'elle lui posait. Elle allait lui manquer. Le curé Dumas laissa le bedeau finir d'enterrer la tombe,

puis, avec Laura sur les talons, se retira dans son bureau, anéanti par son impuissance face à l'adversité.

— Paul, ce n'est pas ta faute, tenta de le rassurer Laura.

— Vraiment ? Je me le demande.

— Tu n'as fait qu'obéir aux ordres.

— Mon Dieu, Laura ! Une fillette est morte... sans doute à cause de moi.

Laura ne sut que lui dire. Paul devait cesser de se persécuter ainsi. Son attitude ne changerait rien à ce qui venait d'arriver. Marie-Rose était morte et ne reviendrait pas. Mais, sa mort ne devait pas être vaine. Il fallait qu'elle permette aux êtres d'évoluer, en particulier l'Église. Mais à en juger l'attitude des paroissiens, ce n'était pas demain la veille que cela se produirait. Combien de drames de cette ampleur surviendraient avant qu'un tout petit pas ne soit fait dans la bonne direction ?

Le village, d'une blancheur immaculée, venait de recevoir une bonne couche de neige. Bien emmitouflée dans un vieux manteau de poils de castor, Simone Langevin dégageait son entrée, s'arrêtant parfois pour écouter les conversations des autres pelleteurs. En bonne chrétienne, elle ne manquait jamais d'assister à l'office du dimanche. Récemment, elle avait rencontré Ida Dupré au dépanneur de Louis Villeneuve et lui avait signifié que si sa petite fille était morte, c'était de sa faute, du fait qu'elle ne l'avait bien surveillée. Ida s'était alors ruée sur elle pour lui arracher une poignée de cheveux, trop étroitement serrés dans son chignon démodé. Le propriétaire du magasin eut beaucoup de mal à les séparer. Après l'altercation, Ida quitta les lieux, le cœur meurtri par la méchanceté de Simone Langevin, tandis que celle-ci remit tout simplement ses cheveux en place, profondément blessée dans son orgueil.

Le lac Roseau, désormais gelé, faisait la joie de certains qui en profitaient pour patiner ou en faire la traversée en raquettes. On avait déjà oublié que Marie-Rose Dupré y avait trouvé la mort. Mais Georges Bélanger, lui, se souvenait, ayant gardé en mémoire tout ce qui s'était déroulé ce fameux jour. Chaque nuit, il était la proie de cauchemars. Après de longues journées de lassitude morale, le pauvre répugnait à trouver le sommeil. Sa femme lui avait conseillé de voir un psychiatre, mais il avait refusé, alléguant que les psychiatres, c'étaient pour les fous. Aussi, il ne tarda pas à sombrer dans une légère dépression, une maladie mentale très taboue à cette époque.

Avec effroi, Laura Legendre constata que ses règles accusaient un retard de plusieurs jours. Anxieuse, elle prit rendez-vous avec le docteur Gobeil pour passer un test de grossesse. Celui-ci lui prescrivit des analyses de sang à faire à l'hôpital et l'informa qu'il devrait recevoir les résultats très bientôt. Laura ne dit rien à sa grand-mère, pour éviter de l'alarmer. Sûr que Mathilde tomberait des nues si elle apprenait cette nouvelle. Et que dire de Paul ? Laura pria avec ferveur pour que les résultats soient négatifs. Le curé avait repris sa vie en main, absorbé par la gestion que lui demandaient le presbytère et

l'église. La mort de la petite Marie-Rose avait trouvé au fond de son cœur un endroit où il ne retournait jamais. Ses sentiments pour Laura ne cessaient de s'intensifier et il tentait de les réprimer du mieux qu'il le pouvait. À cause de l'hiver, Mathilde passait ses journées à l'intérieur, des journées qui s'étiraient à n'en plus finir. Elle partageait son temps libre entre les émissions de télévision, les siestes et quelques parties de cartes avec sa petite-fille, lorsqu'elle revenait du travail. Évidemment, la saison hivernale amenait avec elle un repli sur soi, qui apporta le calme à Saint-Raymond-de-la-Tour après les événements tragiques des derniers mois.

Le Dr Gobeil avait finalement reçu le résultat des tests sanguins passés par Laura et devait l'en aviser immédiatement. Il appela donc chez Mathilde, qui lui répondit que sa petite-fille n'était pas encore rentrée à la maison. Il laissa ses coordonnées, et demanda que la jeune femme le rappelle le plus tôt possible. Puis il raccrocha, non sans s'interroger sur l'identité du père de l'enfant. Curieuse, Mathilde se questionnait sur les raisons de cet appel. «Pourvu que ce ne soit rien de déshonorable», pria-t-elle en son for intérieur.

Plus tard, lorsque Laura rappela le médecin, la nouvelle lui coupa le souffle. Comment était-ce possible qu'elle attende un enfant? Elle avait juste oublié une pilule. Quelle serait la réaction de Paul quand il apprendrait qu'il serait père? Et s'il l'abandonnait? s'inquiéta-t-elle soudain. Elle chassa cette idée de son esprit, espérant que Paul ne ferait jamais une chose pareille. Il quitterait certainement la prêtrise pour vivre avec elle et leur enfant. Cela allait de soi. Le lendemain, à l'heure où elle devait normalement rentrer chez elle, elle frappa à la porte de son bureau. Il devenait impératif qu'il soit au courant.

—Paul, il faut que je te parle de quelque chose d'important, commença-t-elle en prenant place sur la chaise placée en face du bureau.

—Cela ne peut-il pas attendre, Laura? demanda Paul qui, absorbé par ses papiers, leva les yeux un bref instant.

—Non.

—De quoi s'agit-il? s'enquit-il en délaissant enfin ses papiers.

—Je vais bientôt avoir un enfant, annonça Laura, les mains moites.

Estomaqué, Paul laissa tomber son stylo à bille et s'écria :

—Quoi? Est-ce que j'ai bien compris? Ne m'avais-tu pas dit que tu prenais des contraceptifs? Comment est-ce possible?

—Oui, c'est vrai. Je ne t'ai pas menti. L'ennui, c'est qu'avec le décès de la petite Marie-Rose Dupré, il se peut que j'aie oublié de prendre ma pilule. J'ai été trop prise par les événements. Souviens-toi... Même toi, tu étais désespéré.

—Mais Laura, comment as-tu pu oublier une pareille chose ? s'emporta Paul.

—Je suis désolée. Je ne voulais pas que ça arrive, sanglota Laura.

—Il faut que je réfléchisse à ce que nous allons faire. Pour l'instant, rentre chez toi. On se reparle de tout ceci demain.

Obéissant, Laura rentra chez elle, affolée par la réaction de Paul. Évidemment, elle ne s'attendait pas à ce qu'il saute de joie, mais tout de même, il aurait pu démontrer un peu plus d'enthousiasme. C'était la première fois qu'elle était enceinte et elle aurait bien voulu qu'il partage son sentiment d'allégresse pour cet enfant qui grandissait en elle. Il ne l'avait même pas prise dans ses bras. De nouveau au bord des larmes, elle entra dans la cuisine où Mathilde, assise dans sa berçante, sirotait sa tisane.

—Quelque chose ne va pas ? s'inquiéta celle-ci en apercevant le visage ravagé de sa petite-fille. Quelqu'un est mort ?

—Mais non, grand-maman. Personne n'est mort.

—Que t'arrive-t-il, alors ? insista Mathilde en renversant de la tisane sur le plancher ciré, tant elle était nerveuse.

Dans tous ses états, Laura balbutia quelques mots que Mathilde ne comprit pas. Cette dernière se leva et lui servit une tisane, qu'elle lui recommanda de boire pour se calmer. Elle commençait à craindre que ses soupçons quant à une possible grossesse ne soient confirmés. Laura but une gorgée et essuya sa bouche, prête à raconter ce qui la chagrinait.

—Grand-maman, j'aurais dû t'écouter ! dit-elle en reniflant.

—Raconte, l'encouragea Mathilde en essuyant le dégât sur le plancher.

—Je suis enceinte. Je vais avoir un bébé, confia Laura en regardant sa grand-mère déposer son torchon dans l'évier.

Mathilde courba l'échine et prit une chaise pour s'asseoir, consternée par ce qu'elle venait d'apprendre, même si elle s'en doutait un peu.

—Dis quelque chose, grand-maman, je t'en supplie !

— Que veux-tu que je te dise, Laura ? Le mal est fait. On ne peut plus revenir en arrière, soupira Mathilde.

— Je sais bien, répondit Laura en baissant la tête.

— Et tu l'as dit au curé ?

— Évidemment.

— Et ?

— Je ne pense pas que l'idée d'être père l'ait rendu particulièrement heureux. Il a besoin de réfléchir.

— Pour l'amour du ciel, à quoi t'attendais-tu ? Je t'avais pourtant prévenue, maugréa Mathilde, désappointée par le comportement de Laura.

— Épargne-moi tes reproches, veux-tu ! Je ne suis plus une enfant.

— Pauvre fille ! Faire un enfant avec un prêtre catholique. Je savais bien que rien de bon ne sortirait de cette histoire. Tout comme la famille Dupré, nous allons être montrées du doigt, répliqua Mathilde.

— Il n'y a que ça qui te dérange ? s'offusqua Laura.

— Avoue que ce qui t'arrive n'est pas ordinaire, la nargua Mathilde.

— Je l'admets. Mais, ne t'en fais pas, nous ne serons pas montrées du doigt très longtemps parce que Paul va m'emmener vivre ailleurs et nous aurons notre enfant sans avoir à subir la méchanceté des gens de par icitte.

— Plaise à Dieu que le ciel t'entende, laissa entendre Mathilde en levant les bras au ciel.

Laura quitta la cuisine et s'enferma dans sa chambre pour le restant de la soirée. Le plus difficile, pour elle, était passé. Annoncer sa grossesse à Paul et à sa grand-mère n'avait pas été aisé. Aucun des deux ne l'avait soutenue. Même qu'ils étaient réticents à la venue de son enfant. « Tant pis, se dit-elle. Je mettrai ce bébé au monde, n'en déplaise au pape lui-même.

Ayant beaucoup réfléchi après le départ de Laura, Paul prit la décision d'écrire à l'archevêché pour confesser son égarement. Il ne pouvait pas leur mentir en leur cachant la vérité. De toute façon, tout finirait par se savoir, d'une façon ou d'une autre. Il valait donc mieux prendre les devants et avouer sa faute. Cela atténuerait peut-être la

sanction qu'on lui imposerait. Comme on dit : « Faute avouée, faute à moitié pardonnée. »

Le lendemain, de retour au presbytère, Laura, plus inquiète que jamais, se rendit directement frapper au bureau de Paul pour s'enquérir du résultat de ses réflexions. Ce dernier se leva, la contourna, et ferma la porte en lui recommandant la plus grande discrétion.

— Mais Paul, mon état va bientôt se voir, fit observer Laura.

— Il faut juste m'accorder un peu de temps. J'ai écrit à mes supérieurs et nous aurons bientôt leur réponse. Du moins, je l'espère, soupira le curé.

— Écrire ? Tu comptes les prévenir que tu quittes l'Église ? interrogea Laura, tout excitée par cette merveilleuse nouvelle.

— Donne-moi du temps pour prendre une décision, la supplia Paul.

— Mais voyons ! Tu dois vivre avec moi et notre enfant. Je ne vois pas quelle autre décision tu pourrais prendre.

— J'aime mon sacerdoce.

— Plus que moi ? demanda Laura dans un souffle.

— Ce n'est pas la même chose. C'est une autre forme d'amour. Tu ne peux pas comprendre.

— Non, en effet. Je ne vois pas quel amour peut être plus grand que celui que l'on porte à son enfant.

— Ne te méprends pas, Laura. J'aime déjà l'enfant que tu portes. Mais je devais les prévenir avant que notre secret s'ébruite.

Visiblement soulagée par cette réponse, Laura s'élança vers Paul et se glissa dans ses bras pour déposer un léger baiser sur sa joue.

— Va-t'en, dit-il, ne me tente pas. Je dois travailler.

Puis la jeune femme retourna dans la cuisine et prépara le repas du midi en chantant une chanson de Dalida. Souriante, elle posait, de temps à autre, une main sur son ventre. Son rêve de vivre avec Paul allait peut-être se concrétiser, après tout.

Quelques jours plus tard, la réponse de l'archevêché fut livrée par courrier spécial. Lorsque Paul lut la missive, il blêmit et laissa tomber la lettre sur son bureau. Comment avait-il pu en arriver là ? C'était l'ironie du sort. Il devait aviser Laura de cette décision. Il ouvrit la porte de son bureau et la pria de venir un instant. Elle s'approcha doucement, alarmée par le ton de sa voix. Ayant vu l'enveloppe arriver, elle se doutait qu'il s'agissait de la réponse tant attendue par Paul.

— Que disent-ils ? demanda-t-elle, la voix chevrotante.

— Assis-toi d'abord, ordonna Paul.

— Non, je préfère rester debout.

— Ils veulent que tu avortes...

— Hein ? Tu as bien dit qu'ils veulent que je me fasse avorter ? répéta Laura en éclatant de rire.

— Oui, Laura. Je suis désolé.

— Il ne manquerait plus que cela ! C'est à mourir de rire. Une femme s'avorte parce que sa famille vit dans la misère noire, et ils se permettent de l'excommunier ! Je tombe enceinte d'un de leurs prêtres, et ils n'ont aucune réticence à me demander d'avorter pour étouffer l'affaire ! Vraiment, Paul... C'est ça l'Église que tu sers ?

— Ils m'envoient ailleurs, dans une autre paroisse.

— Voyons, Paul ! Tu ne vas pas leur obéir ?

— Laura, je dois prendre ma décision tout seul pour ne pas la regretter un jour.

— Mais, tu n'es plus seul, Paul. Il y a un enfant dans mon ventre qui est aussi concerné par cette décision.

— Crois-tu que je l'ignore ? Seulement, tu ne dois pas m'influencer, plaida Paul.

— Et quand auras-tu pris une décision ? chercha à savoir Laura en croisant les bras sur sa poitrine.

— Bientôt. Je vais m'absenter quelques jours pour aller voir mes parents. Je vais sans doute y voir plus clair dans un autre milieu.

— Ne nous oublie pas, Paul. Je t'en prie.

Le lendemain, Paul prit l'autobus devant le conduire à Montréal. La veille, il avait téléphoné à sa mère, qui se réjouissait de sa venue. Il se demandait quelle serait la réaction de ses parents lorsqu'il leur avouerait la raison de sa visite. Sa mère serait sans doute scandalisée. Quant à son père, sa réaction restait imprévisible. Assis sur son siège, il pensa à Laura qu'il laissait derrière lui, et espérait qu'elle ne trouverait pas son absence trop difficile à supporter. Appuyant la tête contre les parois du bus, il s'endormit pour rêver d'elle et de leur enfant.

De son côté, Laura avait remis de l'ordre dans le presbytère avant de verrouiller la porte derrière elle. Elle ne savait pas trop comment elle vivrait l'absence de Paul. Celui-ci était parti dans la matinée, avant même qu'elle n'ait pu lui dire au revoir. Elle ne souhaitait qu'une chose, c'était qu'à son retour, il lui dirait qu'il l'aimait et qu'il voulait partager sa vie. Sur la route conduisant chez sa grand-mère, elle fit des

plans pour leur avenir. La tête dans les nuages, elle arriva chez elle et constata qu'elles avaient de la visite lorsqu'elle reconnut la voiture de Martin Duchesne. Que pouvait-il bien lui vouloir? Voilà longtemps qu'elle ne l'avait pas vu. À dire vrai, il était la dernière personne au monde qu'elle souhaitait voir en ce moment. Pour l'heure, elle n'avait qu'une envie, se jeter dans les bras de sa grand-mère pour pleurer le départ de Paul.

— Bonjour, Martin! Que me vaut le plaisir de ta visite? demanda-t-elle en ravalant ses larmes.

— Tu ne manquais, ma douce, répondit Martin en la fixant du regard.

— Tu n'as tout de même pas fait tout ce chemin pour me dire ça? répliqua Laura, mal à l'aise.

— À dire vrai, j'espérais passer un agréable moment en ta compagnie, si tu vois ce que je veux dire, chuchota Martin pour ne pas être entendu de Mathilde qui pelait les légumes.

— Je ne travaille plus dans le métier. Je me suis rangée, l'informa Laura, pressée d'en finir avec lui.

— Tiens, tiens... Tu dois être tombée amoureuse de quelqu'un, toi, soupçonna Martin, pris d'une soudaine jalousie.

— Cela ne te regarde pas. Si tu es venu ici pour le sexe, alors il vaut mieux que tu repartes tout de suite. Tu n'auras rien de moi.

— Ça va, j'ai compris.

— Quoi de neuf en ville? s'enquit Laura pour changer de sujet.

— Euh... Sullivan se demande pourquoi tu ne réponds plus à ses appels?

— Je lui ai dit de cesser de m'appeler. Tout est fini, entre nous. Ce n'est pas difficile à comprendre, il me semble.

— Je lui dirai de te foutre la paix.

Martin lui raconta ensuite les potins de Montréal. Il lui apprit que bien que la mode des *hot pants* tirait à sa fin, les *call-girls* continuaient d'en porter, sous prétexte que cela les rendait affriolantes auprès des clients. Puis, avec Mathilde, ils firent une partie de cartes en buvant du *rhum and coke* que l'aïeule leur avait préparé. Après un dernier verre, Martin reprit la route quelque peu éméché. «Qu'il est brave, ce Martin», songea Laura en le regardant s'éloigner. Étant son seul ami, elle savait qu'elle pouvait compter sur lui en tout temps. Dommage qu'elle n'était pas amoureuse de lui. Lorsqu'il fut hors de sa vue, elle laissa libre cours à son chagrin.

—Alors, il est parti ? demanda Mathilde en faisant référence à Paul.

—Oui, ce matin, répondit la jeune femme en reniflant.

—Je n'aimerais pas être dans ses culottes, lâcha Mathilde.

—Voyons grand-maman, ce n'est pas la fin du monde ! De nos jours, quantité de prêtres quittent la prêtrise pour se marier et fonder une famille. Il faut évoluer.

—J'espère pour toi que ton prêtre ira dans ce sens.

—Évidemment, puisqu'il m'aime.

Les jours passèrent et Laura demeura sans nouvelles de Paul. Elle ne reçut ni lettre ni coup de téléphone. Heureusement qu'elle continuait à entretenir le presbytère de temps en temps, car sinon, elle serait devenue folle. Parfois, lorsqu'elle n'en pouvait plus, elle montait l'escalier et allait dans sa chambre s'étendre sur son lit. Elle respirait alors le parfum de ses draps pour se souvenir de l'odeur de sa peau. Puis, une fois son courage revenu, elle redescendait.

Dans la grande demeure ancestrale des parents de Paul, les choses n'allaient pas bien du tout. Sa mère, presque hystérique, lui hurlait au visage qu'il était fou d'avoir fait un enfant à une femme, lui, un serviteur de Dieu. La réaction de son père fut toutefois plus modérée. Même qu'après mûre réflexion, il le félicita et lui proposa de nouveau un emploi au sein de l'entreprise familiale. Bien sûr, au début, il n'occuperait pas un poste administratif, mais Yves Dumas était persuadé qu'il gravirait rapidement les échelons et qu'il prendrait un jour les rênes de l'entreprise. «Quoi de mieux que d'avoir une famille à nourrir pour se consacrer à une carrière professionnelle prometteuse ? » pensa-t-il, persuadé d'avoir enfin une emprise sur son garçon. Ce dernier lui répondit qu'il y réfléchirait, tout en regardant sa mère s'éventer pour ne pas perdre connaissance.

Il n'avait jamais vu son père si heureux. Il faisait des projets pour lui sans même le consulter. Sa décision n'étant pas encore prise, il se demandait si c'était bien de le laisser espérer ainsi. S'il quittait son apostolat, il était prêt à parier que sa mère ne s'en remettrait jamais. Le temps passait et il ignorait toujours quoi faire. Si bien, que l'archevêché décida d'envoyer un nouveau prêtre à Saint-Raymond-de-la-Tour pour combler son absence. Un jour, il reçut une lettre

en provenance de Rome. Le cardinal Francesco Vanelli l'invitait à séjourner au Vatican, où il aurait l'occasion de rencontrer le Pape en privé pour l'aider à raffermir sa foi en Jésus Christ. Désarmé, Paul ne savait plus quelle décision prendre. L'offre était tentante. D'un côté, il y avait Sa Sainteté le pape, puis de l'autre, Laura qui l'attendait. Que devait-il choisir ? N'en ayant pas la moindre idée, il s'en remit à Jésus Christ pour éclairer son choix.

Très content de croire à l'éventualité qu'il aurait peut-être un jour une descendance, Yves Dumas appela tout de même un détective pour en savoir davantage sur Laura Legendre, sa future belle-fille. Le sergent détective Nelson griffonna quelques notes sur son calepin, puis raccrocha. Pour lui, il ne s'agissait que d'une enquête de routine. Il lui suffirait de remonter les traces de la jeune femme à partir de Saint-Raymond-de-la-Tour et bientôt, il connaîtrait tous ses secrets. Si toutefois elle en avait.

En moins de deux semaines, il apprit tout ce qui concernait cette fille. Il se demandait quelle serait la réaction de l'homme d'affaires quand il saurait dans quel guépier s'était fourré son fils. En début de soirée, il sonna à la résidence familiale. Un majordome lui ouvrit et après s'être enquis de la raison de sa visite, l'invita à entrer dans la bibliothèque. Puis le serviteur, telle une petite souris, s'éloigna d'un pas feutré, le laissant admirer la collection de livres de monsieur Dumas.

—Assoyez-vous, ordonna une voix derrière le dos du sergent Nelson.

—Bonsoir, monsieur Dumas. Comment allez-vous ? demanda Nelson en s'approchant pour lui donner une poignée de main.

—Si nous en venions au but de votre présence ici, répliqua Yves Dumas en dédaignant la main qui lui était tendue. Quels sont les résultats de votre enquête ? demanda-t-il en prenant place derrière un énorme bureau en chêne massif.

—Ce que j'ai à vous apprendre est un peu gênant, commença le détective.

—Parlez ! C'est pour ça que je vous paie, non ?

—Votre fils a fait un enfant à une prostituée.

—Comment osez-vous ! hurla monsieur Dumas. Vous vous trompez certainement !

—Hélas, non. C'est la stricte vérité.

—Vous êtes sûr de ce que vous dites ?

—Je peux même vous le prouver, répondit le détective en déposant dans les mains de Dumas le dossier qu'il avait monté sur Laura Legendre.

Le document, bien étoffé, contenait tout ce qu'on voulait connaître sur la vie de Laura Legendre, de sa venue au monde jusqu'à présent. Yves Dumas feuilleta chaque page, horrifié par ce qu'il y lisait. Ainsi, son fils avait fait un enfant à une putain. Et dire que ce rejeton serait sûrement son unique descendant.

—Qu'allez-vous faire, monsieur ? s'enquit Nelson.

—Cela ne vous regarde pas ! Je vous prierais maintenant de partir et de garder tout ceci pour vous. Si j'apprends que vous avez diffusé cette information dans quelque média que ce soit, vous aurez affaire à mes avocats, le menaça Dumas en lui tendant la somme convenue.

Le sergent Nelson prit la liasse de billets, non sans se dire que ce Dumas était vraiment un être odieux. Il plaignait cette pauvre fille qui se retrouverait immanquablement sous ses crocs acérés. Il quitta la demeure en se promettant bien de ne jamais y revenir.

De sa chambre, Paul entendit son père lui crier de venir tout de suite, pendant que sa mère, affolée, se demandait ce qui se passait. Son mari, si joyeux à l'idée d'être grand-père, avait complètement changé d'humeur. À quoi donc était dû ce changement ? Intriguée, elle suivit son fils dans la bibliothèque, là où se trouvait le bureau de son époux.

—Que puis-je pour vous, père ? demanda Paul, étonné.

—Tu n'es qu'un fou, rien qu'un pauvre fou ! vociféra monsieur Dumas.

—Mais pourquoi insultes-tu notre fils ainsi ? questionna Florentine, surprise.

—Eh bien, imagine-toi que ce pauvre idiot a fait un enfant à une putain ! Tu te rends compte, Florentine ! Si cela venait à se savoir... ragea le patriarche.

—Quoi ? hurla à son tour Florentine en croyant que le ciel lui tombait sur la tête.

Paul, qui ne comprenait pas un seul mot de ce que son père racontait, prit le dossier que ce dernier lui tendait et le parcourut des yeux.

—Il faut que tu demandes la garde de cet enfant ! ordonna Yves Dumas.

—Non, tu dois la faire avorter ! lança Florentine sur un ton catégorique.

Paul était sous le choc. Jamais, il n'aurait pensé cela de Laura. Il sortit de la pièce, laissant ses parents perplexes, puis monta dans sa chambre où il sortit sa valise du placard. Il y jeta pêle-mêle le peu d'effets personnels qu'il possédait et quitta la maison familiale sans plus attendre. Dehors, il héla un taxi et se fit conduire à l'aéroport. Dès qu'il y fut, il acheta un billet pour l'Italie. Plus tard, il monta à bord de l'avion et s'assit près d'un hublot. Puis il se recroquevilla, blessé jusqu'aux tréfonds de son âme. Pourquoi Laura lui avait-elle menti ? Elle, une prostituée sans vergogne, déguisée en ménagère pour curé. Il s'était bien fait avoir, pauvre idiot ! En réfléchissant à ce qu'il avait lu précédemment dans le dossier, il se rappela avoir vu le nom d'un certain Sullivan, ainsi que celui d'un dénommé Béliveau. S'il y en avait eu d'autres, il l'ignorait, car il n'avait pas pu aller jusqu'au bout de sa lecture. Il avait eu trop mal. Et ses parents qui faisaient des revendications sur l'enfant à naître. Ils n'avaient même pas remarqué à quel point il était meurtri. Et puis, cet enfant n'était peut-être pas de lui, après tout ?

Laura s'inquiétait énormément de l'absence prolongée de Paul. La pauvre en avait même perdu l'appétit. Malgré tout, Mathilde la forçait à prendre chaque matin un bol de gruau qui finissait invariablement dans la cuvette. Plutôt que de gagner du poids, elle en perdait, ce qui n'était pas bon pour l'enfant à naître. Le Dr Gobeil lui avait toutefois prescrit des vitamines qu'elle prenait religieusement. Elle en était à son quatrième mois de grossesse et ignorait toujours à quoi s'en tenir au sujet de Paul. Reviendrait-il ? Le prêtre qui le remplaçait, un homme dans la soixantaine avancée, s'appelait Hubert Saint-Gelais et désirait être appelé Père Hubert. Amant de la nature, il passait son temps libre à jardiner et à attirer les oiseaux. Il était de plus doté d'un appétit insatiable, ce qui donnait beaucoup de travail à Laura. Mais celle-ci l'appréciait vraiment beaucoup, malgré son inquiétude pour Paul. Un jour, elle confessa au père Hubert ce qui la tracassait tant. Et elle n'eut pas à le regretter, car loin de la juger, l'homme l'aida à traverser ses moments de désespoir. Après certaines recherches, il finit par apprendre que le curé Dumas était parti à Rome. Cette information

en poche, il devenait impératif d'en informer Laura, afin qu'elle cesse d'attendre inutilement celui qui ne reviendrait jamais. Il la fit donc venir dans son bureau, celui-là même où elle avait partagé tant de moments exquis avec son prédécesseur.

— Prenez un siège, Laura, la pria-t-il. J'ai une bien triste nouvelle à vous annoncer.

— Il est arrivé quelque chose à ma grand-mère ? s'inquiéta aussitôt Laura.

— Il ne s'agit pas de votre grand-mère, Laura, mais de l'homme que vous aimez.

— Que lui est-il arrivé ? s'alarma Laura, qui se doutait bien que quelque chose avait dû se produire pour que son bien-aimé ne soit pas de retour.

— Rassurez-vous, il va bien. Cependant, je dois vous dire qu'il a quitté le pays.

— Quitté le pays ? Mais je ne comprends pas... Pour aller où ?

— À Rome, où il serait reçu par notre bien-aimé le Pape Pie XXIII, répondit le père Hubert.

— Paul, à Rome ? Ce n'est pas possible ! Qu'irait-il faire là-bas ? Vous vous trompez sûrement.

— Non, hélas. J'ai reçu la confirmation ce matin même de l'archevêché. Je suis désolé, Laura. Il vaut mieux, pour vous et pour l'enfant que vous portez, de ne plus penser à lui.

Mortifiée, Laura se leva et quitta le bureau. Dans la cuisine, elle fit mine de ranger diverses choses ici et là. Elle avait beau s'activer pour ne pas penser, son esprit revenait sans cesse à l'effroyable vérité. Ainsi, Paul lui avait fait faux bond. Il l'avait abandonnée avec son enfant au profit de la sainte Église. Qu'allait-elle donc devenir ?

Dans le ciel, les cheminées crachaient leurs volutes de fumée, tentant de réchauffer le village frileux. Chez Mathilde, le poêle était aussi allumé, chauffant les pièces progressivement, du fait que la température avait considérablement baissé au cours de la nuit. Ayant cessé de vomir tout le contenu de son estomac, Laura était enfin parvenue à prendre du poids. Par contre, ses nuits restaient perturbées par le chagrin qui la tenaillait dès qu'elle posait la tête sur l'oreiller. La pauvre éprouvait bien du mal à oublier le curé Dumas. Mathilde veillait sur elle en lui interdisant de faire des travaux ménagers à la maison, alléguant que dans son état, l'entretien du presbytère était plus que suffisant. Le trousseau du bébé était prêt et le petit lit installé dans un coin de sa chambre. La future maman avait acheté presque tout ce dont elle avait besoin dans un magasin à grande surface. En début d'après-midi, Père Hubert l'avait retournée chez elle pour qu'elle puisse faire la sieste, voulant qu'elle se repose le plus possible en prévision de l'accouchement.

Seul au presbytère, il sifflait comme un merle en se cuisinant un énorme steak accompagné de patates douces. Lorsqu'il se prépara à déguster son festin, la sonnette d'entrée retentit. En maugréant contre ce visiteur qui ne connaissait pas les heures de repas, il se leva pour aller ouvrir.

— Bonjour, Père Hubert. Comment allez-vous ? demanda Simone Langevin en frottant ses mains pour les réchauffer. Le temps est frisquet, aujourd'hui.

— Je vais bien, merci. Que puis-je pour vous, madame Langevin ?

— Je viens au sujet de votre femme de ménage.

— Laura ?

— Oui, Père Hubert. Je crois qu'elle a assez abusé de votre générosité et qu'il serait grand temps que vous jetiez cette catin à la rue, comme elle le mérite.

— Surveillez votre langage, madame ! Laura restera ici tant et aussi longtemps que j'aurai besoin d'elle, s'énerva le père Hubert en haussant le ton.

— Ne vous fâchez pas ! Dois-je vous rappeler qu'elle est une mère célibataire et qu'elle ne connaît sans doute pas le nom du père de l'enfant qu'elle porte ? De plus, si le curé Dumas a été démis de ses

fonctions dans notre belle paroisse, c'est certainement parce qu'il l'a gardée à son service. Il aurait mieux valu, pour lui, qu'il m'engage, ajouta Simone, fortement convaincue que la place de Laura lui revenait de plein droit.

—Très bien, madame Langevin, si vous avez fini, vous connaissez le chemin. Moi, il y a un steak qui m'attend. Vous direz trois *Notre Père* et dix *Je vous salue Marie* pour avoir médité sur le dos d'autrui, rétorqua le curé, sidéré par cette femme odieuse.

Puis il la planta là, au beau milieu de l'entrée. Simone Langevin, trop ébahie pour riposter, partit sans demander son reste. Décidément, cette Laura avait la cote auprès des prêtres !

Georges Bélanger n'avait toujours pas cessé de faire de terribles cauchemars depuis qu'il avait retrouvé la fille de Joseph Dupré dans les eaux du lac Roseau. Dans ses rêves, il se revoyait dans l'embarcation, agrippant le corps et le retournant pour découvrir le visage juvénile de la petite Marie-Rose Dupré. Alors, dans la nuit, il poussait des cris d'effroi qui réveillaient Lucie, qui n'ignorait pas que son mari avait besoin d'aide. Or, parce qu'il avait honte de sa maladie, celui-ci refusait de consulter un psychologue. Conséquemment, leur vie de couple allait de mal en pis. Lucie n'arrivait plus à le supporter depuis que ce drame était survenu. À son tour, elle commençait à regretter amèrement son mariage. La venue d'un enfant aurait peut-être pu arranger les choses, mais elle n'était toujours pas enceinte malgré plusieurs tentatives à cet effet. Elle se demandait comment tout cela finirait. S'il continuait à refuser de traiter sa dépression, son époux finirait par perdre complètement sommeil. Et ses craintes étaient parfaitement fondées, car les nuits suivantes, Georges cessa de dormir dans le lit conjugal pour s'installer sur le sofa du salon, muni de son oreiller et d'une couverture. Chaque fois, il allumait le téléviseur pour meubler le silence et se préparait une grande tasse de café. Tout cela parce qu'il craignait de trouver le sommeil où l'attendaient d'affreux cauchemars. «C'est presque certain que s'il ne l'est pas déjà, il va devenir fou», finit par se dire Lucie alors qu'elle était couchée toute seule dans son lit. Mais elle n'avait pas de remords à le laisser seul, car de son côté, elle devait se lever tôt pour se rendre à son travail. Son patron ne tolérait aucun retard. Un beau soir, tendant l'oreille, elle

écouta le téléviseur qui fonctionnait depuis plus d'une heure. Cette nuit-là, s'il venait à s'endormir, elle espérait vivement qu'il ne ferait pas de cauchemars. Il était temps que ses mauvais rêves s'arrêtent pour qu'il puisse reposer son psychisme. Évidemment, s'il avait consulté un médecin dès le jour où le drame était survenu, il n'aurait probablement pas eu à vivre toute cette anxiété.

Le dimanche suivant, Martin Duchesne se présenta chez Mathilde à l'heure du déjeuner. Voilà plusieurs mois, déjà, qu'il n'avait pas vu Laura. S'il était étonné par sa silhouette, il n'en laissa rien paraître. Mathilde l'invita à prendre place à table et lui servit des oeufs au bacon. Bien qu'il avait déjà déjeuné, le jeune homme se laissa tenter et mangea avec appétit. Quand il eut fini son assiette, Laura le questionna sur ce qui l'amenait à Saint-Raymond-de-la-Tour si tôt le matin. Plutôt que de répondre, il se contenta d'avalier une gorgée de café. C'est alors que Mathilde leur suggéra de ne pas trop tarder et de se préparer pour la messe, car il était hors de question de ne pas y assister. Laura se leva, empila la vaisselle sale dans l'évier et la lava avec du savon doux pour les mains. Pendant que Martin essuyait les assiettes, Mathilde revêtit son éternelle robe rouge à pois blancs. La cuisine rutilante de propreté, Laura alla à son tour dans sa chambre pour se préparer. Comme elle ne possédait pas beaucoup de vêtements de maternité, elle opta pour une robe jaune qui mettait son teint en valeur. Après avoir attaché ses cheveux sur le côté, elle fixa son regard dans le miroir, appliqua une légère touche de mascara sur ses cils et un peu de rouge à lèvres sur sa bouche. Elle était prête à rejoindre les autres.

À l'église, tous installés dans le banc réservé par Mathilde, ils écoutèrent Père Hubert prononcer sa messe en ne se laissant pas distraire par la toux, les éternuements et les pleurs des jeunes enfants. Juste après son sermon, le prêtre invita les fidèles à réfléchir au cours de la semaine aux effets néfastes que pouvaient entraîner les médisances sur le compte d'autrui. À la sortie de l'église, il serra la main de Martin, qu'il n'avait encore jamais rencontré.

— Bonjour, dit-il. Avez-vous aimé assister à la messe ?

— Oui, beaucoup, monsieur le curé, répondit poliment Martin.

— Appelez-moi Père Hubert, comme tout le monde. Je crois que vous n'êtes pas du coin ?

— Non, en effet, Père Hubert. Je viens de Montréal. C'est là que j'ai connu Laura.

— Vous êtes donc un ami de Laura ! s'exclama Père Hubert, fort content, qui dut toutefois s'interrompre après qu'on ait réclamé sa présence à la sacristie.

— Prenez bien soin de Laura, mon ami, dit-il en s'éloignant.

— Je n'y manquerai pas, répliqua Martin avant d'aller rejoindre Mathilde et Laura.

— Que t'a dit le Père Hubert ? se montra curieuse de savoir Laura.

— Il m'a seulement demandé de prendre soin de toi.

— C'est un homme adorable, fit remarquer Laura.

De retour à la maison, Mathilde offrit à Martin de rester à dîner. Après avoir refusé, celui-ci demanda à Mathilde la permission d'emmener sa petite-fille à l'extérieur. Ce à quoi la vieille dame répondit qu'il y avait fort longtemps que Laura n'avait plus besoin de sa permission. Intriguée, la principale intéressée enfila son manteau et ses bottes, puis suivit Martin.

— Depuis que je suis arrivé ce matin que j'attends d'être enfin seul avec toi. Je ne pensais pas que ta grand-mère me traînerait à l'église, soupira ce dernier.

— C'est mal connaître ma grand-mère. Si tu me disais pourquoi tu es venu ici ?

— Je veux demander ta main, lança Martin dans un seul souffle.

— Demander ma main ? fit Laura, interloquée.

— Oui. Dans peu de temps, ce sera la Saint-Valentin. Nous pourrions en profiter pour nous fiancer...

— Tu ne peux pas demander ma main ? pouffa nerveusement Laura.

— Mais pourquoi ça ?

— J'attends un enfant... Tu ne l'as pas remarqué ? laissa entendre Laura en montrant son ventre proéminent.

— Je m'en fiche. Je veux quand même t'épouser, persévéra Martin.

— Pourquoi ferais-tu ça ? Cet enfant n'est pas le tien.

— Il est de qui, cet enfant, Laura ?

— Si je te le dis, tu ne voudras plus te marier avec moi.

— Je pense deviner de qui il s'agit. Mets-toi bien une chose dans la tête... cet homme ne prendra jamais ses responsabilités auprès de ton enfant. Épouse-moi, Laura, je t'en conjure. Tu n'auras jamais à le regretter.

— Laisse-moi d'abord y réfléchir, répliqua Laura. Je te donnerai bientôt une réponse.

Après un rapide baiser sur la joue, Martin quitta Saint-Raymond-de-la-Tour en priant Laura de bien vouloir remercier sa grand-mère pour le merveilleux déjeuner qu'elle lui avait préparé. En entrant dans la maison, l'air frais et le visage joyeux que la jeune femme découvrit lui laissaient supposer que Mathilde avait ouvert la fenêtre pour écouter leur conversation.

— Je crois qu'il est inutile que je te transmette ses remerciements pour le déjeuner.

— J'espère que tu vas lui répondre oui.

Deux mois plus tard, Père Hubert officialisa le mariage, puis une réception fut donnée chez Mathilde pour souligner l'événement. Très peu de personnes furent invitées : Père Hubert, le bedeau et sa femme, ainsi que Germaine, la cousine de Mathilde. Comme les nouveaux mariés ne partaient pas en voyage de noces, ils restèrent dormir dans la vieille maison de l'aïeule. Martin ne voulait pas imposer de longues heures de route à Laura, qui maintenant au terme de sa grossesse, risquait d'accoucher d'un moment à l'autre. À sa dernière visite, le docteur Gobeil lui avait indiqué que le col de l'utérus était dilaté de trois centimètres, ce qui signifiait que le travail avait commencé. D'ailleurs, vers quatre heures du matin, la nouvelle mariée se plaignit de crampes abdominales. Énervé, mais en même temps fou de joie à l'idée d'être bientôt père, Martin la conduisit à l'hôpital. Vers 11h35, Laura donna naissance à une jolie petite fille de sept livres et trois onces. Fier de cette nouvelle, Martin retourna chez Mathilde, plus épuisé que ne l'était la jeune maman. Pour l'occasion, l'arrière-grand-mère déboucha une bouteille de cognac et lui en servit une bonne à rasade, qu'il but cul sec. Après avoir trinqué, Mathilde téléphona à Germaine pour lui apprendre l'heureuse nouvelle. Quant à Martin, il se retira dans la chambre de Laura pour dormir un peu avant de retourner à l'hôpital.

Quelques jours plus tard, alors que Laura revenait à la maison avec sa fille, Martin dut retourner à Montréal pour reprendre son travail, lui œuvrait depuis peu sur un chantier de construction. À titre de nouvel employé, il ne pouvait s'absenter plus longtemps. De toute façon, il serait de retour dès le prochain week-end. En attendant, Mathilde prendrait soin de sa petite famille. Après que Laura ait décidé que sa fille s'appellerait Gamine, Mathilde, scandalisée, s'empressa de désapprouver ce prénom qui n'en était pas un. La pauvre en était même rendue à croire que sa petite-fille avait perdu la raison. Elle ne comprenait pas pourquoi elle voulait affubler l'enfant d'un tel prénom. Laura lui expliqua alors que c'était juste au cas où le père biologique tenterait d'entrer en contact avec la petite. Il saurait alors que sa fille portait son nom. Paul ne lui avait-il pas déjà confié que ses parents le traitaient comme un gamin ? Ainsi, sa fille porterait son nom, Gamine. Voilà ce qu'il était, un gamin incapable de prendre ses responsabilités. Mathilde tenta de la raisonner en lui signalant que l'enfant serait la risée des autres élèves quand elle serait en âge d'aller à l'école, mais rien à faire. Laura alléguait que Marie Élisabeth Gamine saurait se défendre.

— Dans ce cas, il faudra faire baptiser cette enfant le plus tôt possible pour ne pas qu'elle se retrouve dans les limbes, dit Mathilde.

Dès le lendemain, cette dernière téléphona au presbytère pour informer Père Hubert qu'il devrait baptiser son arrière-petite-fille et qu'elle espérait, par la même occasion, qu'il parvienne à convaincre Laura de modifier le prénom de sa fille. Une date fut ensuite convenue pour le sacrement du baptême. Ainsi, Gamine Duchesne serait baptisée dès le week-end suivant.

Bien du temps s'était écoulé depuis la mort de Marie-Rose. Malgré tout, Ida ne s'en était toujours pas remise. Elle vaquait à ses occupations qui par chance, ne lui ne demandaient que peu de présence d'esprit. Elle pouvait ainsi penser à sa petite fille sans que cela ne dérange personne. Elle avait beaucoup maigri depuis ce triste événement et avait perdu le goût de vivre. Malgré tout, elle devait se retrousser les manches et ne pas perdre de vue que cinq autres

enfants dépendaient d'elle. Mais elle avait beau se répéter tout ça, elle retombait inévitablement dans ses idées noires. Malheureuses, Sylvie et Marie avaient beaucoup vieilli depuis le décès de leur sœur cadette. Et que dire de Luc et des deux derniers, Dominique et Éric ? La famille au grand complet souffrait en silence et nul ne songeait à réconforter l'autre.

Le docteur Gobeil ne visitait plus les malades à la maison comme autrefois. Dorénavant, les gens devaient se rendre l'hôpital lorsqu'ils voulaient recevoir des soins médicaux. Tout de même, il lui arrivait parfois de se rendre dans quelques maisons, histoire de rester en contact avec certains patients qui l'inquiétaient plus que les autres. C'était le cas, notamment, de la famille Dupré. Après une grande courbe pour atteindre la ferme de Joseph, le médecin arrêta sa Citroën grise devant la façade de la maison et descendit de la voiture, muni de sa sacoche contenant son précieux stéthoscope.

— Mon Dieu ! Docteur Gobeil, vous m'avez fait une de ces peurs ! sursauta Ida après lui avoir répondu.

— Vous avez beaucoup maigri, Ida. Vous ne vous êtes toujours pas consolée ?

— J'ai essayé de perdre du poids pendant des années et je n'y suis jamais parvenue. Ce n'est pourtant pas la bonne nourriture que j'avalais ici qui me donnait ces livres en trop.

— Souvent, il s'agit de problèmes affectant la glande thyroïde ou encore, d'ordre héréditaire. Faites venir vos enfants, j'aimerais voir comment ils vont, dit le docteur.

Au pied de l'escalier, Ida cria aux enfants de descendre. Lorsque chacun apparut dans la cuisine avec un air craintif, le docteur Gobeil entreprit de les ausculter un à un.

— Il faut leur faire des prises de sang, signala ce dernier. Cela ne m'étonnerait pas qu'ils souffrent tous d'un peu d'anémie.

— Cela ne me surprendrait pas non plus, répliqua Ida.

— D'ailleurs, vous devriez aussi passer une prise de sang, Ida.

— Bien, docteur, je le ferai.

— L'hôpital vous appellera pour fixer un rendez-vous avec les enfants. Et Joe, où est-il ? — Il est allé couper du bois pour Simon Hamelin dans le 3^e Rang.

— Comment va-t-il ?

— Il est comme tous les hommes. Je ne l'ai jamais vu céder à son chagrin. Pas une seule fois.

Tout en écoutant Ida lui parler de son mari, le docteur Gobeil remarqua que Luc avait des ecchymoses sur plusieurs endroits du corps.

— Il bat encore cet enfant, fit-il remarquer, outragé.

— C'est comme ça que nous avons été élevés, répondit Ida pour tenter de minimiser le comportement de son mari. On en a mangé, nous aussi, des claques en arrière de la tête et ça ne nous a pas tués.

Le docteur se demandait si Luc ne finirait pas par développer des troubles psychologiques en raison des mauvais traitements que lui infligeait son père. Un jour, cela allait mal finir. L'enfant se révolterait contre le père, il en était convaincu.

— Ida, il y aura bientôt une loi pour protéger les enfants contre les sévices que leur font subir les parents. Joe doit arrêter de battre ses enfants, car il pourrait les perdre et même, aller en prison.

— Perdre nos enfants parce qu'on les bat pour les faire écouter ? s'indigna Ida. Quelle drôle d'idée, docteur Gobeil ! Voyons, les gouvernements ne voteront jamais une loi pareille.

— Les temps changent, Ida, laissa entendre le médecin en rangeant ses instruments.

Joseph Dupré s'en revenait du 3^e Rang. Il aurait bien aimé bifurquer vers le 5^e Rang pour voir si Laura avait repris sa silhouette, mais depuis que Mathilde l'avait pris en flagrant délit, il n'avait plus osé y retourner. La vieille était bien capable d'appeler la police. Et puis, la plantureuse Laura avait maintenant un mari pour veiller sur elle. Il ne voulait surtout pas se retrouver nez à nez avec lui. Il arrêta son pick-up Chevrolet sur le bas-côté et sortit du coffre à gants une photographie de Marie-Rose. Il eut beau la regarder pendant plusieurs minutes, les larmes ne venaient toujours pas. Sa peine se murait dans une haine sans cesse grandissante contre l'adversité qui avait conduit sa fille près du lac Roseau. Dieu les avait punis parce qu'Ida avait tué l'enfant qu'elle portait. Il jeta la photographie dans le fond du coffre à gants et reprit la route vers la maison. Quand il entra, il constata que son repas n'était pas encore prêt.

— Ida, pourquoi le repas n'est pas encore sur la table ?

— Ça va être bientôt prêt, Joe. C'est que le docteur Gobeil est passé voir les enfants. Il veut qu'ils fassent des prises de sang, répondit Ida en mettant rapidement la nappe.

— Qu'il se mêle de ses affaires, le docteur Gobeil ! Mes enfants vont rester icitte ! lança Joe en frappant son poing sur la table.

—Mais... c'est qu'il pense que les enfants pourraient faire de l'anémie.

—J'ai parlé. Pis, je reparlerai plus ! vociféra Joe.

—Écoute-moi bien, Joseph Dupré, si tu ne veux pas emmener les enfants à l'hôpital, je vais les y conduire moi-même. Ils vont passer ces tests sanguins, que ça te plaise ou non ! se fâcha à son tour Ida.

—Toé, ma maudite chienne ! hurla Joe en se levant. Mon père a toujours dit : « Quand une poule chante plus fort que le coq, faut lui couper le cou pour la faire taire ».

Puis dans sa fureur, il attrapa Ida et la projeta contre le mur, lui arrachant un cri de douleur. Après quoi, il se jeta sur elle et entoura son cou avec ses grosses mains, avant de serrer très fort. Dominique et Éric, qui jouaient alors à l'extérieur, furent alertés par les cris de leur mère tandis que Sylvie et Marie essayaient de calmer leur père.

—Arrête, papa ! Laisse maman ! supplièrent-elles en pleurant.

Mais dans sa rage, Joe n'entendait plus rien. Il avait les yeux exorbités par la haine. Une seule image s'imposait à lui : le corps de sa fille retrouvée sans vie.

—Luc, fais quelque chose ! Il va la tuer, c'est certain ! cria Sylvie à son frère qui venait tout juste de descendre.

Ne sachant que faire, Luc attrapa une chaise et la fracassa sur la tête de son père, qui s'écroula presque instantanément.

—Oh ! Mon Dieu ! Luc, qu'as-tu fait ? s'écria Ida en frottant son cou douloureux.

Interdit devant la portée de son geste, le garçon se sauva en courant, pendant qu'Ida se penchait sur son mari pour constater avec horreur qu'il ne respirait plus.

—Vite ! ordonna-t-elle à Sylvie, appelle tout de suite une ambulance !

—Doux Jésus, il ne faut pas qu'il meure. Faites qu'il vive, pria Ida, les mains jointes.

Les ambulanciers emportèrent le corps inerte de Joseph Dupré, qui malheureusement, était déjà mort à leur arrivée. Les policiers furent bien sûr dépêchés sur place pour ouvrir une enquête. Ida leur raconta en détail ce qui s'était passé, en plus de leur expliquer que son mari était un homme colérique et dangereux, et que son fils Luc n'avait fait que la protéger alors même qu'il s'apprêtait à la tuer. Après ce témoignage, les policiers, aidés par des chiens, se lancèrent à la recherche de Luc Dupré, présumément responsable de la mort de son

père. On ne tarda pas à lui mettre la main au collet, le jeune se terrant dans les bois, où il tremblait de peur et mourait de faim. Les chiens, qui avaient rapidement détecté sa piste, s'étaient dirigés vers lui en jappant féroce ment. Terrifié en les voyant approcher, Luc tenta de prendre la fuite, mais au même moment, un policier arriva et rappela les chiens. Pointant une arme sur Luc, il lui ordonna de ne pas bouger et de lever les mains au-dessus de la tête. Le jeune homme fut ensuite menotté et emmené au poste de police pour y être interrogé. Le policier chargé de l'interrogatoire était un homme bourru qui n'éprouvait de pitié pour personne. Il n'hésita pas à rudoyer Luc et à le malmenier pour l'obliger à s'asseoir sur une chaise placée au centre d'une pièce sans fenêtre.

— Monsieur Dupré, vous avez tué votre père. Est-ce exact ?

— Il allait tuer ma mère, plaida Luc, désespéré. Je voulais juste la protéger.

— Répondez à la question par oui ou non, ordonna le policier sans se laisser attendrir.

— Oui. Mais...

— Vous lui avez brisé une chaise sur la nuque... Est-ce exact ?

— Oui.

— Est-il vrai que celui-ci vous maltraitait ?

— Oui, c'est bien vrai, répondit nerveusement Luc.

— Est-il possible que vous l'ayez tué pour vous venger ?

— Non, c'est faux ! Il allait tuer ma mère si je ne faisais rien. Je ne pensais pas que cette chaise le tuerait, sanglota Luc.

— Votre mère, vous dites ? Celle-ci se porte pourtant bien. Comment expliquez-vous cela ?

— Je vous jure qu'il l'aurait tué ! C'est certain, confessa Luc à travers ses larmes.

— Monsieur Dupré, vous serez détenu à la prison d'Orsainville jusqu'à votre procès, conclut l'officier en se levant.

— Quoi ? La prison... Un procès ! s'affola Luc, en proie à la terreur.

Soudain, les cris d'Ida retentirent à l'intérieur du commissariat.

— Je veux voir mon fils ! Laissez-moi voir mon fils !

— Hors de question, madame, refusa le sergent Lapointe en s'approchant d'elle. Il vient d'être interrogé par l'officier Ouellet et sera incarcéré jusqu'à ce que nous fassions la lumière sur cette affaire. Rentrez chez vous et attendez d'être convoquée par la cour.

— S'il vous plaît, sergent Lapointe, laissez-moi le voir quelques minutes, supplia Ida.

Sensible au chagrin de cette femme, le sergent Lapointe alla frapper à la porte de son chef.

— Patron, il y a la mère du prévenu qui désire le voir.

— Accordez-lui quelques minutes, consentit le chef en attrapant son manteau sur le dossier de la chaise. Je reviens plus tard. Occupez-vous du poste en mon absence.

— Bien, chef.

L'officier Lapointe conduisit Ida en longeant un étroit corridor. Juste au fond, une toute petite cellule laissait passer à travers ses barreaux les mains tremblantes de Luc. Dès qu'elle le vit, Ida courut vers lui. Elle aurait voulu le prendre dans ses bras, mais c'était hélas impossible. Elle ne put que toucher ses mains.

— Je n'ai jamais voulu faire ça, maman, je te jure ! sanglota Luc.

— Je le sais bien. Ne pleure pas, tout va s'arranger. Tu vas voir. Il faut être courageux. Tu veux bien te montrer fort, pour moi ?

— J'ai peur, maman. Je suis terrifié à l'idée d'aller en prison, avoua Luc en reniflant.

— Ils vont te relâcher, c'est sûr. C'est un cas de légitime défense, après tout, le rassura Ida, convaincue d'avoir raison.

— Je ne sais pas, maman. Le policier qui m'a interrogé semblait croire le contraire.

— Je t'en prie, il faut penser positivement. Sinon, je ne vais pas survivre à ce nouveau drame, s'affola Ida.

— Maman, il faut que tu sois forte pour les petits, lança Luc en voyant l'officier Lapointe venir vers eux.

— C'est terminé, madame.

Désespérée, Ida serra les mains de son fils de toutes ses forces. Le sergent Lapointe dut recourir à la force pour la faire sortir du commissariat.

Dès qu'il apprit la nouvelle, Père Hubert demanda l'autorisation de voir le prévenu, autorisation qui lui fut refusée. Il décida donc d'aller réconforter la famille Dupré, faute de mieux. Lorsqu'elle le vit, Ida se montra fort surprise de voir de nouveau un prêtre franchir le seuil de sa maison. Ce curé ne manquait pas de culot. Ayant plus

que jamais besoin de réconfort, elle réprima l'envie de le jeter dehors. Sans compter qu'il lui fallait aussi organiser l'enterrement de Joe. Qui sait si ce nouveau prêtre n'allait pas lui être d'une aide précieuse ? Elle le laissa donc entrer et lui offrit à boire.

— Chère madame, je vous offre mes condoléances.

— Merci, monsieur le curé. Ça me fait deux deuils en peu de temps. Et mon fils Luc qui est en prison ! Je ne sais pas si je vais pouvoir affronter tout cela. Puis, de quoi allons-nous vivre, maintenant que mon mari est mort ?

— Vous pourriez demander la sécurité sociale, suggéra Père Hubert.

— Non, j'aurais trop honte. Jamais je ne m'y résignerais. Joe ne me le pardonnerait pas.

— Sauf votre respect, Joe est mort. Il faut continuer à vivre. Pensez à vos enfants. Qui sait si vous ne vous remarierez pas, un jour ?

— Me prenez-vous pour une folle ! Jamais au grand jamais, je ne me remarierai. Une fois m'a suffi.

Joseph Dupré fut enterré près de sa fille Marie-Rose dans le cimetière paroissial, après une brève prière du Père Hubert. Nul autre n'était présent, mis à part sa femme, ses enfants et Christian Duchesne, dont on avait besoin pour ensevelir le cercueil. Sylvie et Marie, en bonnes filles, refoulèrent leur chagrin pour consoler les petits derniers et raccompagner leur mère à la maison. La pauvre était écrasée par la douleur.

Le mari de Lucie s'engouffrait de plus en plus dans la dépression. Tellement, que cette dernière craignait qu'il ne finisse par commettre une bêtise. Ces derniers temps, il avait commencé à boire et à conduire sa moto dans un état d'ébriété fort avancé. Aucune loi n'interdisait encore une personne ivre de prendre le volant. Mais au grand soulagement de sa femme, Georges finissait toujours par revenir sans une égratignure. Un samedi de mai, alors que le couple se disputait un peu plus fort qu'à l'habitude, Lucie menaça son époux de le quitter s'il n'arrêta pas de s'enivrer du soir au matin. Pour la narguer, Georges déboucha une bouteille de rhum et se mit à boire. C'était trop pour Lucie, qui, valise à la main, claqua la porte pour retourner vivre chez ses parents. En soirée, après avoir bu plusieurs verres, la colère de

Georges atteignit son apogée. Il prit les clés de sa moto et entreprit de se rendre chez Antoine Harvey pour y récupérer sa femme, à qui il tenait malgré tout. Il roulait à vive allure lorsqu'il heurta quelque chose sur la route. Du coup, sa moto fit une embardée et s'écrasa dans le fossé. Les casques de moto n'étant pas obligatoires, sa tête s'était fendue à quelques endroits, mais sans plus. À pied, il revint sur le chemin qu'il venait d'emprunter, jusqu'à l'endroit où sa Suzuki fut éjectée de la route. C'est ainsi qu'il aperçut des taches de sang sur l'asphalte. Persuadé de n'avoir écrasé qu'un chien, il s'apprêtait à repartir quand il entendit un gémissement. Prudemment, il s'approcha, jusqu'à ce qu'il aperçoive la silhouette d'un gamin d'une dizaine d'années gisant sur le dos.

— Oh, merde ! Tiens bon, petit ! Je vais chercher du secours.

Sans plus attendre, Georges retourna vers sa moto qui démarra sans problème et roula jusqu'à la maison la plus proche pour demander aux occupants d'appeler une ambulance. Ensuite, il retourna près de l'enfant pour attendre les secours. L'ambulance mit une quinzaine de minutes avant d'arriver sur place. Puis ce fut le tour de la police d'envahir la scène de l'accident. Constatant que Georges Bélanger sentait l'alcool à plein nez, le sergent Lapointe sortit son calepin et griffonna quelques notes. « Il serait grand temps que le gouvernement vote une loi pour envoyer ces salauds d'ivrognes en prison », maugréa-t-il en son for intérieur. Entretemps, les ambulanciers avaient installé l'enfant sur une civière avant de repartir en direction de l'hôpital, sirène allumée. Fort secoué par les derniers événements, Georges Bélanger avait dégrisé d'un coup.

L'enfant que Georges Bélanger avait fauché sur la route était celui d'Ernest Bouchard, le petit Yannick. Il avait eu la colonne vertébrale brisée et devrait se déplacer en fauteuil roulant pour le reste de sa vie. Mais puisqu'il s'agissait d'un accident, il n'y avait aucun coupable. Lucie était revenue au bercail le soir même de l'accident, ses parents l'ayant obligée à retourner auprès de son mari, qui n'avait pas cessé de boire pour autant. Aux images du cadavre de Marie-Rose flottant sur l'eau, s'ajoutaient celles d'un gamin de dix ans, paralysé à jamais. Les bouteilles d'alcool vides s'empilaient dans les poubelles derrière la maison. Tous les jours, le couple se disputait, sans jamais trouver de terrain d'entente. Les parents de Lucie avaient été clairs : hors de question qu'il y ait un divorce dans la famille. Elle devait tout faire pour que son couple fonctionne. La pauvre se demandait comment elle pourrait composer avec un homme qui s'enivrait du matin au soir et qui n'était plus qu'un robineux. À présent, elle était sûre qu'il serait renvoyé de son travail. Aucun employeur sérieux ne garderait un ivrogne au sein de son entreprise. En plus de mettre sa propre sécurité en danger, George menaçait aussi celle des autres. Grâce à Simone Langevin, les nouvelles au sujet de l'accident s'étaient vite propagées, faisant que les travailleurs harcelaient maintenant Georges en raison de son grave impair.

Justement, un après-midi, son patron, monsieur Duchesneau, le fit venir à son bureau pour lui annoncer son congédiement. Quand il rentra chez lui, Lucie se trouvait déjà à la maison et préparait des pâtes pour le souper.

— Comment se fait-il que tu sois rentré si tôt ? demanda-t-elle en égouttant les pâtes.

— Ils m'ont jeté dehors comme un malpropre ! lui répondit Georges en se débouchant déjà une bouteille de bière *O'Keefe*.

— Tu as perdu ton emploi ? sursauta Lucie, qui n'en croyait pas ses oreilles.

— Tu as tout compris, répliqua Georges en lâchant un rot après avoir pris une grande gorgée de sa bière.

— Mais, qu'allons-nous devenir ? s'inquiéta Lucie.

— Nous vivrons avec ton salaire, ma chérie.

Lucie enleva son tablier, le jeta à travers la pièce et alla s'enfermer dans sa chambre pour pleurer. Comment ferait-elle pour passer le reste de sa vie avec cet homme odieux qu'était devenu son mari? Et ses parents qui refusaient qu'elle divorce, par crainte d'attirer la honte sur eux. Jamais elle n'aurait cru qu'elle voudrait un jour se séparer de Georges. Elle l'aimait tellement, auparavant. Lorsqu'elle s'était réfugiée chez ses parents, sa mère lui avait dit : «Tu es mariée pour le meilleur et pour le pire, jusqu'à ce que la mort vous sépare. Dans ma famille, personne ne divorce». Devrait-elle tuer son époux pour se défaire de lui? Cette maxime n'avait aucun sens.

Comme monsieur Duchesneau, le propriétaire du plus gros garage de la région, devait remplacer Georges Bélanger, Martin avait posé sa candidature et obtenu l'emploi. Il n'avait donc plus besoin de s'éloigner des siens durant la semaine. Pour leur plus grande joie, à lui et Laura, Gamine, maintenant âgée de trois mois, faisait déjà ses nuits. Fier d'elle, il ne cessait d'en parler à ses confrères de travail. Si bien, que ceux-ci préféraient l'éviter, las de toujours entendre le même refrain. Puisque Laura avait recommencé à travailler au presbytère, Mathilde s'occupait de Gamine pendant la journée.

La veille, durant la soirée, alors qu'ils étaient tous assis au salon pour écouter le Téléjournal, le journaliste Bernard Derome annonça que Luc Dupré avait été reconnu coupable du meurtre de son père.

—Ça n'a pas de bon sens! s'était exclamée Mathilde. Il a défendu sa mère pendant que son père essayait de la tuer, pis ils vont le garder en prison.

— Ouais... et Georges Bélanger, lui, qui a pourtant heurté le jeune Yannick, s'en tire à bon compte, avait répliqué Laura, scandalisée. La loi est drôlement faite.

Évidemment, comme la loi sur les jeunes contrevenants n'existait pas alors, l'avocat commis d'office pour défendre Luc Dupré dut faire appel à la Cour supérieure du Québec. L'homme avait promis de tout faire pour obtenir la libération de son client, même à plaider l'aliénation mentale, s'il le fallait. Lorsqu'Ida entendit les nouvelles, elle fut dans tous ses états. Jamais elle n'aurait pensé que les choses pourraient aussi mal tourner. «Pauvre Luc... il doit être terrorisé», s'était-elle dit. Elle ne pouvait même pas le prendre dans ses bras pour

le réconforter. Toute sa fibre maternelle se sentait brimée par cette séparation atroce d'avec son enfant. Sa panique ayant gagné le reste de la famille, Dominique et Éric s'étaient mis à pleurer, pendant que Sylvie avait vainement tenté de les consoler.

Le lendemain, Ida essaya de téléphoner à l'avocat de Luc, maître Dumoulin, mais la secrétaire de ce dernier l'informa que son patron était absent et qu'elle ignorait quand il serait de retour.

— Oh, mon Dieu ! Que puis-je faire ? demanda Ida à ses enfants.

— Appelle Père Hubert, suggéra Sylvie. Il pourra peut-être nous aider.

— Bonne idée.

Sans plus attendre, Ida composa le numéro de téléphone du presbytère. Dire qu'elle s'était juré de ne plus jamais aborder un prêtre de son vivant ! Ce que la vie peut parfois réserver, comme surprises ! Père Hubert décrocha dès la première sonnerie.

— Allo, ici Père Hubert.

— Bonjour, Père Hubert. Les choses ne vont pas tellement bien pour mon fils, commença à expliquer Ida.

— Oui, j'ai écouté les informations, hier, à la télévision. Mais, ne vous inquiétez pas. Il faut attendre avant de s'alarmer. Les choses ne sont peut-être pas aussi terribles qu'il n'y paraît.

— J'ai peur, Père Hubert. Je crains qu'ils gardent indéfiniment mon fils en prison.

— Ne dites pas cela, madame Dupré. Il faut avoir la foi.

— Bien, je vais garder la foi, répondit Ida, peu convaincue que cela saurait améliorer les choses.

— Il faut aussi penser que vous avez d'autres enfants qui ont besoin de vous, lui rappela le curé.

— Je sais, mais je n'arrive pas à oublier Luc et tout ce qu'il doit endurer en prison.

— C'est tout à fait normal. Vous êtes comme toutes les mères. Allez... restez positive, cela ne peut que lui être bénéfique.

— Merci, Père Hubert, répondit Ida en sentant revenir son courage.

Puis elle raccrocha, maintenant prête à faire face à l'avenir.

Pendant ce temps, Simone Langevin, qui comme tout le monde avait écouté les nouvelles, se dirigea vers le presbytère. Se disant que le curé était peut-être trop occupé à la lire la Bible pour écouter la

télévision, elle s'était octroyé la responsabilité de le mettre au courant des derniers développements. Laura, qui lui ouvrit la porte, la fit passer au salon. Se demandant ce qu'elle avait encore derrière le chignon, Père Hubert mit plusieurs minutes avant de la recevoir.

— Bonjour, madame Langevin, que puis-je pour vous ? s'enquit-il sur un ton faussement cordial, après l'avoir fait entrer dans son bureau.

— Avez-vous entendu les nouvelles ? Le fils d'Ida a été trouvé coupable de meurtre ! Nous avons un meurtrier dans la paroisse, vous vous rendez compte ?

— Mais je crois savoir que son avocat ira en appel. Dès cet après-midi, j'irai rendre visite à sa mère.

— À votre place, j'oublierais cette idée. Fréquenter une famille d'assassins, ce n'est pas correct, pour un prêtre.

— Ne jugez pas votre prochain, Simone Langevin. Avez-vous oublié les commandements de Dieu ?

— Absolument pas. Mais tout de même, il s'agit d'un meurtre, fit observer Simone.

— Je ne doute pas que Luc soit innocenté, commença à s'impatisser le père Hubert.

— Nous verrons, conclut Simone en se levant pour partir.

— En effet. Je vous raccompagne jusqu'à la porte ?

— Non merci, je connais le chemin.

Et Simone s'en retourna chez elle. Quelle idée grotesque qu'avait le Père Hubert de visiter une famille de meurtriers. La religion n'était plus ce qu'elle était ! Selon elle, Luc Dupré devrait être condamné à la chaise électrique. Le prêtre aurait beau dire le contraire, elle ne changerait pas d'avis à ce sujet.

Les jours passaient et Georges n'allait toujours pas mieux. Même qu'il devenait plus irascible que jamais. Quand sa femme était à la maison, les disputes éclataient constamment. Lucie le sermonnait, car il laissait traîner ses bouteilles de bière dans toute la maison, en plus de ne rien faire de la journée, sinon écouter la télévision. De même, elle le harcelait pour qu'il se déniche un emploi, mais il se trouvait toujours des excuses pour ne pas le faire. Parfois, il alléguait un mal de dos inexistant, parfois, il se disait incapable de travailler en raison

de son état dépressif. Ne supportant plus la présence de son ivrogne de mari, Lucie s'arrangeait pour prolonger ses heures de travail.

Un bon matin, juste après avoir écouté une reprise de *Perdus dans l'espace*, Georges quitta la maison pour gagner le garage. Dès qu'il y fut, il fouilla partout. Après avoir mis les lieux dans un réel désordre, il trouva enfin ce qu'il cherchait.

À l'heure du dîner, même si elle avait apporté son lunch au travail, Lucie décida d'aller manger à la maison. Arrivée chez elle, elle constata que George était absent. Bizarre! La Suzuki était pourtant stationnée devant la maison. Il ne devait pas être bien loin. Elle l'appela, mais n'obtint aucune réponse. Mus par une force mystérieuse, ses pas la menèrent devant la porte du garage restée entrouverte. Elle s'en approcha doucement et entra, pour y découvrir avec horreur son époux pendu au bout d'une corde. En état de choc, elle hurla en s'affaissant sur le sol cimenté. Alertés, ses voisins accoururent et aperçurent à leur tour le corps de Georges accroché aux soliveaux. Sans perdre un instant, ils le décrochèrent et l'étendirent sur le plancher, avant de retirer le lien qui lui enserrait le cou. Ne sachant trop comment s'y prendre, ils essayèrent ensuite de le réanimer. Reprenant ses esprits, Lucie courut à la maison pour appeler les secours.

Plus tard, à l'hôpital, elle fut rejointe par ses parents, que les voisins avaient appelés. Ayant été informé par le personnel infirmier, le sergent Lapointe, son calepin à la main, se pointa à l'hôpital aux fins d'enquête. Après avoir parlé au médecin légiste et à chacun des témoins, il conclut à un suicide. Antoine, le père de Lucie, se targua du fait que Georges aurait dû écouter ses conseils et suivre une thérapie. Laissé à lui-même, il n'était guère surprenant qu'il finisse ainsi. Son gendre aurait dû demander à recevoir une aide psychologique, mais il avait préféré ne pas le faire pour éviter les qu'en-dira-t-on. Combien d'autres personnes subiraient le même sort en raison de l'opinion d'autrui? Furibond, Antoine s'assit dans la salle d'attente et alluma une cigarette pour calmer la fureur que sa main tremblante trahissait. Pendant ce temps, Lucie pleurait toutes les larmes de son corps dans les bras de sa mère. Diagnostiquant un choc nerveux, le médecin de garde jugea utile de lui faire une injection de la garder en observation. Il ne restait plus qu'à annoncer la mauvaise nouvelle aux parents Georges. Antoine préféra s'en occuper, plutôt que de laisser cette tâche au personnel hospitalier.

Une oraison funèbre fut dite au salon funéraire, car puisqu'il s'était donné la mort, le défunt ne pouvait recevoir de service religieux à l'église. Blêmes, monsieur et madame Bélanger n'écoutaient que d'une oreille distraite la prière du préposé de la coopérative funéraire, tant ils étaient pétrifiés par la vue du cercueil de leur fils. Par moments, madame Bélanger laissait échapper des sanglots difficilement maîtrisables. Assise entre ses parents, Lucie assistait à tout cela sans pour autant être là. En fait, elle n'y était que de corps, son esprit revoyant sans cesse les images remontant à l'époque où elle était encore amoureuse de Georges. Comme elle avait ragé de jalousie lorsque sa cousine Angèle Cantin lui avait téléphoné pour lui annoncer qu'il la trompait avec Laura Legendre. Des sornettes ! Georges avait bien deux amours dans sa vie, mais ce n'étaient certainement pas Laura et elle. C'étaient plutôt sa Suzuki et l'alcool. Après l'oraison, tous rentrèrent chez eux. Père Hubert, qui avait assisté à l'événement, se retira au presbytère d'où il téléphona à madame Dupré pour lui annoncer sa visite.

— C'est vous, Père Hubert. J'allais justement vous appeler. Je crains de perdre mon fils. J'ai le pressentiment qu'il ne s'en sortira pas..

— Ne soyez pas défaitiste, ma très chère Ida. Rien n'est perdu. Votre fils a un excellent avocat qui j'en suis sûr, parviendra à obtenir sa libération.

— Je n'en suis pas si convaincue. Les lois sont drôlement faites, répliqua Ida.

— Avez-vous fait une demande d'aide sociale, comme je vous l'avais conseillé ?

— Oui, je l'ai fait. Maintenant qu'elles sont en âge de faire des ménages, j'envisage aussi de retirer les filles de l'école.

— Ne faites pas cela, je vous en conjure. Laissez Sylvie et Marie terminer au moins leurs études secondaires. Vous ne le regretterez pas.

— Je ne sais pas. Je vais y penser, répondit Ida.

— Bien. Maintenant, je dois raccrocher. Qui sait si Simone Langevin ne m'attend pas quelque part avec de nouveaux commérages.

— Je vous plains de devoir la supporter, celle-là !

Quelques jours plus tard, Père Hubert accompagna Ida à la Cour supérieure du Québec, où le procès de son fils allait avoir lieu. À l'entrée de la salle d'audience, devant les journalistes qui les bombardaient de questions, Père Hubert recommanda à madame Dupré de garder le silence. Dans le fond de la salle qui se remplit rapidement, ils trouvèrent aisément une place à l'abri de la cohue médiatique. La pauvre Ida laissa échapper un cri dès qu'elle vit son fils menotté aux poignets et escorté par deux policiers. Il prit place sur le banc des accusés, cherchant du regard le visage de sa mère. D'un geste de la main, Ida attira son attention. Quand Luc finit par l'apercevoir, il poussa un soupir de soulagement. Après que tout le monde se soit levé brusquement, Ida remarqua que le juge venait de faire son entrée.

— Mesdames et messieurs, je suis le juge Vincent Fournier, et c'est moi qui vais présider durant le procès de Luc Dupré, accusé du meurtre son père, monsieur Joseph Dupré...

Ida n'entendit pas la suite, tant elle était occupée à regarder son fils amaigri, qu'elle reconnaissait à peine. Notant que quelque chose en lui avait changé, son cœur de mère se serra. « Mon pauvre enfant, il est grand temps que tu rentres à la maison », se dit-elle en elle-même. À cet instant, Luc leva les yeux vers elle. Le désarroi qu'elle lut alors sur son visage la submergea de chagrin. Tout à coup, tout le monde se leva à nouveau et le juge se retira.

— Que se passe-t-il ? chercha à savoir Ida.

— Le jury va délibérer. Ils en ont pour quelques heures. Allons manger, proposa Père Hubert.

— Non, je veux rester ici.

— Madame Dupré, nous avons amplement le temps d'aller manger et de revenir avant que le verdict ne soit prononcé.

— D'accord, je vous suis. Où allons-nous ?

— Nous allons chez les sœurs du Bon Pasteur. Elles nous attendent.

Sans Père Hubert, Ida n'aurait su quoi faire. Cet homme était pour elle d'un réel réconfort et elle lui en serait éternellement reconnaissante. Dès leur arrivée au couvent, les religieuses leur servirent un repas copieux dans le réfectoire. Père Hubert mangea avec appétit, tandis qu'Ida fut incapable d'avaler la moindre bouchée. Elle but tout de même un thé pour ne pas froisser leurs hôtes, qui firent preuve d'une grande bonté envers elle. Vers deux heures de

l'après-midi, après que Père Hubert ait annoncé qu'il était temps de retourner dans la salle d'audience, ils repartirent en direction du palais de justice. Encore une fois, la salle se remplit et Luc était de retour, accompagné, toujours, de deux policiers. Lorsque le juge Fournier fit son entrée, la foule se tut aussitôt. Le jury avait délibéré pendant trois heures, jusqu'à ce qu'ils en viennent à un accord. Les membres composant ce dernier s'installèrent dans la salle et attendirent d'être invités par l'honorable juge à annoncer leur verdict.

— Debout, ordonna le juge Fournier à toute l'assemblée. Alors, en êtes-vous venus à une entente ? demanda-t-il aux membres du jury.

— Oui, votre honneur.

— Et quel est le verdict ?

— Nous déclarons l'accusé coupable de meurtre au second degré.

Les cris déchirants qu'émit alors Ida se firent entendre dans toute la salle. La pauvre femme vacillait sur ses jambes quand Père Hubert la rattrapa juste à temps pour lui éviter de tomber. Il la fit asseoir, tandis que le juge ordonna le silence dans la salle. L'avocat commis d'office demanda à prendre la parole.

— Je vous écoute, Maître.

— Votre honneur, je vous demande d'être clément avec mon client, qui ne pensait pas commettre un meurtre lorsqu'il s'est porté à la défense de sa mère.

— Bien, Maître. Je prends tout ceci en considération. Je vais maintenant prononcer la sentence.

— Nous vous écoutons, monsieur le juge.

— L'accusé, ici présent, est déclaré coupable au second degré du meurtre de son père Joseph Dupré et par conséquent, il devra purger une peine d'emprisonnement de dix ans. Puis, le juge frappa son marteau pour annoncer que la cour était levée.

Chez Mathilde, le son de la télévision parvenait jusqu'à la cuisine, où tous étaient réunis pour jouer une partie de cartes. La voix de Bernard Derome annonça que le procès de Luc Dupré venait de prendre fin, et que le jeune homme avait été condamné à purger dix ans de pénitencier.

—Pauvre Ida, soupira Mathilde. Quelle famille malchanceuse ! Sa fille qui meurt noyée, ensuite son mari et pour finir... son fils qui se retrouve en prison.

—Leur malchance a commencé le jour où l'archevêché les a excommuniés, fit remarquer Laura.

—Comment ça ? demanda Martin.

—La famille au grand complet a subi des préjudices de part et d'autre, à cause de cela. C'est pour cette raison que la petite Marie-Rose s'est noyée. Et les choses se sont enchaînées par la suite. Georges a retrouvé le corps de la pauvre petite et a fait une dépression. Il s'est enivré pour oublier ce drame et n'a fait que s'enfoncer plus profondément dans la déprime. Il est sorti en état d'ivresse et a percuté le jeune Yannick, qui restera paralysé pour la vie. Par la suite, Georges a perdu son emploi et l'estime de lui.

—Et il s'est suicidé, conclut Martin. Mais quel est le rapport avec Ida Dupré ?

—Tout a commencé quand elle s'est avortée.

—Comme un effet papillon, supposa Martin.

—En plein ça.

S'il y avait effectivement eu un effet papillon, Laura se trompait quant à la façon dont celui-ci avait débuté. N'était-ce pas, après tout, depuis son arrivée que tout avait commencé ? Son déhanchement provocateur n'avait-il pas attiré la moitié des hommes de Saint-Raymond-de-la-Tour ? Joseph Dupré avait tout de suite succombé à ces charmes, allant jusqu'à l'épier en cachette derrière sa maison. Quand il eut fini de se rincer l'œil, il était retourné auprès de sa femme pour lui faire l'amour et ainsi, soulager sa libido.

Oui, il y avait eu un effet papillon. C'était évident. Mais aucun de ceux qui l'avaient provoqué n'en était conscient. Tous les événements s'étaient enchaînés indépendamment de leur volonté. Mais une chose demeurerait certaine : tout avait commencé avec l'arrivée de la petite-fille de Mathilde Bouchard dans le 5^e Rang. Depuis le jour où Laura Legendre y avait remis les pieds, Saint-Raymond-de-la-Tour ne fut jamais plus un petit village tranquille.

Deuxième partie

10

Les années avaient passé, mais Saint-Raymond-de-la-Tour demeurait le même village que jadis. Martin aimait bien la technologie qui envahissait le marché et qui améliorait leurs conditions d'existence. Chaque fois qu'il en avait les moyens, il se procurait les nouveaux appareils, gâtant sa femme et Mathilde par la même occasion. Pour l'anniversaire de cette dernière, qui était toujours en forme malgré son âge, il lui avait acheté une nouvelle télévision couleur avec télécommande. Il lui avait même fait cadeau d'un téléphone sans fil qu'elle pouvait apporter dans le jardin. Ainsi, plus besoin de courir jusqu'à la maison pour répondre au téléphone. Quelle fantastique idée que cette invention !

Gamine, maintenant âgée de dix ans, aimait bien assister son arrière-grand-mère lorsque celle-ci étendait les draps derrière la maison. L'aide qu'elle apportait se résumait à un futile bavardage, tandis qu'elle se contentait de remettre les pinces à linge à Mathilde. Quand la corde à linge fut pleine à craquer, Mathilde la poussa au loin afin que le soleil et le vent puissent œuvrer. À l'intérieur, Laura écoutait des chansons de Pat Benatar et de David Bowie tout en récurant le réfrigérateur, alors que Martin réparait son radiateur d'automobile. Toute la maisonnée s'affairait comme des abeilles autour d'une ruche.

Gamine avait été élevée à la manière d'une princesse. À cette époque, les familles, beaucoup moins nombreuses qu'auparavant, ne comptaient qu'un enfant ou deux. Cela eut pour effet d'engendrer l'enfant-roi, c'est-à-dire un enfant à qui on concède tout. Celui-ci ne manquait jamais de tendresse et d'amour. De même, ses chances d'effectuer des études supérieures s'étaient nettement améliorées. Les parents de cette génération donnaient tout à leur progéniture, que ce soit de l'argent de poche, des jouets de toutes sortes ou des friandises. En fait, contrairement à la génération qui le précédait, l'enfant de cette nouvelle époque n'avait jamais eu à ramasser des bouteilles vides sur le bord des routes pour gagner un peu d'argent. De toute façon, de nouvelles lois avaient été votées au Parlement et depuis, plus personne n'avait le droit de jeter des ordures dans les fossés.

Pour passer le temps, Gamine aimait bien lire des romans de tout genre. Voyant cela, sa mère lui avait acheté toute la collection d'*Anne...*

la maison aux pignons verts. La jeune fille aimait particulièrement cette rouquine qui ne manquait pas d'audace. Sa chambre, comme celles des enfants de son âge, croulait sous l'abondance de jouets. En revanche, elle n'avait jamais personne pour partager ses jeux. Alors elle préférait rester en compagnie des grandes personnes. Le fait de passer autant de temps auprès des adultes lui avait permis d'acquérir une grande vivacité d'esprit. L'année précédente, sa mère l'avait inscrite à des cours de ballet, pour l'inciter à se faire des amies. Mais avec son tempérament impétueux, Gamine s'était vite chamaillée avec quelques-unes des danseuses en tutus rose pâle qui s'enorgueillissaient de savoir mieux danser que quiconque. Malgré les deux cents dollars que sa mère avait déboursés pour son inscription, Gamine, qui avait refusé de s'excuser auprès de ses compagnes, s'était vue montrer la porte par son professeur. Enfin débarrassée de ses cours de danse, elle pouvait s'adonner pleinement à ce qu'elle aimait le plus : vagabonder dans les bois autour de la maison. Chaussée d'espadrilles et d'un jean, elle préférait taquiner la truite sur les bords du lac Roseau que de danser comme ces stupides filles qui ignoraient comment attraper un poisson. À l'école, elle était une excellente élève. Elle accumulait les bonnes notes, à la satisfaction de madame Dubois, son institutrice. Très fier d'elle, son père l'encourageait à rester sur cette voie. Chaque fois qu'elle ramenait un bulletin à la maison, il ne manquait jamais de la récompenser. Elle aimait beaucoup ses parents et son arrière-grand-mère. Pour rien au monde, elle n'aurait voulu changer de vie. Cependant, elle aurait aimé connaître sa grand-mère Mélinda. Mais puisque celle-ci avait abandonné Laura alors qu'elle n'était encore qu'un bébé, elle s'interdisait de poser des questions à son sujet pour ne pas peiner sa maman. Parfois, ses parents et elle partaient du côté de Montréal où ils passaient quelques jours chez ses grands-parents paternels, Eugénie et Donald Duchesne.

Laura venait tout juste de terminer son nettoyage et ramassait les linges ayant servi pour laver le frigo afin de les déposer dans la laveuse automatique. Au même moment, Martin rentra dans la maison, les mains pleines de cambouis.

— Mon chéri, fais attention de ne pas tout salir avec tes mains sales.

— Alors, viens m'ouvrir le robinet et me mettre du savon dans les mains.

S'exécutant, Laura ouvrit l'eau chaude et l'eau froide et déposa quelques gouttes de savon à vaisselle dans les mains de son mari. Il n'y avait rien de meilleur que le savon à vaisselle pour nettoyer les mains graisseuses.

— Laurent Chouinard est passé me voir, tout à l'heure, annonça Martin. Il paraît que le fils d'Ida va bientôt sortir de prison.

Laurent Chouinard était leur voisin depuis environ cinq ans. Sa femme et lui, retraités depuis quelques années, étaient venus s'installer à Saint-Raymond-de-la-Tour parce qu'ils y avaient demeuré autrefois.

— Quoi ? Cela fait déjà dix ans ? Mon Dieu que le temps passe vite ! soupira Laura.

— C'est sa mère qui doit avoir hâte de le revoir, lança Mathilde.

— De qui parlez-vous ? se montra curieuse de savoir Gamine.

— De Luc Dupré, le fils d'Ida. Le frère de Sylvie et de Marie qui viennent parfois te garder, lui répondit Martin.

— J'ignorais qu'elles avaient un autre frère, s'étonna Gamine.

— Tu ne l'as pas connu parce qu'il était en prison, l'informa Mathilde.

— C'est un prisonnier ? Qu'est-ce qu'il a fait ? Je veux le savoir, insista Gamine, tout excitée.

— C'est une longue histoire, rétorqua sa mère.

— Je n'ai que dix ans. J'ai tout mon temps pour t'écouter, maman.

Laura raconta à sa fille ce dont elle se souvenait de l'époque où les événements s'étaient produits.

— Comment peut-on vouloir tuer son père ? demanda Gamine, scandalisée.

— Ma chérie, les enfants ne sont pas tous nés dans le coton comme toi, répliqua son père en lui souriant.

— Que veux-tu dire par là, papa ?

— Que tu es une enfant gâtée, répondit Martin en soulevant sa fille dans les airs sans se soucier des hurlements qu'elle poussait.

Ida attendait ce moment depuis tellement longtemps qu'elle n'osait guère y croire. Enfin, son fils Luc rentrait à la maison. Elle guettait le taxi qui devait le lui ramener. Pour elle, c'était le retour du fils prodigue. Elle n'avait pas tué le veau gras, mais avait mis une

dinde à cuire. Toutes les fenêtres de la maison étaient ouvertes ; leurs battants, comme des bras sous les acclamations, s'offraient au soleil, laissant une douce brise s'infiltrer à l'intérieur. Ida écoutait les tarins des pins se disputer la nourriture dans la mangeoire remplie de graines de tournesol, pendant qu'Éric et Dominique étaient un peu nerveux de retrouver leur grand frère. Et pour cause. Voilà fort longtemps qu'ils ne l'avaient vu. À l'époque, ils étaient allés le visiter en prison à quelques reprises, mais cela les avait à ce point perturbés, que leur mère avait décidé de ne plus les y emmener. Cette dernière sortait sa dinde du four lorsqu'elle entendit des pneus crisser dans l'allée de gravier. Sa nervosité était à son comble lorsque la portière de l'automobile claqua. Pour leur part, Éric et Dominique demeurèrent silencieux, alors que leurs sœurs Sylvie et Marie étaient parties travailler, n'ayant pu s'absenter. Sylvie œuvrait comme infirmière à l'hôpital et Marie occupait la fonction de secrétaire médicale au même endroit. Ida était très fière de ses filles qui avaient pu s'en sortir, malgré toutes les malchances qui avaient marqué leurs vies. Cela était grâce au Père Hubert qui lui avait ouvert les yeux sur l'importance de laisser ses filles terminer leurs études.

— Bonjour, maman, dit Luc en traversant le seuil de la porte.

— Oh ! Mon fils ! Comme je suis heureuse que tu sois là ! s'exclama Ida en pleurant.

— Moi aussi, maman, je suis content d'être ici.

— Viens t'asseoir. Veux-tu boire quelque chose avant de dîner ?

— Non, merci. Est-ce que j'ai toujours ma chambre à l'étage ?

— Bien sûr, voyons ! Je te l'ai toujours gardée. Tu la trouveras comme tu l'as quittée. Personne n'a touché à tes affaires.

— Merci, la mère. J'ai-je pu aller déposer mes choses là-haut ?

— Oui, bien sûr. Vas-y. N'as-tu rien à dire à tes jeunes frères avant de monter ? demanda Ida.

— Salut, les gars !

— Salut, Luc, répondirent en chœur les garçons, un peu gênés à la vue de ce grand frère qu'ils reconnaissaient à peine.

Le garçon de dix-sept ans qui avait jadis quitté la maison n'était maintenant plus le même. Cet homme de vingt-sept ans, Ida devait réapprendre à le connaître. Elle le regarda monter l'escalier, son bagage à la main. Ses cheveux étaient taillés très ras, comme ceux des soldats. Il portait un jean et un t-shirt marine troué par endroits. Elle mit le couvert sur la table en espérant qu'ils allaient tous s'entendre à

merveille. Redescendu quinze minutes plus tard, Luc s'installa à table à côté de ses jeunes frères et attendit que leur mère serve la soupe.

— Où sont les filles ? questionna-t-il en prenant du pain.

— Elles travaillent toutes les deux à l'hôpital. Tu sais bien... je t'ai écrit à ce sujet.

— Oui, je me rappelle. Sylvie est infirmière et Marie secrétaire. Elles ont de la chance d'avoir un boulot, dit Luc en goûtant sa soupe.

— Toi aussi, tu trouveras du travail. Ne t'inquiète pas pour cela.

— J'espère bien.

Le jeune homme fit honneur à la volaille cuisinée expressément pour lui. Après le dîner, il sortit avec ses frères pour marcher dans les alentours. Il y avait si longtemps qu'il ne s'était pas promené à Saint-Raymond-de-la-Tour. Heureuse, Ida regardait ses fils s'éloigner de la maison tout en rinçant la vaisselle disparate abandonnée sur le comptoir.

Après le suicide de Georges, Lucie avait quitté la région pour s'installer en banlieue de Québec. Depuis son départ, ses parents souffraient de solitude. Pour Antoine, son père, c'était un peu moins difficile, car il avait son travail de menuisier qui l'accaparait. Mais pour Denise, sa mère, c'était différent. Lucie lui manquait constamment. Elle harcelait sans cesse Antoine pour qu'ils déménagent non loin de chez elle, mais celui-ci s'y opposait farouchement. Sa vie était à Saint-Raymond-de-la-Tour. Non seulement y était-il né, mais il y avait toute sa famille. De plus, il n'avait aucune envie de vivre en ville, lui qui préférait le calme de la campagne. Pour aider son épouse à oublier sa nouvelle lubie, il eut l'idée de lui acheter un chien. Cela comblerait peut-être bien sa solitude. Du moins l'espérait-il. Pourquoi pas un gentil bichon maltais ? Denise adorait cette race de chien, réputée pour être affectueuse. Satisfait de sa décision, il se lança à la recherche de renseignements sur les éleveurs de bichons maltais. Quelques jours plus tard, il fit l'acquisition d'un chiot aussi blanc que la neige et gentil comme tout, qu'il déposa dans un panier avant de l'offrir à sa femme.

— Oh ! C'est pour moi ? s'exclama cette dernière.

— Oui, il est à toi.

— Pourquoi me donnes-tu un chien ?

— Parce que tu t'ennuies.

—Crois-tu que ce chien comblera le vide laissé par Lucie? s'offusqua Denise.

—Écoute, fais un effort. Je te promets que d'ici quelques années, nous irons la retrouver, promit Antoine.

Denise se contenta de cette réponse, croyant elle aussi que le chien l'aiderait à soulager la solitude dont elle souffrait.

Lucie avait conscience que son départ avait affecté énormément ses parents. Mais elle n'avait pas pu continuer à vivre dans son village natal, y ayant trop de souvenirs malheureux. Elle était partie vivre en ville pour oublier. Là-bas, elle avait déniché un emploi de secrétaire dans une grande bibliothèque, de même qu'elle avait rencontré quelqu'un avec qui elle partageait sa vie sans être mariée. C'était devenu la grande mode de vivre avec quelqu'un sans avoir à passer devant le curé. Lucie trouvait que c'était l'idéal. Bien sûr, ses parents avaient tenté de la dissuader, mais quand ils firent la rencontre de Carl, son amoureux, ils furent vite séduits par ce grand garçon basané qui leur donnerait, peut-être un jour, des petits-enfants. Les temps changeaient et il fallait s'adapter.

Le soleil était au beau fixe, aucun nuage à l'horizon. Laura venait tout juste d'arriver au presbytère. Le beau temps la rendait de bonne humeur. Père Hubert s'étant enfermé dans son bureau, elle comprit qu'il était au téléphone, car elle l'entendait discuter avec quelqu'un. Elle sortit l'aspirateur du placard et tout en fredonnant, commença à le passer dans le salon.

—Laura, s'il vous plaît, arrêtez cette balayeuse et venez dans mon bureau. Je vous attends, cria Père Hubert.

Laura s'exécuta, persuadée que le son de l'engin avait dérangé son employeur, qui voulait sans doute la réprimander.

—Je suis désolée pour l'aspirateur, s'excusa-t-elle.

—Il ne s'agit pas de cela. Prenez une chaise, je dois vous parler.

—De quoi s'agit-il? demanda Laura, intriguée.

—Je viens de parler avec le père de votre fille Gamine.

—Quoi ? C'était Paul Dumas au téléphone ? lança Laura, ahurie. Que voulait-il ?

—Il souhaiterait rencontrer sa fille, l'informa Père Hubert.

—Il n'en est pas question ! Il n'a jamais essayé de la contacter depuis sa naissance et voilà qu'il se ramène ici en croyant avoir des droits sur elle.

—Vous devriez y réfléchir, Laura. Ne prenez pas de décision sur un coup de tête.

—C'est tout réfléchi. S'il téléphone à nouveau, envoyez-le promener !

Laura ne comprenait pas pourquoi Paul, après tant d'années, refaisait surface dans sa vie. En colère contre lui, elle continua à passer l'aspirateur, mais cette fois, avec brusquerie. Est-ce que cet homme qu'elle avait aimé autrefois et qui l'avait laissé tomber pour courir à Rome s'imaginait réellement qu'elle le laisserait approcher leur fille ? Jamais, au grand jamais ! D'ailleurs, Gamine ignorait que Martin n'était pas son père. Il était donc hors de question qu'elle laissât Paul Dumas briser sa famille. Dans un geste de rage, elle débrancha l'aspirateur et le rangea dans le placard, puis commença à préparer le repas. L'inquiétude la rongait. Pourquoi diable Paul se manifestait-il maintenant ? Que pouvait-elle faire contre lui s'il venait à Saint-Raymond-de-la-Tour et qu'il essayait de rencontrer Gamine quelque part ? Et s'il lui disait la vérité ? Quelle serait la réaction de sa fille quand elle saurait pour Martin ? Pire encore, que penserait-elle de sa propre mère ? Il ne fallait surtout pas qu'elle sache.

De retour à la maison, elle entraîna son époux à l'extérieur pour lui annoncer la nouvelle qui risquait de bouleverser leur vie. Le pauvre Martin était sous le choc.

—Il est hors de question qu'elle le rencontre, trancha-t-il. Cela va la perturber.

—Je ne sais pas si nous avons le droit de l'en empêcher, s'inquiéta Laura.

—Nous en avons parfaitement le droit. S'il s'approche de notre fille, nous le ferons arrêter.

—Bien, comme tu voudras, consentit Laura.

Regardant ses parents discuter à l'extérieur, Gamine se demandait bien de quoi ils parlaient. Pourquoi n'avaient-ils pas discuté devant Mathilde et elle ? Son père semblait en colère et sa mère très inquiète.

—Grand-mère, sais-tu de quoi mes parents sont en train de discuter ?

—Ne te mêle pas des affaires des grands.

—Je parie que cela me concerne.

—Tu n'es pas le seul sujet de leurs préoccupations, ma chérie.

—Je ne les ai jamais vus faire de mystères. Il se passe quelque chose.

—Écoute, Gamine, si cela t'inquiète autant, pourquoi ne pas leur poser la question ?

—Je ne sais pas, répondit la fillette.

Laura et Martin rentrèrent et s'installèrent à table pour manger, pendant que Mathilde apporta le rôti et la salade. Même si ses parents se comportaient comme si tout allait bien, Gamine n'était pas dupe. Elle voyait bien que, malgré les blagues que son père essayait de faire, le cœur n'y était pas. Et que dire de sa mère qui avait laissé tomber une assiette à dessert ? Quant à grand-mère Mathilde, elle était devenue soucieuse. Sans doute était-ce parce qu'elle s'inquiétait elle aussi. Gamine était persuadée que dès qu'elle aurait le dos tourné, Laura et Martin en profiteraient pour mettre la grand-mère dans la confidence. Vraiment, il se passait quelque chose de grave et on essayait de le lui cacher. Pour quelle raison ? Elle ignorait comment, mais elle se promit de tout découvrir. Sa résolution prise, elle commença à manger son dessert avec entrain.

Après avoir cueilli des échalotes dans le potager, Père Hubert venait à peine de les déposer dans l'évier, que le téléphone se mit à sonner avec insistance. Il décrocha et articula un *allo* qui laissait poindre son exaspération. Il reconnut immédiatement son interlocuteur, à qui il avait parlé tout récemment.

—Bonjour, Père Hubert. Avez-vous parlé à Laura ? demanda Paul Dumas.

—Oui, je lui ai parlé.

—Qu'a-t-elle dit ?

—Ma foi, j'avoue qu'elle ne semblait pas particulièrement ravie d'avoir de vos nouvelles.

—Je m'en doutais bien. Pourriez-vous lui demander de me rencontrer avant de prendre la moindre décision au sujet de notre fille ?

—D'accord, je vais lui transmettre le message. Quand souhaiteriez-vous la rencontrer ?

—Le plus tôt serait le mieux. Pourquoi pas au presbytère ? Disons... dans une semaine, si cela vous convient.

—Laissez-moi vos coordonnées et je vous rappellerai si Laura accepte.

—D'accord.

Paul laissa son numéro de téléphone ainsi qu'une adresse où le joindre avant de raccrocher. Il espérait vivement que Laura accepterait de le voir. Bien sûr, il n'était pas en droit d'exiger quoi que ce soit au sujet de leur enfant qu'il n'avait pas reconnu, mais avait-il eu le choix à cette époque ? Il savait peu de choses, sur son enfant, hormis qu'il s'agissait d'une fille. Maintenant, après toutes ces années, il désirait la connaître et lui faire savoir qu'il était son véritable père. Il avait foi dans cette entreprise. Après tout, ils ne vivaient plus dans les années 70. Le monde avait évolué et il était certain que sa fille comprendrait ses raisons. Du moins, l'espérait-il. Rasséréné, il souriait en pensant à sa fille qu'il allait bientôt connaître. Avait-elle les cheveux foncés de sa mère ? Réussissait-elle bien en classe ? Tant de questions auxquelles Laura se ferait sans doute un plaisir de répondre. À en juger par son désir de lui venir en aide, Paul se dit que le Père Hubert semblait être quelqu'un de bien. Il était presque certain que celui-ci saurait persuader Laura de le laisser voir sa fille.

Luc s'était présenté au centre d'emploi, où on lui avait remis, comme à tout le monde, une courte liste d'emplois disponibles. Étant donné qu'il ne possédait aucun diplôme, on ne pouvait faire mieux que de lui proposer des emplois mal rémunérés. Il se présenta donc dans une quincaillerie dans le but de décrocher un poste de commis et passa l'entrevue avec brio. On l'assura qu'on l'appellerait durant la semaine pour lui transmettre la réponse. Or, le vendredi après-midi, comme il n'avait reçu aucune nouvelle, il décida d'appeler lui-même pour s'enquérir de la décision. Malheureusement, on lui annonça que l'emploi avait été confié à quelqu'un d'autre. Après quoi, il se présenta à l'école secondaire dans l'espoir d'y travailler en tant que concierge. Mais la direction refusa sa candidature, sous prétexte qu'il détenait un casier judiciaire. « C'est donc pour cette raison que je n'ai

pas décroché l'emploi à la quincaillerie», réalisa-t-il. Ainsi, partout où il irait, on lui répondrait la même chose. Mais, il ne se découragea pas pour autant. Aussi, finit-il par trouver un emploi de plongeur dans un restaurant. Malheureusement, c'était très mal payé. Mais que pouvait-il faire d'autre ? Il accepta ce boulot en attendant de trouver mieux. Évidemment, Ida était très contente quand il lui annonça la nouvelle.

— C'est merveilleux, Luc, dit-elle en applaudissant.

— Tu trouves ? Ils m'ont accepté parce que personne ne voulait de ce travail. Partout, on me refuse parce que j'ai fait de la prison.

— Mais non... Tu t'imagines des choses, le rassura Ida en pelant ses pommes de terre.

— Je n' imagine rien du tout. Ce sera ainsi pour le reste de mes jours.

— Tu dois être positif, Luc. Promets-moi d'essayer, s'il te plaît, le supplia Ida.

— Je te le promets. Mais, ne te surprends pas si je finis par quitter ce trou à rats.

— Tu me quitterais encore ?

— La mère, si je n'ai pas le choix, je partirai. Je ne vais pas supporter longtemps d'être pointé du doigt. Déjà, la semaine dernière, juste avant mon arrivée, Simone Langevin chuchotait des trucs dans l'oreille de sa voisine, lorsqu'elle m'a vu passer dans la rue avec Dominique et Éric.

— Bah, tout le monde au village sait que Simone Langevin est une vipère. Ne fais pas attention à elle.

— Quand bien même, je ne vais pas fonder une famille avec un salaire misérable.

— Tu as bien le temps de fonder une famille. Tu arrives à peine.

— Peut-être, mais j'ai déjà vingt-sept ans. Dans trois ans, j'en aurai trente.

Ida devait admettre que son fils avait entièrement raison. Ce n'était pas évident, pour un ex-prisonnier, de trouver un travail. De plus, si Luc désirait avoir une femme et des enfants, ce n'était certainement pas à laver de la vaisselle dans un restaurant qu'il parviendrait à les faire vivre. Elle se dit qu'elle devrait peut-être en parler avec le curé, qui trouverait sûrement une solution à leur problème. Au cours de la journée, elle décida d'aller le voir. Bien qu'elle ait été excommuniée par l'Église catholique depuis plusieurs années, cela ne l'empêchait

pas de se rendre au presbytère chaque fois qu'elle voulait discuter avec Père Hubert. Après que Laura Legendre lui ait ouvert la porte et l'ait invitée à passer au salon, elle prit sa place habituelle, celle sur le grand divan de cuir marron. Buvant à petites gorgées le thé sucré que la ménagère s'empessa de lui apporter, elle regrettait infiniment les pensées odieuses qu'elle avait entretenues autrefois envers cette femme.

— Ah ! Ma chère Ida ! Que puis-je faire pour vous, demanda le prêtre en la rejoignant.

— Bonjour, Père Hubert. Il s'agit de mon fils Luc, commença Ida.

— Je vous écoute.

— Voilà... Il a du mal à trouver un travail décent. Il a bien réussi à décrocher un emploi comme laveur de vaisselle, mais, vous savez, cela ne lui plaît pas du tout. Avec la stature et l'âge qu'il a, il a besoin d'un vrai travail, pas d'un emploi de fille.

— Je comprends. Je vais voir ce que je peux faire pour lui. Mais je ne vous promets rien.

— Merci beaucoup, Père Hubert, je savais que je pouvais compter sur vous.

Ida s'en retourna alors que Père Hubert, plutôt que de se retirer dans son bureau, rejoignit Laura qui s'activait aux tâches ménagères dans la cuisine.

— Il a de nouveau téléphoné, dit-il à la jeune femme qui s'interrompit dans son travail.

— Qui ? demanda Laura en constatant l'absurdité de sa question.

— Paul Dumas, le père de votre fille. Il souhaite que vous le rencontriez pour discuter.

— Oh que non ! Discuter de quoi ? Je me le demande !

— Vous devriez le rencontrer, Laura. On ne sait jamais...

— Que voulez-vous dire ? s'inquiéta aussitôt Laura.

— Rien. Ne vous énervez pas, je ne suis qu'un vieux fou, répondit calmement Père Hubert.

— Non, si vous savez quelque chose, parlez, insista Laura.

— Paul Dumas vient d'un milieu aisé. Le saviez-vous ?

— Oui, je pense qu'il l'a déjà mentionné dans l'une de nos conversations. Mais, où voulez-vous en venir ?

—Je crois que si vous refusez de faire le moindre effort, il se pourrait qu'il demande de l'aide à ses parents pour obtenir la garde de Gamine.

—Mon Dieu ! Père Hubert, vous me faites peur. Vous croyez qu'ils peuvent réussir à m'enlever Gamine ?

—Avec les gens fortunés, on ne sait jamais. Acceptez de le rencontrer ? Ainsi, vous saurez ce qu'il en est.

—Vous avez raison. Je vais le rencontrer et me débarrasser de lui une bonne fois pour toutes.

—Bien, si vous êtes d'accord, je lui fixerai un rendez-vous.

—Parfait, accepta Laura à contrecœur.

—Dans ce cas, il ne me reste plus qu'à lui téléphoner, conclut le curé.

Se demandant bien ce que dirait Martin, Laura prit la décision de ne pas lui en parler pour éviter de l'inquiéter inutilement. Le pauvre était déjà suffisamment stressé avec le boulot. Quand elle saurait à quoi s'en tenir avec Paul Dumas, alors là, elle lui raconterait tout. Pour le moment, rien ne pressait.

En matière de décoration, Père Hubert ne connaissait pas grand-chose, mais il devait admettre que Denise, la femme d'Antoine Harvey, avait bon goût. Son salon était savamment décoré, alliant meubles anciens et canapés futuristes. À son arrivée, un peu plus tôt, il avait été accueilli par un chiot qui n'en finissait pas de japper. Tellement, que Denise dut enfermer la petite bête dans une autre pièce pour la faire taire. La radio diffusait une chanson de Pink Floyd, un groupe que Père Hubert aimait bien, même s'il n'avait pas la chance de l'écouter souvent. Denise baissa le volume pour leur permettre de discuter, puis demanda :

—Quel bon vent vous amène, Père Hubert ?

—Je voudrais voir Antoine.

—Il sera ici d'une minute à l'autre. Puis-je vous offrir à boire ?

—Je veux bien un verre d'eau. Merci.

Denise se retira dans la cuisine et rapporta un grand verre d'eau fraîche à son visiteur.

—Comment va votre fille Lucie ? s'enquit ce dernier.

—Elle va bien, mais je ne la vois pas souvent, soupira Denise.

— Elle vous manque ?

— J'ai malheureusement été incapable d'avoir d'autres enfants. Lucie est mon unique enfant et je trouve difficile de ne pas la voir tous les jours comme avant.

— Je comprends, fit Père Hubert en buvant une gorgée d'eau.

Arrivant sur ces entrefaites Antoine salua Père Hubert en s'interrogeant sur sa présence chez lui. Avait-il oublié de payer sa dîme ? Non, ce n'était pas possible. Il n'oubliait jamais le Bon Dieu.

— Je suis venu vous demander si vous n'auriez pas besoin d'un jeune ouvrier pour vous aider dans vos travaux de menuiserie ? s'informa le curé.

— C'est bien possible, en effet. Vous avez quelqu'un à me suggérer ?

— Je pensais à Luc Dupré, le fils d'Ida et de feu Joseph Dupré.

— Le meurtrier ! s'offusqua Denise.

— Il a purgé sa peine, plaida Père Hubert. C'est un homme fort et vaillant, qui ne rechigne pas devant le travail.

— Il reste tout de même un tueur, répliqua Antoine.

— Tout le monde, ici, sait parfaitement qu'il a agi pour protéger sa mère. Donnez-lui une chance, je vous en conjure. C'est votre prêtre qui vous le demande. Vous n'aurez pas à le regretter.

— Ma foi, sauf votre respect, je ne sais pas si c'est une bonne idée, laissa entendre Antoine, peu convaincu.

— Il a appris à travailler le bois, en prison, expliqua Père Hubert. Vous n'aurez pas à le former. C'est un excellent ébéniste.

— Au moins, la prison lui aura servi à quelque chose. Je veux bien l'essayer pour vous faire plaisir.

— Alléluia ! Je vous remercie infiniment ! s'écria Père Hubert.

— Sachez que je le fais pour vous, parce que vous êtes un homme bon.

Père Hubert ne s'attarda pas davantage chez Antoine Harvey. Fort content, il retourna au presbytère pour téléphoner à Ida Dupré, qui n'en revenait pas. Quelqu'un était prêt à engager son fils. Une personne, au moins, à Saint-Raymond-de-la-Tour, consentait à faire confiance à Luc, malgré ses antécédents. Ce dernier serait certes ravi d'entendre cette bonne nouvelle. Ida raccrocha et envoya Dominique le chercher à l'extérieur. Luc arriva, hors d'haleine, en se demandant bien ce que sa mère lui voulait.

— Mon chéri, j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer, lança gaiement cette dernière.

— Nous avons gagné à la loterie ? demanda Luc en souriant.

— Mais non, sois un peu sérieux. Tu vas travailler avec Antoine Harvey dans sa *shop* à bois.

— Bah, je ne te crois pas.

— Je te le dis ! Père Hubert vient juste de téléphoner pour me prévenir.

— Je ne comprends pas pourquoi Antoine Harvey voudrait de moi.

— Tu n'as pas à comprendre. Accepte, c'est tout.

— C'est sûr que je vais accepter, la mère. Je ne vais pas laver de la vaisselle toute ma chienne de vie.

Soucieux du confort de sa famille, Martin se procurait tout ce qui pouvait leur faciliter la vie. Comme il disait parfois : « Il faut vivre avec son époque ». Il aimait bien voir le visage des femmes surexcitées à l'idée de savoir ce qu'il y avait dans les boîtes de carton qu'il rapportait à la maison. Parfois, il les laissait languir pour s'amuser à leurs dépens. Mais cette fois-ci, la boîte ne cachait pas grand-chose de ce qu'il avait ramené puisque l'image du four à micro-ondes figurait sur l'emballage.

— Un four à micro-ondes ! s'exclama Mathilde en voyant la photo. Pas possible ! Il est hors de question que j'apprenne à cuisiner avec cette chose.

Laura s'étonna de la rapidité avec laquelle ce nouveau four cuisait et décongelait les aliments. Un vrai petit miracle !

— Cet engin va nous donner le cancer ! bougonna Mathilde.

— Mais non, l'obstina Martin. Cela a été inventé pour sauver du temps. Les femmes ne peuvent plus cuisiner comme avant, puisqu'elles ont envahi le marché du travail. Alors, ce four a été conçu pour que nous puissions manger vite fait. C'est une idée de génie !

— Je te dis que cet engin va nous donner le cancer, pis tu ne me feras pas changer d'avis, s'entêta Mathilde.

— Grand-mère, c'est quoi le cancer ? demanda Gamine qui rentrait à l'instant de son vagabondage dans les bois.

Récemment, la fillette avait entrepris d'installer de nouveaux collets, car le lièvre abondait dans les parages.

— C'est une grave maladie dont on meurt, la renseigna Mathilde.

— Voyons, Mathilde, répliqua Laura. Personne, à Saint-Raymond-de-la-Tour, n'est encore mort de cette maladie. Ne fais pas peur à Gamine avec ça.

— Laura a raison, Mathilde. Je ne crois pas que ce four peut donner une quelconque maladie, renchérit Martin.

— Croyez-moi, d'ici quelques années, cette chose aura propagé le cancer avec sa nourriture cuite à l'aide des ondes. Je vous en passe un papier. Moi, je ne mangerai aucun aliment cuit là-dedans.

Martin haussa les épaules, sachant pertinemment que ce four à micro-ondes allait leur permettre de gagner du temps. Finies les longues heures de cuisson au four conventionnel ! Si Mathilde avait

peur, tant pis pour elle. Lui ne se gênerait pas pour l'utiliser. De toute façon, elle se laisserait bien séduire un jour ou l'autre.

Dans le salon du presbytère, Paul attendait Laura en discutant avec Père Hubert. La jeune femme se sentait anxieuse à l'idée de le revoir. Dans sa poitrine, son cœur battait à ce point la chamade, qu'elle avait l'impression de suffoquer. Elle prit une grande inspiration pour calmer le tambour qui résonnait à ses tempes et entra dans le salon. Paul se leva aussitôt, sa voix restée en suspens. Il était le même qu'autrefois, très élégant, mais la soutane en moins. Des images du passé s'imposaient dans l'esprit de Laura. Honteuse, celle-ci les balaya.

— Bonjour, Laura, finit par dire Paul avec un regard admiratif.

Père Hubert se retira, prétextant qu'il avait du travail qui l'attendait dans son bureau.

— Bonjour, Paul. Comment vas-tu, demanda Laura avec une voix chevrotante.

— Très bien, merci. Tu es toujours aussi jolie.

Laura rougit comme une collégienne et se reprocha sa réaction.

— Père Hubert m'a dit que tu désirais rencontrer notre fille, dit-elle.

— En effet, je souhaite connaître ma fille.

— N'est-ce pas un peu tard, fit observer Laura.

— Il n'est jamais trop tard pour bien faire, plaida Paul, sur la défensive.

— Crois-tu que ce soit une bonne chose ?

— Je pense que ce serait bien qu'elle connaisse son père. Un jour, tous les enfants abandonnés finiront par chercher leurs parents. Tu verras...

— Le problème, c'est qu'elle ignore que mon époux n'est pas son vrai père.

— Dans ce cas, il faudra que tu lui dises la vérité, répondit Paul Dumas, bien décidé à tenir tête à Laura.

— À quoi est dû ce revirement spectaculaire de ta part ?

— Il y a beaucoup de choses que tu ignores, Laura.

— Vas-y, je suis prête à t'écouter, répondit la jeune femme en se calant confortablement dans les coussins du canapé.

—J’ai abandonné la prêtrise, il y a trois ans.

En entendant ces mots, Laura eut un choc. Paul avait abandonné la prêtrise, alors qu’il l’avait laissé tomber à cause de son sacerdoce. Avait-elle bien entendu ? Mais non, son cerveau lui jouait certainement des tours.

—Tu peux répéter, s’il te plaît ?

—Tu as très bien entendu. J’ai quitté mon sacerdoce il y a trois ans et je me suis marié.

—Vraiment, tu t’es marié ? C’est une blague ?

—Tu veux que je te montre des photos de mon épouse ? proposa Paul.

—Tu veux rire, j’espère ! répliqua Laura, furibonde.

—Mon père est malade et souhaiterait rencontrer sa petite-fille.

—Ah... nous y voilà ! Ce n’est pas toi qui souhaites rencontrer Gamine, mais ton père.

—Ne déforme pas mes propos. Moi aussi, je veux la rencontrer. Subséquemment, je souhaiterais qu’elle fasse partie de ma vie. Pourquoi la surnommes-tu ainsi ? Quel est son véritable nom ?

—N’en cherche pas d’autres, c’est bien son prénom. Elle porte ton nom puisque c’est toi le père. Je ne comprends pas comment tu peux oser venir ici et me demander une chose pareille. Non, mais... elle est bonne, celle-là. Tu me plaques alors que j’attends ton enfant, et tu te ramènes ici après tout ce temps pour me demander de partager ma fille avec toi. Franchement, Paul, tu n’y vas pas de main morte !

—Comment s’appelle notre fille ?

—Elle se nomme Gamine. Ça devrait te rappeler quelque chose, non ?

—Je ne vois pas où tu veux en venir. Pourquoi avoir choisi un prénom aussi ridicule ?

—Ridicule ? Mais non ! Elle porte ton nom, mon cher. Autrefois, ne m’as-tu pas dit que tes parents te considéraient comme un gamin ? Il ne fallait qu’un gamin pour s’enfuir au Vatican comme tu l’as fait. Voilà pourquoi elle s’appelle ainsi.

—J’ai appris que tu te prostituais. C’est pour cette raison que je ne suis jamais revenu. Tu l’as appelée ainsi pour me punir ?

—Comment as-tu su ?

—Mon père a mené une enquête sur toi et m’a jeté cette information en pleine figure.

— Et c'est ce même père qui aujourd'hui, souhaiterait connaître sa petite-fille née d'une putain. Et toi, tu lui obéis comme un enfant.

— Écoute, Laura. Je ne veux pas créer de précédent. Ne peux-tu pas accorder cette faveur à un vieil homme malade ?

Alors que Laura prit une profonde inspiration, sa colère céda ses digues. Elle se leva, fit quelques pas vers la fenêtre et revint vers Paul pour lui lancer :

— Je vais te dire ce qui est arrivé à cause des choix que tu as faits jadis. D'abord, en écrivant à l'archevêché pour leur annoncer qu'Ida Dupré s'était avortée, tu as jugé et condamné cette femme et sa famille. Il s'en est suivi la mort tragique de la petite Marie-Rose, retrouvée noyée dans le lac Roseau. Par la suite, Georges Bélanger a trouvé son corps et n'a plus jamais été le même. Il a fait une grave dépression et s'est mis à boire pour soulager sa douleur. Il a ensuite percuté un enfant qui est resté paralysé pour le restant de ses jours. Par la force des choses, Georges s'est pendu chez lui dans son garage. Et que dire des disputes qui ont éclaté entre Ida et son mari ? Des disputes tellement violentes que Luc, leur fils, a dû intervenir en fracassant une chaise sur le dos de son père pour l'empêcher de tuer sa mère. Pauvre Luc ! Il a écopé de dix années de prison. Et tout ça, à cause de toi et de ta stupide dévotion. Et maintenant que tu as déserté la religion et que tu t'es marié, tu voudrais rencontrer ma fille ?

Paul avait écouté ce dernier discours en pâlisant au fur et à mesure qu'il était prononcé. Mon Dieu, se pouvait-il qu'il soit responsable de tout ce désastre ? Il avait envie de vomir, tout à coup.

— Je ne savais rien de tout cela, Laura, je te le jure.

— Non, évidemment. Tu étais trop occupé à Rome. Et avec qui, déjà ?

— Elle s'appelle Maria. Si j'avais su que depuis tant d'années tu gardais toute cette rancœur en toi, je ne serais jamais revenu. Maintenant, je ne sais que dire.

— Dans ce cas, il est préférable de te taire et de retourner auprès de ton père malade et de ta femme ! conclut Laura en quittant le salon sans même un au revoir.

Fortement ébranlée par l'issue de l'entretien qu'elle venait d'avoir avec Paul et bouleversée d'apprendre que ce dernier s'était marié, la jeune femme prit sa voiture et retourna chez elle. Jamais elle ne se serait doutée qu'il aurait pu défroquer un jour. Dire qu'elle avait tellement espéré son retour.

Meurtri, Paul était resté assis, anéanti par ce qu'il venait d'entendre. Laura l'avait planté là, au beau milieu de la discussion, avant de rentrer chez elle telle une furie. Elle venait de lui cracher au visage toute cette haine accumulée envers lui. Il reprit contenance avant que Père Hubert ne revienne au salon. Sans doute avait-il entendu leur dispute. Il ne voulait pas laisser paraître son désarroi. Il comprenait fort bien l'attitude de Laura. Après tout, il l'avait abandonnée alors qu'elle attendait un bébé. En revanche, elle n'avait pas été honnête avec lui en ne lui avouant pas le métier qu'elle faisait pour arrondir ses fins de mois. Mais lui en avait-il seulement laissé l'occasion ? Il ne s'en souvenait pas. Après avoir rapidement salué le Père Hubert, il quitta le presbytère. Il ne se sentait pas le bienvenu à Saint-Raymond-de-la-Tour. Le poids de ses fautes était trop lourd à porter pour un homme comme lui. Ses pensées revinrent vers Laura, qu'il avait trouvée encore plus belle qu'autrefois. Elle paraissait sûre d'elle et déterminée. Il se demandait comment aurait été sa vie s'il l'avait épousée. Il aurait certainement été heureux avec elle. De ça, il n'en doutait pas. Mais pas ici à Saint-Raymond-de-la-Tour, où les gens avaient l'esprit étroit. Comment avait-elle pu appeler leur enfant ainsi ? Gamine... ce n'était pas un prénom ! Elle devait beaucoup le haïr pour avoir prénommé ainsi leur fille. Il lui faudrait remédier à cette situation. Élisabeth serait bien comme prénom. C'était celui de son arrière-grand-mère.

Paul se remémora l'époque où il avait fait la connaissance de sa femme Maria. Il l'avait rencontrée lors d'une cérémonie religieuse suivant le décès d'un vague parent à elle. Il l'avait tout de suite remarquée en raison de sa longue chevelure sombre qui lui rappelait celle de Laura. Un jour, alors qu'il revenait à l'appartement qu'il partageait avec un autre prêtre, il avait surpris celui-ci en pleine orgie avec d'autres confrères. Scandalisé, il avait alors eu un mouvement de recul, avant de refermer la porte sous l'air ahuri des pêcheurs pris en faute. Suite à cet épisode, sa foi s'était amoindrie. Après que lui-même ait condamné une femme pour s'être avortée afin de soulager ses enfants de la misère humaine, voici que des curés se vautraient dans la luxure. Écœuré, il s'était ensuite retiré de la prêtrise et avait revu Maria dans les rues de Rome. Surpris par cette rencontre fortuite, ils avaient décidé d'aller prendre un verre pour faire plus ample connaissance. Paul avait alors raconté à sa future épouse qu'il venait de quitter la prêtrise, non sans lui décrire la terrible découverte qu'il

avait faite en revenant chez lui.

Pensif, il comprenait fort bien que les choses pussent avoir aussi mal tourné après son départ de Saint-Raymond-de-la-Tour. Or, tout cela était-il réellement de sa faute ? Il n'avait fait qu'appliquer les mesures dictées par l'archevêché. Était-il vraiment responsable des événements malheureux racontés par Laura ? Comment connaître les conséquences découlant de chacun de nos actes et de chacune de nos paroles ? Comment deviner les effets produits par une mauvaise décision qu'on a prise uniquement pour respecter les ordres de ses supérieurs ? Ou encore, parce qu'on croyait bien faire. Oui, comment savoir tout ce qui peut en découler ? Paul se dit que Laura avait raison et qu'il détenait une part de responsabilité dans les tragédies qui avaient suivi l'excommunication d'Ida Dupré. Maintenant, il réalisait que les décisions prises par les hautes instances religieuses n'étaient pas adaptées à l'évolution de l'humanité. Une évolution qui, dorénavant, ne pouvait être freinée. À l'époque, s'il avait eu la moindre parcelle de courage, il aurait dû s'opposer. Au lieu de cela, il avait obéi comme un gamin. Dès le lendemain, il irait demander pardon à Ida, en espérant qu'elle veuille bien le recevoir.

Le jour suivant, il frappa donc à la porte des Dupré. Celle-ci s'ouvrit sur Marie, qui ne le reconnaissait pas. Un léger sourire se dessina sur ses lèvres quand il demanda la permission d'entrer. Marie lui céda le passage, non sans s'excuser du désordre qui régnait dans la maison. Une soupe aux pois cuisait sur le feu, des pelures de pommes traînaient sur la table et des tartes dans le four aromatisaient la cuisine d'Ida. Paul espérait que cette dernière saurait se montrer clémente à son endroit.

— Maman est en haut. Je vais la chercher, dit Marie.

— Merci.

Jetant un coup d'œil autour de lui, Paul s'aperçut qu'Ida avait fait quelques rénovations. Les armoires étaient refaites à neuf et le prélat avait été remplacé. Il trouva le tout très joli. Entendant les pas d'Ida dans l'escalier, il se sentit nerveux.

— Bonjour, monsieur le curé, le salua-t-elle avec méfiance.

— Ida, appelez-moi Paul. Je ne suis plus curé.

— Ah bon ! s'étonna Ida. Quel est le but de votre visite ?

— Je suis là pour m'excuser de ce qui s'est passé autrefois.

— Vous parlez de l'excommunication ?

— De cela, et de tout ce qui a pu en découler.

— Ce n'est pas seulement à vous de vous excuser, mais à tous les hommes en soutane ! se fâcha Ida.

— Ils ne le feront pas. À moins qu'ils évoluent.

— Vous croyez que je l'ignore ? rétorqua Ida.

— Ma chère Ida, il s'écoulera beaucoup de temps avant qu'une telle chose ne se produise. Comment vont vos enfants ?

— Ils vont bien. Sylvie et Marie sont instruites. Luc a fait de la prison. L'avez-vous su ? Mais, rassurez-vous, c'était un accident. Il voulait seulement me protéger.

— Oui, je sais. On me l'a dit. Et que devient-il ?

— Actuellement, il travaille avec Antoine Harvey dans sa *shop* de menuiserie. Ils s'entendent bien, tous les deux.

— Voilà qui est une excellente nouvelle. Et les derniers, Dominique et Éric ?

— Ils vont très bien eux aussi. Mais vous savez, tout ça, c'est grâce au Père Hubert.

— Tout le monde semble beaucoup l'aimer.

— Oui. Grâce à lui, je me suis réconciliée avec Dieu.

— Vous savez, Ida, les décisions de l'archevêché ou du Vatican ne sont pas les décisions de Dieu, mais celles des hommes.

Beaucoup plus tard, Paul prit congé d'Ida en lui promettant de repasser la voir. Il se sentait un peu soulagé à l'idée de savoir qu'elle n'entretenait aucune rancune envers lui suite à ce qui s'était passé autrefois. « Cette femme a un cœur d'or », se dit-il.

Laura avait encore beaucoup de mal à accepter le fait que Paul avait abandonné la prêtrise et qu'il s'était marié. Pourquoi ne l'avait-il pas fait lorsqu'elle attendait un enfant de lui ? Elle se rappela soudain les paroles que Paul avait dites au sujet de l'enquête menée par son père, laquelle avait révélé qu'elle s'était prostituée pour gagner sa vie. Après cela, il avait pris la poudre escampette, la condamnant sans lui donner la possibilité de s'expliquer. S'il l'avait fait, elle lui aurait dit combien elle l'aimait et combien elle était prête à tout pour lui. Elle lui aurait expliqué les raisons pour lesquelles elle en était venue à se prostituer. S'il l'eût vraiment aimée, il aurait fait fi de ses actes passés. Son ancienne vie n'aurait pas dû peser dans la balance. Paul Dumas, l'homme qu'elle avait aimé autrefois, ne valait finalement

pas grand-chose. Il n'était pas comme Martin. Ce cher Martin, quel homme bon ! Laura décida de ne pas parler de sa rencontre avec Paul à celui-ci. Inutile de l'inquiéter. Paul retournerait d'où il venait et elle n'entendrait plus parler de lui. De plus, Gamine n'aurait pas à connaître ce père indigne qui les avait abandonnées. En revanche, elle mettrait Mathilde dans la confidence, car elle avait besoin de ses sages conseils. Après tout, sa grand-mère n'était-elle pas sa seule amie et confidente ? Laura se demandait quelle serait sa réaction lorsqu'elle apprendrait que l'ex-curé Dumas se trouvait dans la région. Mathilde aurait bien du mal à l'appeler monsieur Dumas après l'avoir appelé si longtemps monsieur le curé.

Dans la résidence de monsieur Dumas, Maria s'étirait langoureusement sous les draps de satin ivoire. La veille au soir, Paul était malheureusement rentré bredouille de Saint-Raymond-de-la-Tour, et ce matin-là, il avait convenu de parler à son père. Maria se doutait bien que son beau-père serait mécontent d'apprendre que Laura Legendre avait refusé à son fils le droit de rencontrer sa fille. Déjà, sa belle-mère Florentine, levée au petit matin, virevoltait dans toute la maison comme un insecte pris dans un bocal. La pauvre craignait qu'une dispute éclate entre son fils et son mari que la maladie avait rendu hargneux. Elle avait assuré à Paul que son père avait ce trait de caractère depuis qu'il était entré dans les Ordres et que c'est elle qui en avait fait les frais.

Paul était revenu expressément de Rome parce que sa mère lui avait écrit que son père, gravement malade, souhaitait sa présence à la maison. Sans hésiter une seconde, il avait pris l'avion avec sa femme pour gagner Montréal. Inquiets, les deux s'étaient précipités à la maison familiale sitôt l'avion atterri. Dès leur arrivée, Florentine les prit à part pour leur annoncer la terrible nouvelle. Le père de Paul souffrait d'un cancer des os. « Combien de temps lui reste-t-il à vivre ? » avait demandé Paul. Ce à quoi Florentine, en larmes, avait répondu que le médecin ne s'était pas réellement prononcé, alléguant qu'avec la chimiothérapie, il pourrait vivre encore quelques années. Tout dépendait de la façon dont le cancer évoluerait.

Maria repoussa les draps et se leva d'un bond. Se dirigeant vers la salle de bain contiguë à leur chambre, elle ouvrit les robinets de la

douche et ôta sa chemise de nuit. Toute nue, elle se glissa sous le jet d'eau. En posant une main sur son ventre, elle se rappela à quel point Paul avait été déçu lorsqu'elle lui avait annoncé, deux mois plus tôt, qu'elle était stérile. Bien entendu, ce dernier lui avait parlé de Laura, cette femme qu'il avait autrefois aimée et qui avait eu un enfant de lui. Sachant cela, Maria comptait faire tout en son pouvoir pour que son mari puisse voir sa fille. Qui sait, peut-être qu'il pourrait même en obtenir la garde ? Avec tout son argent, monsieur Dumas était certes en mesure de déployer tous ses avocats dans cette affaire. Sortant de la douche, Maria attrapa un drap de bain dans la lingerie et passa ensuite dans la chambre pour s'habiller. Des voix lui parvenant du salon laissaient présager que monsieur Dumas était dans une colère noire.

— Tu n'es qu'un incapable ! Comment peux-tu laisser cette femme décider toute seule du bien-être de ma petite-fille ?

— Parce que cette petite-fille, tu l'as autrefois rejetée.

— Les choses ont changé. Je vais mourir sans héritier puisque ta femme est stérile. Cette enfant est ma seule héritière et je veux que tu me la ramènes ici. J'espère m'être bien fait comprendre ! rugit monsieur Dumas.

— Mais je n'ai aucun droit sur elle. Elle ne sait même pas que j'existe. Je ne peux pas débarquer dans sa vie et tout bouleverser, argumenta Paul.

— Arrange-toi pour me ramener cette enfant ici. Sinon, j'irai la chercher moi-même. Et ensuite, nous changerons ce prénom ridicule.

La rage au cœur, Paul se retira dans ses appartements. Si son père savait pourquoi sa petite-fille s'appelait ainsi, il n'en reviendrait tout simplement pas. Il n'aurait jamais dû revenir dans cette maison. Son père n'était qu'un vieux fou ! Comme allait-il procéder pour convaincre Laura de le laisser voir sa fille ? Encore plus, de l'amener ici. Elle avait été particulièrement explicite lorsqu'il l'avait rencontrée dans le salon du presbytère. Et il méritait sa rancœur, il en était parfaitement conscient. Jamais il ne pourrait réparer le mal qu'il lui avait fait. De plus, revenir à Saint-Raymond-de-la-Tour, c'était retourner le couteau dans la plaie.

Laura ne cessait de remettre ses décisions en question. Avait-elle bien fait de ne pas dire à Gamine que Martin n'était pas son

véritable père ? Il y a longtemps, elle avait pris sa fille sur ses genoux et s'apprêtait à lui révéler la vérité, mais rentré au même moment, Martin s'y était farouchement opposé. Elle avait donc renoncé. Le temps avait passé et elle n'avait plus jamais osé aborder le sujet avec Gamine, craignant sa réaction. Aujourd'hui, en y repensant, elle considérerait que ce fut une grave erreur de ne pas l'avoir fait.

— À quoi penses-tu, maman ? lui demanda Gamine alors qu'elle lisait tranquillement dans un coin de la cuisine.

— À rien, ma chérie, mentit Laura, qui ne voulait pas lui avouer qu'elle s'inquiétait pour son avenir.

— Tu as l'air contrariée.

— Tu t'imagines des choses.

— Vraiment, tu me dis la vérité ?

— Mais oui, assura Laura en détournant le regard.

— D'accord, je veux bien te croire. Tu sais la maladie dont nous avons parlé récemment... Eh bien, il y a le père d'une fille dans ma classe qui en souffre.

— Tu parles du cancer ? s'étonna Laura.

— Oui.

— C'est affreux !

— Oui, la fille dit que le médecin a annoncé à son père qu'il allait mourir... comme ça, toute d'une traite.

— C'est inhumain ! Pauvre lui !

— Oui, elle ne sait plus quoi dire à son père tellement elle est mal à l'aise en sa présence.

— Ce n'est vraiment pas drôle.

— J'espère que papa, grand-mère et toi n'aurez jamais cette terrible maladie.

— Mais non, voyons... c'est une maladie plutôt rare. C'est le premier cas, ici, à Saint-Raymond-de-la-Tour.

Ce jour-là, dès le souper terminé, Martin avait promis une surprise aux trois femmes de sa vie. Fébrile, Gamine aida à la préparation du repas, alors que Mathilde faisait un petit somme dans sa berçante. Le vieux Ti-Gris ronronnait d'un plaisir gourmand à l'odeur du poisson que Laura faisait frire. Puis Martin arriva enfin du travail, avec une boîte dans les bras. « Tiens donc, se dit Laura, il a encore acheté un truc pour la maison ». Mathilde n'appréciera certainement pas. Bien qu'elle fut reconnaissante envers Martin pour la télévision dotée d'une télécommande à distance et le téléphone sans fil, elle désapprouvait

la technologie, qui évoluait trop rapidement pour elle. Plus Martin remplissait la maison de gadgets, plus elle se sentait perdue.

— Oh ! Qu'est-ce que c'est, papa ? demanda Gamine, surexcitée.

— C'est un magnétoscope.

— À quoi ça sert ?

— À visionner des films. Tu vois, j'ai loué des films et acheté du pop-corn. Ce sera comme au cinéma.

— Fantastique ! s'écria Gamine en applaudissant très fort.

— C'est quoi encore, ça ? s'enquit Mathilde, suspicieuse, après s'être réveillée de mauvaise humeur.

— Un magnétoscope. C'est pour regarder des films, répondit Gamine, toujours aussi surexcitée.

— Je n'ai pas besoin de machins que je n'arrive pas à faire fonctionner. La dernière fois, ton père a rapporté un lave-vaisselle. Voir si ç'a du bon sens de pas être capable de laver sa vaisselle.

— Grand-mère... s'il te plaît, je veux qu'on le garde, supplia la petite.

— À quoi ça sert, Martin, de gaspiller ton argent dans des stupidités pareilles. Dans quelques années, ton truc va être démodé pis y va te falloir autre chose. Je te le dis, moé.

— Mais en attendant, Mathilde, répliqua Martin, c'est la seule chose qui nous permet de visionner des films à la maison.

Avec Laura et Gamine derrière lui, Martin remporta facilement la victoire contre Mathilde, qui accepta tout de même de regarder un film après le souper. Après tout, se dit-elle, il s'agissait d'une façon agréable de passer le temps. Tandis qu'ils étaient tous occupés à regarder le film, Laura repensa à Paul. Elle se demandait à quoi pouvait bien ressembler Maria. Elle était prête à parier qu'elle devait être blonde avec un teint de pêche. En y réfléchissant bien, elle aurait dû demander à Paul de quelle maladie son père souffrait. Il était vrai qu'elle ne lui avait pas laissé le temps de s'exprimer. Elle avait fait montre d'un manque total de savoir-vivre. Elle reporta son attention sur le film et ne pensa plus à Paul de toute la soirée. Il ne méritait pas qu'elle pense à lui.

Le mercredi suivant, Laura nettoyait la cuisinière électrique lorsqu'elle entendit Père Hubert s'approcher d'elle. Elle abandonna son linge à récurer, lava ses mains et lui demanda s'il voulait quelque chose. Le curé lui répondit qu'il désirait savoir si elle avait pris une décision au sujet du père de son enfant.

— Je l'ai envoyé promener, lui répondit-elle en s'attendant à lire de la désapprobation sur son visage.

— Je m'en doutais un peu, signifia Père Hubert avec un clin d'œil.

— Pensez-vous que je n'aurais pas dû ?

— C'est à vous seule de décider, Laura.

— Oui. Seulement, vous n'approuvez pas.

— Et si, dans quelques années, votre fille finit par apprendre la vérité au sujet de Martin ?

— Comme elle l'aime vraiment beaucoup, je ne crois pas que cela changerait les choses entre eux.

— Mais si elle apprenait que son père a voulu faire sa connaissance et que vous vous y êtes opposée ?

— Là, je n'en sais rien. J'avoue ne pas avoir pensé à une telle éventualité.

— Vous voyez, Laura, les décisions que vous prenez maintenant auront un impact sur le futur. C'est pourquoi il ne faut jamais rien prendre à la légère, conclut Père Hubert.

Laura dut admettre que ce dernier avait entièrement raison. Elle devait réfléchir plus sérieusement à la demande de Paul. Sinon, un jour ou l'autre, tout risquait de lui éclater en plein visage.

Ce matin-là, après que Laura lui eut annoncé qu'elle souhaitait l'entretenir de quelque chose, Martin se demandait bien de quoi il pouvait s'agir. Avait-il fait quelque chose qui lui avait déplu ? À moins que ce ne soit au sujet de leur fille ? Peut-être avait-elle eu de mauvaises notes en classe. Non, ce devait être plus important que cela. Il appuya sur l'accélérateur, désireux de rentrer au plus vite. Soudain, une idée surgit dans sa tête. Laura voulait peut-être lui dire qu'elle avait décidé de révéler à Gamine qui était son vrai père. Dès son arrivée, il se précipita dans la maison. Sa femme n'étant pas encore revenue du travail, il n'y trouva que Mathilde, qui coupait des carottes pour le souper.

— Où est Gamine ? demanda-t-il.

— Dans sa chambre. Elle y fait ses devoirs comme tous les soirs, répondit Mathilde en lui lançant un regard inquisiteur.

Or, Martin n'avait pas envie de commencer à raconter à Mathilde ce qui l'inquiétait. D'autant plus que sa fille risquait de surprendre leur conversation. Il ouvrit le réfrigérateur et se prit une bière en attendant le souper. Finalement, Laura arriva, se gara près de la voiture de son époux et entra dans la maison.

— Puisque le repas n'est pas prêt, grand-maman, dit-elle aussitôt, Martin et moi allons discuter dehors.

— Tu veux me parler de Gamine, c'est ça, hein ? interrogea Martin une fois à l'extérieur.

— Oui. Il faut que nous lui disions que tu n'es pas son père. Nous risquons d'avoir de sérieux problèmes, plus tard, si nous nous taisons.

— Si nous lui avouons que je ne suis pas son père, elle voudra rencontrer Paul. Et qui sait, ensuite, si elle ne voudra pas nous quitter pour partir vivre avec lui ?

— Tu crains surtout qu'elle t'abandonne. Tu ne dois pas avoir peur. Tu seras toujours son père.

— Je ne veux pas, s'entêta Martin.

— Nous devons y mettre du nôtre. Père Hubert craint que les choses tournent mal.

— Pourquoi les choses tourneraient mal ?

—Le père de Paul Dumas est assez riche pour acheter Saint-Raymond-de-la-Tour à lui tout seul. Alors, tu comprends que s'il nous envoie ses avocats, nous ne pourrons pas nous défendre.

—Il est si riche que ça ?

—À tel point que Père Hubert croit que nous devrions accepter de laisser Paul voir sa fille. Les choses pourraient être encore pires, tu sais...

—Comme quoi ?

—Paul pourrait très bien nous retirer la garde de Gamine.

—Voyons, on ne peut pas enlever un enfant à sa mère ! Il t'a abandonnée alors que tu étais enceinte. Aucun juge ne te retirera la garde de ta fille.

—Père Hubert dit qu'Yves Dumas, le père de Paul, a de nombreux avocats à son service. Et à cause de ce que j'ai fait autrefois, ils pourraient très bien obtenir gain de cause.

—Tu crois que Gamine pourrait aimer un grand-père de ce genre ?

—C'est son grand-père. C'est à elle de décider si elle l'aime ou pas.

—Je crois qu'elle est trop jeune pour comprendre, poursuivit Martin, qui refusait de perdre sa fille.

—Dans un mois, elle aura onze ans. Elle est assez grande pour comprendre.

—Elle ne m'aimera plus.

—C'est moi qu'elle n'aimera plus pour ne pas lui avoir dit la vérité avant.

—Je te laisse le lui dire. Moi, j'en suis incapable, laissa entendre Martin en s'en allant la tête basse.

Ce soir-là, après que tout le monde eut fini de manger, Laura demanda à Gamine de l'accompagner pour une petite promenade, précisant qu'elle souhaitait l'entretenir de quelque chose d'important. Lui prenant la main, elle l'entraîna un peu plus loin sur la route. Elles marchaient déjà depuis un quart d'heure quand pour rompre le silence, Laura demanda à sa fille si elle avait bien fait ses devoirs.

—Bien sûr que oui. Tu ne m'as pas fait venir jusqu'ici pour me demander ça ?

—Non. Je dois te dire une chose très difficile.

—Tu as un cancer ? s'affola Gamine.

—Mais non. Personne n'est malade. Il ne s'agit pas de cela.

—Alors qu'est-ce qu'il y a ?

—C'est au sujet de ton père et de toi... Je dois te dire... Que...

—Lâche le morceau, maman. Après, tu te sentiras mieux.

—Martin n'est pas ton vrai père, lança d'un trait Laura.

—Ha ! Ha ! Ha ! Tu m'as bien eue, ricana Gamine en se tapant sur la cuisse.

Mal à l'aise, Laura garda le silence. Après avoir ri un bon coup, Gamine redevint sérieuse, réalisant que sa mère ne badinait pas.

—Quoi ? Ce n'est pas une blague ? demanda-t-elle en blêmissant.

—Non, Gamine ce n'est pas une plaisanterie. C'est la stricte vérité.

—Je ne te crois pas ! hurla Gamine qui courut jusqu'à la maison pour aller s'enfermer dans sa chambre.

—Gamine ! Reviens tout de suite ! cria Laura.

Laura suivit sa fille et monta l'escalier à la course. Mais en haut, la fillette s'était enfermée et refusait d'ouvrir.

—Va-t'en ! cria-t-elle à travers la porte. Je ne veux plus jamais te voir ! Tu n'es qu'une menteuse, et papa aussi !

—Ouvre la porte, s'il te plaît. Nous devons parler calmement, la supplia Laura.

—Je te déteste !

Laura s'accroupit sur le sol et donna libre cours à ses larmes, qui inondèrent son visage. Martin la rejoignit, l'aida à se relever et l'entraîna en bas tout en lui conseillant de laisser à Gamine le temps de digérer l'information. Après tout, cela devait être un énorme choc pour elle. Il lui fallait du temps pour se calmer. Petit à petit, elle finirait bien par accepter la nouvelle. Il s'agissait de ne pas la brusquer.

La *shop* d'Antoine Harvey sentait bon la sciure de bois. Le maître des lieux s'entendait à merveille avec Luc Dupré, lequel avait beaucoup de talent. Ensemble, ils fabriquaient des meubles de bonne qualité, que ce soit des mobiliers de chambre à coucher, des meubles de cuisine, des vanités ou des armoires de cuisine. L'usine d'ébénisterie était suffisamment grande pour y entreposer leurs œuvres, le temps que les nouveaux propriétaires en prennent possession. Luc aimait beaucoup l'odeur qui s'échappait de cet endroit. Parfois, Denise, la femme d'Antoine, les rejoignait avec son chien, prétextant qu'elle

en avait marre de rester toute seule à la maison. Attachant son chien qu'elle prénommait Bijou, elle s'activait souvent sur la sableuse. Son mari devait reconnaître qu'elle savait y faire. Très appréciés, les meubles de ce dernier étaient vendus partout dans la province. Les affaires étaient si bonnes, qu'il se disait que si les choses se poursuivaient ainsi, il lui faudrait bientôt agrandir et engager plus de personnel. Finalement, c'était une bonne chose que le jeune Dupré soit venu travailler pour lui. Il était très satisfait de lui, sans compter que Luc semblait heureux de faire ce travail. Il arrivait toujours tôt le matin, avant même l'ouverture des portes, et repartait le plus tard possible. Souvent, Antoine devait le jeter dehors tant il était absorbé par ses créations. Ce jeune avait de plus du génie pour créer des meubles ultramodernes. À l'occasion, sa mère, Ida passait le voir à la *shop* pour lui apporter de quoi manger, faire la pause-café ou placoter avec Denise. Il arrivait aussi que Dominique et Éric viennent donner un coup de main lorsqu'il y avait plusieurs articles à charger dans le camion. Antoine les trouvait gentils et très respectueux. Ces enfants-là avaient beaucoup souffert, par le passé, c'était indéniable. Mais qui n'avait jamais souffert ?

Un jour, Denise proposa de tous les inviter la maison. Approuvant l'idée, Antoine s'offrit même pour aider à préparer le repas. Or, comme sa femme avait acheté des homards et des crevettes, il n'eut pas à le faire. Soulagé, il se servit un Brandy qu'il sirota en attendant leurs visiteurs. Luc arriva bientôt avec sa mère et ses frères, ses sœurs n'ayant pu se libérer de leur travail. Antoine leur ouvrit la porte et les invita à passer au salon. Tandis qu'il leur servait à boire, Ida admirait la maison judicieusement décorée par Denise. Revenant de la cuisine, celle-ci leur souhaita la bienvenue et se mit à discuter de décoration avec Ida. Antoine et Luc, comme toujours, planifiaient la journée du lendemain, alors que Dominique et Éric semblaient trouver le temps long. Puis Denise donna enfin le signal pour passer à la salle à manger. Bonne chose, car les garçons mouraient de faim, eux qui n'étaient pas habitués à manger aussi tard. Quelle surprise fut la leur lorsqu'ils découvrirent du homard dans leur assiette ! Un peu gêné, personne n'osait y toucher. Pendant qu'Ida regardait comment Denise s'y prenait avec son crustacé, Éric et Dominique riaient sous cape de leur infortune. Comme Luc les toisait du regard, leurs fous rires moururent instantanément. Les gros yeux de leur frère avaient suffi à leur donner la frousse. Ayant fini par comprendre ce qui n'allait pas,

Denise leur montra comment déguster leur fruit de mer. Un véritable festin pour Luc, qui adorait ce genre de mets. De leur côté, Ida et les garçons ne laissaient rien paraître de leur dégoût envers cette chose monstrueuse qu'ils devaient avaler. Le repas principal terminé, Denise leur servit une crème brûlée au caramel en guise de dessert, laquelle fit sensation auprès des convives. Par la suite, Antoine entraîna les garçons à l'extérieur, laissant les femmes s'occuper de la vaisselle.

— Luc est vraiment un garçon bien, dit Denise à Ida.

— Oui. Je m'étonne encore que la prison n'ait pas laissé chez lui des mauvais penchants... comme la drogue, par exemple.

— Il faut croire que c'est un garçon fort de caractère pour résister à l'emprise de la drogue, surtout dans un endroit comme la prison. En tout cas, Antoine l'aime beaucoup.

— Luc aime également beaucoup votre mari. Il est comme le père qu'il n'a pas eu.

— Et si nous allions retrouver les hommes dehors? proposa Denise en finissant de remplir le lave-vaisselle.

— Bien sûr. Allons-y.

Ida et Denise ne tardèrent pas à retrouver les hommes derrière la maison, qu'elles surprisent en train de discuter de sport et de politique. En fait, Luc et ses frères ne faisaient qu'écouter les propos d'Antoine, leurs opinions en ces matières n'étant pas encore formées. C'est pourquoi ils trouvaient important d'écouter les idées de monsieur Harvey qui s'avérait avoir un excellent jugement. Montrant des signes de fatigue, Ida informa les garçons qu'il était temps de rentrer. Luc et sa famille remercièrent leurs hôtes et reprirent la route dans la Toyota flambant neuve que Luc avait achetée un mois plus tôt. Ida était très fière de se pavaner à l'intérieur de cette belle voiture qui rutilait de partout et qui sentait bon le cuir.

Simone Langevin n'en revenait pas. Guettant le voisinage par la fenêtre, elle avait vu les Dupré s'amener chez Antoine Harvey. Ils étaient même restés à souper. En plus, le fils criminel d'Ida Dupré se baladait au volant d'une voiture toute neuve.

— Non, mais... ça s'est-ce du monde de même! Ce vaurien ne devrait pas avoir de permis.

Les Harvey avaient reçu ces parias à souper alors qu'elle-même n'avait jamais eu la moindre invitation de leur part. « Ça s'passera pas de même! » se promit-elle, outragée. Dès le lendemain, elle irait en référer au Père Hubert, qui devrait lui expliquer pourquoi une bonne

chrétienne comme elle n'avait jamais été invitée chez Antoine Harvey, alors qu'un prisonnier et sa famille y étaient les bienvenus. N'y avait-il donc plus de respect pour les bonnes gens, ceux qui ne s'égarèrent point du chemin ?

Le lendemain matin, toujours en beau fusil, la vieille fille frappa à la porte du presbytère et y entra avant même que Laura ne l'ait invité à le faire. Après quoi, elle se précipita à l'intérieur. « Cette salope de Laura travaille encore au presbytère », rumina-t-elle dans son for intérieur. Ça aussi, c'était une aberration.

— Je veux voir le père Hubert, lança-t-elle.

— Avez-vous pris rendez-vous ?

— Ben, voyons ! Comme si y'avait autre chose à faire, à part de recevoir ses paroissiens et de lire sa bible ! répliqua Simone avec dédain.

Sans dire un mot, Laura alla frapper à la porte du bureau de son employeur.

— Il y a quelqu'un qui souhaite vous voir, Père Hubert.

— Qui donc ?

— Simone Langevin.

— Pour l'amour du ciel ! Que veut-elle, cette fois-ci ?

— Elle ne m'a pas fait connaître le but de sa visite. Mais elle est furibonde.

— Bon. Je vais voir de ce pas ce que veut cette sorcière.

Puis le curé se dirigea dans le salon. Simone, qui avait déjà pris ses aises, se leva dès qu'elle le vit. Lorsqu'elle se fit demander ce qu'elle venait faire au presbytère si tôt en matinée, elle répondit :

— J'ai vu le criminel et sa famille passer la soirée chez Antoine Harvey pas plus tard qu'hier.

— Et alors ? demanda le prêtre sans trop savoir où elle voulait en venir.

— Comment des bons chrétiens qui vont à la messe tous les dimanches peuvent-ils inviter des criminels et des gens excommuniés dans leur propre maison ?

— Madame Langevin, cela ne vous concerne en rien.

— Vous vous trompez, monsieur le curé. Notre Église doit être protégée contre ces gens-là. Vous devriez rappeler à l'ordre Antoine Harvey et sa femme.

— Si vous cessiez d'écornifler ce qui se passe ailleurs et que vous vous occupiez un peu plus de vos affaires... Voilà qui protégerait notre Église et la ferait grandir.

— Oh ! Comment osez-vous ? s'offusqua Simone, scandalisée, avant de quitter brusquement le presbytère en claquant la porte derrière elle.

Père Hubert jeta un coup d'œil par la fenêtre pour voir Simone rentrer chez elle la queue entre les jambes. Après quoi, il retourna s'enfermer dans son bureau jusqu'à ce que Laura l'appelle pour le dîner.

— Hum ! Ça sent bon. Qu'est-ce que c'est ?

— Une quiche au thon.

— Ça semble délicieux. Dites-moi, Laura, avez-vous pris une décision au sujet de votre fille ?

— Oui, nous lui avons dit la vérité. Hélas, elle m'en veut beaucoup de ne lui avoir rien dit avant.

— Lui avez-vous expliqué qu'il vous fallait d'abord attendre qu'elle soit en âge de bien comprendre la situation ?

— Je n'en ai pas vraiment eu le temps, répondit Laura. Elle a fui dès que je lui ai dit que Martin n'était pas son père et depuis, elle ne veut plus m'adresser la parole.

— Ne vous inquiétez pas, elle reviendra vers vous. Vous verrez.

— J'espère que vous avez raison.

Quand Gamine s'était enfermée dans sa chambre, sa vie venait de s'écrouler. Elle s'était jetée sur son lit pour pleurer toutes les larmes de son corps. Elle en voulait à sa mère pour lui avoir menti et à son père pour avoir endossé ce mensonge épouvantable. Puis, progressivement, elle s'était imaginé son vrai père. Comme tous les enfants de son âge, elle se le représentait parfois en héros légendaire vivant dans un pays imaginaire et parfois, en un agent secret ressemblant à James Bond. Peut-être même était-il le garde du corps du Président des États-Unis d'Amérique. Pourquoi pas ? Ce n'était pas impossible. La tête posée sur son oreiller, la fillette s'était inventé toutes sortes de scénarios, plus farfelus les uns que les autres. Souvent, elle s'imaginait que son père biologique était un archéologue parti à l'aventure dans des contrées lointaines ou encore, un professeur de littérature enseignant dans un

collège. Et s'il était un trafiquant de drogue? «Oh non! Pas ça!» s'était-elle exclamée en fermant les yeux. Puis elle en vint à penser qu'elle devrait demander à sa mère de lui raconter tout ce qu'elle savait sur son nouveau père. Sinon, son imagination ne connaîtrait pas de répit. «Pauvre papa, se dit-elle. Lui aussi doit avoir du chagrin. Eh bien, ça lui apprendra à me mentir!»

Finalement, quelques jours plus tard, elle décida de cesser de boudier dans son coin. Elle était avide de tout savoir sur son père biologique. Quand Mathilde s'installa au salon pour écouter *Dallas*, une série américaine diffusée à la télévision, la jeune fille en profita pour demander à sa mère si elles pouvaient discuter.

— Bien sûr, ma chérie. De quoi veux-tu que nous parlions? s'enquit Laura en retenant son souffle.

— Si je pose des questions sur mon vrai père, crois-tu que cela fera de la peine à papa?

— C'est possible. Mais tu as le droit de tout savoir sur ton vrai père. C'est cela le plus important, lui expliqua Laura.

— Parle-moi de lui.

— Que veux-tu savoir?

— Pourquoi il nous a abandonnées?

— Disons qu'il n'avait pas vraiment le choix.

«Hum... ma théorie voulant que mon père soit un agent secret tient la route», se dit Gamine.

— Toi, tu l'aimais? reprit-elle.

— Oui. Vraiment beaucoup, répondit Laura avec un sourire nostalgique. D'autres questions?

— Non, pas pour le moment, se contenta de répondre Gamine, craignant que sa mère ne détruise l'image qu'elle se faisait de son père.

Puis elle monta dans sa chambre pour réfléchir à tête reposée. Si sa mère avait été amoureuse de son père, il était normal qu'ils aient fait un bébé. Ensuite, son père avait dû la quitter pour quelques raisons obscures puisque sa mère lui avait dit qu'il n'avait pas eu le choix de le faire. Elle constata qu'elle ne savait pas grand-chose sur le passé de sa mère, mis à part que Mélinda l'avait abandonnée alors qu'elle n'était encore qu'un bébé. Elle savait aussi que Mathilde avait ensuite pris soin d'elle, mais après, l'histoire de sa mère restait vague. Elle savait que celle-ci avait déjà été mariée, qu'elle avait habité Montréal et que son époux était décédé d'une pneumonie. Dans ce cas, à quel moment

sa mère avait-elle rencontré son père ? Et Martin ? Décidément, sa famille avait quelques secrets. Elle se dit que le moment venu, elle finirait bien par tout savoir.

Comme quelqu'un frappait à la porte de sa chambre, elle se leva pour ouvrir. Son papa, une marguerite à la main, lui souriait derrière la porte.

— Tu m'aimes toujours ? demanda-t-il, penaud.

— Je t'en veux de m'avoir menti, répondit-elle en croisant les bras sur sa poitrine.

— Ma chérie, on ne voulait pas te faire de mal. On voulait juste te protéger en ne te disant rien.

— Maintenant, je ne suis plus une petite fille. Vous pouvez tout me dire.

— C'est à ta mère de le faire mon cœur. Pas à moi.

— Je sais. Mais pas maintenant. Je ne suis pas tout à fait prête.

— Comme tu voudras.

Martin descendit l'escalier et se dirigea vers la table où Laura l'attendait. Il lui saisit la main, l'embrassa, et lorsque leurs regards se croisèrent, il lut dans le sien tellement d'inquiétude, qu'il aurait aimé faire disparaître tous ses soucis comme par magie. Mais, il n'était qu'un homme. Pas un magicien. Un homme toujours épris de sa femme et qui craignait de la perdre.

— J'ai peur, Martin, confessa Laura en se blottissant dans ses bras.

— Il ne faut pas avoir peur. Je suis là.

— Crois-tu qu'elle me pardonnera quand elle saura qui est son père et qui je suis ?

— Qui tu étais ? Bien sûr qu'elle te pardonnera. Elle t'aime.

— J'espère que tu as raison. Parfois, l'amour ne suffit pas.

Plus tard, Laura rejoignit Mathilde au salon, alors que celle-ci dormait dans son fauteuil. Bien que Martin voulait la rassurer, Laura pensa que rien ne laissait supposer que sa fille lui pardonnerait son passé. Il était même certain que sa relation avec elle risquait d'être gravement altérée. Lasse, elle aida Mathilde à se lever et l'emmena dans sa chambre à coucher. Une fois là, elle l'aida à se déshabiller et à se mettre au lit. Avant de quitter sa chambre, elle l'embrassa très fort et la remercia de l'avoir prise sous son aile quand sa mère l'avait abandonnée. Elle pensa aussi au Père Hubert. Celui-ci avait eu raison lorsqu'il lui avait dit que sa fille viendrait à elle. Elle lui avait posé très

peu de questions, certes, mais c'était un début. Gamine allait se laisser gagner par la curiosité et finirait par se faire à l'idée que Martin n'était pas son père. Mais quelle importance pouvait avoir Paul Dumas, pour elle ? C'était Martin qui avait pansé ses éraflures, qui avait consolé ses chagrins et qui lui avait raconté des histoires de dragons après l'avoir mise au lit.

Denise avait beaucoup aimé recevoir la famille Dupré. Cela l'avait sortie de son quotidien. Depuis que Lucie vivait à l'extérieur, il n'y avait pas beaucoup de réjouissances à la maison. Pour tout dire, il n'y en avait pas du tout. Antoine passait tout son temps dans sa *shop* et quand il était là, c'était pour ronfler sur le divan. La pauvre femme ne savait plus comment tromper sa solitude. Après qu'elle ait parlé à son mari de ce sentiment qui la tuait à petit feu, celui-ci avait fait quelques efforts pour ne plus s'endormir en sa présence. Mais cela n'avait pas duré. Aussi, Denise s'était vite retrouvée à veiller seule avec son téléviseur. Par la suite, Antoine lui avait acheté Bijou pour lui tenir compagnie. Seulement, devenu un chien adulte, ce dernier passait une bonne partie de la journée couché sur son coussin. Par chance, elle avait eu la brillante idée de se rendre à la *shop* d'Antoine et d'y trouver quelque chose à faire. Un jour, son époux lui avait montré à se servir de la sableuse, et elle avait vite compris comment sabler toutes les essences de bois. Depuis, elle allait quotidiennement retrouver les hommes pour les seconder dans leur travail. Puis un jour, elle s'aperçut qu'elle n'y allait pas pour le plaisir de travailler avec le bois, mais pour Luc. Denise, la femme d'Antoine Harvey, âgée de quarante-cinq ans, était tombée amoureuse du fils d'Ida Dupré.

Les habitants de Saint-Raymond-de-la-Tour menaient leur vie paisiblement, évitant de faire le moindre faux pas qui pourrait donner à Simone Langevin d'autres motifs pour grappiller. Par le biais du Père Hubert, Paul Dumas avait réclamé une seconde rencontre avec Laura Legendre. Sur les bons conseils du prêtre, celle-ci accepta de le revoir entre les murs du presbytère, loin des regards indiscrets. La situation commençait à l'inquiéter sérieusement. Si Paul récidivait, c'était de mauvais augure. Il aurait très bien pu ne jamais revenir et les laisser vivre en paix. Qu'est-ce qui le poussait à vouloir connaître sa fille à tout prix, alors qu'auparavant, il n'avait jamais montré le moindre signe d'intérêt envers elle ? La situation était pour le moins ambiguë et Laura avait envie de savoir ce qui se cachait derrière tout ça.

Assise dans le salon, un livre à la main pour se donner contenance, elle attendait patiemment l'arrivée de son ancien amant. Elle se demandait si cette fois-ci, Maria l'accompagnerait. Elle aurait bien aimé que Martin soit là. Sa présence aurait certainement calmé ses nerfs sur le point de craquer. Seule, elle se sentait sans défense devant l'homme qu'elle avait tant aimé autrefois. Peut-être allait-elle l'invectiver de bêtises et qu'il retournerait chez lui sans demander son reste. « Voyons, se dit-elle, jamais je ne ferais une chose pareille ». Déjà qu'elle avait tellement regretté tout ce qu'elle lui avait dit la dernière fois. Elle savait bien qu'il n'était pas responsable des drames survenus à Saint-Raymond-de-la-Tour. Mais le laisser le penser avait été pour elle une petite vengeance. Comme il avait été prêtre, il pouvait très bien se donner l'absolution s'il se sentait responsable. Il avait sûrement dû le faire lors de la conception de Gamine. Ainsi, avec trois *Je vous salue Marie* et un *Notre Père*, il avait été exempté de ses fautes. C'était pour cette raison que pendant dix années, il avait oublié qu'il avait un enfant quelque part. Aujourd'hui, sa mémoire lui revenait et il voulait connaître sa fille. Pourquoi donc ne faisait-il pas un enfant avec Maria ? De cette façon, il pourrait les laisser en paix une bonne fois pour toutes.

— Bonjour, Laura.

— Oh ! Paul... je ne t'ai pas entendu arriver, répondit-elle en sursautant. J'étais perdue dans mes pensées.

— J'ai bien vu que tu étais ailleurs.

— S'il te plaît, allons direct au but.

— Mon père est atteint d'un cancer des os, commença Paul.

— J'en suis désolée.

— Et il souhaite rencontrer sa petite-fille. Si tu le lui permets, bien entendu.

— Et si je ne lui permettais pas, Paul, quelles seraient les conséquences ?

— J'aimerais que tu acceptes, Laura, pour le bien de tous.

— Père Hubert m'a dit que ton père était millionnaire et qu'il pourrait tout faire en son pouvoir pour obtenir la garde de ma fille. Est-ce vrai ?

— Oui, confirma Paul en baissant la tête. Et il est déterminé.

— Et tu le laisserais faire une telle chose ?

— C'est difficile, pour moi, de me battre contre lui, alors qu'il est malade. Mais je ferais tout pour qu'il ne dépasse pas les bornes.

— Pourquoi ne faites-vous pas un enfant, Maria et toi, pour qu'il laisse ma fille tranquille ?

— Maria est stérile.

— Voilà pourquoi vous vous acharnez sur ma fille, constata Laura, visiblement inquiète.

— Notre fille est sa seule héritière.

— Elle est bonne, celle-là. Ma fille, héritière d'un empire, alors que sa mère se prostituait pour vivre.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit, Laura ?

— Je l'aurais fait. Tout est arrivé si vite entre nous. Et puis, j'ai eu peur de te perdre. Mais je te jure que lorsque nous étions ensemble, je n'ai jamais couché avec un autre homme que toi. Je t'aimais tellement.

— Il y en a eu beaucoup ?

— Très peu.

— J'ai été bouleversée quand mon père m'a lancé le dossier qu'il avait monté contre toi. J'ai monté l'escalier, fait mes valises et quitté la maison pour Rome.

— Je te demande pardon. J'aurais dû te le dire.

— Cela ne change rien, le mal est fait.

— Gamine croit que tu es un genre de héros qui va sauver le monde.

— J'ai essayé, pourtant. Mais je n'y suis pas parvenu. Je n'ai fait que vous perdre toutes les deux. Es-tu heureuse avec Martin ?

—Oui, je suis heureuse et notre fille l'aime beaucoup.

—Quand pourrais-je la rencontrer ?

—Il faut d'abord qu'elle accepte de te voir, répondit Laura, évasive.

—C'est normal.

—Je vais lui parler de ta présence au village. Peut-être qu'elle sera curieuse et qu'elle voudra te connaître. Mais je ne te garantis rien.

Laura quitta le presbytère le cœur léger. Cette fois, il n'y avait eu aucune dispute entre Paul et elle et les choses s'étaient passées pour le mieux. Ils s'étaient même entendus pour que Gamine et lui se rencontrent. Son inquiétude avait été vaine. Paul ne leur voulait aucun mal. De plus, elle pourrait compter sur son appui si son père dépassait les bornes. Ainsi, sa femme Maria était stérile et Gamine représentaient l'unique héritière de l'empire d'Yves Dumas ; après Paul, bien entendu. Mais qu'est-ce que l'empire d'Yves Dumas ? À combien de millions de dollars se chiffrait-il ? Laura n'en avait pas la moindre idée et s'en fichait royalement. Sa principale préoccupation était de convaincre sa fille de rencontrer son père, qui l'attendrait durant quelques jours au presbytère. Elle gara sa voiture à sa place habituelle. Depuis le temps, la vieille Oldsmobile de Mathilde avait été remplacée par une Chevrolet. Martin était déjà rentré du boulot et avait la tête sous le capot de sa voiture. Son radiateur avait encore quelques problèmes. À l'approche de sa douce, il leva la tête et essuya ses mains avec un vieux torchon.

—Alors, ce rendez-vous, ç'a été ? s'enquit-il, inquiet.

—Il veut la voir absolument. Qu'en penses-tu ?

—Je n'aime pas ça.

—Je sais bien. Que veux-tu que nous fassions ?

—C'est à elle seule de décider. Va la voir et fais ce que tu as à faire.

Sur ces mots, Martin replongea sa tête sous le capot pour cacher son chagrin. Il était blessé de devoir partager sa fille. D'autant plus que ce père pouvait lui donner la lune. Sachant que le grand-père était un homme riche, il se sentait inférieur face à ces deux hommes d'affaires. Laura rentra dans la maison et vit Mathilde qui tentait vainement de régler l'heure sur le four micro-ondes.

—Sapristi de cochonnerie inventée pour damner les personnes âgées ! rouspéta-t-elle en apercevant sa petite fille.

—Laisse, Mathilde, je vais m'en occuper tout à l'heure. Où est Gamine?

—Elle est dans le salon.

Laura retrouva sa fille en espérant que ce qu'elle avait à lui dire trouverait le chemin de son cœur et qu'elle saurait prendre la meilleure décision pour tout le monde.

—Tu as vu mon père, n'est-ce pas ? l'interrogea celle-ci, mettant elle-même le sujet sur le tapis.

—Comment le sais-tu ?

—Tes yeux brillent comme des étoiles.

—Ah... vraiment ? Tu es sûre ? demanda Laura en rougissant légèrement.

— Certaine. A-t-il demandé à me voir ?

La question de Gamine facilitait la tâche de Laura, qui répondit :

—Oui, il aimerait te voir.

—Ça te ferait plaisir si je le voyais ?

—C'est à toi qu'il faut penser d'abord.

—Et papa, je sais bien qu'il souffre. Il désapprouvera que j'aie voir mon vrai père.

—Ce qu'il désapprouverait, c'est que tu n'écoutes pas ton cœur.

—Je veux bien le rencontrer, mais juste pour voir de quoi il a l'air. Dis-moi, maman, qu'est-ce qu'il fait dans la vie ?

—Il s'occupe des affaires de son père, je crois. Il paraît que son père, enfin... je veux dire ton grand-père, est riche. Et que ton père et toi êtes ses seuls héritiers.

Plus tard, Laura prévint Paul que sa fille était prête à le rencontrer. Elle lui recommanda toutefois de ne rien dire qui pourrait la blesser. Elle lui rappela que leur fille ignorait le fait qu'il était prêtre au moment de sa conception et qu'elle ne savait rien sur le passé de sa mère. Elle craignait que Gamine ne puisse supporter ces révélations. S'ils ne voulaient pas perdre leur enfant, mieux valait passer outre ces petits détails gênants. Paul raccrocha après l'avoir assurée qu'il ferait de son mieux. Puis, angoissé à l'idée que sa fille serait bientôt là et qu'elle risquait de ne pas l'aimer du tout, il se leva et se mit à faire les cent pas, pendant que Père Hubert dormait dans l'une des chambres à l'étage. Il ignorait pourquoi, mais il avait en horreur que celui-ci dorme dans la chambre où Laura et lui avaient fait l'amour. Enfin, la voiture de cette dernière se gara devant l'entrée. Il allait bientôt rencontrer son enfant. Dieu qu'il était anxieux ! Quand la portière de

l'automobile s'ouvrit, il la vit descendre de la voiture et saluer sa mère de la main. Celle-ci repartit en rappelant à sa fille qu'elle reviendrait dans une heure. Gamine marcha d'un pas hésitant vers le presbytère et sonna à la porte. Le cœur battant, Paul s'empressa d'ouvrir. Elle le jaugea du regard pendant quelques minutes, pendant que lui-même la regarda d'un air étonné. Elle avait une chevelure abondante et les yeux noisette de sa mère. Comme elle était jolie ! Il était déjà sous son emprise.

— Entre, dit-il, en la laissant passer.

Sans plus attendre, Gamine entra et s'installa au salon. Paul l'imita, et prit place juste en face d'elle.

— Alors, tu es mon père ? demanda-t-elle effrontément.

— Oui, je suis ton père, répondit calmement Paul sans se laisser impressionner par l'attitude de la fillette.

— Pourquoi, n'as-tu pas voulu de moi ? reprit cette dernière en le défiant du regard.

— Ce n'est pas que je n'ai pas voulu de toi, c'est qu'à l'époque, j'avais, disons... des raisons très importantes qui ont fait en sorte que je n'ai pu rester avec toi.

— Quelles raisons ? insista Gamine.

— Ces raisons sont personnelles et ne te concernent pas. Je préférerais changer de sujet. Comment te débrouilles-tu, à l'école ?

— Pas mal du tout. Même que je suis dans les premières de classe.

— C'est bien. Je suis fier de toi. Moi aussi, j'étais premier de classe.

— As-tu vraiment aimé ma mère ?

— Comme un fou. Trop, même.

— Ne t'attends pas à ce que je t'aime plus que Martin. Martin restera toujours mon papa.

— Je sais. Je ne prétends pas le remplacer, tu sais... J'espère juste que tu pourras me faire une toute petite place dans ton cœur.

— Qu'est-ce que tu fais dans la vie ? Maman dit que ton père est riche.

— Actuellement, je travaille pour ton grand-père. Et oui, il est riche.

— Et est-ce que j'ai aussi une grand-mère ? demanda Gamine qui réalisait tout à coup que sa famille s'agrandissait.

— Oui, elle s'appelle Florentine et ton grand-père, Yves.

—Et avant de travailler pour grand-père, tu étais un agent secret?

—Non, pas du tout. Où as-tu été chercher cette idée?

—Tu faisais quoi, alors, s'étonna la jeune fille, visiblement déçue.

—Tu veux vraiment le savoir? interrogea Paul en songeant à la recommandation de Laura.

Était-il préférable de dire la vérité à l'enfant ou de se taire? Il n'avait encore jamais menti à personne et ne comptait surtout pas commencer avec sa propre fille.

—Oui, puisque je te le demande.

—J'étais prêtre, finit par avouer Paul.

Gamine resta bouche bée. Avait-elle bien entendu? Avait-il vraiment dit... prêtre?

—Tu étais curé? lança-t-elle, abasourdie.

—Oui, tu as bien entendu. J'ai été prêtre dans le passé et c'est ainsi que j'ai fait la rencontre de ta mère, dont je suis tombé amoureux.

—Un prêtre! Je suis la fille d'un prêtre, s'écria Gamine, en état de choc.

—Calme-toi, je t'en prie. Je dois te parler de ton grand-père. Il est très malade. Il a un cancer et souhaite te rencontrer.

Gamine n'écoutait plus que d'une oreille distraite. Son père était prêtre. Si ses camarades de classe apprenaient ça, elle serait la risée de tout le monde. Il ne fallait surtout pas que cette histoire se sache. Comment sa mère avait-elle pu coucher avec un curé? Jamais, elle le lui pardonnerait.

—Gamine, tu ne m'écoutes pas, intervint Paul.

—Je veux rentrer chez moi.

—Très bien, consentit Paul. Mais, promets-moi de penser à ce que je viens de te dire au sujet de ton grand-père. Il a besoin de toi.

—Je te le promets.

Lorsque Gamine téléphona à sa mère, celle-ci devina, au son de sa voix, que les choses ne s'étaient pas bien passées. Elle attrapa son trousseau de clés et roula jusqu'au village. Gamine l'attendait à l'extérieur. Elle arrêta la voiture et sa fille monta sans dire un mot.

—Alors, ma chérie?

—Alors rien. Je ne veux plus jamais le voir. J'espère que c'est clair.

—Comme tu voudras.

—Comment as-tu pu faire l'amour avec un prêtre? C'est dégueulasse!

—Ne me juge pas. Je l'aimais.

—Tu l'aimais! Est-ce une raison suffisante pour te faire un curé? Bon sang, maman!

—Reste polie, jeune fille, je suis ta mère.

—J'aimerais n'avoir jamais su.

Voyant que Gamine s'était ensuite enfermée dans un mutisme, Laura jugea plus sage de ne pas insister. La petite avait besoin de temps pour assimiler cette information. Ce n'était pas évident, pour une fillette de son âge, d'apprendre que son père biologique avait auparavant été prêtre. La brusquer serait une erreur pouvant avoir de graves conséquences. Sitôt arrivée à la maison, Gamine se précipita dans sa chambre et s'y enferma, pendant que Martin et Mathilde interrogeaient Laura du regard.

—Les choses se sont mal passées? demanda Martin qui s'apprêtait à aller rejoindre sa fille.

—Non, laisse-la, l'arrêta Laura, elle a besoin de réfléchir. Elle m'en veut à mort d'avoir couché avec un prêtre.

—Un jour, elle se fera à cette idée, tenta de la rassurer Martin.

—Et qu'a-t-elle dit sur son père biologique? questionna Mathilde.

—Elle a dit qu'elle ne voulait plus jamais le revoir. Je crois que Paul n'a plus qu'à rentrer chez lui.

De son côté, Paul était très déçu de la réaction de Gamine, mais il ne lui en voulait pas. Il se disait qu'il était normal qu'elle soit secouée par le fait qu'il était prêtre au moment de sa conception. Personne n'aime être l'enfant d'un prêtre. Dès qu'elle avait su, elle avait demandé à partir. Il lui avait arraché la promesse de réfléchir à la possibilité de rencontrer son grand-père, mais il était presque certain qu'elle ne tiendrait pas parole. Elle ferait tout pour oublier son existence. Maintenant qu'il l'avait rencontrée, il ne pourrait jamais plus l'oublier. Elle était sa fille. Il avait manqué les dix premières années de sa jeune vie. Dorénavant, il ne souhaitait qu'une chose : faire partie de sa vie. Sachant que Gamine aimait beaucoup l'homme qui l'avait élevée, que ce dénommé Martin était le seul père qu'elle connaissait et qu'il avait toujours été là pour elle, il devait accepter cette réalité. Mais s'il y avait une petite chance pour qu'il fasse partie de sa vie, alors il tenait à la saisir. Aujourd'hui, il avait échoué

lamentablement. Elle avait voulu savoir la vérité, il n'avait pas pu lui mentir et cela l'avait bouleversée. Il aurait peut-être dû demander le concours de Laura pour lui annoncer qu'il avait été curé. À eux deux, ils auraient pu lui expliquer combien ils étaient amoureux jadis. Paul n'osait imaginer la réaction de l'enfant si elle avait appris pour sa mère.

Le lendemain, Gamine se dit qu'il lui fallait bien sortir de sa chambre pour aller à l'école. Elle se rendit à la salle de bain et remarqua son visage bouffi par les larmes versées durant la nuit. « Mince, se dit-elle, je ne peux pas aller à l'école comme ça ». Puis elle eut soudain l'idée de simuler un mal de ventre. Elle alla trouver Mathilde dans la cuisine et se prépara des céréales. Son père était déjà parti pour le travail et sa mère s'habillait dans sa chambre.

— Si tu ne te dépêches pas, tu vas être en retard pour l'école, la gronda Mathilde qui ne passa aucun commentaire sur ses yeux.

Elle savait bien que la petite avait pleuré durant une partie de la nuit. Si Laura l'avait écoutée, à l'époque, quand elle l'avait mise en garde contre Paul, rien de tout ceci ne serait arrivé. D'un autre côté, Gamine ne serait pas là, songea-t-elle.

— Je ne vais pas à l'école, aujourd'hui. Je crois que je suis malade, mentit la fillette.

— Tu n'as pas de fièvre, observa Mathilde après avoir posé sa main sur le front de l'enfant pour vérifier sa température.

— J'ai mal quand même, fièvre ou pas, s'entêta Gamine.

— Où as-tu mal ?

— J'ai mal au ventre.

— Si tu avais mal au ventre, tu ne t'empiffreras pas de céréales.

— J'ai trop honte d'aller à l'école, finit par avouer Gamine. Je n'irai plus jamais.

— La honte n'est pas pour toi, ma chérie. Tu n'es pas en faute.

— C'est affreux ! Comment as-tu pu laisser maman faire une chose pareille ?

— Un jour, ma chérie, tu comprendras que l'amour, c'est parfois compliqué.

— J'ai une autre grand-mère et un autre grand-père. Il paraît qu'il a un cancer et qu'il veut me voir avant de mourir.

— Je pense que c'est normal qu'ils veuillent tous te rencontrer. Après tout, tu es leur petite-fille.

— Je n'ai pas encore décidé si je vais accepter. Tout est confus dans ma tête.

— Prends le temps qu'il te faut pour y penser.

— Merci. Ça m'a fait du bien de parler avec toi.

— Retourne te coucher. Je dirai à ta mère que tu as de la fièvre, fit Mathilde avec un clin d'œil.

Depuis qu'elle avait découvert son amour pour Luc, Denise avait tenté de le réprimer. Mais plus elle essayait, plus ses sentiments devenaient forts. Elle s'était même abstenue d'aller à la *shop* pendant plusieurs jours. Mais Antoine était venu la chercher, prétextant que l'atmosphère n'était pas la même sans elle. La situation se compliquait. Elle trouvait difficile de ne pas porter son regard sur Luc. Elle savait bien qu'il s'agissait d'un amour défendu, d'autant plus qu'elle était beaucoup trop âgée pour lui. Mais cela ne l'empêchait pas de penser constamment à lui. Quand il parlait, elle buvait ses paroles comme une collégienne. Elle avait l'impression d'être de nouveau une adolescente. Il était si beau ! Quand elle en avait l'occasion, elle admirait ses grandes mains à son insu. Elle les imaginait en train de caresser son corps nu en se disant que la sensation de sentir ses doigts en elle serait euphorique. Elle était certaine qu'elle exploserait comme un feu d'artifice. Aussi, depuis qu'elle était amoureuse, elle ne souffrait plus du tout de solitude. Elle était à nouveau quelqu'un. Quelqu'un qui ne comptait plus sur la présence de sa fille pour exister ni sur celle de son mari. Jamais au grand jamais elle n'avait pensé regarder un autre homme qu'Antoine. Surtout pas un jeune homme de vingt-sept ans. Elle serait certainement damnée si elle succombait à son désir. Mais pour succomber, il aurait fallu que le fruit convoité soit réceptif à ses attentes. Or, Luc ne vivait que pour son travail. Il ne cessait de concevoir de nouveaux modèles d'armoires de cuisine, de meubles de toutes sortes et de rampes d'escalier. Malgré cela, il finirait bien, un jour, par ressentir tout l'amour qu'elle éprouvait pour lui. Il ne pouvait pas ne pas le ressentir. C'était tellement évident ! « Il finira bien par succomber », s'encouragea Denise. Même si elle était très âgée, elle paraissait beaucoup plus jeune que son âge, en plus d'être encore très jolie. Depuis quelques semaines, elle avait commencé à faire chambre à part avec Antoine. Quand elle prit cette décision, celui-ci avait certes

montré son mécontentement, mais elle lui avait tenu tête, alléguant qu'il ronflait bruyamment et qu'ils se reposeraient mieux en dormant chacun de leur côté. Quant aux relations sexuelles, il y avait belle lurette qu'elles étaient passées au second plan de leur vie de couple. Seule dans une chambre juste pour elle, Denise rêvait de Luc toutes les nuits.

Les sittelles à poitrine rousse avaient pris d'assaut la mangeoire garnie de millet que Mathilde avait accrochée à un poteau. Ces oiseaux, beaucoup moins beaux que les mésanges, étaient tout de même agréables à regarder. Depuis peu, Gamine avait pardonné à sa mère. Cette dernière l'avait convaincue que tout ce qui comptait, c'était que Paul et elle s'étaient aimés très fort avant de la concevoir. Par la suite, son père était retourné à Rome, car sa foi en Dieu était plus forte que tout. C'est pourquoi il les avait abandonnées. Pouvaient-elles rivaliser avec Jésus ? Gamine se dit que sa mère avait dû souffrir beaucoup lorsqu'il était parti. Heureusement, Mathilde et Martin avaient été là. Finalement, pensa Gamine, les choses auraient pu être pires. Elle gagnait tout de même un autre père, une grand-mère et un grand-père. En revanche, elle ne gagnait ni cousines ni cousins puisque tout comme elle, son père était enfant unique. Bien que son grand-père était atteint d'un cancer, elle n'en éprouvait pas le moindre chagrin. Aurait-elle dû ? Après tout, elle ne savait même pas à quoi il ressemblait. Il souhaitait faire sa connaissance. De nature généreuse, elle ne se voyait pas refuser une telle demande à quelqu'un qui allait mourir. Pendant un court instant, elle essaya d'imaginer la demeure de l'aïeul. Elle devait être gigantesque. Beaucoup plus grande, en tout cas, que sa petite maison à elle. Son grand-père avait sûrement un avion à lui, aussi. Et pourquoi pas un hélicoptère ? Gamine laissa son imagination débridée inventer la vie de ces gens qu'elle ne connaissait pas encore. Au fil du temps, l'idée d'accepter de les rencontrer était devenue une nécessité. Il fallait qu'elle sache de quoi ils avaient l'air. Sans compter que si ce grand-père venait à mourir, jamais elle ne se pardonnerait d'avoir refusé de le voir.

Un beau matin, donc, elle fit part de sa décision à sa mère, qui téléphona au Père Hubert pour obtenir le numéro de Paul. D'une main tremblante, elle composa ledit numéro et demanda à parler à Paul. Celui-ci étant sorti, on l'invita à laisser un message.

— Non, Merci, je rappellerai. À quelle heure l'attendez-vous ?

— Ma foi, je n'en ai pas la moindre idée.

— Dans ce cas, dites-lui de rappeler le presbytère de Saint-Raymond-de-la-Tour.

— Bien, madame, je transmettrai votre message. Au revoir.

Laura raccrocha. Voyant que Gamine, assise à ses côtés, était déçue, elle lui ébouriffa les cheveux en l'assurant que ce n'était que partie remise. Après quoi, elle la pria d'aller se préparer pour l'école, avant de courir elle aussi à sa chambre pour enfiler une robe. Elle désirait se rendre au presbytère plus tôt que prévu pour répondre à l'appel de Paul quand il téléphonerait. Dès son arrivée, elle prévint Père Hubert que Paul Dumas appellerait dans la journée et lui annonça que sa fille avait changé d'avis et qu'elle souhaitait maintenant vivement rencontrer ses grands-parents. Père Hubert était très content de la tournure des événements. Laura s'activait dans la cuisine lorsque la sonnerie stridente du téléphone retentit dans tout le presbytère.

— Presbytère de Saint-Raymond-de-la-Tour, répondit-elle, anxieuse.

— Bonjour, Laura. J'ai reçu ton message. Est-ce que tout va bien ?

— Mais oui, Paul, tout va bien. Gamine est d'accord pour rencontrer tes parents.

— Vraiment ? s'exclama Paul qui n'osait y croire. Alors, comment procéderons-nous ?

— Il est hors de question que je la laisse partir seule avec toi.

— Cette idée ne m'a jamais effleuré l'esprit. Le mieux, ce serait que vous veniez toutes les deux à la maison.

— Je ne pense pas que ton père veuille m'accueillir.

— La maladie l'a changé. Pour sa petite-fille, il est prêt à tout.

— Dans ce cas, que dirais-tu du week-end prochain ?

— D'accord. Je vais en aviser mes parents.

La fin de semaine promettait d'être déterminante pour Gamine. Tout à coup, Laura se sentit angoissée, elle qui craignait énormément les parents de Paul. Comment se comporteraient-ils envers elle ? La mère de leur petite-fille, une fille de joie. Elle soupira en songeant qu'il ne lui restait plus qu'à informer sa famille. Elle espérait que Martin approuve cette décision. Mais qu'importe. Il fallait se débarrasser une bonne fois pour toutes de cette rencontre entre Gamine et ses grands-parents paternels, histoire de retrouver une vie normale. Après, tout redeviendrait comme avant.

Mais, il fallait bien s'attendre à ce que Martin ne soit pas enchanté par cette décision. Tout avait été planifié trop vite à son goût, sans compter que Laura ne l'avait même pas consulté. Et les choses précipitées ne lui disaient rien qui vaille. Laura et Gamine risquaient

de souffrir et il ne serait pas là pour les protéger. Cette situation le mettait hors de lui. De même, il aurait préféré qu'elles logent dans un hôtel. Ainsi, il aurait pu les accompagner, en plus d'être là si jamais les choses devaient mal tourner. Paul Dumas avait intérêt à bien se tenir. Sinon, il lui mettrait son poing sur la gueule. Contrairement à Laura, Martin ne croyait pas que leur vie redeviendrait comme avant. Si les parents de Dumas étaient fortunés et qu'ils étaient dans l'impossibilité d'avoir d'autre descendant, il était prêt à parier que le vieux tenterait tout pour leur enlever leur fille. Gamine, qui était une enfant généreuse et très bien élevée, risquait de se laisser berner par ses grands-parents qui pour la séduire, lui feraient miroiter toutes leurs richesses. Quant à Mathilde, elle était convaincue que ce n'était pas une bonne idée que Gamine rencontre ses grands-parents. Ceux-ci n'ayant jamais fait partie de sa vie jusqu'à présent, elle ne voyait pas l'intérêt de changer cela. Mais évidemment, personne ne lui avait demandé son avis.

La cuisine d'Ida sentait toujours le bon pain de ménage et les crêpes. Elle aimait se lever à l'aube et cuisiner pour ses enfants. Quand ceux-ci se pointaient à table, ils dévoraient tout ce qu'elle leur avait préparé. Cela les changeait de leur enfance médiocre. Luc était toujours le premier à se lever, tandis que Dominique et Éric aimaient bien flâner au lit. Ils prenaient habituellement leur petit déjeuner à la hâte, avant de courir à toute vitesse pour attraper leur autobus. Les deux garçons étaient âgés de quinze et seize ans. L'an prochain, Dominique quitterait la région pour étudier dans un collège de Québec. Ainsi, pour la première fois, il serait séparé de son frère. Après avoir terminé de déjeuner, Sylvie et Marie embrassèrent leur mère et partirent pour l'hôpital. Voyant Luc attacher ses bottes et enfiler son blouson de jean, Ida lui dit :

— Dis à Denise que je vais passer à la *shop*, cet après-midi. Il y a longtemps que je n'y suis pas allée.

— Je n'y manquerai pas.

Luc quitta la maison, laissant à sa mère le soin de ramasser la vaisselle sale. Il roula avec sa Toyota jusqu'à l'usine d'Antoine Harvey, lequel, déjà arrivé, buvait son café dans la pièce du deuxième étage qui lui servait de bureau.

—Ah! Luc, te voilà. Viens voir ça. Ce sont des plans d'agrandissement de la *shop*.

—Vous comptez vraiment agrandir votre entreprise? interrogea Luc, intéressé.

—Croyais-tu que je ne parlais pas sérieusement quand je t'en ai touché un mot, l'autre jour?

—Non, bien sûr. Quand voulez-vous faire ça?

—Au printemps prochain, peut-être avant. Tout dépendra des prêts accordés par la banque. Tu pourrais même devenir associé, si tu le souhaites, offrit Antoine.

—Mais comment? Je n'ai pas un sou à investir. Vous savez bien que je sors de prison. De plus, j'ai la voiture à payer, répondit Luc.

—Bah, on va s'arranger. Tu vas voir, se contenta de répliquer Antoine en relisant ses plans.

Denise arriva en dégageant un parfum de rose dans l'air. Elle attacha Bijou et monta au second retrouver les hommes.

—Fainéants! Je vous y prends, les taquina-t-elle.

—Denise, je vais faire de Luc mon associé. Qu'en penses-tu?

—Première nouvelle. N'aurait-il pas été plus judicieux que nous en discussions ensemble?

—Femme, tais-toi. C'est moi le patron, rétorqua Antoine sur un ton signifiant la fin de la discussion.

Les lèvres pincées, Denise redescendit l'escalier et se dirigea vers la sableuse qu'elle démarra aussitôt, la rage au cœur. Ainsi, après toutes ces années passées à ses côtés, Antoine ne songeait même pas à la consulter pour prendre une décision aussi grave. Elle ressentait de l'amertume. Il avait fini d'abuser d'elle. De son avis, les femmes se laissaient trop souvent manipuler et il fallait que les choses changent. Elle songea à sa fille, Lucie, qui avait essayé à maintes reprises de quitter son époux. Elle avait refusé de l'écouter et l'avait retournée chez elle, abandonnée à elle-même. Comme elle avait été aveugle et sourde à ses besoins. Elle se jura que plus personne n'abuserait de sa fille ou d'elle.

Luc, qui venait de quitter le bureau à son tour, s'approcha d'elle. À la raideur de ses gestes, il n'eut aucun mal à constater qu'elle était en colère.

—Si vous ne voulez pas, je ne m'impliquerai pas dans ce projet, lui dit-il.

Louise leva la tête et plongea son regard dans ses beaux yeux gris. Quelque chose en elle remua au tréfonds de son être. Dieu qu'il était beau, ce garçon !

— Je pense que c'est une chance formidable pour toi. Tu ne devrais pas refuser l'offre de mon époux, répondit-elle sincèrement.

— Je vais y penser. Ma mère vous fait dire qu'elle passera vous voir durant la journée.

— Super ! Ça fait longtemps qu'elle n'est pas venue.

Luc sourit, et se dirigea vers l'établi. Louise l'intimidait beaucoup. Il trouvait qu'elle était intelligente et qu'elle savait prendre d'excellentes décisions pour assurer la bonne marche de l'entreprise. Selon les projets qu'ils devaient effectuer, elle avait du flair pour choisir les différentes essences de bois. Il trouvait déplorable la façon dont son mari la traitait. Elle méritait mieux. Depuis les abus subis par sa mère, Luc ne tolérait plus qu'on veuille faire du mal à une femme ou qu'on lui manque de respect.

Mathilde sortit étendre son linge dehors. Elle aimait bien faire sa lessive les jours d'été, car les vêtements sentaient toujours les fleurs quand venait le temps de les ramasser. Après avoir fini sa corvée, elle aperçut une automobile qui s'engageait dans l'allée. C'était une voiture de taxi. Intriguée par cette visite, car elle n'attendait personne, elle attendit patiemment sur la galerie que quelqu'un sorte du véhicule. « Qui cela peut-il bien être ? » se demanda-t-elle. Une femme descendit de l'auto avec une valise à la main. À mesure qu'elle se rapprochait, Mathilde crut défaillir, tant son cœur battait la chamade. Quand elle vit la visiteuse déposer sa valise sur le sol, elle se demandait si elle ne se rêvait pas.

— Mélinna ? cria-t-elle.

— Maman, tu n'as pas changé ! lança celle-ci.

— Toutes ces années sans m'appeler ni m'écrire ! pleura Mathilde. Comment as-tu pu me faire ça ?

— Je suis là, maintenant. Embrasse-moi et invite-moi à entrer.

Après avoir déposé son panier à lessive sur la galerie, Mathilde précéda Mélinna à l'intérieur de la maison. Ses mains tremblaient

tellement elle était ébahie par la visite inattendue de sa fille qu'elle n'avait pas vue depuis si longtemps.

— Où est Laura ? Tu as des nouvelles d'elle ? s'enquit Mélinda en tirant une bouffée sur la cigarette qu'elle venait d'allumer.

— Elle vit ici, mais elle est absente pour la fin de semaine. Tu es maintenant grand-mère d'une fillette de onze ans. Tu rencontreras ton gendre bientôt. Il doit arriver d'une minute à l'autre.

— Moi, grand-mère ? Je n'en reviens tout simplement pas ! répliqua Mélinda avec nonchalance.

— Pour ce que ça vaut, rétorqua Mathilde.

— Vas-tu me reprocher ça toute ma vie ? Bon sang ! Tu ne m'as pas vue depuis une éternité et tu ne songes qu'à me faire la morale.

— Comment as-tu pu abandonner ton enfant comme ça ?

— Gilbert voulait vivre aux États. Il avait une affaire florissante, là-bas, et il ne voulait pas qu'on s'embarrasse d'un bébé. C'était mieux pour elle de vivre ici, crois-moi. De toute façon, je n'ai jamais eu la fibre maternelle.

— Quel genre d'affaire florissante ? interrogea Mathilde, suspicieuse.

— Des affaires qui ont très mal tourné.

— Que veux-tu dire ? Tu as intérêt à tout me raconter, Mélinda.

— Gilbert a été tué pour une dette qu'il n'a pas remboursée. Alors, tu es contente ? Je parie que tu aurais aimé mieux ne pas savoir...

— Ma parole ! Son affaire florissante, ce n'était certainement pas quelque chose d'honnête, puisqu'il a été assassiné. Il devait s'agir de drogue ?

— Ne pose pas de questions. Moins tu en sauras, mieux ce sera. Est-ce que je peux crêcher ici pour quelque temps ?

— Je ne sais pas trop. Avec tes histoires nébuleuses...

— Mais voyons, la mère, tu ne vas pas me laisser dehors ? T'es une drôle de mère, toi !

— Commence donc par te regarder ! s'emporta Mathilde.

— Je ne te demande pas grand-chose. C'est juste pour quelque temps.

— As-tu pensé à Laura ? Comment crois-tu qu'elle va prendre ta venue ?

— Bien, il serait temps qu'elle fasse la connaissance de sa maman.

— Si tu dis un seul mot au sujet de tes histoires malhonnêtes, je vais te jeter à la rue. Je te le jure ! Tu ne viendras pas perturber ma petite-fille après l’avoir abandonnée comme une malpropre.

— Promis, je ne dirai rien, consentit Mélinda.

— Tu as intérêt à te taire.

— T’es dure, nom d’un chien ! Je vais dehors chercher ma valise.

En attendant, prépare-moi un bon petit café.

Non sans maugréer, Mathilde mit l’eau à bouillir. Sa fille était de retour, mais plutôt que de s’en réjouir, elle se sentait agressée par sa présence. Elle s’inquiétait de la mort de Gilbert. Une affaire qui avait mal tourné, aux dires de sa fille. « Ouais, c’est ça, grommela-t-elle. Elle est sûrement ici pour se cacher. Au diable si elle met la vie de sa fille et de sa petite-fille en danger ! » Quand sa fille revint avec ses bagages, elle lui indiqua de prendre la chambre du fond. Mélinda allait bouleverser leur vie, elle en parierait sa robe rouge à pois blancs. « Comme si Laura n’en a pas assez sur le dos », soupira l’aïeule.

Laura et sa fille firent en autobus tout le trajet entre Saint-Raymond-de-la-Tour et Montréal. Gamine s’était endormie, pour ne se réveiller qu’à la gare où Paul les attendait. Ensuite, il les avait conduites chez ses parents où elles devaient passer le week-end. Les mains glacées par la nervosité, la mère et la fille montèrent l’escalier menant sous le porche. Pendant que Paul attendait que le majordome vienne leur ouvrir et les débarrasser de leurs manteaux, Gamine, inquiète, leva les yeux vers sa mère qui lui sourit pour la reconforter. Puis Paul les guida vers un immense salon en les priant de ne pas bouger jusqu’à son retour.

— Maman, tu as vu cette baraque ? Elle est énorme ! s’extasia Gamine.

Laura se contenta d’opiner de la tête en portant son regard sur le décor qui les entourait.

— Je veux vous souhaiter la bienvenue à toutes les deux, laissa entendre une femme en entrant dans le salon.

Surprises, Gamine et sa mère se tournèrent en même temps vers l’inconnue, qui s’avança pour leur serrer la main.

— Je suis Florentine, ta grand-mère, dit-elle à Gamine.

— Enchantée, madame, répondit l’enfant d’un ton solennel.

— Vous pouvez m'appeler Florentine toutes les deux.

— D'accord, accepta Laura qui à présent, respirait mieux.

— Mon mari fait la sieste, pour le moment et ne pourra pas vous recevoir tout de suite. Cependant, si vous voulez bien me suivre, je vais vous montrer vos chambres.

Laura et sa fille suivirent Florentine dans l'escalier qui débouchait à l'étage et empruntèrent un long corridor avant d'arriver à leurs chambres respectives. La première était celle de Gamine. Cette dernière ne put retenir un cri de joie en découvrant le lit à baldaquin qui trônait au centre de la pièce. Oubliant ses bonnes manières, elle se rua sur lui et s'y étendit de tout son long pour jauger du confort du matelas. Soudain, elle aperçut une télévision installée sur l'étagère, juste en face du lit.

— Regarde, maman ! Il y a un téléviseur juste pour moi !

— Mais oui, ma chérie. Tu auras tout ce qui te fait envie. Tu n'as qu'à demander, dit Florentine, qui s'amusait de l'enthousiasme de Gamine sans se préoccuper de la désapprobation de Laura. Venez, Laura. Je vais vous montrer votre chambre.

La chambre de Laura était située juste en face de celle de sa fille, ce qui la rassurait, car elle ne voulait pas trop s'en éloigner. Lorsque Florentine ouvrit la porte, Laura resta sans voix devant tout l'argent dépensé pour une simple chambre à coucher. Les tentures assorties à l'édredon et le fauteuil semblaient sortir directement d'une revue de décoration. Elle avait même une salle de bain privée, comme dans les grands hôtels. Cette salle de bain était encore plus grande que la cuisine de Mathilde, qui n'en reviendrait pas quand elle lui raconterait. Florentine leur conseilla de se rafraîchir et de se reposer un peu avant de descendre pour le dîner. Roger, son mari, serait peut-être d'excellente humeur à l'heure du repas. Sinon, elles devraient attendre le lendemain pour le rencontrer. Après avoir verrouillé sa porte, Laura s'apprêtait à prendre un bain dans une splendide baignoire quand un coup frappé à la porte attira son attention. Gamine avait sans doute besoin de quelque chose, crut-elle. Mais lorsqu'elle ouvrit la porte, ce n'était pas sa fille qui se tenait derrière, mais celle que Laura devina être la femme de Paul.

— Bonjour, je suis Maria, l'épouse de Paul.

— Je suis Laura, la mère de Gamine. Je suis étonnée que vous connaissiez si bien le français.

—J'ai vécu quelques années à Paris, figurez-vous, et je sais parfaitement qui vous êtes. Paul ne m'a rien caché de son ancienne vie, répliqua Maria avec un sous-entendu.

Laura s'inquiétait de ce que cette dernière savait, exactement. Après tout, sa vie privée était du domaine personnel et ne la concernait pas.

—Donc, si vous savez tout, je ne vois pas l'intérêt de continuer cette conversation, rétorqua Laura qui s'apprêta à refermer la porte.

—Je suis bien d'accord avec vous. Je veux seulement vous faire savoir que Paul est avec moi et que vous ne me le prendrez pas ! lança Maria en bloquant la porte avec son pied.

—Rassurez-vous, je ne tiens pas à vous prendre Paul. Je suis mariée.

—Vous aimez votre mari ?

—Si je suis avec lui, c'est que je dois l'aimer, riposta Laura.

—Vous manquez de conviction. Je vais vous avoir à l'œil, ma chère.

—Écoutez, je ne vais pas vous prendre votre homme. Je suis parfaitement heureuse avec Martin.

Changeant subitement de sujet, Maria demanda à Laura si elle trouvait la maison jolie.

—Mais, bien sûr que je la trouve jolie.

—Vous et votre fille, vous vous habituerez vite à vivre dans le luxe. Mais je ne vous le conseille pas. Cet endroit n'est pas pour quelqu'un comme vous.

—C'est monsieur Dumas qui a réclamé la présence de la petite, fit observer Laura. Nous n'avons aucune vue sur cette maison. Pour qui me prenez-vous ?

—Ne me faites pas croire que vous n'aimeriez pas ça et que vous n'y avez pas pensé, tout à l'heure, quand vous êtes entrée. Vous m'avez tout l'air d'être une opportuniste.

—Si vous pensez, Maria, que nous sommes ici pour l'argent de monsieur Dumas, eh bien, détrompez-vous. De toute façon, ce que nous faisons ici ne vous concerne pas, se fâcha Laura. Maintenant, sortez de ma chambre !

Maria ne se le fit pas répéter. Elle tourna les talons et se retira dans ses appartements. Restée seule, Laura tenta de se calmer. Cette garce avait réussi à la faire sortir de ses gonds. Ainsi, la blonde racée qu'elle avait imaginée dans sa tête n'existait pas. Elle trouvait que Maria lui

ressemblait, physiquement. Elles avaient la même chevelure. Mais les yeux de Maria étaient aussi noirs et perçants que ceux d'un fauve alors que ceux de Laura étaient noisette et d'une grande douceur. Paul était tombé amoureux d'une femme dont la ressemblance avec elle était surprenante. Seulement, cette femme était d'une nature mercantile.

Portant des écouteurs à ses oreilles qu'elle retira en entrant, Gamine vint retrouver sa mère.

— Qu'est-ce que c'est ça ? l'interrogea Laura.

— Florentine m'a donné un *Walkman*. Elle est géniale, tu ne trouves pas ?

— Je ne sais pas si ton père va apprécier.

— Il sera content pour moi, j'en suis sûre. Finalement, je crois que Florentine va me plaire.

— Ne l'appelle pas par son prénom. Ce n'est pas poli.

— C'est elle qui m'a demandé de le faire.

— Je te l'interdis, fit Laura.

Paul entra à son tour dans la chambre, dont la porte était restée ouverte.

— Mesdames, pardonnez-moi de ne pas vous avoir rejointes plus tôt. Je suis venue vous escorter jusqu'à la salle à manger.

« Tant pis pour mon bain, se dit Laura. Ce sera pour plus tard ».

La salle à manger était magnifique. Une énorme table en chêne trônait au centre de la pièce, sur laquelle était disposée une nappe de dentelle de couleur crème. Des chandeliers d'argent diffusaient une douce lumière qui projetait des ombres sur le mur. De chaque côté de la table, six chaises bien rembourrées démontraient le souci du propriétaire pour le confort de ses invités. Avec reconnaissance, Laura se laissa choir sur l'une d'elles. La journée avait été particulièrement éprouvante pour ses nerfs. Quant à Gamine, fort à l'aise, elle touchait à tout ce qu'il y avait sur la table, étonnée par tant de splendeurs. Paul s'amusait de son comportement enjoué, tandis que sa mère la réprimandait. Maria vint les rejoindre avec une coupe de vin blanc à la main. Ses ongles admirablement bien manucurés s'agençaient avec sa robe d'un rouge écarlate dont la ligne de coupe laissait son dos dénué jusqu'à la naissance de ses fesses. Gamine faisait les yeux ronds chaque fois que Maria se pavanait devant eux. Admirative, elle

n'avait jamais vu, à Saint-Raymond-de-la-Tour, une femme habillée de façon aussi provocante. Elle se demandait ce que son arrière-grand-mère Mathilde penserait de cette robe, elle qui ne quittait jamais sa robe rouge à pois blancs. Les joues en feu, Laura baissa la tête en se remémorant qu'elle-même, jadis, s'habillait de la sorte pour séduire ses amants. Elle avait bien changé depuis le jour où elle avait conçu Gamine. Désireuse de donner le meilleur d'elle-même à son enfant, elle avait arrêté de flirter avec les hommes à la manière d'une fille facile. D'ailleurs, la demande en mariage de Martin l'y avait beaucoup aidée. Les parfums, les bijoux et les belles robes eurent fini de lui procurer du plaisir. Elle avait trouvé plus enivrant de se consacrer entièrement au bonheur de son enfant. De toute façon, Martin la comblait en tout. Évidemment, leur revenu était plus que modeste, mais qu'importe, puisque l'amour régnait dans leur foyer. Alors que Paul se leva de table pour faire les présentations, Maria le devança en lui disant qu'elle avait déjà rencontré Laura. Elle souhaita hypocritement la bienvenue à cette dernière et complimenta Gamine sur sa tenue. L'enfant rougit jusqu'aux oreilles. C'est à cet instant qu'arrivèrent Florentine et Yves Dumas, escortés par le serveur.

— Père, dit Paul, je vous présente Laura et votre petite-fille Gamine.

Monsieur Dumas regarda la fille de Paul avec un mélange de curiosité et de ravissement. Portant ensuite son regard sur Laura, il comprit pourquoi son fils s'était laissé séduire par cette femme ensorcelante. Mais il ne manqua pas de se rappeler qu'elle avait exercé le métier de prostituée et que de ce fait, elle n'était pas digne de faire partie de sa famille. Par pure politesse, il accepta néanmoins de la saluer d'un coup de tête.

La discussion, tout au long du repas, porta sur des sujets d'actualité, telles l'augmentation de l'électricité ou celle du prix de l'essence. Gamine participa à la conversation en parlant de l'école et de ses camarades de classe. De son côté, Maria questionna Laura à propos des divertissements qu'offrait Saint-Raymond-de-la-Tour. Le dessert fut accueilli avec soulagement et mit un terme aux questions de Maria. Fatigué, Yves Dumas se leva et se retira dans la bibliothèque, en demandant à Paul et à Laura de l'y rejoindre quand ils auraient terminé leur dessert. Cette demande eut pour effet de couper l'appétit de Laura, qui repoussa son assiette avant de faire signe à Paul qu'elle était déjà prête. Mais, celui-ci tint absolument à manger son gâteau au

fromage. Les nerfs à vif, Laura se leva de sa chaise et fit quelque pas hors de la salle à manger. Dans le couloir, elle regarda les nombreux tableaux d'un œil distrait, en se demandant ce que lui voulait monsieur Dumas. Elle pensait qu'il tenait à lui parler de sa fille, mais n'en était pas tout à fait certaine. Elle avait déjà consenti à faire un effort en lui emmenant Gamine, alors que voulait-il de plus ?

Enfin, Paul quitta à son tour la salle à manger tandis que Maria et Gamine en profitaient pour faire connaissance. Le cœur battant, Laura suivit Paul d'un pas mal assuré. Elle pensait qu'elle allait défaillir tellement elle était tendue. Le père de Paul lui faisait peur, c'était certain.

Laura était époustouflée devant l'inventaire de la bibliothèque des Dumas. Elle ne connaissait pas grand-chose aux vieux bouquins, mais elle était persuadée qu'il y avait là plusieurs collections de livres très anciens qui avaient dû coûter une fortune. Les volumes contenus dans ces étagères faisaient certainement l'envie des bibliophiles. Les rayons, débordant de livres en tous genres, partaient du plafond et allaient jusqu'au au ras du sol. Abandonnant ses réflexions, Laura reporta son attention sur ses hôtes.

Yves Dumas fumait un cigare sous la désapprobation de Florentine. Son bureau, un énorme meuble en chêne, aurait fait pâlir d'envie n'importe quel antiquaire à l'affût de dégoter la pièce unique. Laura, mal à l'aise, les rejoignit au centre de la pièce.

— Prenez un siège, lui dit Yves Dumas. Vous vous doutez très certainement que je veux vous entretenir de ma petite-fille. Je veux que vous sachiez que je vais payer toutes ses études à l'université. Je ferai d'elle et de mon fils Paul, bien entendu, mes légataires universels. Toutefois, elle devra vivre à Montréal, près de nous, ce qui implique que vous déménagiez ici. Me comprenez-vous bien, madame ?

— Monsieur, notre vie est à Saint-Raymond-de-la-Tour. Nous y avons notre famille et nos amis, répondit Laura, ébahie par cette demande inattendue.

— Saint-Raymond-de-la-Tour... Vous ne pensez tout de même pas que ma petite-fille aura un quelconque avenir là-bas, ricana méchamment Yves Dumas.

— Sauf votre respect, monsieur, il ne vous appartient pas de décider où nous allons vivre, ma fille et moi. Vous oubliez de prendre en considération que j'ai un conjoint et que ma grand-mère vit avec nous. Croyez-vous que nous sommes des pantins que vous pouvez manipuler à votre guise ?

Malgré elle, Laura avait haussé le ton. Furieux, Yves Dumas repoussa les livres qui se trouvaient sur son bureau d'un geste brutal. Après que ceux-ci aient heurté le plancher avec fracas, il reprit violemment :

— Vous n'êtes qu'une putain ! Vous n'allez certes pas garder cette enfant avec vous. Comment osez-vous me tenir tête ?

—Où étiez-vous pendant les dix dernières années, monsieur? se fâcha à son tour Laura. Maintenant que vous savez que vous êtes mourant, vous vous intéressez subitement à elle. Vous voulez partir la conscience tranquille? cria-t-elle, hors d'elle-même.

Paul l'entraîna à l'extérieur de la bibliothèque pour qu'elle se calme. Ouvrant une bouteille de cognac, il lui en versa un peu et lui fit boire le verre d'un trait.

—Paul, je rentre chez moi et je ne remettrai jamais plus les pieds ici, dit-elle en toussant.

—Je suis navré pour mon père. Il a dépassé les bornes. Préparez-vous, Gamine et toi, je vais vous reconduire à la gare.

Laura était soulagée qu'il n'essaie pas de les retenir. Sauf que Gamine n'était pas de cet avis.

—Pourquoi nous partons, maman? Maria est en train de m'apprendre à me maquiller. Ce n'est pas juste, nous sommes censées passer toute la fin de semaine chez Florentine!

—Écoute, ton grand-père a été très impoli avec moi. Voilà pourquoi nous rentrons chez nous.

—Mais tu peux lui pardonner. Il est malade et il va mourir. C'est mon grand-père, après tout, insista Gamine.

—Obéis! Nous en reparlerons à la maison.

Paul avança sa voiture devant de la maison, puis Laura et sa fille y montèrent avec leurs valises. Renfrognée, Gamine se cala dans le fond de son siège en augmentant le volume de son *walkman* et garda le silence jusqu'à la gare. Le visage triste, Paul, aurait aimé trouver les mots pour effacer le mal que son père venait de faire à Laura. Son paternel avait toujours fait preuve de maladresse dans sa façon de s'adresser aux autres. Cet homme, parti de rien, avait mis sur pied une entreprise florissante qui valait aujourd'hui des millions de dollars. Il avait eu un excellent flair pour repérer les bonnes opportunités ayant conduit les entreprises Dumas au sommet. Par contre, il avait négligé sa famille et Paul en avait beaucoup souffert. D'ailleurs, ce dernier ne se rappelait pas avoir fait quoi que ce soit avec son père. Aucune sortie au cinéma, aucune fin de semaine en camping, aucune partie de pêche. Rien. Son père était pour lui un étranger et il refusait de vivre ce genre de relation avec Gamine. Il souhaitait que sa fille le connaisse, l'aime et qu'elle fasse appel à lui en cas de besoin. Une fois à destination, il gara la voiture dans le stationnement réservé aux visiteurs et retira les bagages du coffre arrière.

—Puis-je vous revoir, Gamine et toi ? demanda-t-il.

—Oh, oui ! s'écria Gamine. Et je veux aussi revoir Florentine, Maria et grand-père.

—Écoute, Paul, répondit Laura, je dois d'abord y penser. Je n'aurais jamais pensé que les choses puissent dégénérer à ce point.

Cela dit, elle prit la main de sa fille pour l'obliger à la suivre à l'intérieur de la gare. Elle se retourna une dernière fois vers Paul, resté près de sa voiture. Il paraissait abattu. Son dos s'était courbé comme s'il portait tout le poids du monde sur ses épaules. Avant de quitter Montréal, Laura avait téléphoné à Martin pour le prévenir de leur arrivée. Celui-ci s'était bien gardé de l'informer qu'il y avait du changement, à la maison. Lui dire que sa mère était de retour l'aurait inquiétée inutilement pendant toute la durée du trajet en autobus. Mathilde et lui se faisaient déjà suffisamment de mauvais sang. Sa femme recevrait tout un choc quand elle découvrirait sa mère allongée sur les coussins du salon, fumant cigarette sur cigarette. La prévenir aurait peut-être été plus judicieux, mais il avait deviné, au son de sa voix, que les choses ne s'étaient pas bien déroulées chez les Dumas. Laura était au bord des larmes, il l'aurait juré.

—Si elles reviennent déjà, c'est que les choses ont mal tourné, dit-il à Mathilde. Dois-je en être content ?

—Ça dépend des conséquences, répondit sagement l'aïeule.

—Vous me faites peur...

—Mais non, je suis juste une vieille folle qui radote.

—Qui radote, ici ? demanda Mélinda qui venait de quitter le salon.

—Ta fille et ta petite-fille seront bientôt là. Vaudrait mieux que tu t'y prépares, lui annonça sa mère.

Martin crut remarquer une lueur d'inquiétude dans le regard de Mélinda. Prêt à parier qu'elle redoutait les repréailles de sa fille, il se dit qu'il n'aimerait pas être à sa place, pas plus qu'à celle de Paul Dumas qui tentait désespérément de rattraper les années perdues avec sa fille.

—Mélinda, éteins-moi cette cigarette.

—J'ai peur, maman...

Secrètement, Mathilde était d'avis que Mélinda avait raison de craindre l'arrivée de sa fille. Elle méritait son courroux. Elle méritait même pire. Mais bon, elle finit par se dire qu'elle n'allait sûrement pas à l'église tous les dimanches pour en vouloir à son prochain. Alors,

elle opta pour le pardon. Pour sa part, elle pardonnait à sa fille toutes ces années de désespoir. Mais qu'en serait-il de Laura ?

L'anxiété de Martin était palpable. Mathilde tenta bien de le reconforter, mais rien n'y fit. Il se faisait un sang d'encre pour sa chère épouse qui s'apprêtait à rencontrer sa mère pour la toute première fois. Finalement, il décida d'aller au village pour surveiller l'arrivée de sa petite famille. Il conduisit jusqu'au dépanneur de Louis Villeneuve, qui servait de gare, et entra acheter des croustilles qu'il mangea dans son auto pour passer le temps. Une demi-heure plus tard, après avoir aperçu l'autobus se profiler à l'horizon, il sortit de sa voiture. Gamine fut la première à descendre. Elle se jeta dans ses bras, contente de le revoir. Laura descendit derrière elle et récupéra leurs bagages.

— Bonjour, mon chéri, dit-elle en embrassant Martin sur la bouche. Tout s'est bien passé à la maison ?

— Oui, oui, répondit Martin, évasif.

Laura le trouvait bizarre. Alarmée, elle lui demanda si Mathilde allait bien, ce à quoi il répondit qu'elle se portait à merveille. Rassurée, la jeune femme se tut. Bien installés sur leur siège, ils roulèrent en direction du 5^e Rang, pendant que Martin cherchait les mots pour mettre sa femme au courant des derniers événements.

— Alors, les filles, comment s'est passé ce voyage ?

— Désastreux, répondit Laura. Mais nous en reparlerons.

— Moi, j'ai aimé, lança Gamine. Florentine m'a même donné un *Walkman*. J'espère que ça ne te fâche pas ?

— Mais non, ma chérie, la rassura Martin. Il y a pire que ça dans la vie.

Satisfaite, Gamine sortit le *Walkman* du sac à dos où elle l'avait caché en attendant de connaître la réaction de son père relativement à ce petit cadeau de la part de sa grand-mère.

— Qu'y a-t-il de pire, Martin ? Est-ce qu'il est arrivé quelque chose de grave pendant mon absence ? demanda Laura, étonnée.

— Disons que nous avons une visiteuse.

— Une visiteuse ? À la tête que tu fais, ça doit être quelqu'un d'important. Le premier ministre du Québec, René Lévesque ?

— Ta mère est de retour, laissa tomber Martin.

Le souffle coupé, Laura ne dit rien. Sa mère ? Mais non, ce n'était pas possible ! Martin devait se tromper. S'il y avait une femme chez eux, ce ne pouvait être sa mère. Il s'agissait d'une imposture. Elle allait la mettre dehors dès son arrivée, se promit-elle. Pourquoi

Mathilde ne l'avait-elle pas jetée dehors elle-même ? Se pouvait-il que ce soit réellement sa mère ? Dans ce cas, elle serait mal venue de la jeter à la rue, car la maison appartenait à Mathilde.

Lorsqu'ils arrivèrent à la maison, elle se précipita à l'intérieur, prête à démasquer cette étrangère qui profitait de l'hospitalité de Mathilde. Or, elle eut tout un choc lorsqu'elle aperçut sa grand-mère assise à la table, buvant sa tisane en compagnie d'une femme à la tignasse épaisse qui lui descendait jusqu'au milieu du dos. Les deux se levèrent et regardèrent Laura avec appréhension.

— Laura, je te présente Mélinda, ta mère, dit Mathilde pour briser le lourd silence.

— Qu'êtes-vous venue faire ici ? s'enquit Laura avec brusquerie.

— Elle va passer quelque temps avec nous, répondit Mathilde à la place de sa fille.

— Il n'en est pas question, grand-mère ! Cette femme doit partir sur-le-champ. Tu dois d'abord me consulter avant de prendre une décision aussi grave. Tu ne vis pas seule, ici !

— Je suis encore dans ma maison, que je sache ! s'entêta Mathilde. Et cette femme est ma fille.

— Grand-mère a raison, intervint Gamine en tirant sa mère par la manche.

— Écoute, Laura, va déposer tes valises dans ta chambre et prends une douche. Quand tu sortiras de la salle de bain, nous discuterons autour d'une bonne bouteille de vin, proposa sèchement Mathilde.

Laura obéit. Il valait mieux ne pas trop discuter quand Mathilde élevait la voix. Gamine en profita pour faire un compte-rendu des derniers événements à son papa et à sa grand-mère, sous le regard attentif de Mélinda, sa nouvelle grand-mère qui l'intriguait beaucoup avec ses airs de gitane. Dans la douche, mille et une questions défilaient dans l'esprit de Laura. Après ce qui venait de se passer chez les parents de Paul, avait-elle besoin de ça ? Sa mère qu'elle n'avait jamais vue apparaissait après s'être absentée tout ce temps. Des plans pour faire mourir la pauvre Mathilde d'une crise d'apoplexie. Les cheveux ruisselants, Laura sortit de la salle de bain. Elle les rassembla et les attacha en queue de cheval puis, prenant son courage à deux mains, alla faire la connaissance de cette femme qu'elle avait toujours détestée, mais aussi, qu'elle s'était plu à imaginer les nuits où le sommeil la fuyait. Dans la cuisine, elle s'installa entre Martin et Mathilde, alors que Mélinda était assise de l'autre côté de la table. Martin leur servit

le vin, tandis que Gamine regardait à la dérobée cette nouvelle grand-mère quelque peu frivole. Elle portait d'énormes bracelets à chacun de ses poignets et même, à ses chevilles. Ses ongles peints d'un rouge vif attiraient l'attention sur elle et son parfum dégageait une merveilleuse odeur qui embaumait toute la cuisine de Mathilde, encore mieux que ne le faisait le basilic posé sur le rebord de la fenêtre.

— Où est mon père ? demanda Laura en foudroyant sa mère du regard.

— Ton père est mort, ma chérie, répondit sans s'énervier Mélinda.

— Ne m'appelle pas ainsi, siffla Laura entre ses dents.

— Il est mort d'une crise cardiaque. Les médecins n'ont rien pu faire pour le sauver, continua Mélinda.

Mathilde écoutait sa fille mentir effrontément à Laura avec la plus grande aisance, comme si elle avait fait ça toute sa vie.

— Il a parlé de toi avant de s'éteindre, murmura Mélinda, les larmes aux yeux.

— Vraiment ? Qu'a-t-il dit ? s'enquit Laura, soudainement intéressée.

— Qu'il aurait aimé te connaître !

Sur cette déclaration, Laura baissa les yeux, alors que Gamine lui serra la main pour la réconforter. Les femmes de la maison vivaient des moments très spéciaux. L'une faisait la connaissance de sa mère, l'autre de son père, alors que la troisième retrouvait sa fille. Gamine obtenait, du même coup, deux grand-mères et un grand-père détestable. Quelle famille bizarre elle avait, se dit-elle. Puis, elle décida finalement qu'il valait mieux les laisser seules pour régler leurs différends. Elle mit donc ses écouteurs sur ses oreilles et écouta de la musique. Approuvant son geste, Martin l'imita et se retira. Son voisin avait certainement une bière toute fraîche qui l'attendait dans son réfrigérateur. Les propos qui se discutaient à table contenaient des informations d'une importance capitale sur le passé de Laura.

Mélinda raconta à sa fille qu'elle l'avait abandonnée sur l'insistance de Gilbert. Follement éprise de lui, elle lui avait obéi, sachant que personne d'autre que Mathilde ne pouvait s'occuper aussi bien de leur fille. Gilbert avait promis de revenir la chercher dès qu'ils rouleraient sur l'or. Mais les années avaient passé et ils n'étaient jamais revenus.

De toute façon, les affaires que Gilbert tramait tournaient toujours à son désavantage. Il avait volé l'argent de la drogue et avait

été descendu. On ne plaisantait pas avec ces gens-là. C'était tout juste si elle avait pu quitter les États-Unis en un seul morceau. Ces dernières informations, elle se gardait bien de les révéler à Laura, ayant juré à Mathilde de se taire tant qu'elle vivrait sous son toit.

Quand Paul revint de la gare, il alla dans le bureau pour un entretien houleux avec son patriarche. Comme ce dernier refusait de reconnaître ses torts, il monta dans sa chambre et ordonna à Maria de faire ses valises. Pendant que son épouse se montrait réticente à l'idée de quitter cette belle grande demeure qu'elle n'avait pas besoin de nettoyer, sa mère, prise entre deux feux, tenta de le raisonner, mais se heurta à une farouche détermination. En désespoir de cause, elle retourna vers Yves et le supplia de s'excuser auprès de leur fils pour ses propos maladroits.

— Je t'en prie. Jamais, auparavant, je ne t'ai demandé quoi que ce soit !

— Un fils ne s'élève pas contre son père ! ragea monsieur Dumas.

— Tu n'y es pas allé de main morte avec Laura. Tu l'as traitée de prostituée, soutint Florentine.

— C'est bien ce qu'elle est, une putain !

— Tu ne connais pas sa vie. Tu ne sais pas pourquoi elle a dû faire ce métier. Elle a très bien élevé notre petite-fille, qui est une enfant charmante. Tu n'as pas un mot à dire là-dessus. Et cela, elle l'a fait sans notre aide.

— Je lui ai offert de faire instruire Gamine sur un plateau d'argent. Que pouvais-je faire de mieux ?

— C'est ta façon de t'y prendre qui n'est pas bien, murmura Florentine, désespérée.

— Écoute, je ne fermerai pas les yeux avant d'avoir fait ce qu'il faut pour ma petite-fille. Je vais mettre dès à présent mes avocats sur cette affaire.

Cette discussion se clôtura par le claquement retentissant de la porte d'entrée que Paul venait de fermer derrière Maria et lui. Tous deux s'engouffraient dans leur voiture quand Florentine souleva le rideau du salon. Encore une fois, son mari et son fils vivaient un désaccord qui la déchirait au plus profond d'elle-même. Cette fois, elle craignait d'avoir vu son fils pour la dernière fois. Après tant d'années

passées au Vatican, voici qu'il la quittait au bras de son épouse, dont elle n'avait pas vraiment fait la connaissance. Et Gamine ! Cette fillette qui lui plaisait tellement, la reverrait-elle un jour ? À quoi bon être une grand-mère, si c'était pour séparer un fils de son père.

— Florentine, apporte-moi mes médicaments. Il est l'heure, ordonna Yves.

Florentine abandonna ses tristes pensées, alla chercher les pilules, puis aida son époux à s'étendre, car il avait besoin de repos. Tandis qu'elle le bordait, une tempête faisait rage dans son cœur.

Maria et Paul avaient pris une chambre dans un hôtel. Ayant promis que cette situation n'était que temporaire, l'ex-curé trouverait bientôt une jolie petite maison bien à eux. Or, Maria n'en avait pas vraiment envie. Elle préférait la maison de son beau-père. Jamais Paul ne pourrait leur payer une telle demeure avec l'emploi de professeur en théologie qu'il avait décroché la semaine dernière à l'université.

Elle essaya de le persuader de se réconcilier avec son père en alléguant qu'ils feraient des économies substantielles s'ils vivaient chez lui. Mais Paul demeura catégorique : il n'avait nul besoin de l'argent de son père. Jusqu'à présent, il s'était toujours débrouillé sans lui et les choses continueraient ainsi. Maria n'avait qu'à s'y faire. À quelques reprises, elle tenta de le faire abdiquer en menaçant de le quitter, mais quand il rentrait du travail, elle était toujours là.

— Le souper est prêt, mon chéri, lui lança-t-elle un soir alors qu'il rentrait de l'université. Je t'ai fait des cannellonis au veau comme tu les aimes.

— Que me vaut cet excellent repas ? demanda Paul, intrigué.

— Je voulais simplement me faire pardonner d'avoir trop insisté pour aller vivre chez ton père.

— Tu es toute pardonnée, répondit Paul en prenant sa femme dans ses bras et en l'embrassant dans le cou.

— Après le repas, je te promets de te faire oublier combien je n'ai pas été gentille avec toi, lui murmura Maria au creux de l'oreille.

Or, bien que désireuse de plaire à son époux, elle n'entendait pas accepter son refus de vivre chez son beau-père. Soit elle obtiendrait gain de cause, soit elle ne s'appelait pas Maria.

Après avoir écouté les explications de Mélinda, quelque chose, en Laura, lui disait que sa mère mentait. Si Mathilde se contentait de ce tissu de mensonges que lui avait brodé sa fille, elle, Laura, ne serait pas dupe des dires de cette femme sans cœur qui l'avait abandonnée. Aussi, se promit-elle de tout faire pour que sa mère quitte Saint-Raymond-de-la-Tour, ou tout au moins, la maison de sa grand-mère. Elle songea au père de Paul, cet être implacable qui l'avait traitée de putain. Ces mots étaient sortis de sa bouche comme on vomit un trop-plein de nourriture surgissant de l'estomac. De la vomissure ! Voilà, ce qu'elle représentait pour lui. Avec un soupir de lassitude, elle sortit une robe rayée et l'enfila en toute hâte, puis replaça quelques mèches de cheveux glissées de son chignon. Aujourd'hui, il ne lui était pas permis de rêvasser. Elle était déjà en retard pour le presbytère. Dévalant l'escalier, elle remarqua l'odeur du pain rôti. Voulant se rendre utile, Mélinda avait préparé le petit déjeuner. Assise tout au bout de la table, sa grand-mère avalait son gruau. Gamine n'était pas encore levée et Martin était parti à l'aube.

— Je n'ai pas faim, dit Laura, dédaignant la nourriture préparée par sa mère.

— Tu ferais mieux de te nourrir pour ne pas gaspiller le manger, la gronda Mathilde en déposant son bol vide au fond de l'évier en acier inoxydable.

— Je n'ai pas le temps, grand-mère. Je prendrai une bouchée au presbytère. L'évêque doit arriver ce matin. Je dois me dépêcher.

— Tu as tout de même le temps d'avaloir quelques gorgées de café, dit Mélinda en lui versant une tasse remplie à ras bord.

Sans répondre, Laura attrapa son trousseau de clés accroché au mur et sortit de la maison, la porte-moustiquaire claquant derrière elle. « Un peu plus et elle viendra me border la nuit », murmura-t-elle en songeant à Mélinda. Le trajet jusqu'au village lui parut plus court que d'habitude. Garant sa voiture, elle aperçut Père Hubert en train de faire les cent pas sur la grande galerie qui entourait trois côtés du bâtiment. Elle se dit qu'il devait être nerveux en raison de la visite de l'évêque.

— Ah, Laura, vous voici ! Il faudra mettre des draps frais dans la chambre de l'évêque au cas où il resterait à dormir. Aussi, je voudrais

que vous cuisiniez un rosbif bien juteux pour le dîner. N'oubliez pas d'acheter du vin, à moins que le sacristain ne s'en soit déjà occupé.

— Calmez-vous, Père Hubert. Tout sera impeccable; comme toujours.

Heureusement, l'évêque ne s'attarda que quelques heures au presbytère de Saint-Raymond-de-la-Tour, prétextant qu'il avait encore de nombreuses paroisses à visiter avant de quitter la province de Québec pour un imminent voyage à Rome. Soulagé, Père Hubert sifflait un air joyeux, bien content que son chef spirituel ait eu un emploi du temps si chargé. Laura, qui venait tout juste de sortir de son bureau, lui avait raconté sa rencontre avec le grand-père de Gamine. Ce faisant, elle lui avait parlé comme une fille parle à son père. Elle ne lui avait rien caché, même pas les mots grossiers avec lesquelles il l'avait insultée. Elle avait aussi mentionné l'arrivée de Mélinda, une mère qui avait toujours été absente de sa vie. Elle craignait que celle-ci n'abuse de la générosité de Mathilde. Selon elle, rien de bon ne pouvait résulter de ce retour. Après l'avoir écoutée, Père Hubert lui avait conseillé de ne pas spéculer sur les intentions de cette femme. Qui sait... sa mère cherchait peut-être à se faire pardonner. Or, Laura en doutait. Son intuition l'incitait à la méfiance. Mais il était vrai que les récents événements qu'elle avait vécus avaient de quoi la rendre suspicieuse. Devrait-elle, après tout, donner une chance à sa mère?

Les semaines suivantes, elle dut faire beaucoup de concessions concernant Mélinda. Celle-ci avait réussi à prendre de plus en plus de place dans le cœur de Mathilde, qui s'était laissé attendrir par elle. Pour leur part, Martin et Gamine étaient eux aussi tombés sous son charme. Seule contre Mélinda, Laura ne pouvait que battre en retraite et tolérer sa présence au sein de sa famille. Que pouvait-elle faire d'autre? Au fil du temps, Mélinda avait fini par créer un terrain d'entente qui leur permettait de faire connaissance. Un jour, alors qu'elle revenait du bureau de poste, elle reçut une lettre provenant d'un bureau d'avocats. Les mains tremblantes, elle déchira l'enveloppe et déplia la missive, ne sachant trop à quoi s'attendre. À mesure qu'elle parcourait les lignes, son visage blêmissait. Quand elle entra dans la maison avec le courrier, Mathilde crut voir un fantôme.

— Voyons, Laura, que se passe-t-il? demanda cette dernière, prise d'inquiétude.

— Yves Dumas a engagé un avocat pour me prendre Gamine, répondit Laura d'une voix blanche.

—Il ne peut pas te prendre ta fille ! C'est quoi cette histoire ? lança Mélinda.

—Rien n'est moins sûr ! ragea Laura. Cet homme est odieux. Comment ose-t-il ? Je dois absolument parler à Paul.

Lorsque celui-ci apprit la nouvelle de la bouche même de Laura, il fut tout aussi abasourdi qu'elle. Il lui expliqua qu'il ignorait les intentions de son père, puisqu'il avait quitté sa maison. Il promit toutefois d'aller voir ce dernier pour le forcer à abandonner cette idée grotesque d'obtenir la garde de l'enfant. Laura raccrocha, non sans espérer que Paul réussisse à raisonner son paternel. Qu'allait dire Martin lorsqu'il reviendrait avec Gamine, tout à l'heure ? Elle préférerait ne pas y penser. Elle devrait faire une demande auprès de l'aide juridique, pensa-t-elle en réfléchissant à toute allure. Mon Dieu ! Devait-elle mettre sa fille au courant ? Aussitôt, elle se mit à pleurer. Jamais elle n'avait pensé qu'un jour, sa fille pourrait lui être enlevée.

Quand Gamine et Martin revinrent de l'expédition en forêt qu'ils avaient planifié de faire la veille, ils ne manquèrent pas de remarquer le visage ravagé de Laura. Du coup, l'inquiétude les gagna. Gamine s'approcha de sa mère en lui demandant pourquoi elle avait pleuré. Mais, au lieu de répondre, Laura sanglota de plus belle. Voyant cela, Martin ordonna à la fillette de monter dans sa chambre pour qu'il puisse parler seul avec sa mère. Gamine obéit en traînant le pas, persuadée que quelque chose de grave était arrivé. Car jusque-là, jamais elle n'avait vu sa mère pleurer autant. Ce fut Mathilde qui dévoila à Martin les raisons du chagrin de Laura, car cette dernière en fut incapable. Pâlissant, Martin dut prendre appui sur une chaise pour ne pas s'effondrer. Tous les trois convinrent qu'ils devaient absolument se reprendre en main, histoire de ne pas alerter Gamine, qui dans le haut de l'escalier, devait sûrement essayer d'écouter leur conversation. Faisant mine de rien, chacun se leva et s'affaira à préparer le repas du soir. Après un court moment, Martin autorisa sa fille à descendre, laquelle s'approcha de sa mère, dont les pleurs avaient laissé quelques sillons salés sur son visage.

—Maman, pourquoi pleurais-tu ? voulut savoir la petite fille.

—Il ne faut pas t'en faire, ma chérie. C'est le syndrome prémenstruel. Tu verras, tu comprendras quand tu seras en âge, répondit calmement Laura.

Comprenant surtout qu'on voulait lui cacher la vérité, Gamine n'insista pas. Un jour ou l'autre, elle finirait bien par tout savoir. « Les

secrets ne demeurent pas cachés très longtemps», songea-t-elle. Elle décida donc d'avoir l'œil ouvert et les oreilles à l'écoute, tout comme le détective Colombo.

Abandonnant Maria à sa revue de mode, Paul Dumas décida de se rendre chez son père. Sa femme n'avait pas à être témoin de la terrible dispute qui allait éclater. Il espérait seulement parvenir à raisonner ce vieux fou. Il avait atrocement honte des agissements de son père et le maudissait pour la peine qu'il occasionnait à Laura et, par conséquent, à sa petite-fille. Après avoir garé sa voiture, il se dirigea vers la maison familiale. Ses pas résonnaient étrangement sur le pavé. Sentant la nervosité le gagner, il constata qu'il avait aussi peur de son père que le gamin qu'il était autrefois. Sa fille portait bien son nom. Laura avait raison sur ce point. Heureusement, Gamine possédait le fort tempérament de sa mère. C'était une chance qu'elle n'eut pas hérité des carences caractérielles de son père. Au majordome qui vint lui ouvrir, visiblement très heureux de le revoir, Paul demanda à voir son père. Pendant que l'employé partit annoncer sa visite, Paul prit place dans un des fauteuils en cuir de la bibliothèque. Dès qu'elle entendit le domestique prononcer le nom de son fils, Florentine accourut.

—Paul, mon garçon, comme je suis heureuse de te voir ! s'exclama-t-elle en l'embrassant.

—Bonjour, maman. Pourquoi l'as-tu laissé faire une chose pareille ? s'enquit Paul.

—Crois-tu sincèrement que j'ai eu mon mot à dire ? Ton père ne me consulte jamais, figure-toi.

—Excuse-moi, maman. J'ai les nerfs à fleur de peau. Tu imagines le mal que Laura peut ressentir en ce moment ?

—Je sais. Mais, je crois que ta fille devrait vivre ici. Après tout, elle est notre seule descendante.

—Non, maman. Gamine doit vivre avec sa mère et Martin, le seul père qu'elle connaît.

—Voyons, Paul, tu n'y penses pas ? Ces gens sont pauvres et ne peuvent pas donner à Gamine tout ce dont elle a besoin. D'ailleurs, quand nous obtiendrons sa garde, la première chose que nous ferons, c'est de changer ce prénom ridicule.

Paul soupira. Si seulement sa mère connaissait les raisons qui avaient poussé Laura à l'appeler ainsi. Yves Dumas fit son entrée dans la bibliothèque et prit place sur le divan face à son fils.

—J'imagine que tu es ici pour me dissuader de réclamer la garde de ma petite-fille, dit le vieil homme en cherchant une posture qui l'empêcherait de souffrir.

—Papa, ne fait pas ça, je t'en conjure, supplia Paul. Laisse ces gens en paix, pour l'amour de Dieu !

—L'amour de Dieu ! Tu aurais dû l'aimer moins, celui-là. Ainsi, tu aurais la garde de ta fille, aujourd'hui. Mais non... il a fallu que tu coures à Rome !

—Si je me rappelle bien, je suis allé à Rome parce que tu as enquêté sur le passé de Laura. Tu m'as jeté en pleine figure les photos de tous les amants qui ont partagé son lit. Quel homme serait resté insensible à pareille douleur ? Oui, je me suis précipité à Rome pour oublier ce qui me faisait mal. Et cela, grâce à toi ! cria Paul, poussé à bout.

—En effet, c'est grâce à moi que tu as su que tu t'étais entiché d'une putain. Tu devrais me remercier, pauvre imbécile ! répliqua Yves.

—Te remercier ? Mais de quoi ? Tu oses traiter de putain la femme qui a mis au monde l'enfant dont tu essaies d'obtenir la garde. C'est parce qu'elle t'a tenu tête que tu cherches à lui enlever ce qu'elle a de plus cher au monde ! se fâcha Paul.

—S'il vous plaît, arrêtez de vous disputer ! intervint Florentine.

Mais les deux hommes avaient sorti la hache de guerre. Paul quitta la maison de très mauvaise humeur. Pour se calmer, il roula un peu dans les rues de Montréal avant de retourner près de Maria. Son père pouvait-il réellement obtenir la garde de Gamine ? Paul pensait que oui, car le vieux bougre obtenait toujours ce qu'il voulait. Avec son argent, il était capable d'acheter juges et avocats. Laura et Martin n'avaient pas les moyens de faire face à un tel adversaire. Et Gamine, dans tout ça ? Elle serait meurtrie, à coup sûr. N'allait-elle le rendre responsable ? Paul eut un haut-le-cœur. Il ne fallait pas que sa fille se mette à le détester, lui qui essayait par tous les moyens de se faire accepter. Il ne pourrait pas le supporter. D'un autre côté, si Gamine venait vivre à Montréal, il la verrait plus souvent. C'était évident. Mais le prix à payer était immense. La petite s'éloignerait de lui encore plus que si elle continuait de vivre à Saint-Raymond-de-

la-Tour. Son père croyait-il sincèrement que le fait d'obtenir la garde de sa petite-fille arrangerait tout et effacerait les années d'absence? Obliger l'enfant à vivre sous son toit ne pouvait qu'attiser la haine et la rancune. La maladie lui avait fait perdre ses esprits. Paul espérait que d'ici quelques jours, son paternel serait revenu à la raison.

Antoine Harvey avait commencé les travaux visant à agrandir sa *shop* à bois. Il avait acheté une nouvelle scie à ruban ainsi qu'un tour à bois, l'ancien étant défectueux. Luc mettait tout en branle avec quelques hommes engagés à cet effet. Les murs étaient montés et bientôt, les chevrons formèrent le toit. Les hommes œuvraient presque douze heures par jour sur ce projet qui ne devait avoir aucune incidence sur les commandes des clients. En moins d'une semaine, ils finirent de mettre en place la toiture, d'installer la finition extérieure, de même que les fenêtres et la porte. Luc était maintenant l'associé d'Antoine, les papiers à cet effet ayant été signés chez le notaire quelques jours avant le début des travaux sans que Denise n'ait pu dire quoi que soit. Ses sentiments pour Luc s'étaient amplifiés. Plus ils travaillaient ensemble, plus le jeune homme lui plaisait. Elle admirait son corps athlétique et sa générosité envers les autres. Souvent, il se portait à la défense des clientes rudoyées verbalement par leur mari. On voyait bien qu'il ne supportait aucune violence faite aux femmes. Son père en avait d'ailleurs fait les frais. Le fait qu'il avait tué ce dernier ne la dérangeait pas le moins du monde. Non seulement ne lui inspirait-il aucune peur, mais elle était persuadée qu'il ne pouvait qu'être bon. Son époux, lui, n'avait rien remarqué des changements qui s'étaient produits en elle. Pourtant, elle avait tellement changé. Si Antoine ne s'était aperçu de rien, c'est qu'il était aveugle. Les signes que sa femme était amoureuse étaient d'une telle évidence. À croire que les nombreuses années passées à ses côtés l'avaient rendu trop confiant. Seulement, rien n'est jamais acquis dans la vie. Antoine aurait intérêt à se le rappeler. Doux Jésus... Il en tomberait de sa chaise, s'il savait. Il n'aurait sûrement pas fait du jeune homme son associé. D'un autre côté, Denise avait parfois l'impression qu'Antoine lui-même la poussait dans les bras de Luc. Souvent, ils les laissaient seuls pour fermer la manufacture alors qu'il se rendait à Québec pour ses affaires.

Et ce soir-là, il était justement en ville, avec l'intention de n'en revenir que le lendemain. La tête remplie de projets, Denise invita Luc à venir souper à la maison. N'y voyait aucun mal, ce dernier accepta. En effet, il avait pris l'habitude de manger chez Antoine plusieurs soirs par semaine pour régler des problèmes touchant le travail. Son invitation acceptée, Denise s'empressa de quitter l'usine et de se rendre à l'épicerie pour y faire quelques emplettes, tout excitée par la soirée qui se préparait. De retour à son domicile, elle mit de la musique sur sa chaîne stéréo. Tandis qu'elle préparait le repas, les paroles d'une chanson de Michaël Jackson retentissaient dans la maison. Cela ne l'empêcha pas d'entendre la sonnette d'entrée quand Luc se pointa. Ses jambes devinrent toutes molles, lorsqu'elle ouvrit la porte.

— Te voilà enfin, dit-elle. Mets ton manteau dans le placard. Je reviens tout de suite.

Luc s'exécuta. Les arômes qui sortaient de la cuisine lui donnaient drôlement faim. Denise revint avec deux coupes de vin, qu'ils burent dans le salon en attendant que le souper soit prêt. Voyant que son invité semblait passablement fatigué, Denise lui suggéra d'enlever ses chaussures et de prendre ses aises sur le divan. Après qu'il ait vite fait de refuser, elle se dit qu'il finirait bien par se détendre. Elle retourna à la cuisine et sortit sa lasagne du four. Elle alluma ensuite les chandelles placées sur la table puis cria :

— Le repas est prêt !

Luc quitta le salon et s'installa à la table ornée d'une jolie nappe de dentelle et de couverts en argent. Le pauvre craignait de salir le tissu avec un plat comme celui-là. Il est vrai qu'il avait maintenant l'habitude des objets de luxes, lui qui était venu manger si souvent de cette maison. Denise remplit les verres vides. Il aimait bien le vin. Comme il n'avait pas coutume d'en boire, cela le rendait euphorique. Et être euphorique lui permettait d'oublier son passé... le corps de son père gisant sur le plancher et cette prison où il avait perdu les plus belles années de sa vie. Il but beaucoup. Trop, même. Après le mets principal, il se laissa gaver de dessert par son hôtesse qui déboucha une autre bouteille. Ensuite, le repas terminé, ils retournèrent au salon. Là, Denise mit une musique douce et invita Luc à danser un *slow*. Le jeune homme se leva et fit quelques pas en épousant parfaitement le corps de sa partenaire, qui sentait drôlement bon. Une odeur de femme qu'il n'avait pas eu l'occasion d'apprécier souvent au cours de sa lamentable vie. Le devinant, Denise tendit le cou vers lui pour lui

permettre de mieux sentir son odeur. Ses lèvres étaient si proches des siennes et le danger, si grand ! Elle se blottit davantage, provoquant chez lui une érection. C'est le moment qu'elle choisit pour fourrer sa langue dans sa bouche et lui donner un baiser langoureux. Tout en s'embrassant passionnément, les deux se laissèrent tomber sur le tapis. Perdant leurs inhibitions, ils firent l'amour comme des bêtes. Plus tard, beaucoup plus tard, lorsqu'ils furent bien repus, ils s'endormirent dans les bras l'un de l'autre.

Au petit matin, le réveil fut plutôt brutal, pour Luc, qui s'en voulait d'avoir fait l'amour avec la femme d'Antoine, celui-là même qu'il considérait comme un père.

— Nous n'aurions pas dû, dit-il à Denise.

— Je t'aime, Luc, et ce, depuis le premier jour où je t'ai vu, répondit Denise, désespérée.

— Nous ne pouvons pas nous aimer. Tu es la femme d'Antoine, le seul qui m'a donné une chance dans la vie, fit remarquer Luc.

— Je sais. Mais mes sentiments à ton égard sont plus forts que tout. Je ne peux pas t'oublier. Je t'aime trop.

— Je ne sais pas ce que nous allons faire, Denise. Je suis tout aussi désespéré que toi.

— Mon amour, ne faisons rien pour le moment. Nous verrons plus tard ce qu'il convient de faire.

— Comme tu veux. Si tu crois que c'est la meilleure chose à faire.

— Pour le moment, c'est la meilleure, crois-moi, enchaîna Denise qui déjà, craignait de perdre son amant.

Pendant la fin de semaine, Paul se rendit seul à Saint-Raymond-de-la-Tour, croyant sa présence requise là-bas. Furieuse, Maria se rendit immédiatement à la résidence familiale, munie d'un bagage à main. Son intention était de passer deux jours dans la splendide demeure à se faire dorloter. Monsieur Dumas et Florentine l'accueillirent avec condescendance, puisqu'il était dans leur intérêt de demeurer courtois envers leur belle-fille au cas où ils devraient faire appel à son concours durant les procédures judiciaires à venir. Yves Dumas fut très mécontent d'apprendre de la bouche de Maria que son fils était parti à Saint-Raymond-de-la-Tour.

—Comment ai-je pu avoir un tel fils ! grommela-t-il sur un ton méprisant.

—N'exagère pas, tout de même ! s'exclama Florentine, sur la défensive.

—Vraiment, tu trouves que j'exagère ? Dès qu'il a un moment de libre, il court vers cette prostituée ! Cela ne vous effraie pas, Maria ? demanda Yves Dumas, suspicieux.

—Que voulez-vous dire ? interrogea la jeune femme, feignant de ne pas bien comprendre.

—Vous devriez être plus méfiante, répondit simplement monsieur Dumas.

Ce dernier parvint à immiscer le doute dans l'esprit de Maria. Ce pouvait-il que son époux puisse être encore amoureux de cette femme ? Bien sûr, Laura lui avait donné un enfant, ce qui créait forcément des liens entre eux. Des liens qui risquaient de devenir plus forts chaque fois qu'ils se rencontraient. Mais non, c'était impossible, se dit Maria, qui avait confiance en son charme. Mais si cela s'avérait être le cas, il était urgent qu'ils obtiennent la garde de Gamine.

Au cours de la soirée, Paul arriva au presbytère. Père Hubert fut surpris de sa visite. Pour tout dire, il ne l'attendait pas. Paul lui expliqua les raisons de sa venue et téléphona à Laura pour la prévenir qu'il passerait chez elle le lendemain matin. Comme il se faisait tard, Père Hubert l'invita à rester pour la nuit. Du coup, Paul se retrouva dans la chambre même où Gamine fut conçue.

Quand il se réveilla, au matin, les rayons du soleil filtraient à travers la fenêtre, créant un arc lumineux qui dévoilait de minuscules particules de poussière suspendues dans l'air. Cela lui rappelait son tout premier matin dans cette paroisse. Il descendit rejoindre son hôte dans la cuisine, qui lui offrit à déjeuner. Paul déclina, mais accepta néanmoins de boire un café en sa compagnie.

—Votre père semble vous causer beaucoup de tracas, observa Père Hubert en mangeant une bouchée de son omelette.

—C'est le moins qu'on puisse dire. J'ignore où tout cela va s'arrêter, mais je tenais absolument que Laura et Gamine sachent que je n'y suis pour rien dans toute cette histoire, expliqua Paul.

— Pourquoi tenez-vous tant à les préserver ? demanda Père Hubert. Ne seriez-vous pas toujours amoureux de Laura, par hasard ? Ceci expliquerait pourquoi vous vous êtes précipité ici.

— Vous me prenez par surprise, mon Père, répliqua Paul. Que puis-je répondre à ça ? Autrefois, Laura était une jeune fille pleine de joie de vivre. Aujourd'hui, elle est devenue une femme sûre d'elle. Certes, elle représente pour moi un danger potentiel, dans le sens où je pourrais à nouveau succomber à ses charmes. Mais je sais que je n'en ferai rien, car elle a un époux que je respecte vraiment beaucoup et qui a su donner à Gamine tout l'amour que je n'ai pu lui donner.

— Vous savez, rien ne vous oblige à utiliser ce prénom, s'il ne vous plaît pas, dit Père Hubert en changeant brusquement de sujet.

— Vous parlez de ma fille ? demanda Paul, incrédule.

— Oui, de Gamine. Celle-ci a été baptisée sous les noms de Marie Élisabeth Gamine. Gamine est le second prénom, mais Laura a choisi de l'utiliser pour des raisons... qu'elle n'a pas voulu m'expliquer.

Géné, Paul baissa la tête. Il n'allait tout de même pas raconter à ce prêtre que, poussée par la vengeance, Laura avait donné ce prénom ridicule à sa fille à cause de lui. Personne n'avait besoin de savoir que l'ancien curé n'était qu'un gamin obéissant encore à son père comme lorsqu'il avait huit ans. Surpris que sans le savoir, Laura avait choisi le prénom de sa grand-mère, Paul prit congé de Père Hubert et se rendit directement chez elle.

Martin et sa femme l'accueillirent avec beaucoup d'amabilité. Pour la circonstance, Mathilde avait revêtu sa robe rouge à pois blancs. Paul fut étonné de découvrir que ce vêtement existait encore. L'aïeule lui présenta Mélinda, qu'il ne connaissait pas, pendant que Laura préparait du café et que Mélinda offrait à sa petite-fille d'aller magasiner pour l'éloigner de la discussion, initiative que Laura et Mathilde surent apprécier. Martin invita Paul à prendre place à table, alors que Mathilde et lui s'y installèrent. Lorsque le café fut prêt, Laura le versa dans les tasses destinées à chacun. Sa main tremblait légèrement quand vint le temps de servir Paul, qui songea que c'était la première fois qu'il voyait où son ancienne flamme et sa famille habitaient. Leur maison était très modeste. Certes, ses propres parents n'auraient pu vivre dans une demeure de ce genre. Néanmoins, il était d'avis que ce ne pouvait être qu'une bonne chose que sa fille vive ici. Ainsi, elle apprenait les bonnes valeurs, telles que l'humilité et la générosité. Des qualités dont ses parents étaient dépourvus. Cela

amena Paul à se demander ce que Gamine apprendrait avec lui. Vraiment, il ne voyait pas ce qu'il pourrait lui léguer que Laura et Martin ne lui avaient pas déjà transmis. Tout ce qu'il espérait, c'est que la rancœur et la méchanceté de son père ne figureraient pas dans les traits de l'enfant.

—Monsieur le curé... Euh... monsieur Dumas, commença Mathilde d'une voix blanche, vos parents sont les personnes les plus ignobles qu'il m'ait été de connaître.

—Je comprends votre ressentiment, Mathilde. Je ne suis pas du tout d'accord avec leurs derniers agissements. C'est pour cette raison que je suis venu jusqu'ici. Je voulais que vous connaissiez ma position dans cette affaire, plaida Paul.

—Ne pourriez-vous pas demander à votre père de cesser ses démarches? demanda Martin, très inquiet.

—Je l'ai rencontré avant de quitter Montréal et je crains, hélas, qu'il ne recule devant rien, répondit Paul.

—Mais Paul, crois-tu qu'il peut obtenir gain de cause? questionna Laura, soucieuse.

—Je ne vois vraiment pas comment il pourrait enlever un enfant à sa mère, dit Paul.

—Rien n'est moins certain, fit Martin.

Mathilde se leva et réchauffa le café qui avait tiédi malgré la chaude discussion qui avait lieu dans la cuisine. Elle avait peur pour ses petites-filles. Comment Laura et Martin pourraient-ils se défendre contre cet homme riche? Elle n'en avait pas la moindre idée. Avec tous les gadgets que Martin avait achetés pour rendre la maison moderne, elle était sûre qu'il n'avait pas un seul sou de côté pour payer un avocat. Quant à Laura, bien qu'elle menât une vie rangée depuis son mariage, son travail de domestique ne lui rapportait pas beaucoup. Et ne pouvait donc pas faire face à la situation. Paul Dumas, le père biologique de Gamine, restait leur seule planche de salut.

—Écoutez, reprit Paul quand Mathilde fut de nouveau assise. Je crois que mon père ne peut que perdre cette cause puisque moi, le père de l'enfant, je refuserai sa garde. De plus, celle-ci ne peut lui être confiée, car il est atteint d'un cancer incurable.

—En effet, approuva Martin. Si vous refusez la garde de Gamine, il ne peut rien contre nous.

—Je t'en serai reconnaissante toute ma vie. Et jamais je ne t'empêcherai de voir ta fille, lança Laura.

— Je n'en doute pas, Laura, rétorqua Paul.

— Et Gamine, l'un de vous pense-t-il devoir la mettre au courant ? s'enquit Mathilde. Car si les choses tournent mal...

— Grand-mère ! Oiseau de malheur ! Pourquoi cela devrait-il mal tourner ? demanda Laura, agacée à l'idée que sa grand-mère puisse croire que Gamine risquait de lui être enlevée.

— Je te dis seulement ce que je pense.

— Il faut garder la foi, Mathilde, intervint Martin. Mais tout comme vous, je pense que nous devons mettre Gamine au courant de tout. Elle est intelligente et tôt ou tard, elle saura. De toute façon, les avocats d'Yves Dumas la feront peut-être témoigner devant le juge.

— Il est hors de question que ma fille vive un tel stress ! s'opposa Laura, prise de panique. Elle n'ira pas devant le juge !

— Juste au cas où, il vaudrait mieux qu'elle soit au courant, trancha Mathilde sur un ton qui n'admettait aucune réplique.

Tout le monde tomba d'accord pour tout raconter à Gamine. Après tout, elle était la principale concernée dans ce combat juridique qui éclaterait entre ses parents et ses grands-parents. Un peu plus tard, quand elle et Mélinda revinrent de leur magasinage, elles furent étonnées de voir tout le monde encore assis autour de la table. Gamine fut prise d'une soudaine angoisse devant les visages inquiets de ses parents qui ne lui disaient rien qui vaille. Lorsqu'elle demanda la permission d'aller faire un tour dans les bois pour y installer quelques pièges à lièvres, à sa grande consternation, sa mère lui ordonna de prendre place à la table, car ils voulaient discuter avec elle de choses extrêmement importantes. Elle s'assit donc tout près de Martin, et attendit anxieusement la suite.

— Ma chérie, ton grand-père Yves et ta grand-mère Florentine ont demandé ta garde, lui annonça sa mère.

— Ma garde ? Mais je ne veux pas aller vivre avec eux. Ma famille est ici et je ne veux pas partir. Je t'en prie, maman, ne les laisse pas m'emmener, pleura Gamine, affolée.

Puis, elle leva les yeux sur son père biologique et lui cracha au visage :

— C'est de ta faute ! Si tu n'étais pas revenu ici, rien de tout cela ne serait arrivé !

— Non, ma chérie, ton père n'y est pour rien. D'ailleurs, s'il est ici c'est dans le but de nous aider, intervint Laura.

— Je ferai tout pour que tu ne sois pas séparée de ta mère et de

Martin, promet Paul pour calmer la fillette. Je te le jure. Aie confiance en moi.

À travers ses larmes, Gamine parvint à lui adresser un léger sourire. Après tout, il n'était pas responsable des agissements de son père. Il méritait qu'elle lui accorde le bénéfice du doute. Advenant que sa mère et Martin perdent sa garde, il valait mieux s'en faire un ami. Son père biologique voudrait certainement la rendre heureuse en la retournant chez ses parents dès qu'elle lui en ferait la demande. Malheureusement, elle ne comprenait pas bien la situation. D'ailleurs, personne, dans cette cuisine, n'aurait pu penser une seule seconde que Gamine puisse leur être enlevée sans que Paul ne parvienne à changer la donne.

Yves Dumas venait tout juste de quitter l'hôpital où il avait reçu un traitement de chimiothérapie. Il se glissa dans un taxi qui le ramena chez lui en compagnie de sa femme. Il était hors de question, pour lui, de se rendre au bureau aujourd'hui. Son homme de main, Simon Dassylva, s'occuperait de la gestion de l'entreprise en attendant que les effets négatifs du traitement se dissipent. Aussi longtemps que la colère de Paul à son encontre perdurerait, il ne voyait pas comment faire autrement. Il était bien obligé de céder les rênes à son directeur adjoint. Son ingrat de fils était le portrait tout craché de Florentine. S'il avait eu un tant soit peu de ressemblance avec lui, il y aurait belle lurette qu'il siégerait au conseil d'administration de l'entreprise. Mais à la place, il enseignait la théologie à l'université, moyennant un misérable salaire d'enseignant qui défrayait à peine les coûts de son ménage. Heureusement, son épouse Maria était plus sensée que lui. Il la trouvait opportuniste, ce qui lui faciliterait les choses pour amener son fils aux commandes des entreprises Dumas. Et plus tard, sa petite-fille prendrait la relève, pendant que Paul, ce fils indigne, retournerait à ses prières de bon curé. Ainsi, Yves Dumas traçait le chemin de vie de Gamine. Tout ce qu'il souhaitait, c'était de vivre assez longtemps pour voir ses projets se réaliser.

Quelques semaines plus tôt, le médecin lui avait annoncé qu'il avait un ostéosarcome, une tumeur maligne qui avait pris naissance dans les cellules osseuses de sa jambe. Il avait alors pleuré, mais juste un peu. Pour lui, laisser transparaître ses émotions était signe de faiblesse. Et il n'était pas un faible. Évidemment, la chimiothérapie prolongerait sa vie de quelques années, deux ans tout au plus. Mais ce laps de temps lui permettrait de mettre en place sa succession. Sa femme, Florentine, était pour lui un poids mort. Il était inutile de compter sur elle, car elle ne connaissait rien aux affaires. À peine si elle pouvait administrer un budget. S'il ne voulait pas que son entreprise tombe entre les mains de ses concurrents, il avait intérêt à ramener son fils à la raison.

Le taxi les déposa, sa femme et lui, devant l'entrée. Quand Florentine voulut l'aider à gravir les marches conduisant sous le porche, il la repoussa violemment. Pauvre Florentine. Après toutes ces années passées à côté de lui, ne le connaissait-elle pas encore ? Il entra dans sa

riche demeure sans aide, le dos bien droit. Un coup d'œil dans le miroir de l'entrée le rassura. Malgré ses soixante-dix ans et son visage pâle, il était encore bel homme et plaisait aux femmes. Malheureusement, les puissants médicaments qu'on lui injectait avaient fait chuter sa libido. Le sexe était donc une chose morte pour lui. Quant à Florentine, il ne l'entendait jamais se plaindre du fait que sa vie sexuelle était réduite à néant. Aussi, était-il persuadé qu'elle était heureuse d'échapper à cette corvée qu'elle subissait religieusement, les jambes entrouvertes et la tête ailleurs.

Soudain, une enveloppe posée sur la table attira son attention. Louis, son majordome, avait dû la laisser là tout à l'heure, après qu'il ait quitté la maison. La missive provenait de son bureau d'avocats. Fébrile, il l'ouvrit. Il s'agissait de l'extrait de naissance de sa petite-fille. Là, sur le papier, écrit en toutes lettres, le nom de l'enfant : Marie Élisabeth Gamine. Voilà qui simplifiait les choses. Il ferait en sorte que le nom de Gamine soit rayé à jamais et que le prénom Élisabeth soit utilisé couramment. Soulagé, il s'enferma dans son bureau, abandonnant sa femme à elle-même, pour contacter son avocat, maître Duteil.

La procédure à suivre était très simple, Laura Legendre perdrait la garde de sa fille pour avoir exercé le métier de prostituée et pour avoir délibérément porté préjudice à sa fille en la prénommant Gamine. De plus, son avocat était persuadé qu'ils obtiendraient gain de cause, étant donné que les parents de la fillette n'avaient pas les moyens de lui offrir la vie rêvée que ses grands-parents comptaient lui donner. Sans oublier les études collégiales et universitaires, que ses parents ne pourraient jamais lui payer. Voilà qui créerait vite un énorme trou dans leur bas de laine, si toutefois ils en avaient un.

Élisabeth Dumas ferait bientôt partie de la famille. Souhaitant célébrer sa future victoire et aussi, atténuer ses douleurs, Yves Dumas ouvrit une bouteille de scotch, versa un peu d'alcool dans un verre et but ce dernier en une seule gorgée. Au même moment, Florentine le rejoignit avec ses médicaments à prendre.

— Mon chéri, tu n'es pas raisonnable. Ne bois pas d'alcool après le traitement. Ce n'est pas bon pour ton foie, le disputa-t-elle.

— J'ai une très bonne raison d'en boire, figure-toi, sourit Yves.

— Raconte, fit Florentine, intriguée.

— Notre avocat est persuadé que nous obtiendrons la garde d'Élisabeth.

—Élisabeth ?

—Oui, ce prénom figure sur l'extrait de naissance de notre petite-fille. Qui aurait dit qu'elle portait le prénom de ma mère ?

—Mais, Gamine le voudra-t-elle ?

—Ce n'est pas à un enfant de décider, interrompit Yves Dumas. Considérant qu'elle héritera de toute ma fortune, elle portera le nom que je voudrai bien lui donner.

—Évidemment, mon chéri, je comprends. Et Paul... Il vaudrait mieux te réconcilier avec lui, tu ne crois pas ?

—Si, si, répondit Yves Dumas, perdu dans ses pensées.

Dans les circonstances, se réconcilier avec son fils était la meilleure chose à faire, lui avait dit son avocat. La famille devait paraître unie quand elle aurait à passer devant le juge. Maria mangeait déjà dans sa main. Pour ce qui était de Paul, il finirait bien par ramper à ses pieds, se dit-il en avalant ses cachets.

Assis près de son établi, Antoine ressassait ses idées noires. Le jour d'avant, dès le début de l'avant-midi, il était parti à Chicoutimi pour livrer une table de chevet et rencontrer quelques clients. Or, en fin de soirée, lorsqu'il était rentré chez lui, Denise n'y était pas. Inquiet, il avait d'abord téléphoné à sa famille, mais personne ne l'avait vue de toute la journée. L'idée lui était donc venue de téléphoner chez Ida pour demander à Luc s'il savait où son épouse avait bien pu aller. Malheureusement, Ida lui avait répondu que Luc était absent. Ne sachant trop à quoi s'en tenir, il avait attendu patiemment le retour de sa femme. Seulement, elle n'était pas rentrée de la nuit. Au lever du jour, il avait entendu sa voiture dans l'allée et ses pas sur la galerie. Elle n'avait pas eu à déverrouiller, car il lui avait ouvert la porte toute grande.

—Nom d'un chien ! Où étais-tu passé ? lui avait-il demandé, fou d'inquiétude.

Elle avait bredouillé une vague excuse qu'il n'avait pas bien saisie. Apparemment, elle s'était sentie mal. Elle avait eu un mal de ventre et suspectant une appendicite, elle s'était dirigée vers l'hôpital où elle avait dû attendre plus de cinq heures avant de voir un médecin.

Étrange, vraiment étrange ! Pourquoi, dans ce cas, n'avait-elle pas averti sa famille ? se demanda Antoine, qui doutait soudainement

de sa femme. Denise avait-elle un amant ? À son âge ! Mais non, quelle idée saugrenue ! Il devenait fou. Il avait intérêt à arrêter de penser et à se mettre au travail. Luc arriverait bientôt. Aujourd'hui, ils devaient concevoir un plan pour fabriquer une armoire dans laquelle seraient installés une chaîne stéréo et un téléviseur. Le jeune homme n'aurait aucun mal à la fabriquer, car il avait un don inné pour la création. Ce meuble leur avait été commandé par Martin Duchesne, qui voulait l'offrir à sa femme pour souligner leur anniversaire de mariage. La plantureuse Laura s'était bien assagie depuis son mariage avec cet homme. Il avait su la driller, c'était le cas de le dire. À l'époque, son gendre était tombé sous son charme et sa fille Lucie l'avait soupçonné de la tromper. Mais en fait, ce n'était que des racontars malveillants qui avaient dû prendre leur source dans la bouche de Simone Langevin. Rien de charnel ne s'était passé entre ces jeunes gens. Du coup, il songea à son beau-fils qui s'était pendu dans son garage. Quelle fin tragique ! Le pauvre avait dû se débattre atrocement avant de pousser son dernier soupir.

Luc entra dans la *shop*, tirant son associé de ses rêveries. Le jeune avait l'air drôlement fatigué.

— Coudonc, as-tu passé la nuit sur la corde à linge ? l'interrogea Antoine.

— Mais non, je me suis juste couché tard, répondit Luc en rougissant légèrement.

— Ah bon. Je pensais que tu étais sorti.

— Mais non, pourquoi ça ?

— J'ai téléphoné chez toi, hier, car je pensais que tu savais peut-être où se trouvait ma femme. Elle n'était pas à la maison lorsque je suis revenu de Chicoutimi. Assez bizarrement, ta mère m'a répondu que tu étais sorti.

— En effet, je suis allé faire un tour de char avec mes frères, répondit calmement Luc.

Antoine trouvait la situation bizarre. Vraiment bizarre ! S'il n'avait pas eu tant confiance en Luc et si la différence d'âge entre sa femme et lui n'avait pas été aussi importante, il aurait pu croire qu'ils étaient amants. En fait, il ignorait qu'il n'avait jamais été aussi près de la vérité.

Paul Dumas rentrait à peine du travail que déjà, sa femme le harcelait à nouveau pour qu'ils déménagent chez son père. Il croyait pourtant en avoir fini avec cette histoire. Maria alléguait que son devoir était de prendre les rênes des entreprises Dumas et par la même occasion, de s'installer dans la demeure ancestrale, car sa mère avait besoin de sa présence auprès d'elle.

Maria croyait certainement que son époux était un fils ingrat, lui qui refusait de se soumettre à l'autorité de son père. Maintenant que celui-ci était mourant, elle était sûrement d'avis qu'il se devait d'accourir auprès de lui pour lui apporter du réconfort. Mais que pouvait-elle comprendre de sa relation avec son père ? Rien du tout. Soudain, Paul se demanda si son mariage avec elle n'avait pas été une erreur lamentable. Au cours de la journée, après avoir beaucoup réfléchi, il avait décidé de rentrer dans les rangs, c'est-à-dire de prendre la gestion de l'entreprise familiale. Non pas pour se soumettre à Yves Dumas ni pour faire plaisir à Maria, mais afin de préparer le terrain pour sa fille, et ce, jusqu'à ce qu'elle soit en âge de décider de son avenir. Il lui garderait sa place bien au chaud, juste au cas où le domaine des affaires l'intéresserait. Évidemment, il n'exercerait jamais sur elle une quelconque pression. Elle serait libre de décider de sa vie. Maria apporta son assiette, qu'elle déposa rudement sur la table pour lui démontrer son mécontentement. Paul lui fit remarquer que ce geste était bien futile. Il n'y avait que les enfants pour agir de la sorte. Il lui demanda de s'asseoir et de l'écouter un instant.

— Je vais travailler pour mon père. Non pas parce que la situation l'exige, mais parce que je tiens à préserver ce qu'il a bâti au cas où Gamine voudrait un jour œuvrer dans le monde des affaires.

— Mais Paul, c'est merveilleux ! Pourquoi ne l'as-tu pas dit tout de suite ? Je téléphone à ta mère pour la prévenir. Je suis vraiment fière de toi, mon chéri ! On devrait sortir demain soir pour fêter ça. Quand penses-tu ?

— Je ne crois pas avoir envie de fêter ça, répondit Paul, ironique.

— Allons-nous vivre chez tes parents ?

— Ça, n'y compte pas. Il est hors de question de vivre sous leur toit.

Maria s'empressa de téléphoner à Florentine pour lui annoncer la bonne nouvelle. Au même instant, Paul sortit à l'extérieur et alluma une cigarette. Ce faisant, il se remémora l'époque où il fumait en cachette avec Laura. C'était après l'un de ces moments qu'ils avaient

conçu leur fille Gamine. Et lui, idiot qu'il était, avait fui au loin, les abandonnant toutes les deux. Cette fois, il ne les laisserait pas tomber. Il ferait tout pour se racheter aux yeux de sa fille. Pour lui, seul son bonheur comptait. Et il ne laisserait certainement pas son père lui faire du mal en la séparant de sa mère. Il avait promis à Laura de tout faire pour que cela n'arrive pas, et il tiendrait parole.

Gamine rentrait à l'instant de l'école. Elle laissa tomber son sac sur le plancher et se dirigea vers le comptoir où refroidissait une tarte à la rhubarbe préparée par son arrière-grand-mère. Avec une fourchette, elle prit un peu de la délicieuse pâtisserie qu'elle goûta avec appétit, essayant de ne pas se brûler la langue, car le dessert était encore très chaud. Après son goûter, elle monta dans sa chambre pour écouter un peu de musique avant de faire ses devoirs. Sur une chanson de Boy George, elle réfléchissait aux derniers événements survenus dans sa vie. Elle avait affreusement peur de devoir quitter sa famille et son village. Aussi, malgré la bonne volonté de son père, elle craignait que la situation ne se détériore. Si son grand-père était aussi riche qu'on le disait, qu'est-ce qui pourrait bien l'empêcher de l'arracher à sa mère ? « Voyons, se dit-elle, il ne pouvait pas faire une chose pareille ». Elle avait beau être jeune, elle savait tout de même qu'aucun juge n'accorderait sa garde à un si vieil homme. Sur ces pensées, elle retira ses écouteurs et commença à faire ses devoirs. En bas, Mélinda et Mathilde préparaient le souper tout en rattrapant le temps perdu. Chaque jour, leurs discussions les avaient fait se rapprocher un peu plus. Mathilde était très contente que sa fille fasse partie de sa vie, même si cela n'avait lieu qu'au moment de sa vieillesse. Mais peu importait, au fond, puisqu'elle avait eu Laura pour la remplacer.

Comme Gamine avait grignoté la tarte, elle n'allait plus avoir faim pour le souper, songea Mathilde. La pauvre petite était visiblement angoissée par son avenir et elle compensait son stress par la nourriture. Cela se comprenait fort bien. À sa place, elle en aurait fait autant. La semaine d'avant, elle avait eu onze ans. Martin et Laura l'avaient beaucoup gâtée. Trop, même. Dans son temps, les anniversaires n'étaient pas célébrés. Jamais il n'y avait eu de gâteau de fête et de cadeaux quand elle vivait chez ses parents. D'ailleurs, c'était ainsi pour tout le monde, car en ce temps-là, l'argent était rare.

L'anniversaire de mariage de Laura et Martin tombait le même jour que la fête de Gamine. Aussi, chaque année, les deux fêtes se célébraient habituellement ensemble. Mais le cadeau que Martin réservait à Laura ne serait livré que ce soir. Il avait fait fabriquer un meuble pour le salon par le fils d'Ida Dupré. Ce jeune homme s'était drôlement bien réadapté dans la société. Sa mère était très fière de lui. Malgré tout, Mathilde se disait que celle-ci aurait intérêt à surveiller son fils de près. Simone Langevin avait insinué des choses affreuses, à son sujet, des choses qui concernaient la femme d'Antoine Harvey.

Le repas enfin prêt, Gamine les rejoignit pour mettre la table. Elle avait envie de se rendre utile depuis que leur famille s'était agrandie grâce à l'arrivée de Mélinda. Elle posa délicatement les couverts sur la nappe de coton, tandis que son arrière-grand-mère retirait du four le bœuf bourguignon qu'elle avait préparé. Au même moment, Martin et Laura rentrèrent du travail, affamés.

— Alors, ma puce... comment s'est passée ta journée à l'école ? demanda Laura à sa fille.

— Comme d'habitude, maman. Rien d'extraordinaire, répondit Gamine après avoir bu une gorgée de jus de fruit.

— Mathilde, votre bœuf est délicieux, complimenta Martin en trempant son pain dans la sauce.

— Je sais, oui. Une vieille comme moi, ça fait longtemps que ça sait faire à manger, rigola l'aïeule. Oh... je crois que c'est le véhicule d'Antoine Harvey qui arrive.

Martin se leva de table pour vérifier par la fenêtre. À travers celle-ci, il aperçut en effet le camion de livraison. Il sortit donc à l'extérieur pour aider Antoine et Luc à entrer le meuble dans la maison. Surexcitée, Laura apprécia vivement la beauté de cette œuvre d'ébénisterie que lui avait fabriquée Luc Dupré. Vraiment, elle n'avait jamais rien vu de plus beau.

— Merci, je suis tellement contente ! s'exclama-t-elle, impressionnée.

— Vous l'aimez ? demanda Luc.

— Évidemment ! Comment pourrais-je ne pas l'aimer ? Je ne m'y connais pas dans la fabrication de meuble, mais je sais que celui-ci est à couper le souffle, rétorqua-t-elle.

— Et toi, Martin, qu'en penses-tu ? questionna Antoine.

— Si ma petite femme est contente, je le suis moi aussi. Je passerai vous le payer à la fin du mois. Est-ce que ça vous convient ?

—Pas de problème, agréa Antoine, satisfait. Vous le paierez quand vous pourrez.

—Merci infiniment ! répéta Laura aux deux hommes qui venaient de sortir de la maison.

—Mon amour, je suis si contente ! lança-t-elle en passant sa main sur la création de Luc.

—Ça mérite bien un petit bec !

Laura s'empressa d'embrasser son mari. Gamine les regarda se bécoter en se demandant si un jour, quelqu'un l'aimerait autant que Martin aimait sa maman. Comme toutes les jeunes filles, elle espérait que oui. Mais pour l'instant, elle n'était pas encore prête pour ce genre de choses. Elle préférerait de loin chasser dans les bois et taquiner le poisson. Mathilde disait d'elle qu'elle était un garçon manqué. À cause de ses préférences, elle n'arrivait pas à se faire d'amies à l'école. À moins que ce ne soit dû à l'étrange prénom qu'elle portait ? D'ailleurs, pourquoi sa mère l'avait-elle appelée ainsi ? Gamine ! Ce n'était pas un nom propre, puisqu'il s'agissait d'un nom commun. Qui sait... Peut-être que sa mère l'ignorait au moment où elle l'avait fait baptiser. De toute façon, elle aimait son prénom. Il était différent de tous les autres qu'elle avait entendus jusqu'à présent. Dans son école, il y avait au moins cinq Stéphanie et trois Valérie. Et cela, sans compter les Steve et les Yannick. Elle préférerait de loin Gamine, car il était unique et tant pis si ça déplaisait aux autres élèves.

—À quoi penses-tu, ma chérie ? chercha à savoir sa mère.

—Je pensais à mon prénom... Gamine. Je l'aime beaucoup, maman.

—Tant mieux s'il te plaît.

—Pourquoi m'as-tu donné un nom commun pour prénom ? interrogea Gamine, soudain soucieuse.

—Tu sais, ma chérie, quand je t'ai appelée ainsi, j'étais très en colère contre ton père biologique.

—Parce qu'il nous a abandonnées ? questionna Gamine.

—Oui. Il m'avait dit qu'autrefois, ses parents le considéraient comme un irresponsable et qu'il le traitait comme un gamin.

—En somme, c'était une petite vengeance personnelle... conclut Gamine.

—Qui n'a rien à voir avec toi, je te jure. Et puis, je m'étais dit que si un jour il revenait, il saurait que tu es véritablement sa fille.

Sinon, je ne me serais pas permis de t'appeler ainsi, tenta d'expliquer Laura.

—C'est une drôle d'idée d'appeler son enfant comme ça. Imagine un peu la tête que feront les gens lorsque je dirai mon nom à l'âge de Mathilde ! rigola Gamine.

—J'aurais dû t'appeler Paule ou Paula.

—Ah non ! Jamais de la vie ! J'aime mieux mon prénom.

—Tu es sûre ? Tu ne m'en veux pas ?

—Non, maman. Je suis la seule au monde à m'appeler ainsi, répondit fièrement Gamine.

—C'est vrai que ton nom est unique. Et il n'y a aucune autre gamine comme ma Gamine, dit Laura en serrant sa fille dans ses bras. Viens... allons goûter à cette fameuse tarte à la rhubarbe.

Après la livraison chez Mathilde Bouchard, Luc était rentré directement chez lui, épuisé de sa journée à la *shop*. À présent, il aspirait à prendre un bon repas et une douche. Denise avait tenté de le persuader de la rencontrer quelque part, mais il avait refusé, sous prétexte qu'il était trop fatigué. En réalité, il pensait qu'Antoine entretenait des soupçons sur eux. Mieux valait se montrer prudent pour un certain temps. Ses expériences en matière de sexe se résumaient à quelques baisers avec des prostituées et des détenus. Denise lui avait appris à faire l'amour avec sensualité. La première fois, ils avaient fait l'amour sur le tapis du salon, juste après l'excellent repas qu'elle lui avait préparé. Ensuite, ils avaient convenu de laisser les choses comme elles étaient, histoire d'oublier ce qui avait eu lieu. Mais l'appel des sens ayant été plus fort qu'eux, ils s'étaient revus à plusieurs reprises lorsqu'Antoine était à l'extérieur. Mais depuis son retour de Chicoutimi, ce dernier avait des doutes sur sa femme.

Luc ne savait plus comment échapper à son quotidien. D'un côté, il y avait Antoine qui avait une telle confiance en lui qu'il en avait fait son associé, et de l'autre, il y avait Denise, cette femme chaude à souhait qui s'offrait à lui sur un plateau d'argent. Pris entre les deux, il redoutait que cette histoire finisse mal.

—Ma parole, tu es dans la lune ! s'étonna Ida.

—Quoi ? fit Luc, sorti de ses rêveries.

—Je te parlais à l'instant et tu n'as pas entendu. As-tu des problèmes au travail ? J'ai l'impression que tu es différent depuis un certain temps, s'inquiéta Ida.

—Mais, quel problème veux-tu que j'aie? Je suis seulement fatigué. J'ai travaillé très tard tous les soirs pour confectionner le cadeau de Laura Legendre.

—T'es bien sûr qu'il y a pas autre chose? insista Ida.

—Sûr, affirma Luc.

Sur ce, il se leva et sortit de la cuisine pour échapper à l'interrogatoire de sa mère qui toujours, savait se montrer très perspicace. Une fois seule, Ida se demanda si elle ne devrait pas parler à Denise de ses soucis au sujet de Luc. Il y avait fort longtemps qu'elle ne lui avait pas rendu visite. Peut-être qu'un petit tour à l'usine, le lendemain avant-midi, serait possible.

Et c'est ce qu'elle fit. En arrivant sur les lieux, elle constata que les hommes étaient absents. Denise l'informa qu'ils étaient allés livrer des armoires de mélamine.

—C'est mieux ainsi, nous serons seules pour discuter, dit Ida en s'asseyant. N'aviez-vous pas engagé plus de personnel depuis votre agrandissement?

—Oui, mais comme nous avons moins de commandes, actuellement, nous les avons renvoyés temporairement, le temps que les choses se replacent, expliqua Denise en s'avançant avec deux tasses de café.

—Est-ce que tu trouves que Luc est différent? l'interrogea Ida en prenant la tasse qu'elle lui tendait.

—Différent? Tu veux dire quoi, par différent?

—Je ne sais pas. Il est pensif ces derniers temps. Quelque chose le tracasse, j'en suis sûre. Je connais mon garçon. Aurais-tu une petite idée de ce qui l'ennuie?

—Non, évidemment. Pourquoi je le saurais?

—Je me disais qu'il pourrait y avoir quelque chose, ici, qui le perturbe.

—Qui le perturbe? Comment ça?

—Oui, il me semble qu'il n'est pas dans son assiette.

—Écoute, Ida, je ne vais pas avoir de secret pour toi, dit Denise en se levant d'un bond. Je suis amoureuse de Luc. Maintenant que tu es au courant, je me sens un peu soulagée.

—Qu'est-ce que tu as dit? s'écria Ida, scandalisée.

—Tu as bien entendu... Luc et moi, nous nous aimons.

—Non! Arrête! Ce n'est pas possible! Tu arrives à la cinquantaine.

— L'amour n'a pas d'âge, argumenta Denise, choquée. Et je n'ai que quarante-cinq ans.

— Voyons, Denise, il faut que tu te reprennes. Tu es une femme mariée.

— Écoute, j'ai des sentiments pour Luc et lui en a pour moi. Je ne vois pas pourquoi nous ne vivrions pas notre belle histoire d'amour.

— Parce qu'Antoine est le seul à avoir donné une chance à mon fils. Si tu l'aimais comme tu le prétends, tu t'éloignerais de lui ! hurla Ida, en colère.

— Es-tu folle ? Jamais je ne renoncerai à lui.

La mère de Luc quitta l'usine de fabrication de meubles en beau maudit contre Denise et ce fils ignoble qui avait trahi Antoine Harvey, l'homme dans la main duquel il mangeait. Ce soir, quand il rentrerait du boulot, elle comptait bien lui chauffer les oreilles. Était-il trop tard pour qu'il se reprenne en main ? Elle l'ignorait, mais elle en aurait le cœur net, foi d'Ida Dupré !

Bien que l'on dit souvent qu'avec le temps, les choses s'arrangent toujours, ce n'était malheureusement pas le cas des relations entre Laura et sa mère. Non seulement elles ne s'étaient pas du tout améliorées, mais les deux s'ignoraient la plupart du temps. Martin tentait de raisonner sa femme en la priant d'essayer de pardonner. Après tout, tout le monde commettait des erreurs. Ne s'était-elle pas prostituée, autrefois ? Or, Laura soutenait que ce n'était pas du tout pareil. Une mère n'abandonnait pas son enfant. Elle avait beaucoup souffert, dans son enfance, du fait qu'elle était différente des jeunes de son âge. Aussi, elle ne pardonnerait jamais à cette femme sans cœur. Une chance que sa grand-mère avait été présente pour elle. Sinon, que serait-elle devenue ? Et que dire de son père, Gilbert Legendre, cet être qu'elle n'arrivait même pas à concevoir dans son imaginaire ! Il était décédé. Et alors ? Elle ne verserait pas une larme sur sa personne. Sa présence ne lui avait pas du tout manqué. On peut très bien vivre sans papa. Son expérience, auprès de sa fille Gamine, lui avait démontré à quel point une mère est primordiale pour un enfant. Les liens qui unissaient ce dernier à sa mère sont indescriptibles. Elle admettait toutefois que Martin avait joué un rôle déterminant dans la vie de Gamine. Pour sa part, Mathilde, elle, s'accommodait très bien de Mélinda. Les deux cuisinaient ensemble en papotant de choses et d'autres. Pauvre Mathilde ! On aurait dit qu'elle avait oublié que sa fille l'avait laissée toute seule avec son bébé sur les bras. Sa joie de retrouver son enfant à sa vieillesse lui faisait faire de l'Alzheimer !

Revenant du presbytère, Laura alla chercher le courrier. Parmi la pile de circulaires qui l'attendait dans la boîte aux lettres, son attention fut attirée par une grande enveloppe brune portant l'en-tête du bureau de l'avocat d'Yves Dumas : Maître Duteil.

— Oh, mon Dieu ! De quoi s'agit-il encore ?

Perplexe, elle regagna la maison.

— Quelque chose de grave ? la questionna Mathilde.

— Ce sont de nouveaux papiers juridiques, annonça Laura.

— Ouvre donc, ma fille. Tu sauras à quoi t'en tenir, l'encouragea Mathilde.

Laura regarda sa grand-mère avec détresse. Paul n'avait pas réussi à convaincre son père de changer d'avis. Si seulement elle avait

été moins insolente quand elle s'était rendue là-bas, peut-être que tout ceci ne serait pas arrivé.

— Je crois que je préfère attendre Martin, finit-elle par dire. Où est Gamine ?

— Elle a jeté son sac d'école sur le sol et elle est partie à bicyclette, répondit Mélinda.

Lorsque Martin arriva à son tour du boulot, il pâlit en apercevant l'enveloppe que tenait sa femme. Voilà que les dés étaient jetés. Yves Dumas les poursuivait pour obtenir la garde de sa petite-fille. « Paul n'a donc pas réussi à raisonner ce vieux fou », pensa Martin.

— Ouvrez, ordonna-t-il.

Laura s'exécuta. Fébrile, elle déchira l'enveloppe et retira avec précaution les papiers qu'elle contenait. Ses yeux se posèrent sur la première page. On la sommait de comparaître en Cour.

Elle posa les documents sur la table afin que tous puissent les lire. Hier, elle avait discuté de la situation avec Père Hubert. Sachant qu'elle et Martin n'avaient pas le droit de recourir à l'aide juridique, il lui avait donc recommandé un avocat qu'il connaissait : Maître Cousineau. Laura se demandait toutefois si ce dernier serait de taille à lutter contre cet homme despotique qui tentait de lui prendre sa fille, sous prétexte qu'il était mourant et qu'il n'avait personne d'autre à qui léguer ses millions. Dès le lendemain, ils devraient, Martin et elle, préparer leur défense.

Le jour suivant, en après-midi, elle obtint un rendez-vous avec Maître Cousineau. Elle dut s'y rendre seule, car Martin n'avait pas pu se libérer du travail. Après avoir expliqué à l'avocat le but de sa visite, elle lui demanda quelles étaient les probabilités pour qu'Yves Dumais réussisse à obtenir la garde de sa fille.

— Minces, très minces. Il devra prouver que vous êtes une mère indigne, confessa maître Cousineau.

— Que voulez-vous dire, exactement ?

— Il s'agit, pour la partie adverse, de démontrer que vous êtes une mauvaise mère. Donc si vous avez quelque chose à cacher, il vaudrait mieux que vous m'en fassiez part.

— C'est que... commença Laura, gênée.

— Je vous écoute, l'encouragea maître Cousineau.

— J'ai eu à exercer un métier déshonorant par le passé. Vous comprendrez que j'étais dans le besoin, confessa Laura en rougissant.

— C'est-à-dire ?

— J'ai eu à me prostituer avant la naissance de ma fille.

— C'était avant sa naissance, vous me le certifiez ?

— Mais oui. Je vous le jure.

— Dans ce cas, nous démontrerons que vous avez toujours été une mère exemplaire après la naissance de votre fille. Tout de même, le fait de l'avoir appelée Gamine jouera contre vous, j'aime mieux vous prévenir. Il serait plus sage, à compter de maintenant, d'utiliser le deuxième prénom qui figure sur l'acte de naissance de votre fille. Dorénavant, elle devra s'appeler Élisabeth. Il faut montrer au juge que vous êtes prête à coopérer pour le plus grand bien de votre enfant. Doit-on s'attendre à autre chose ?

— Pas que je sache.

— Bon. Dans ce cas, nous nous reverrons bientôt, conclut maître Cousineau.

Laura quitta le bureau, soulagée que ce fût enfin terminé. La consultation lui avait coûté une petite fortune, mais cela en valait la peine, car elle avait pleinement confiance en son avocat. Elle ne doutait pas une minute qu'il ne gagne sa cause. Yves Dumas et sa femme Florentine seraient certes désappointés. Mais pour qui se prenaient-ils ? Oser croire une seconde qu'ils pouvaient lui enlever sa fille Gamine... ou plutôt, Élisabeth. Il fallait qu'elle s'habitue dès à présent à l'appeler ainsi. Elle se demandait comment sa fille allait réagir face à ce changement de nom, alors qu'il y a quelque temps, elle lui avait dit qu'elle adorait son prénom. Avec un long soupir, elle démarra la voiture et rentra directement à la maison. En soirée, elle téléphonerait à Paul pour le prévenir des nouvelles procédures entamées par son père. Comme toujours, Mathilde était là à l'attendre, en se berçant doucement avec un tricot à la main. Ti-Gris dormait près d'elle.

— Alors ? demanda l'aïeule. Comment ça s'est passé ?

— Nous avons toutes les chances de garder Gamine. Mais il faudra l'appeler Élisabeth dès maintenant, car cela pourrait nous nuire si nous continuons de la nommer Gamine.

— Je t'avais prévenue, à l'époque, que ce nom allait porter préjudice à la petite, maugréa Mathilde.

— J'étais très en colère contre Paul, grand-mère. Ce que j'ai pu être stupide. Et Gamine qui aime son prénom. Comment lui annoncer qu'elle doit y renoncer ?

—La voici, justement, qui arrive de l'école. À ta place, je lui parlerais tout de suite. Trop attendre n'apportera rien de bon, suggéra Mélinda qui venait de quitter son roman-feuilleton.

Gamine rentra effectivement à la maison. Elle enleva son manteau, le posa sur la patère, et retira ses espadrilles. Son sac à dos dans les mains, elle se dirigea vers l'escalier en expliquant qu'elle avait une tonne de devoirs à remettre pour le lendemain et qu'elle n'avait pas une minute à perdre.

—Écoute, ma chérie, il faut que nous parlions avant que tu commences à faire tes leçons, annonça Laura. Pose ton sac sur le sol.

—Eh bien, ça doit être drôlement important pour que tu m'empêches d'étudier.

—Ma chérie, il faut que nous cessions de t'appeler Gamine. Ton grand-père veut obtenir ta garde et nous devons tout faire pour ne pas qu'il t'enlève à moi. Aussi, notre avocat suggère que nous t'appelions Élisabeth. Il s'agit du deuxième prénom qui figure sur ton acte de naissance.

—Non, il n'en est pas question ! Je m'appelle Gamine. C'est mon nom depuis que je suis toute petite et je ne changerai pas ! hurla Gamine en tapant du pied.

—Essaie de comprendre, s'il te plaît, supplia Laura. Je ne veux pas te perdre.

—Parce qu'il est possible que je doive aller vivre là-bas ? s'inquiéta soudain Gamine.

—Non, tu n'iras pas vivre chez ces gens que tu connais à peine. Jamais ils ne t'enlèveront à moi. Ne t'inquiète pas, ma chérie, j'ai un excellent avocat. Il ne laissera pas ça se produire, je t'assure. Toutefois, il nous faut lui obéir.

—Tu oublies, maman, que grand-père est riche et très déterminé à m'avoir, argumenta Gamine.

—Non, Gamine, enlève-toi tout de suite cette idée de la tête. Ton père biologique n'est pas consentant à ce que ses parents obtiennent ta garde. Tu verras, quand ils seront devant le juge et que Paul parlera en notre faveur, tes grands-parents vont en prendre pour leur rhume.

Gamine ne répondit pas. Il fallait qu'elle se convainque qu'elle ne risquait rien. Elle devait avoir foi en leur victoire contre ce grand-père qu'elle détestait. Advenant que la situation tourne à leur désavantage, elle ferait une fugue.

En soirée, Laura appela Paul, qui se doutait bien que son père n'avait pas annulé sa poursuite, sa rencontre avec lui n'ayant rien apporté de positif. Toutefois, il apprit à Laura qu'il allait prendre les rênes des entreprises familiales, histoire de calmer un peu son vieux. En lui obéissant, qui sait s'il ne mettrait pas un terme au procès ?

Laura raccrocha. Le fait d'avoir parlé à Paul l'avait rassurée. Avec son fils maintenant à la tête de ses entreprises, il n'était pas impossible, en effet, qu'Yves Dumas abandonne l'idée de mettre le grappin sur Gamine. En fin de compte, elle avait plusieurs atouts dans son jeu et de ce fait, ne craignait plus d'aller devant le juge. Elle gagnerait sa cause, elle en était persuadée. Pour l'instant, le plus difficile était d'appeler sa fille Élisabeth. Toute la famille devait s'y mettre, Gamine y comprise, car le danger de la perdre restait toujours présent.

Aussi, en octobre, lorsqu'elle passa devant le juge, ce fut avec un réel soulagement qu'elle accueillit la décision de ce dernier : il lui octroya la garde de Gamine. Bien entendu, le témoignage de Paul Dumas avait favorisé cette décision. Pour cela, Laura lui en serait éternellement reconnaissante. Elle serra dans ses bras maître Cousineau et pour célébrer leur victoire, tous soupèrent au restaurant.

Malheureusement, quelques jours plus tard, une nouvelle enveloppe l'attendait dans la boîte postale. Cette fois, ce fut la galère. Yves Dumas récidivait en alléguant, cette fois, le passé trouble des parents de Laura. Qu'est-ce que cela voulait dire ? se demanda celle-ci. Quel passé trouble ? En colère, elle se précipita vers la maison en brandissant l'enveloppe. Mathilde et Mélinda interrompirent leur conversation dès qu'elles lurent la rage sur son visage.

— Qu'est-ce que cela signifie ? rugit-elle en regardant sa mère.

— De quoi parles-tu ? interrogea celle-ci.

— Quel est donc ce passé trouble que tu me caches et qui risque de me faire perdre ma fille ?

Gênées, Mathilde et Mélinda se regardèrent. Mathilde fut la première à réagir. Elle se leva, prit l'enveloppe des mains de Laura et lut le document. Seigneur ! Les avocats d'Yves Dumas savaient tout au sujet des affaires ténébreuses dans lesquelles Mélinda et Gilbert Legendre avaient trempé aux États-Unis. La pauvre dut s'asseoir, car son cœur battait horriblement fort dans sa poitrine. Elle se tourna vers sa fille et lui tendit le papier.

—Alors, qu’attends-tu pour répondre? Qu’avez-vous fait? hurla Laura, hors de ses gonds.

—J’avoue que c’est très ennuyeux, répondit Mélinda. Je m’excuse pour tout ceci. Ton père et moi, nous ne savions pas que les choses tourneraient aussi mal.

—Je t’ai demandé ce que vous aviez fait! demanda à nouveau Laura en plissant les yeux en deux petites fentes.

—Nous avons pris un pourcentage plus élevé sur la drogue que nous vendions et nous nous sommes fait prendre. Ensuite, il nous a fallu rembourser. Malheureusement, Gilbert n’a pas pu trouver l’argent et il s’est pris une balle dans le ventre en sortant chercher son journal.

Laura n’en crut pas ses oreilles. De la drogue! Son père, mort d’une balle! Avait-elle bien entendu? Il devait certainement s’agir d’une plaisanterie. Sa mère était assurément en train de se payer sa tête. Un coup d’œil à Mathilde lui suffit pour se rendre compte que Mélinda ne rigolait pas.

—Vous avez vendu de la drogue, mon père et toi? dit-elle, offusquée.

—Et alors? Toi, tu t’es bien prostituée, soupira sa mère.

Faisant les yeux ronds à sa fille, Mathilde lui recommanda de se taire. Mélinda ne devait pas bien comprendre toute la gravité de la situation. Sa petite-fille allait perdre la garde de son enfant à cause des agissements qu’elle avait eus avec son conjoint. Quelle curieuse ironie du sort! Anéantie, Laura pleura à chaudes larmes. Qu’allaient-ils devenir, maintenant? Quel malheur, si elle perdait Gamine!

—Pourquoi m’avoir laissé croire que mon père était décédé d’une crise cardiaque? demanda-t-elle au bout d’un moment.

—C’est ta grand-mère qui a tenu à ce que tu ne saches rien.

—Alors, tu savais, Mathilde? Depuis tout ce temps?

—Je voulais seulement te protéger, répondit piteusement la grand-mère.

—Tu n’es qu’une misérable! lança Laura à Mélinda avant de quitter la maison.

Elle avait besoin de fuir très loin pour ne pas voir son avenir se profiler devant elle. Cette fois, Yves Dumas n’aurait aucun mal à lui enlever son enfant. Comment Gamine et elle survivraient-elles à cette séparation? Écrasée par le chagrin, elle ne vit pas sa fille approcher.

—Maman, pourquoi pleures-tu?

—Ma chérie, j'ai fait des choses, par le passé, dont je ne suis pas fière du tout. Un jour, quand tu seras plus grande, je te raconterai.

—Et ce sont ces choses qui te font pleurer? demanda innocemment Gamine.

—Non, c'est plutôt ce que ton grand-père et ta grand-mère maternels ont fait qui me chagrine.

—Ça doit être grave pour te mettre dans un tel état, constata Gamine.

—Oui, ma chérie. C'est très grave. Yves Dumas va s'en servir contre nous pour t'enlever à moi.

—Quoi? Pas encore cette histoire-là! Je croyais que c'était fini! s'exclama l'enfant.

—Moi aussi, je le croyais, répliqua Laura en prenant sa fille dans ses bras. Mais je vais me battre jusqu'à mon dernier souffle, je te le promets. Rien ne nous séparera.

Durant la soirée, maître Cousineau appela pour annoncer à Laura et Martin que la situation se compliquait. Il n'avait pas prévu ce revirement. Il voulait les encourager à continuer de se battre pour leur fille, mais aussi, les inciter à envisager l'éventualité qu'ils risquaient fort bien de la perdre. Il les mit en garde contre le fait que Gamine allait être éclaboussée par le scandale qui ne manquerait pas de rejaillir sur elle. N'était-il pas plus sage de mettre celle-ci au courant de tout? avait-il suggéré avant de raccrocher.

Certes, Laura, pour avoir été victime des mensonges de Mélinda, concevait que la vérité devait être dite à tout prix à Gamine, mais pas à son âge. Elle n'était encore qu'une enfant. Martin et elle consentirent à se laisser quelques jours de réflexion pour ne pas prendre de décision à la légère. Comment annoncer à son enfant que sa mère avait fait le trottoir, que ses grands-parents œuvraient dans le commerce de la drogue et que l'un deux avait été assassiné? Jamais au grand jamais elle ne pourrait lui révéler cette terrible vérité.

Puis un jour, maître Cousineau appela pour leur signifier que le juge avait ordonné que la garde de l'enfant soit remise illico à ses grands-parents, et ce, pour le bien-être d'Élisabeth Dumas. Gamine ne pouvait être élevée par des criminels. Dans sa rage, Laura se jeta sur Mélinda pour la rouer de coups de poing. La lutte était telle, que Martin eut du mal à les séparer. Alarmée, Gamine se précipita en bas pour voir sa mère et sa grand-mère en train de se battre.

—Ça alors ! Mais qu'est-ce que vous faites ? demanda-t-elle, ahurie.

—Ta mère est folle, ma chérie. Il vaut mieux pour toi que tu partes vivre loin d'elle, répondit Mélinda en tentant de replacer ses cheveux décoiffés.

Laura se rua de nouveau sur elle, les poings en l'air. Encore une fois, Martin dut intervenir.

—Mais maman, pourquoi tu fais ça à grand-mère ? Elle ne t'a rien fait, lança Gamine.

—Rien fait ! À cause de cette femme et de son mari qui ont vendu de la drogue, je vais te perdre, Gamine ! Mon père a été assassiné parce qu'il a volé de l'argent. Voilà, qui sont réellement tes grands-parents ! cria Laura en pleine crise de nerfs.

—Tu peux bien parler, toi ! riposta Mélinda, sur la défensive. Tu te prostituais pour gagner ta vie. Ça, tu n'en parles pas devant ta fille, hein !

Cette fois, Laura ne manqua pas son coup et asséna un énorme coup de poing dans le visage de sa mère, qui s'enfuit dans la salle de bain pour se protéger des éventuels coups. Pour sa part, Gamine s'enfuit de la maison pour ne plus rien entendre. Sans savoir où aller pour calmer son émoi, elle enfourcha sa bicyclette et se dirigea tout droit vers le lac Roseau. Dès qu'elle y fut, elle déposa son vélo sur le sol et resta debout, tremblant de tous ses membres. Le lac n'était pas encore gelé. Ainsi, sa mère avait vendu son corps à des hommes pour gagner sa vie, tandis que ses grands-parents étaient des êtres malfaisants. Quelle sorte de famille avait-elle donc ! Perdue dans ses pensées, elle n'entendit pas les vaguelettes du cours d'eau chanter un doux ressac avant qu'elles ne se transforment en glace pour l'hiver. Elle était tellement bouleversée par les révélations de Mélinda sur sa mère, qu'elle ne se rendait même pas compte qu'elle se trouvait à l'endroit exact où la petite Marie-Rose Dupré s'était noyée douze ans plus tôt.

Tout comme Gamine, Marie-Rose avait connu d'énormes problèmes familiaux. Pendant un instant, la petite fille se demanda si la solution à ses ennuis ne se trouvait pas justement au fond du lac. Elle ne voulait pas aller vivre chez son grand-père, qu'elle détestait de toutes ses forces. Insidieusement, la colère s'immisça en elle. Elle en voulait à Laura de lui avoir menti durant toutes ces années. C'était

donc de sa faute à elle si on devait les séparer. Elle avait fourni à son grand-père toutes les armes dont il avait besoin. Mue par sa hargne envers sa mère, elle n'entra pas dans les eaux du lac Roseau comme l'avait jadis fait Marie-Rose. Non, à la place, elle prit son vélo et retourna à la maison pour annoncer à sa famille de malades qu'elle les quittait pour aller vivre chez son grand-père millionnaire, celui-là même qui faisait des pieds et des mains pour l'avoir avec lui. Elle ne désirait qu'une chose : punir Laura.

Le temps était frisquet et il y aurait certainement une gelée au sol. Mais à l'intérieur, les hommes ne se rendaient pas compte du froid qui régnait au-dehors, car ils avaient eu un tas de planches de pin à déligner au cours de la soirée et il leur fallait avoir terminé ce travail pour le lendemain. Aussi, il était très tard quand ils quittèrent l'usine. Éreinté, Luc rentra chez lui très satisfait de sa journée de travail avec Antoine. Il aspirait à prendre un bon repas et une douche bien chaude. Comme il voulait se lever tôt le lendemain matin, il n'écouterait pas de film ce soir-là. Arrivé chez lui, Ida, en robe de chambre et avec ses bigoudis sur la tête, lui servit son assiette après l'avoir réchauffée dans le micro-ondes et lui donna à boire. Luc trouvait qu'elle n'était pas comme d'habitude. Ses gestes étaient brusques, ce qui laissait présager qu'elle était dans une colère noire. Il allait bientôt savoir ce qu'elle avait de travers dans le *gorgoton*, car elle ordonna aux autres membres de la famille de gagner leur chambre. Peu importe ce dont il s'agissait, Luc se dit que ce devait être grave pour qu'elle demande aux autres de partir. Avant de prendre la parole, Ida attendit patiemment qu'il finisse de manger, ce qu'il n'était vraiment pas pressé de faire. Tout de même, la sauce aux tomates eut tôt fait de se retrouver complètement dans son estomac. Sa mère repoussa alors tranquillement son assiette sale, appuya ses coudes sur la table, la tête entre les mains, puis le regarda fixement.

— Ben... qu'est-ce qu'il y a, la mère ?

— Tu n'as pas honte ?

— Si je savais de quoi tu parles, je pourrais peut-être te répondre.

— Je parle de la femme mariée à l'homme qui remplit l'assiette que tu viens d'engloutir.

— Denise ? Qu'est-ce qu'elle a, Denise ?

— Tu couches avec la femme d'Antoine Harvey ! Mais comment peux-tu faire une chose pareille ?

— Qui t'a dit ça, la mère ? voulut savoir Luc, gêné.

— C'est elle qui s'est empressée de me le dire, figure-toi ! pesta Ida.

— Inquiète-toi pas, c'est une histoire finie. Elle avait juste besoin de réconfort et moi aussi. Maintenant, je jure de ne plus la toucher, promet Luc, frustré que Denise ait divulgué leur secret.

—Tu as intérêt ! Antoine ne mérite pas que tu lui joues dans le dos. Et puis ce soir, tu peux bien laver ta vaisselle toi-même, lança Ida avant d’aller se coucher.

Luc se leva et rinça son assiette au-dessus de l’évier. Voyant que le thé était encore tiède, il s’en versa une tasse. Il aimait bien boire cette boisson en mangeant du pain qu’il trempait dans la mélasse. Mais apparemment, la famille avait mangé tout le pain. Tant pis, il boirait son thé sans accompagnement. Dommage qu’il ne pouvait pas lire dans les feuilles de thé. Il aimerait bien qu’on lui prédise son avenir. Denise était de plus en plus exigeante avec lui. Il essayait de l’éconduire, mais plutôt que de prendre ses distances, elle s’accrochait encore plus à lui. L’ennui, c’était qu’Antoine entretenait des doutes sur elle. Heureusement, il n’en avait pas sur lui. Luc se demandait comment se sortir de cet imbroglio qui l’étouffait autant qu’un étou. Il n’aurait jamais dû succomber aux avances de Denise. Le soir où ils avaient l’amour pour la première fois, alors qu’il avait trop bu, elle s’était offerte avec tant de langueur. Elle cherchait désespérément à s’accrocher à lui comme on s’accroche à une bouée. Elle n’était plus heureuse avec Antoine. Le couple s’était considérablement distancé et Luc avait servi de pis-aller. La situation risquait de déraiser quand il lui annoncerait que c’était fini entre eux. Quelque chose, au fond de lui-même, le poussait à croire que cette histoire se terminerait par des aveux de Denise à son mari au sujet de son infidélité. Évidemment, Antoine le jetterait à la rue comme un malpropre. Et il le méritait bien. Sur ces pensées, il se rendit au salon et alluma le téléviseur. Il s’était dit qu’il n’écouterait pas de film, mais il n’avait plus envie d’aller dormir, à présent. À cause de ses problèmes, son crâne voulait éclater tant il était devenu énorme. Trop énorme pour qu’il puisse poser sa tête sur l’oreiller. Il réfléchit pour tenter de trouver la meilleure solution pour se sortir de ce mauvais pas. Quand minuit sonna, il n’avait encore rien trouvé. Il s’étira, bâilla et se leva pour aller dormir. Le lendemain, il devait fabriquer une armoire à être livrée dans deux semaines et il ne fallait pas accuser de retard avec ce client très pointilleux, qui risquait fort bien d’annuler sa commande si la date de livraison n’était pas respectée.

De sa chambre, Ida entendit son fils monter l’escalier. Elle avait été incapable de fermer l’œil jusqu’à présent. Elle se demandait si Luc comprenait bien la portée de ses actes. L’adultère qu’il avait commis avec la femme d’Antoine Harvey risquait de lui porter un grave

préjudice. Soucieuse, Ida se retourna dans son lit pour la énième fois. Elle s'inquiétait pour son enfant. Quand le mari de Denise découvrirait ce qui se passait, il apparaissait clair qu'un drame surviendrait. De ce fait, Ida se dit qu'il serait peut-être plus sage d'envoyer Luc loin de Saint-Raymond-de-la-Tour. Il éviterait ainsi les conflits. Elle soupira à s'en fendre l'âme. Si elle n'avait pas aussi honte du comportement de son fils, elle aurait demandé conseil auprès de ce brave Père Hubert. Après tout ce que cet homme avait fait pour eux, elle ne voulait pas qu'il voie à quel point son Luc avait mal tourné. Transie, elle se leva pour remettre une bûche dans le poêle. Assise dans sa berçante, elle se demandait quand finirait son rôle de mère. La sienne disait toujours que ce rôle ne finissait jamais et que même si les enfants étaient âgés, une mère restait une mère jusqu'à sa mort. Pour sa part, Ida croyait que même au-delà du tombeau, elle continuerait à être une mère, car l'amour qu'elle ressentait pour ses enfants survivrait à la mort. Elle se ferait encore du souci pour eux ; du moins, le croyait-elle. Souvent, elle était exténuée et n'arrivait plus à remplir sa fonction de mère. À ces moments-là, elle cherchait quelqu'un sur qui appuyer sa tête pour pleurer. Silencieusement, elle sanglota toute seule. Ne trouvant pas de consolation à son chagrin, ses larmes finirent par se tarir. Elle se leva donc, et retourna se coucher, laissant cette fois le poêle mourir.

Denise installa le papier d'émeri sur la sableuse. La veille, elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Quand Ida était passée dans la journée en se questionnant sur les tracasseries que pouvait avoir son fils, elle avait décidé de tout lui avouer. Elle en avait eu marre de se cacher et voulait désormais que Luc s'assume. Un jour ou l'autre, il faudrait bien tout dire à Antoine. Puisque Luc semblait s'éloigner progressivement d'elle, elle croyait que le fait de révéler son amour pour lui exercerait une quelconque pression pour l'obliger à s'engager envers elle. Depuis qu'ils se fréquentaient, elle était follement amoureuse de lui et était incapable de vivre sans sa présence. Elle était prête à tout pour lui. S'ils devaient quitter le village pour aller vivre ailleurs, alors elle partirait en laissant tout derrière elle. Avec lui, elle commencerait une nouvelle vie. Elle avait des idées pleines la tête. Des rêveries de femme ménopausée qui croyait à un retour possible de sa jeunesse tarie. Si elle devait perdre Luc, elle ne s'en remettrait pas. Elle n'avait plus

envie d'être l'ombre de son mari dans sa pâle existence. Avec Luc, la vie était toute en couleurs. Rien ne lui était impossible. Elle redevenait un être avec des envies de vivre. Chaque minute de sa vie, elle les vivait au maximum, sans n'en gaspiller aucune. Bref, avec Luc, elle était en vie, tandis qu'avec Antoine, elle était morte. Elle n'était plus qu'une copie d'elle-même. Une automate répondant aux ordres de son époux et priant pour que s'égrènent au plus vite les minutes de cette vie monotone qu'elle partageait avec lui. Entre Antoine et Luc, entre la vie et la mort, que devait-elle choisir ? Elle connaissait très bien la réponse à cette question et ne se tromperait pas sur le choix qu'elle ferait.

À l'extérieur, Antoine balayait les feuilles mortes qui s'accumulaient à l'entrée de l'usine. Luc était en retard, ce matin-là, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Antoine se demandait ce qui avait bien pu lui arriver. Denise semblait aussi s'inquiéter de son absence, car il l'aperçut à plusieurs reprises jeter un œil à travers la fenêtre. Il était presque 9h00 et le jeune homme n'était toujours pas là. Alors qu'il s'apprêtait à rentrer dans la *shop*, la Toyota se gara enfin à côté du camion de livraison.

— Coudonc, qu'est-ce qui t'arrive, à matin ? T'as pas mis ton cadran ? demanda Antoine, intrigué.

— J'ai mal dormi, cette nuit, expliqua Luc en fermant la portière de sa voiture.

— C'est drôle, ma femme aussi. Ce doit être à cause de la Pleine Lune, conclut Antoine. Viens, faut qu'on se grouille. Pas de temps à perdre.

— OK patron. J'arrive !

Luc aperçut Denise à travers la vitre. Ainsi, elle surveillait son arrivée. La situation se compliquait dangereusement. Denise n'allait pas lâcher-prise si facilement. Elle tenait à lui, coûte que coûte, alors que lui se lassait peu à peu d'elle. Il avait envie de vivre autre chose avec une fille de son âge. Il y avait aussi que Denise avait passé l'âge d'avoir des enfants, et que lui en voulait à coup sûr. Leur rupture était donc imminente. Plus qu'une question de temps. Ensuite, il démissionnerait de la *shop* et rendrait toutes ses parts à Antoine. C'était la moindre des choses, car en fait, il n'avait pas encore déboursé un sou pour l'achat de ses actions, qu'Antoine lui avait vendues à crédit en lui disant qu'il n'aurait qu'à le payer plus tard, quand il le pourrait. Luc avait honte de ce qu'il lui avait fait. S'il avait pu revenir en arrière, il n'aurait jamais

agi comme il l'avait fait. Il serait resté de marbre devant les avances de Denise. Dieu qu'il avait été con ! Il s'était fait prendre au piège de la séduction par une femme plus âgée. Évidemment, elle lui avait appris ce que c'était que de faire l'amour avec tendresse. Une femme, une vraie, il n'avait connu ça qu'avec elle. Malgré tout, il devait y renoncer, même s'il lui était reconnaissant. — À quoi tu penses, le jeune ? Tu n'as pas vu le morceau de bois que tu as failli recevoir en pleine caboche ? s'écria Antoine, contrarié.

Luc devait cesser de rabâcher les mêmes idées. Sinon, il risquait de se blesser. Une usine n'était pas un lieu propice à la rêverie. Il s'excusa auprès d'Antoine et lui promit d'être moins distrait.

L'automne s'installait doucement et Simone Langevin s'ennuyait à mourir. Elle trouvait que le village était bien calme, en ce moment. Elle n'avait aucune nouvelle à colporter et se sentait désœuvrée. « S'il n'y a pas de ragots, pourquoi ne pas en inventer ? se dit-elle. Mais inventer quoi, au juste ? » Elle attrapa sa vieille veste de laine sur le crochet et sortit épier ses voisins. Chemin faisant vers l'usine d'Antoine Harvey, elle aperçut sa femme Denise derrière l'une des fenêtres. Luc Dupré arriva avec son auto et échangea quelques mots avec son patron avant d'entrer. Simone remarqua que Denise Harvey avait quitté son poste d'observation dès que le garçon d'Ida s'était infiltré à l'intérieur avec son mari.

La vieille fille revint sur ses pas et rentra chez elle, où elle se mit à jongler. Songeant à ce qu'elle venait de voir, elle cherchait à savoir pourquoi Denise guettait le meurtrier de Joseph Dupré. Y avait-il anguille sous roche ? Peut-être étaient-ils tous les deux en train de planifier un meurtre ? Ils étaient des complices ! Et s'ils étaient amants, comme elle l'avait déjà supposé autrefois ? Un tout petit sourire se dessina sur ses lèvres... elle venait de trouver matière à animer le village trop tranquille à son goût.

En un rien de temps, se répandit à Saint-Raymond-de-la-Tour la nouvelle voulant que Luc Dupré et Denise Harvey étaient amants. Ils avaient des relations sexuelles dans le bureau d'Antoine, pendant que celui-ci courait les villes pour effectuer ses livraisons. Évidemment, les médisances de Simone Langevin vinrent rapidement aux oreilles du principal intéressé. C'était un client chez qui il livrait un meuble

qui lui révéla la terrible vérité. La rage au cœur, Antoine retourna à la *shop*, la pédale d'embrayage au fond. Il fit le trajet de retour en un rien de temps. En beau fusil, il descendit du camion et alla trouver Denise, occupée à vernir une chaise.

— Sale traînée ! Tu n'es qu'une chienne ! rugit-il en lui donnant une gifle magistrale.

— Arrête, Antoine ! Je t'en supplie !

Mais Antoine redoubla d'ardeur et fessa à tour de bras cette femme qui était encore sienne peu de temps auparavant. Comment avait-elle pu lui faire ça à lui ? Il n'entendit pas les cris de détresse qu'elle poussait. Tout ce qu'il entendait, c'est sa colère qui lui commandait de faire mal, sous prétexte que cela le soulagerait. Et il continua de frapper violemment, encore et encore. Il voyait le sang sur le visage de Denise, mais en même temps, il ne le voyait pas. Il était comme dans un état second. Quelqu'un se rua sur lui pour l'arrêter. C'était ce traître qui lui avait pris sa femme. Aussitôt, une lutte s'engagea entre les deux hommes. Désavantagé en raison de son âge, Antoine faiblit l'espace d'un instant. Du coup, son adversaire en profita pour lui asséner un coup à la tête. Le pauvre tomba au sol, et ne se releva plus. Avec horreur, Luc constata qu'il venait de tuer Antoine Harvey. Il vomit dans un coin, jusqu'à ce que le contenu de son estomac n'ait plus rien à rejeter. Plus tôt, lorsqu'il avait aperçu Antoine battre Denise, il s'était empressé d'intervenir pour empêcher que l'irréparable soit commis. Il ne pouvait pas supporter qu'on frappe une femme. Il voulait juste que son patron cesse de frapper Denise... Rien de plus. Jamais il n'aurait cru que son coup allait être fatal.

— Denise, appelle la Sûreté du Québec ! lança-t-il, anéanti par le geste qu'il venait de commettre.

— Ne t'inquiète pas, mon poussin. C'est de la légitime défense, le rassura Denise en essuyant le sang qui dégoulinait de son front largement fendu.

Puis elle téléphona au poste de police pour aviser qu'une bagarre venait d'avoir lieu à la *shop* d'Antoine Harvey et que celui-ci y avait laissé la vie.

— Quelqu'un l'avait prévenu pour nous deux, expliqua-t-elle à Luc en se rapprochant du corps inerte d'Antoine.

Luc savait qu'il était perdu, lui qui avait déjà été inculpé pour le meurtre de son père, alors même qu'il s'agissait d'un cas de légitime défense. Une fois de plus, on l'emprisonnerait. Il s'assit et attendit

l'arrivée des policiers, pendant que Denise pleurnichait aux côtés de son mari. Qui avait bien pu l'informer de leur relation ? se demanda Luc. Ceci le ramena à sa pauvre mère. Quand elle apprendrait ce qu'il venait de faire, elle en mourait.

— Je t'en prie, Denise, appelle ma mère pour la prévenir. Je veux la voir une dernière fois.

Ida venait tout juste de finir la confection de tartes aux bleuets et à la rhubarbe lorsqu'elle eut un mauvais pressentiment qui lui étreignit la gorge. Elle avait l'impression d'avoir perdu quelque chose de précieux. Ce sentiment, elle l'avait ressenti un peu avant qu'on vienne lui apprendre la mort de sa petite Marie-Rose. Et maintenant, voilà qu'elle craignait à nouveau que quelque chose de grave soit arrivé à l'un de ses enfants. Cette idée l'obsédait à ce point, qu'elle n'arrivait pas à contrôler ses nerfs. Plutôt que de nettoyer la farine restée sur la table, elle se balançait sur sa chaise, attendant de voir de quel côté la catastrophe allait surgir. Soudain, la sonnerie stridente du téléphone retentit dans toute la maison, tel un appel à l'aide. Ida sursauta. Sachant pertinemment qu'il s'agissait d'une mauvaise nouvelle, elle hésita à répondre. Le cœur battant, elle finit par décrocher le combiné. Une voix tremblante l'informa que son fils avait besoin d'elle.

Ida s'empressa de se rendre à l'usine, avec l'impression d'avoir déjà vécu ces événements. C'était comme dans un cauchemar. Une petite voix lui disait qu'elle venait de perdre son fils une nouvelle fois. Or, elle le savait déjà. Toute menue, écrasée par le poids de sa souffrance, elle ouvrit la porte et découvrit son fils assis près du corps inerte d'Antoine Harvey.

— Mon fils ! Mon fils... pourquoi ?

Luc posa les yeux sur sa mère éplorée. Il se haïssait pour le mal qu'il lui infligeait, pour toutes les souffrances qu'elle avait subies à cause de lui et de son père. Il n'avait jamais pu la rendre heureuse, ni lui ni personne. « Petite maman, si tu savais comme je t'aime », pensait-il, le regard toujours tourné vers elle.

— Je te demande pardon, la mère.

Ida ne disait rien, se contentant de serrer son fils dans ses bras et de pleurer avec lui. Tout à coup, les sirènes des voitures de police hurlèrent à leur déchirer les tympans. Les policiers passèrent les menottes à Luc, après avoir repoussé Ida sans ménagement. Denise se rua sur eux.

— Il est innocent ! Laissez-le ! cria-t-elle.

Mais les agents ne se préoccupèrent guère d'elle, se limitant à faire leur travail. Le corps du défunt fut emporté par des ambulanciers vers l'hôpital où une autopsie serait pratiquée. Par la suite, les dépositions seraient consignées par écrit en temps et lieu. Pour le moment, ils devaient mettre Luc Dupré en prison pour assurer la sécurité de la population. Dans la voiture de police, Luc regarda Simone Langevin interpellé l'un des agents pour recueillir des informations qu'elle pourrait divulguer aux curieux qui s'accumulaient devant l'usine d'Antoine Harvey. Mais elle resta sur sa faim. Le policier la houspilla en lui disant de rentrer chez elle. Or, une commère étant une commère, elle força l'entrée de la *shop* au moment où personne ne la regardait. À l'intérieur, elle surprit Ida et Denise en pleine dispute.

— C'est de ta faute, Denise ! Tu aurais dû laisser mon fils en paix ! laissa entendre Ida en pleurant. Je ne pourrai jamais te pardonner de l'avoir envoyé en prison.

— Je l'aime, Ida ! Ne peux-tu pas comprendre ça ?

— Vois-tu où ton amour pour lui l'a conduit ? cria Ida, hors d'elle.

— Quelqu'un avait prévenu Antoine, dit Louise en guise d'excuse.

— Croyais-tu que ta relation avec Luc allait rester longtemps secrète, pauvre folle ? rétorqua Ida, désespérée. Il ne me reste plus qu'à rentrer chez moi pour pleurer ce fils perdu à jamais.

— Je t'en prie, Ida, ne me laisse pas ainsi, supplia Denise.

— Rentre chez toi pour préparer les obsèques de ton époux. Te voilà seule comme tu le mérites ! rétorqua Ida.

En partant, celle-ci aperçut Simone Langevin, friande de la vie des autres, accroupie dans un coin à écouter leur conversation.

— Toi, ma maudite, répète un seul mot de ce que tu as entendu et je te jure que je te tue ! la menaça Ida, pendant que Denise accourait pour jeter cette commère dehors.

— Ça par exemple ! Tu devrais avoir honte de te cacher pour espionner les autres, s'exclama-t-elle en la rouant de coups de pied jusqu'à la porte.

Une fois à l'extérieur, Simone replaça ses cheveux. Sa fierté en avait pris un coup, mais qu'importe... Elle en aurait des choses à raconter au cours les prochains jours !

Troisième partie

20

Bientôt, l'année scolaire prendrait fin. Entre-temps, il fallait choisir un endroit pour passer les vacances d'été, un endroit qui plairait à toute la famille. Après que chacun ait proposé une destination située dans le sud des États-Unis, la Floride s'avéra le lieu privilégié par les occupants de la maison. Mais pour l'instant, Élisabeth Dumas textait sa fille Alicia pour la quatrième fois. Voilà quelques heures, déjà, qu'elle n'avait pas de nouvelles de l'adolescente. Elle avait pourtant laissé plusieurs messages dans sa boîte vocale, mais connaissant sa fille, elle devait les ignorer. Elle eut soudain envie de se rendre à ce party de jeunes pour la ramener à la maison, mais Steve, son conjoint, l'en dissuada, arguant qu'Alice ne lui pardonnerait pas de la voir atterrir en plein milieu d'une soirée d'ados. Puis il se pencha à nouveau sur son ordinateur, ignorant sa présence. Très inquiète, comme chaque fois qu'Alicia sortait avec ses amies, Élisabeth fit les cent pas dans la bibliothèque, jusqu'à ce qu'elle décide de monter à l'étage pour voir son père qui se disputait encore avec Maria. Mais en entendant les cris hystériques de cette dernière, elle renonça à son idée. Elle se dirigea alors vers la chambre de sa grand-mère Florentine, qui dormait à poings fermés. « Zut ! Tout le monde était occupé », soupira-t-elle en cherchant un quelconque réconfort. Elle s'endormit finalement sur le divan du salon, enveloppée dans un jeté en cachemire. Beaucoup plus tard, elle fut brusquement réveillée par le bruit qu'émit la porte d'entrée au moment où Alicia la franchissait en titubant. L'adolescente, qui avait bu plusieurs verres de vodka au cours de la soirée, n'avait pas vu le temps passer. Dès qu'elle l'aperçut, Élisabeth se leva. Elle voulut la réprimander, mais l'autre dut courir jusqu'à la salle de bain. Elle la suivit, les bras croisés sur sa poitrine pour signifier sa désapprobation.

— Tu as vu l'heure qu'il est ? lui demanda-t-elle d'une voix très en colère.

— Arrête, maman. Je suis fatiguée. Nous en reparlerons demain.

— Nous sommes déjà demain, justement. Il est 4h00 du matin.

— J'ai mal à la tête. Sors de la salle de bain et laisse-moi vomir en paix, répliqua Alicia en fermant la porte.

— Comme tu veux ! Arrange-toi toute seule ! cria Élisabeth de derrière la porte.

Cela ne pouvait plus durer, pensa Élisabeth en fulminant de rage. Sa fille tournerait mal, si elle continuait ainsi. Il fallait tout de suite mettre un terme à ses sorties un peu trop arrosées à son goût. Enfin sortie de la toilette, Alicia se dirigea vers sa chambre, Élisabeth sur les talons.

— Tu ne crois tout de même pas t'en tirer ainsi, jeune fille ?

— Je ferai bien ce que je veux et puis, tu n'as pas le droit d'entrer dans ma chambre sans ma permission, rouspéta Alicia en poussant sa mère hors de la pièce.

Élisabeth était découragée par le manque de respect de sa progéniture. À son âge, elle n'aurait jamais parlé ainsi à sa mère ni à Martin. Cette enfant était trop gâtée. Mademoiselle allait dans les meilleures écoles privées, portait des vêtements de grands couturiers et recevait une importante allocation que feu son grand-père lui avait allouée avant sa mort. Elle avait acquis son indépendance grâce à cet argent qui lui était versé mensuellement. Aussi, se fichait-elle bien des remontrances que sa mère pouvait lui faire.

Quant à Steve, il ne lui était d'aucun secours pour l'aider à inculquer de bonnes valeurs à leur fille. Du moment qu'il n'y avait pas de dispute dans la maison, il ne se souciait de rien. Alicia pouvait faire ce qu'elle voulait, à condition que cela ne vienne pas le déranger. Tout compte fait, Élisabeth était seule à se soucier de l'éducation de l'adolescente. Seulement, elle n'en pouvait plus. Elle avait besoin que quelqu'un l'aide dans la période la plus difficile de la vie de son enfant. Cela la ramena à sa propre adolescence. Elle avait fui la maison et n'y était jamais retournée. Certes, elle avait eu des raisons valables et n'avait pas agi sur un simple coup de tête. Même qu'il y a cinq ans, elle n'avait pas assisté à l'enterrement de son arrière-grand-mère Mathilde tant elle en voulait encore à sa mère. Chaque fois qu'elle y pensait, la honte la submergeait. Sa mère était une prostituée et ses grands-parents, des gens malhonnêtes. Quelles autres raisons pouvaient amener une fillette à vouloir vivre loin de sa propre famille ? Il arrivait parfois qu'Élisabeth surprenne son père à rêvasser dans un coin. Elle se demandait alors à quoi il pouvait réfléchir. Elle croyait qu'il pensait à Laura et qu'il ne l'avait pas oubliée. Elle en était presque certaine. Son père n'était pas heureux avec Maria et leurs disputes journalières en témoignaient. Mais en tant qu'ancien curé, jamais il n'oserait divorcer

de cette mégère. Heureusement qu'il avait accepté de venir vivre à la maison ancestrale lorsqu'elle avait quitté Saint-Raymond-de-la-Tour pour s'y établir, car sans lui, elle aurait été perdue. Il avait été sa bouée de sauvetage et elle lui en serait éternellement reconnaissante. Pendant les années qui avaient suivi sa fugue, elle avait ressenti un immense chagrin. La séparation fut douloureuse. Même si la Cour avait ordonné qu'elle soit remise entre les mains de ses grands-parents dans des délais respectables, elle avait quitté Saint-Raymond-de-la-Tour bien avant la date prévue, voulant ainsi punir sa mère d'avoir donné à l'avocat de son grand-père paternel les moyens de l'arracher à sa famille. Lorsqu'elle était arrivée ici, Florentine l'avait aussitôt prise sous son aile. Elle l'avait emmenée faire les boutiques et lui avait acheté tout ce qu'elle souhaitait.

C'était Maria qui avait fini par convaincre Paul d'habiter sous le même toit que sa fille. Par contre, il n'avait accepté qu'à la mort de son père. Avant ce triste événement, ni ce dernier ni Maria n'avaient pu l'influencer dans sa décision de vivre loin de la maison. Mais une fois sa mère devenue veuve, le devoir l'avait appelé auprès d'elle et de sa fille.

Puis les années avaient passé. Après avoir fréquenté différentes écoles privées, Élisabeth s'était mise à travailler pour son père. C'est à cette époque qu'elle fit la rencontre de Steve Lapointe, l'un des directeurs administratifs des entreprises Dumas, avec qui elle vivait toujours. Son bonheur fut total lorsqu'elle s'était retrouvée enceinte d'Alicia. Sauf qu'en grandissant, celle-ci devenait de plus en plus rebelle et leur relation mère-fille se brisait petit à petit.

Le lendemain, très tard en avant-midi, Alicia refit surface de sous ses couvertures. Avec la gueule de bois, elle descendit lamentablement l'escalier. D'un air ironique, sa mère la regardait grimacer sous les douleurs que lui envoyait son mal de tête. « On sait bien, pensa Alicia, elle est si parfaite, elle ! » Effectivement, Élisabeth n'avait jamais pris d'alcool ou forniqué sur la banquette arrière d'une voiture. Elle n'avait pas eu d'adolescence, trop occupée à gravir les échelons de l'échelle sociale.

— Cela ne peut plus durer, dit-elle à sa fille.

— S'il te plaît, maman, nous en reparlerons un autre jour, supplia Alicia.

—Vu la façon dont tu te conduis, tu vas mal finir, ma fille, continua Élisabeth en la suivant dans la bibliothèque.

—J'ai un mal de crâne et j'ai des devoirs à faire, laissa entendre Alicia, qui se foutait de ce genre de mises en garde.

—Je t'aurai prévenue !

Alicia sortit ses livres de math de son sac à dos, mais constatant que son mal de tête s'amplifiait, elle renonça à l'idée d'étudier. Elle attrapa plutôt son cellulaire et texta l'une de ses amies pour lui parler de Samuel Lirette, qu'elle avait rencontré la veille, lors de la fête. Catherine était sa meilleure amie depuis toujours. Ensemble, elles avaient fumé leur premier joint à l'âge de douze ans et avaient eu leur première relation sexuelle. Une fois, elles avaient même *taxé* une fille de l'école. Elles avaient alors bien failli perdre leur année scolaire, la directrice les ayant expulsées toutes les deux. Mais puisque leurs parents étaient très riches, la directrice n'avait pas eu d'autre choix que de les reprendre. Ayant par la suite beaucoup regretté leur geste, les deux jeunes filles n'avaient plus jamais *taxé* personne. Il faut dire qu'elles avaient vieilli et qu'elles s'intéressaient plus qu'aux garçons, à l'alcool et la drogue. Ce qu'Élisabeth serait scandalisée si elle savait ! Alicia sourit juste en y pensant. Après avoir texté à Catherine qu'elle était amoureuse de Samuel Lirette, elle ouvrit son ordinateur portable et se rendit sur *Facebook*. Récemment, elle avait pris des photos d'elle en *soutif* et voulait les partager sur sa page. Au même moment, son grand-père entra dans la pièce. Aussitôt, elle s'empressa de fermer son ordinateur pour éviter que celui-ci voie les photographies qu'elle téléchargeait à ses amis.

—Qu'est-ce que tu fais, ma chérie ? demanda Paul.

—J'étudie, répondit-elle en souriant.

—Vraiment ? Tu es très studieuse. C'est une belle qualité. Ta mère aussi était une élève exemplaire.

—Je n'en doute pas une minute, rétorqua malicieusement Alicia.

—Pourquoi n'irions-nous pas au cinéma, tous les deux ? Ça te dirait ? proposa Paul.

—Franchement, grand-père, certainement pas ! J'ai passé l'âge de sortir avec toi.

Agacé par ce refus, Paul se tut. Il commençait à réaliser que les inquiétudes d'Élisabeth étaient fondées. Plus elle vieillissait, plus Alice devenait désagréable. La suivant du regard, il la vit prendre son ordinateur et sortir de la bibliothèque pour aller s'enfermer dans sa

chambre. Du coup, il ne put s'empêcher de penser à sa propre fille, si parfaite. Dommage qu'Alice ne lui ressemblait pas.

Élisabeth songeait souvent à son ancien prénom : Gamine. Elle avait beaucoup aimé être appelée ainsi, consciente que ce nom lui allait à merveille. Enfant, elle s'imaginait être une héroïne comme d'Artagnan. Ou encore Lancelot du Lac, l'un des chevaliers de la Table Ronde. Grâce à ce prénom qui différait des autres, elle s'était inventé de merveilleuses histoires où elle jouait elle-même l'héroïne. Ça se passait dans la forêt, près de sa maison. Ce fut la plus belle époque de sa vie. Elle se promenait alors dans les bois et tendait des pièges pour attraper des lièvres ou pêchait la truite sur le bord du lac Roseau. Ensuite, Mathilde faisait rôtir ses prises dans du beurre, jusqu'à ce que la peau soit bien dorée et croustillante, puis arrosait la salade avec de la crème fraîche. Il n'y avait personne comme Mathilde et Laura pour préparer le poisson et la salade verte. De sa mère, Élisabeth se souvenait de tout l'amour qu'elle lui portait. Un amour qui n'avait toutefois pas été suffisant lorsque la vérité avait fini par éclater au grand jour. Lasse de ces pensées moroses, Élisabeth alla retrouver son père dans la bibliothèque. Celui-ci buvait un verre de whisky, assis près de la cheminée.

— Tu ne devrais pas boire le matin, papa, dit-elle en prenant place sur le divan.

— Il est presque 11h00. À ce que j'ai pu constater, ta fille a pris trop d'alcool. N'est-ce pas elle que tu devrais surveiller ?

— Je sais, mais elle ne m'écoute plus, répondit Élisabeth, contente d'avoir enfin quelqu'un pour s'épancher.

— Si tu ne reprends pas ton autorité, elle te marchera sur la tête.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Simplement qu'elle va te mener par le bout du nez.

— Papa, je ne sais plus que faire avec cette enfant. Si tu savais comme elle m'en fait voir de toutes les couleurs.

— C'est l'adolescence, ça va lui passer, répliqua Paul.

— Espérons que tu aies raison.

Maria était très en colère contre Paul. La dispute qu'elle avait eue

avec lui, la veille, concernait une maison de campagne qu'elle voulait acquérir dans Charlevoix. Mais son mari avait refusé, prétextant que s'il achetait une maison de campagne, il l'achèterait à Saint-Raymond-de-la-Tour pour permettre à Élisabeth de retrouver ses racines. Elle lui avait jeté à la figure que s'il souhaitait faire une acquisition là-bas, c'était parce qu'il désirait revoir cette putain. À cela, elle avait ajouté qu'Élisabeth n'avait jamais démontré un quelconque désir de retourner à ses racines. Paul avait quitté la chambre conjugale en claquant la porte derrière lui, l'abandonnant à sa déception. Si ce dernier achetait véritablement une maison dans ce bled, elle le quitterait sur-le-champ, se promit Maria. Il n'était pas question, pour elle, de l'accompagner dans ce projet stupide. Et cela, juste pour revoir cette traînée ! Il se leurrerait lui-même en prétendant que c'était pour Élisabeth. Oubliant ses sombres pensées, Maria se rendit aux cuisines pour voir ce que la nouvelle cuisinière leur préparait pour le dîner. Madame Victoire Perrin, qu'elle avait fait venir directement de France, était une perle rare. Elle leur proposait chaque jour de la fine cuisine qui permettait à Maria de conserver sa minceur. Toutes ses amies cherchaient à acquérir les services de madame Perrin chaque fois qu'elles donnaient un grand dîner, mais Maria refusait de la partager, se disant qu'elles n'avaient qu'à se dégoter leur propre cuisinière.

— Bonjour, madame Perrin ! Je viens voir ce que vous nous préparez de bon.

— Je vous cuisine un pot-au-feu de canard. Vous allez adorer ! certifia la cuisinière avec un accent français très prononcé.

— Ça sent bon ! Comme j'aimerais savoir cuisiner comme vous ! s'exclama Maria.

— Rien ne vous empêche d'apprendre, rétorqua madame Perrin.

— Vous n'y pensez pas ! Où trouverais-je le temps de préparer des petits plats ? lança Maria, scandalisée.

Franchement ! Si elle avait engagé une cuisinière, ce n'était certes pas pour faire dans l'art culinaire. Qu'en serait-il de ses pauvres ongles ! Et que diraient les dames de son cercle d'amies ? Elles étaient toutes des bourgeoises dans son genre, nullement faites pour se salir les mains. Maria abandonna madame Perrin à ses chaudrons et retrouva son mari dans le grand salon. Élisabeth et Steve étaient sortis faire leur jogging et Florentine était toujours à l'étagé.

— C'est inutile de boudier, Paul, dit-elle en massant les épaules de son époux. Tu sais bien que tu me donnes toujours ce que je veux.

Et j'aurai cette maison dans Charlevoix, tout comme tu as accepté de faire venir cette cuisinière de France.

— À ta place, je me résignerais, la prévint Paul en se dégageant de son emprise.

Sans rien dire, Maria s'assit sur le canapé. Elle avait tout le temps pour le faire changer d'avis, puisque rien n'était encore acquis. Comme on dit : « Ce que femme veut, Dieu le veut ».

Le lundi matin, Alicia retourna à son école, accompagnée par un chauffeur privé. Elle n'avait pas étudié pour son examen de mathématique, ce qui mettrait sans doute en colère monsieur Laurent, son professeur. Mais, elle s'en foutait. Après tout, elle avait beaucoup d'argent et même avec de mauvaises notes, personne ne lui refuserait l'entrée des meilleurs collèges et universités. Elle longea le couloir réservé aux casiers des étudiants quand Catherine la rejoignit, ses livres sous le bras.

— Salut beauté ! Devine ce que j'ai ?

— Laisse-moi voir... répondit Alicia en écartant les doigts de la main de son amie.

— Génial ! Comment les as-tu eus, cette fois ?

— Un copain d'un copain, expliqua évasivement Catherine en refermant aussitôt sa main pour qu'aucune fille de l'école n'aperçoive les comprimés d'amphétamine.

— On va se faire un méga party ! Compte sur moi ! promit Alicia en fermant son casier.

— As-tu étudié pour l'examen de math ? questionna Catherine.

— Non, j'avais une atroce migraine à cause de tout ce que j'ai bu. Tu aurais dû voir sainte Élisabeth avec ses grands airs horrifiés, lorsque je me suis précipitée pour vomir dans la toilette !

— M'en parle pas ! J'ai bien assez à faire avec ma mère, rétorqua Catherine en riant aux éclats. Pour l'examen de math, si tu connais quelques réponses, essaie de m'envoyer un texto.

— D'accord, pas de problème.

Alicia et Catherine se retrouvèrent à la sortie du cours. Aucune des deux n'avait réussi l'examen exigé par le ministère de l'Éducation. Elles se rendirent ensuite en classe de français, où elles s'amuserent aux dépens de leur enseignante, mademoiselle Savard. Voulant en

finir au plus vite avec ce cours, elles guettaient l'horloge accrochée au mur et n'écoutaient strictement rien. À la professeure qui leur fit des remontrances et qui menaça de les envoyer chez le directeur, elles promirent de mieux se comporter. Elles ne voulaient surtout pas que le principal de l'école appelle leurs parents. Ces derniers pourraient très bien les confiner dans leur chambre et les empêcher de sortir. Il ne fallait pas oublier qu'elles avaient en leur possession de quoi planer au prochain party. Et il n'était pas question, pour elles, de manquer cette soirée. Ainsi donc, pour le reste de la semaine, elles se transformèrent en élèves modèles.

Au travail, Élisabeth était si perturbée par les problèmes de sa fille, qu'elle n'arrivait plus à se concentrer sur ses dossiers. Pesant sur le bouton de l'interphone, elle pria son mari de la rejoindre dans son bureau. Tandis qu'elle l'attendait, elle fit venir sa secrétaire pour lui demander de s'occuper des dossiers en cours. Steve arriva sur ces entrefaites.

— Qu'est-ce qu'il y a ? questionna-t-il.

— Steve, je me fais beaucoup de soucis pour notre fille.

— Tu t'en fais pour rien, dit Steve, agacé d'avoir été dérangé pour si peu.

— Non, je ne m'en fais pas pour rien. Notre fille est en train de mal tourner et toi, tu t'en balances ! se fâcha Élisabeth.

— Laisse-la donc vivre son adolescence comme tout le monde, rétorqua Steve en haussant les épaules.

— Elle me traite comme une moins que rien. Comment peut-on agir ainsi avec sa propre mère ?

— Écoute, ma chérie... Toi, comment as-tu agi avec ta propre mère ?

— Tu sais bien que c'est différent, soupira Élisabeth.

— Ta mère était une ancienne prostituée, qui a décidé de changer quand tu es née. Tu devrais cesser de lui en vouloir. Les temps changent. Tout le monde a quelque chose à se reprocher. Tu n'as qu'à écouter TVA. Tous nos plus hauts dignitaires sont traînés dans la boue. Personne ne se révolte, car les gens passent tout leur temps la tête dans leur tablette, leur ordinateur ou leur téléphone intelligent. Ils n'ont guère le loisir de regarder ce qui se passe autour d'eux. Je vais te dire

une chose, Élisabeth... Tu devrais pardonner à ta mère.

Les larmes aux yeux, Élisabeth essayait de retenir le chagrin qui l'étouffait. Malgré elle, elle devait admettre que son mari n'avait pas tort. Seulement, revenir en arrière serait inutile. Pour elle, Laura était morte. Pas question de la faire ressusciter d'entre les morts. Sinon, à quoi auraient servi toutes ces années de solitude passées dans la demeure de son grand-père? Steve se retira doucement, laissant sa femme méditer sur ces propos.

La semaine suivante, une énorme surprise attendait toute la famille. Paul fit venir tout le monde dans le salon pour leur annoncer une merveilleuse nouvelle. Il avait fait l'acquisition de l'ancien presbytère de Saint-Raymond-de-la-Tour. En surveillant les annonces, il avait tout de suite repéré l'information voulant qu'il fût en vente. Depuis plusieurs années, les églises étaient désertées par les croyants et les curés se faisaient de plus en plus rares. Les presbytères étaient donc mis en vente, car devenus inutiles. Dans certaines municipalités, on les avait reconvertis en maisons pour personnes âgées ou encore, pour personnes aux prises avec de lourds handicaps. Paul eut la chance d'être le seul à présenter une offre sur ce bâtiment. Furieuse, Maria quitta le salon pour se réfugier dans sa chambre. Pour sa part, Alicia ne dit rien, se contentant de lire le texto qu'elle venait de recevoir. Florentine haussa les épaules et continua à boire son thé comme si son fils n'avait rien dit, tandis que Steve regardait Élisabeth pour sonder sa réaction. Sous le coup de la surprise, celle-ci blêmit tout en fixant son père, l'air de se demander si elle avait bien entendu ce qu'il venait de dire.

— Pourquoi as-tu acheté cet endroit, papa? demanda-t-elle d'une voix chevrotante.

— Parce que j'y ai passé les plus belles années de ma vie, répondit Paul. Nous retaperons la bâtisse en maison de campagne. Qu'en penses-tu, ma fille?

— Si tu voulais acheter un endroit pour nous permettre de passer des vacances en famille, tu aurais d'abord dû nous consulter. En ce qui me concerne, je ne mettrai plus jamais les pieds là-bas. Si tu avais des sous à dépenser, pourquoi ne pas avoir acheté une maison en Floride? questionna Élisabeth d'un ton acerbe.

—Écoute, Élisabeth, dès j'ai lu l'annonce, j'ai su qu'il me fallait l'acquérir. C'était comme une petite voix en moi qui me disait : « Vas-y, achète-le ». J'ai écouté cette voix et je ne le regrette pas. Il y a des gens, là-bas, que j'ai fait souffrir quand j'y travaillais en tant que prêtre. Je tiens à les revoir et à me faire pardonner. Tu devrais venir au lieu de t'entêter comme tu le fais.

—Sache, papa, que je suis assez grande pour prendre mes propres décisions, rétorqua Élisabeth, piquée au vif.

Sur ce, elle quitta le salon de la même manière que l'avait fait précédemment Maria. Steve leva un sourcil ironique, avant de préciser à son beau-père que même s'il n'était pas particulièrement doué pour les travaux de rénovation, il l'accompagnerait volontiers à Saint-Raymond-de-La-Tour.

Martin venait de recommencer à travailler après une longue période d'inactivité, durant laquelle il recevait des prestations de l'assurance-emploi. Des curriculum vitae, il en avait rédigé des tonnes pour satisfaire les exigences gouvernementales. Mais partout où il déposait son document, on lui répondait que le personnel était complet. Il fut donc bien content quand son ancien employeur téléphona pour lui dire qu'il reprendrait ses fonctions de mécanicien d'ici peu. Le train de vie de son ménage avait beaucoup diminué, Laura ayant elle aussi perdu son emploi depuis qu'il n'y avait plus de prêtre à Saint-Raymond-de-la-Tour. Maintenant retraité, Père Hubert était retourné vivre dans sa paroisse natale, quelque part en Beauce. Laura et Martin n'étaient pas les seuls à vivre ce temps de misère. Le village au complet était touché par la mauvaise situation économique qui prévalait alors. Comme le bureau de poste avait été fermé deux ans auparavant, les gens devaient passer au dépanneur de Louis Villeneuve pour récupérer leur courrier. Louise Harvey avait bien tenté de faire fonctionner l'usine après la mort de son mari, mais les commandes avaient considérablement diminué. À tel point, qu'elle dut se résigner à fermer ses portes. Martin vivait dans l'angoisse de perdre définitivement son emploi, les entreprises menaçant de déclarer faillite à tout moment. En fait, c'était la pire crise qu'avait connue la province de Québec jusque-là. Heureusement que Laura réussissait à faire quelques ménages pour arrondir les fins de mois et que sa mère les aidait à payer les factures grâce à sa pension de vieillesse.

La veille, le réseau d'information LCN avait annoncé une hausse de la facture d'électricité. En entendant la nouvelle, Martin se demandait bien comment il ferait pour payer les comptes d'Hydro-Québec. Déjà, à l'épicerie, les aliments étaient hors de prix. Il n'avait jamais vécu des temps aussi difficiles. Peut-être serait-il obligé de quitter Laura pour chercher du travail dans le Grand Nord. Pour le moment, il n'en était pas encore là, fort heureusement, mais le temps viendrait où il n'aurait d'autre choix que de partir au loin.

Laura recyclait beaucoup et veillait à ne rien gaspiller. Quand elle cuisinait, elle s'efforçait de préparer plusieurs plats pour étirer la viande. Et bien qu'il y avait moins de viande dans les assiettes, cela avait quand même bon goût. La pauvreté ne la gênait pas. Parfois,

les personnes chez qui elle travaillait lui donnaient des vêtements qu'elle portait avec coquetterie. Malgré le temps passé, elle était toujours aussi jolie et Martin était très fier de l'avoir épousée. Elle était une battante. Tout au long de ces années de mariage, jamais elle ne l'avait déçu. Évidemment, les premières années qui avaient suivi le départ forcé de sa fille faillirent bien la tuer. Mais le plus difficile, pour elle, fut lorsque Gamine avait elle-même demandé à partir chez son grand-père. La pauvre avait dû recourir à des antidépresseurs pour surmonter bravement cette épreuve. Et puis, il y avait eu la mort de Mathilde, dont le cœur avait lâché alors qu'elle sarclait le potager. Laura avait beaucoup pleuré sa fille et sa grand-mère. Mais grâce aux médicaments, elle avait pu remonter la pente et continuer à vivre pour son époux. Bien que Mélinda ait été en partie responsable du départ de Gamine, elle avait consenti à ce que celle-ci continuât à vivre avec eux, moyennant une compensation financière qui leur permettrait de payer les comptes. En fait, elle n'avait pas vraiment eu le choix de la garder. Au moins, elle apportait son aide lorsque venait le temps de préparer les repas et faire les travaux ménagers. Aussi, tout comme Mathilde, elle s'occupait chaque printemps du potager, ce qui permettait de réduire considérablement les factures d'épicerie tout en mangeant des légumes biologiques. Bref, les trois s'étaient fait une routine avec pour seul divertissement les téléromans diffusés à Radio-Canada et TVA.

Laura faisait le ménage chez madame Cousineau, une dame très âgée et pratiquement impotente, quand celle-ci lui apprit que le presbytère venait d'être acheté par un ancien curé. Lorsque Laura lui demanda d'où elle tenait cette information, l'autre lui répondit qu'elle l'avait appris de Simone Langevin, venue la lui annoncer en personne. «Si la commère Langevin raconte partout que le presbytère a été acheté par un ancien curé, c'est que ça doit être vrai», convint Laura. Aussi, plus tard dans la journée, trouva-t-elle un moyen pour rencontrer Simone et l'interroger.

—Comment vas-tu, ma chère Simone? lui lança-t-elle après l'avoir enfin aperçue.

—Tiens donc, Laura Legendre! C'est plutôt à toi qu'il faut demander comment tu vas depuis que tu as perdu ta fille et que tu as fait une dépression...

— Je vais bien, Simone, et merci de t'inquiéter de ma santé, répondit Laura, non sans avoir envie de lui arracher son chignon terne et gris. Madame Cousineau m'a appris que le presbytère avait été vendu. Tu ne saurais pas, par hasard, le nom de l'ancien prêtre qui l'a acheté ? Ce ne doit pas être Père Hubert... Il est trop âgé.

— Non, en effet, ce n'est pas lui. C'est Paul Dumas qui en a fait l'acquisition.

— Comment tu sais ça ? chercha à savoir Laura, le souffle coupé.

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire d'où je le sais ? interrogea Simone en croisant les bras sur sa poitrine.

— Juste pour être certaine que ta source est fiable, répondit Laura.

— Inquiète-toi pas pour ça, Laura Legendre. Je tiens cette information du courtier qui a conclu la vente. Il est parent avec moi.

Ainsi, c'était vrai. Paul Dumas revenait à Saint-Raymond-de-la-Tour. Émue, Laura retourna aussitôt chez elle pour annoncer la nouvelle à Martin. Préoccupé par ses propres problèmes, celui-ci ne trouva rien à redire sur le sujet, laissant sa femme se faire du mauvais sang toute seule. Depuis qu'elle était au courant du retour de Paul, Laura se tracassait énormément. Est-ce que Gamine lui avait pardonné ? Souhaitait-elle renouer avec elle ? La gorge éteinte par l'émotion, elle pleura toutes les larmes de son corps. À l'époque, quand Gamine avait été informée de son passé pour le moins honteux, elle l'avait rejetée pour toujours. Elle ne s'était même pas présentée aux obsèques de son arrière-grand-mère. Malgré tout, Laura ne lui en avait jamais tenu rigueur. L'amour d'une mère était bien au-dessus de cela. Lorsqu'elle parla de ses tracasseries à Mélinda, celle-ci la mit en garde.

— Tu ne devrais pas espérer ainsi, tu risques d'être déçue, lui dit-elle.

— J'ai bon espoir, répliqua Laura.

— Depuis tout ce temps, tu devrais comprendre que ta fille ne te reviendra pas. Elle a mes gênes. Elle ne reviendra que si elle est mal prise... Tu es bien placée pour savoir de quoi je parle, n'est-ce pas ?

Laura soupira. Sa mère avait raison. Gamine ne voulait certainement pas la revoir. Elle savait, en raison des nouvelles que Paul lui transmettait à l'occasion, que Gamine avait réussi dans la vie. Grâce à son père et feu son grand-père, elle était devenue une femme d'affaires accomplie. Laura monta dans sa chambre. Depuis le départ de Gamine, elle dormait dans la chambre de celle-ci. Même qu'elle

en avait fait la sienne. Étendue sur le lit, elle sanglota à nouveau. Des larmes, elle en avait versé pour remplir un océan sans qu'elles ne changent quoi que ce soit à la situation.

Après le petit déjeuner, Ida essuyait la table avec un linge humide. Plusieurs d'années s'étaient écoulées depuis le drame, mais malgré tout, Luc était toujours en prison. Bien que la mort d'Antoine Harvey fût un accident et que son fils ait voulu prendre la défense de Louise, le procureur l'avait inculpé pour meurtre au premier degré. L'enquête menée démontra que Luc était l'amant de la femme de la victime. Or, on crut que Denise et lui avaient voulu se débarrasser d'un mari encombrant. Comme les preuves étaient insuffisantes pour inculper Denise, celle-ci ne fut pas arrêtée et put poursuivre sa petite vie tranquille.

Maintenant mariées, les aînées d'Ida, Sylvie et Marie, avaient quitté la maison. Les deux eurent des enfants, qui avaient à leur tour quitté la maison familiale. Malheureusement, l'une et l'autre ne visitaient leur mère que très rarement, faute de temps. Devenu dentiste, Éric vivait à Québec, tandis que Dominique exerçait le métier d'infirmier, tout comme sa sœur Sylvie. Sauf que dans son cas, il travaillait dans un hôpital de Montréal. Ida se retrouvait donc toute seule dans cette grande maison. Après toutes ces années à s'occuper de ses enfants, elle ne voyait plus de raison de vivre. À quoi cela servait-il de se réveiller chaque matin et de faire les mêmes choses de façon répétitive? se demandait-elle parfois. Éric lui avait procuré un cellulaire, histoire de pouvoir communiquer avec elle en tout temps. Mais la pauvre avait bien du mal à se servir de cet engin. D'abord, sa vue avait beaucoup diminué et même avec ses lunettes, elle éprouvait du mal à lire les chiffres sur le petit clavier du téléphone. De plus, elle ne comprenait pas bien toutes les fonctions de cet appareil qui changeait tout le temps de modèle. Alors, pourquoi se casser la tête pour connaître son fonctionnement? Cela n'avait aucun sens, pour elle. En fait, tout ce qui faisait qu'elle adorait ce téléphone, c'était qu'avec le forfait pris par Éric, elle pouvait parler à Luc aussi longtemps qu'elle le désirait. Du moins, quand le pénitencier le permettait. Car là-bas, il y avait des règlements à respecter.

Durant les années qui suivirent l'incarcération de son fils, Ida avait cru mourir de chagrin. Père Hubert dut à nouveau la réconforter en lui disant qu'au moins, il lui restait d'autres enfants. Avec le temps, elle finit par surmonter son chagrin. Puis les enfants quittèrent un à un la maison, et le curé s'en était allé. Ida était donc maintenant seule avec, pour toute compagnie, une maison vide. Elle devrait se réjouir d'être encore en vie. Beaucoup de personnes de sa connaissance étaient mortes du cancer. Cependant, elle ne trouvait aucune motivation ou d'intérêt dans la vie. Elle pensait souvent que sa morne existence devrait s'éteindre. Mais le Bon Dieu refusait de venir la chercher, même si elle était prête à partir. Dans sa grande demeure triste, elle était lasse de l'attendre. Parfois, elle se disait qu'elle était tout aussi emprisonnée que son fils, sauf que sa prison à elle se résumait à la solitude. Peut-être serait-il temps de vendre la maison et d'emménager dans un foyer pour personnes âgées? Elle devait commencer à y songer. Sur ces pensées, elle déposa son linge dans l'évier et retourna se coucher, le cœur lourd. Inutile de se lever trop tôt... Plus personne n'avait besoin d'elle.

Ce matin-là, Laura affichait des yeux bouffis tellement elle avait trop pleuré. Mais quelle importance, puisqu'une femme de ménage n'attirait jamais l'attention sur elle. Ainsi, personne ne remarquerait qu'elle avait pleuré. Sauf son mari qui, étonné de voir son visage ravagé, lui demanda les raisons de son chagrin. Après qu'elle lui eut expliqué que c'était encore à cause de Gamine, Martin, impuissant, n'essaya même pas de la consoler, sachant qu'il parlerait encore dans le vide. Après toutes ces années, il n'avait jamais pu trouver les mots pour l'apaiser. Quoi de plus normal? On n'arrachait pas un enfant à sa mère sans que cette dernière en souffre atrocement. Lui aussi, à l'époque, avait éprouvé beaucoup de chagrin. Il n'aurait jamais pensé que Gamine puisse se rebuter contre sa mère au point de couper tous les ponts entre elles. À l'époque, la jeune fille s'était montrée intransigeante, voire d'une extrême dureté envers sa mère. Et le temps n'avait guère arrangé les choses. Vrai que pour une adolescente, il est plutôt difficile d'apprendre que son père est curé, sa mère une ex-prostituée et ses grands-parents des gangsters. Voilà qui en fait beaucoup. C'est pourquoi Gamine s'était révoltée de la façon la plus

inattendue qui soit : s'enfuir loin de la maison familiale et changer complètement de vie. Martin versa du café à Laura, qui refusait de déjeuner.

— Tu devrais rester à la maison pour te reposer, lui suggéra-t-il.

— Non, refusa-t-elle, sous prétexte qu'ils ne pouvaient pas se permettre de perdre des revenus. De toute façon, travailler me change les idées.

— Comme tu voudras. Arrête de t'en faire, ma chérie, tu verras... Un jour, le destin fera en sorte que vous vous retrouverez, Gamine et toi. J'en suis convaincu, dit Martin en l'embrassant.

— Merci, Martin. J'ai de la chance d'être mariée à un homme bon comme toi. Tu me comprends tellement bien. J'espère que lorsqu'elle me reviendra, je ne serai pas aussi vieille que Mathilde l'était quand maman est revenue à la maison.

Martin quitta la maison pour se rendre à son travail, abandonnant Laura à ses réflexions. Cette dernière parvint à reprendre courage. Son mari avait le don de l'amener à se surpasser. Avec la venue imminente de Paul Dumas à Saint-Raymond-de-la-Tour, tout était maintenant possible. Gamine viendrait peut-être. « Pourquoi perdre espoir ? » s'encouragea Laura, qui tout en se préparant, se mit à chanter un air à la mode. Ce jour-là, pour la première fois depuis longtemps, elle travaillerait le cœur léger. Dans sa tête, des images défilaient comme sur un écran de cinéma. Elle se voyait boire un café avec sa fille et faire les magasins en sa compagnie en riant aux éclats. Ou encore, se promener, main dans la main, sur le sentier que Gamine empruntait toujours pour aller poser des collets lorsqu'elle chassait le petit gibier. Laura sourit au souvenir de sa fille revenant avec son premier lièvre.

— Regarde, maman, ce que j'ai attrapé ! s'était alors exclamée la petite.

— Bravo, ma chérie. Je te félicite.

— Peux-tu nous le faire cuire pour le souper ?

— Euh... Tu sais... pour le manger, il faut d'abord lui arracher la peau, couper sa tête et retirer tout ce qu'il y a à l'intérieur, avait expliqué Laura avec un haut-le-cœur.

— Et alors, où est le problème ?

— Je crains de ne pas y arriver.

— Pas grave, je demanderai à papa et j'apprendrai comment faire.

Sa Gamine était ainsi. Toujours vouloir en faire plus. Laura se demanda si elle aimait encore la chasse. Avec son travail, son époux et sa fille, sûrement qu'elle ne devait plus avoir de temps pour ces choses-là. Le temps passait trop vite au goût de Laura. Difficile de croire que déjà, elle était la grand-mère d'une adolescente de quatorze ans... qu'elle ne connaîtrait sans doute jamais.

— À quoi penses-tu ? questionna Mélinda, à peine levée.

— À Gamine, répondit Laura en lui servant une tasse de café.

— Tu ne vas pas être en retard à ton travail ?

— Je ne commence qu'à 9h00, ce matin.

— Je crois que je ne t'ai jamais demandé pardon, lança soudainement Mélinda.

— Mais pourquoi ?

— Pour t'avoir abandonnée. Pour les choix que j'ai faits tout au long de ma vie et qui ont provoqué le départ de ta fille, répondit Mélinda, les yeux dans l'eau.

— Tu sais, j'aurais perdu Gamine de toute façon. Yves Dumas était bien déterminé à me la prendre. Avec le temps, j'ai compris qu'elle avait un bien meilleur avenir auprès de ces gens-là qu'en restant dans ce trou à rats qu'est Saint-Raymond-de-la-Tour.

— Pardonne-moi, ma fille, pour toute cette souffrance que je t'ai fait subir, termina Mélinda en se levant pour prendre sa fille dans ses bras.

Si Mathilde avait été encore en vie, jamais elle n'aurait cru possible ce qui venait tout juste de se produire dans sa maison. Laura et Mélinda, dans les bras l'une et l'autre. Vraiment, le temps réglait bien des petits bobos.

Au village, Simone Langevin, plantée devant sa fenêtre, aperçut un homme qui retirait l'affiche « à vendre » sur le terrain du presbytère. Sans plus attendre, elle se rua à l'extérieur. Elle était si pressée, qu'elle en oublia même sa veste de laine, restée sur le crochet près de la porte d'entrée. Elle interpella l'homme afin d'en apprendre davantage sur les intentions de Paul Dumas.

— Écoutez, madame, le courtier m'a demandé de reprendre l'affiche. Je ne sais rien d'autre, répondit l'individu.

—Vraiment ? Vous ignorez quand l'acheteur prendra possession du presbytère ? insista Simone Langevin.

—Puisque je vous dis que je ne sais strictement rien ! rétorqua l'autre, manifestement agacé par tant de curiosité.

—Vous ne voulez rien me dire ? Qu'importe. Le courtier est un de mes neveux. Je vais peut-être l'appeler, en fin de compte, lança Simone.

—Bien oui, ma p'tite dame. Allez donc demander à votre neveu ! répliqua l'homme en montant dans sa voiture.

Simone le regarda partir, puis se rapprocha du presbytère. Après avoir monté l'escalier, elle se dirigea vers une fenêtre pour épier l'intérieur. Elle cherchait quelques indices, comme des valises, susceptibles d'annoncer l'arrivée imminente de Paul Dumas. Malheureusement pour elle, sa curiosité ne fut guère satisfaite puisque les rideaux étaient tirés. Maugréant, elle retourna chez elle en se disant que les informations finiraient bien par arriver d'elles-mêmes. Tout n'était qu'une question de temps. À peine fut-elle assise que, sur le trottoir d'en face, elle vit la mère de Luc Dupré, l'assassin de Saint-Raymond-de-la-Tour.

—Ah ! Tiens donc... si ce n'est pas Ida Dupré.

Cette fois-ci, elle attrapa sa veste qu'elle jeta sur ses épaules et sortit à toutes jambes pour ne pas rater la passante.

—Ida... Attends-moi... J'ai à te parler ! cria-t-elle en courant presque derrière elle.

S'apprêtant à entrer dans le dépanneur, Ida se retourna et aperçut la commère qui clopinait derrière elle. Pour l'amour du ciel, que lui voulait-elle encore ?

—Ma chère Ida, comment vas-tu ? Il me semble que tu as pris un peu de poids. Écoute, je ne suis pas là pour m'enquérir de ta santé, mais bien pour te donner les derniers potins.

—Qu'as-tu encore appris ? demanda Ida, exaspérée.

—Bien, figure-toi que notre ancien curé, Paul Dumas, va revenir à Saint-Raymond-de-la-Tour. Qu'est-ce que tu dis de ça ?

—Que veux-tu bien que j'en dise ? C'est son affaire, pas la mienne, répondit Ida en espérant que Simone comprendrait son message voilé.

—En tout cas, il a intérêt à retaper le presbytère qui tombe en ruine, poursuivit la commère.

—C'est lui qui l'a acheté ? Je ne savais pas.

— Si tu écoutais quand je te parle ! Tu ne sais certainement pas qu'il s'est marié et qu'il a même une fille et une petite-fille, annonça fièrement Simone.

— Non, je l'ignorais. Bon, laisse-moi, maintenant je suis bien assez en retard de même.

— Qu'est-ce qui est si urgent, à matin ?

— Tu ne le sauras pas, Simone Langevin ! Va donc écornifler à ta fenêtre, comme d'habitude. Cours vite, car tu risques de te faire passer des nouvelles sous le nez !

— Ah, toé, Ida Dupré ! R'marque ben que c'est la dernière fois que je te raconte le nouveau !

Si Ida Dupré avait pu savoir que Simone n'était pas étrangère à la mort de sa fille Marie-Rose, il est évident qu'elle se serait ruée sur elle pour lui démolir le portrait. Mais bon, il valait mieux qu'elle n'en sache rien. Un taulard dans la famille, c'était déjà bien assez. Elle entra dans le dépanneur de Louis Villeneuve pour lui demander s'il n'avait pas du travail pour elle.

— Mais madame Ida, c'est que vous n'êtes plus toute jeune pour recommencer à travailler.

— Je sais bien, mais vous savez, je m'ennuie tellement chez moi.

— Je ne gagne que ce qu'il faut pour survivre et je ne peux pas me permettre d'engager du personnel. Je suis désolé, expliqua Louis Villeneuve.

— Ce n'est pas grave, rétorqua Ida. Je trouverai bien quelque chose à faire.

— Bonne chance, madame Ida.

La chance ! Elle n'en avait jamais eu et ce n'était certes pas aujourd'hui qu'elle en aurait. Elle avait pourtant lu le livre *Le Secret*, mais dans son cas, ça n'avait pas fonctionné. Peut-être n'avait-elle pas assez la foi...

Il ne restait que quelques semaines avant les grandes vacances. Paul continuait d'insister auprès de sa famille pour que tous acceptent d'aller à Saint-Raymond-de-la-Tour. Il avait fait rénover le presbytère de façon à ce que Florentine et Maria ne soient pas trop dépayssées par l'absence de luxe. Elles trouveraient donc là-bas tout le confort voulu. Il y avait, entre autres, deux salles de bain ultra modernes et une cuisine refaite à neuf, dotée d'appareils électriques derniers cris. Tout cela dans le but de calmer la colère de Maria qui lui en voulait toujours. Malheureusement, Élisabeth refusait toujours de retourner là-bas, prétextant que quelqu'un devait rester au siège des entreprises Dumas. Il était hors de question, pour elle, de s'absenter du bureau. Durant toute sa carrière, elle ne l'avait fait qu'en de rares occasions et chaque fois, c'était pour des raisons extrêmement sérieuses, comme lors de la naissance d'Alicia. Paul l'accusa de chercher des excuses pour rester à Montréal, allégation qu'elle nia farouchement. Il l'assura donc qu'il avait pensé à tout. Ainsi, Steve resterait à Montréal et prendrait les rênes des entreprises pendant leurs vacances. À cela, il ajouta que comme il était toujours le grand patron, elle n'avait plus qu'à obéir. Élisabeth ne savait plus quoi inventer pour justifier son refus de partir.

— Alicia n'y consentira jamais, finit-elle par dire, à court d'arguments.

— Alicia n'a que quatorze ans et n'a rien à dire, rétorqua Paul. Tu n'es pas assez sévère avec elle.

— Papa, je me fais tellement de soucis pour elle. Si tu savais...

— Deux mois en pleine campagne ne peuvent que lui être bénéfiques, soutint Paul.

— Je ne sais pas. Je dois d'abord y réfléchir.

Quant à Maria, elle s'opposait carrément à ce projet, craignant les retrouvailles entre son mari et la mère de sa fille. D'une jalousie malade, elle n'avait aucune confiance en lui. Elle lui avait pourtant dit qu'elle divorcerait s'il achetait une maison de campagne à Saint-Raymond-de-la-Tour. Or, il s'était moqué éperdument de cette menace, pour ne faire qu'à sa tête. N'ayant pas bougé d'un iota dans sa décision de rester à Montréal, Maria s'était finalement persuadée que ces vacances n'auraient jamais lieu, car Alicia s'y opposerait. Et

puisque cette petite peste menait tout le monde par le bout du nez, il n'y avait pas lieu de s'en faire. Même si son idée n'était pas très populaire auprès de la famille, Paul tint tête à tout le monde, sans se laisser décourager. Il était d'avis qu'ils avaient tous besoin de modifier leurs habitudes et que sûrement, Saint-Raymond-de-la-Tour les aiderait à trouver un sens à leur vie.

Quant à Florentine, encore bien portante malgré son âge avancé, elle pensait que cela lui ferait du bien d'aller à Saint-Raymond-de-la-Tour. Et d'ailleurs, pourquoi critiquerait-elle les projets de son fils ? Elle avait beaucoup de chance qu'il daigne l'emmener. Il pourrait tout aussi bien l'abandonner seule ici, avec pour toute compagnie le vieux majordome devenu aussi sourd qu'un pot. Il pourrait aussi l'envoyer vivre dans un de ces misérables endroits pour personnes âgées. Sûrement que ces vacances, aussi, la changeraient de sa chambre où elle passait toutes ses journées à écouter des feuilletons. Elle demanderait à Élisabeth de l'aider à préparer ses bagages. Elle avait très hâte de voir comment réagirait Alicia quand on lui annoncerait la nouvelle. Il y aurait de l'orage dans l'air, c'était certain !

Un orage ! Ce n'était qu'un euphémisme. Ce fut plutôt une tornade de jurons qui déferla dans la salle à manger quand Paul informa sa petite-fille qu'elle passerait ses vacances d'été avec eux à Saint-Raymond-de-la-Tour. En furie, l'adolescente leva le ton.

— Non, il est hors de question que j'aille dans ce trou ! hurla-t-elle en tapant sur la table.

— Ma fille, ce n'est pas toi qui décides, répondit calmement Paul.

— Ce n'est pas un vieux *schnock* comme toi qui va me dicter ma vie.

— Attention, jeune fille, à la façon dont tu t'adresses à ton grand-père ! intervint Élisabeth.

— J'ai de l'argent, je peux faire ce que je veux et je n'ai pas besoin de vous, pesta Alicia. — Ton grand-père peut en tout temps interrompre ton allocation hebdomadaire, s'il le juge opportun, l'informa sa mère.

— Si vous m'obligez à vous suivre, je vous jure que je me tranche les veines ! persista Alicia en se levant et en faisant exprès de faire tomber sa chaise au sol.

En colère, elle monta dans sa chambre pour se brancher sur Skype et raconter ses malheurs à Catherine.

— Papa, tu vois bien que nous ne pouvons pas y aller... indiqua Élisabeth.

— Tu ne vas tout de même pas te laisser manipuler par Alicia ! Réveille-toi, Élisabeth, avant qu'il ne soit trop tard...

Élisabeth soupira. Elle qui avait tout tenté avec sa fille continuait de croire qu'il ne servait à rien de la contrarier et qu'il valait mieux la laisser faire à sa guise. De toute façon, elle non plus ne tenait pas à quitter Montréal.

Le *rave-party* battait son plein. La musique jouait à fond, l'alcool coulait à flots et la drogue circulait d'une main à l'autre. Alicia et Catherine, qui venaient tout juste de se joindre à la fête, constatèrent que Samuel était déjà là. Il avait l'air passablement éméché. Les filles fendirent la foule pour le rejoindre dans un coin. À ses yeux rouges, il semblait clair qu'il planait.

— Wow ! Ça craint ! s'exclama Alicia.

— Tu as vu la *meuf*, à l'entrée ? C'est elle qui essaie de t'arracher ton homme, l'informa Catherine en lui donnant un comprimé d'amphétamine.

— Cette salope ! Je vais lui arracher sa tronche ! lança Alicia en sortant une bouteille de vodka de son sac à dos. Donne-moi ton verre de carton pour que je le remplisse. Ensuite, je vais mettre la bouteille en lieu sûr.

Catherine s'exécuta. Le plein fait, Alicia remit la bouteille dans son sac à dos et cacha celui-ci sous une chaise. Samuel n'avait pas encore ouvert la bouche, préférant laisser la drogue faire son effet. Quand il se sentit merveilleusement bien, il demanda à Alicia de le suivre dans son auto. Prenant Samuel par le cou, la jeune femme accepta, non sans passer devant cette fille qui osait croire qu'elle pourrait lui ravir son homme. Lorsqu'ils furent installés sur la banquette arrière de la voiture, Alicia retira ses vêtements et laissa Samuel admirer son *soutif*. Elle vida ensuite son verre de vodka et l'effet de la drogue aidant, elle baisa avec ce garçon qu'elle connaissait à peine, avant de s'endormir tout contre lui. Un peu plus tard, Catherine vint le rejoindre pour prévenir Alicia qu'il était temps de partir. Mais celle-ci ne réagit pas. Quand Catherine se mit à la secouer brutalement pour la tirer de son sommeil, Samuel se réveilla et s'affola à son tour.

—Crisse ! Elle ne va pas crever ici ! s'exclama-t-il.

—Vite, appelle une ambulance ! Elle fait une *overdose*. Tu lui as donné autre chose, n'est-ce pas ?

—Après qu'on ait baisé, elle a pris des pilules dans une des poches de mes jeans. Je ne sais pas combien elle en a pris. Vaudrait mieux que je ne sois pas là quand l'ambulance va arriver. Et puis, les flics vont rappliquer. Appelle les secours toi-même, dit Samuel. Mais avant, couchons-la sur la pelouse. Elle ne peut pas rester dans mon *char*.

Dès qu'ils eurent déposé Alicia sur l'herbe, Samuel s'enfuit. Quelques minutes plus tard, les ambulanciers arrivèrent sur les lieux. Après avoir installé Alicia sur la civière, l'un des ambulanciers s'approcha de Catherine pour la questionner. Cette dernière répondit qu'elle ne savait pas vraiment quelle drogue son amie avait consommée, car c'était le petit copain de celle-ci qui la lui avait fournie. Puis, en prenant connaissance de l'état d'Alicia, il avait pris la fuite. Elle dut également fournir les noms, adresse et numéro de téléphone des parents de la jeune fille, qui fut ensuite conduite dans un centre hospitalier, au grand soulagement de Catherine qui craignait pour sa vie.

Élisabeth entra dans tous ses états lorsque la police l'appela pour l'informer que sa fille était à l'hôpital et qu'elle devait s'y rendre sur-le-champ. Alarmée et incapable de réfléchir de façon pondérée, elle s'empressa de réveiller Steve et son père.

—Habillez-vous vite ! Alicia est à l'hôpital !

—Calme-toi, ma chérie. Comment sais-tu qu'elle est à l'hôpital ? demanda Steve.

—La police vient de téléphoner. Bon sang, dépêche-toi !

—Oui. Je suis prêt. Allons-y. Laisse ton père ici. Il n'a pas besoin de venir.

—D'accord, mais dépêchons-nous ! supplia Élisabeth.

Steve conduisit aussi rapidement qu'il le put. Lorsqu'ils arrivèrent enfin à l'hôpital, le service des urgences leur apprit que leur fille avait fait une *overdose*. Le médecin avait procédé à un lavage d'estomac et heureusement, on ne craignait plus pour sa vie. Anéantis par cette nouvelle, Élisabeth et Steve se laissèrent tomber sur un banc. Ils ignoraient qu'Alicia prenait de la drogue.

—Steve, qu'allons-nous faire ? questionna Élisabeth,

désemparée.

— Je l'ignore, ma chérie. Peut-être pourrions-nous l'envoyer dans un centre de désintoxication... Je ne vois vraiment pas quoi faire d'autre. Je suis tout aussi démuni que toi, répondit Steve.

Ce dernier se reprochait de ne pas avoir vu venir le drame, contrairement à sa femme qui depuis plusieurs semaines, l'avait mis en garde au sujet de leur fille. Il aurait dû l'écouter et se fier à son instinct maternel. Quel idiot il avait été ! Il s'excusa auprès d'Élisabeth, qui lui répondit que s'excuser ne résoudrait en rien leurs problèmes. Elle lui recommanda plutôt de retourner auprès de son père pour le rassurer.

Durant l'après-midi, Alicia reçut son congé de l'hôpital. N'ayant pas encore vu ses parents, elle se sentait anxieuse. Sa mère avait quitté les lieux pour prendre une bouchée et serait là d'une minute à l'autre, l'avait renseignée une infirmière. Son père serait donc absent, se dit Alicia, soulagée. Comme elle serait seule avec sa mère, il lui serait facile d'inventer une histoire abracadabrante. Comme toujours, elle la mettrait dans sa poche. Du coup, elle se mit à mieux respirer.

Sauf qu'à sa grande surprise, ce fut une mère très en colère contre elle qui se pointa à son chevet. Elle avait beau inventer toutes sortes d'excuses, Élisabeth lui signifia qu'elle n'avait plus aucune confiance en elle et qu'elle envisageait de l'envoyer dans un centre de désintoxication.

— Papa ne sera jamais d'accord avec ça, objecta-t-elle en regardant sa mère de haut.

— C'est son idée, figure-toi ! répliqua Élisabeth d'un ton déterminé.

— Maman, s'il te plaît, ne m'envoie pas dans ce genre d'endroit. Je te promets de ne plus jamais toucher à la drogue de toute ma vie.

— Tu as failli y laisser la vie, Alicia... Tu t'en rends compte !

— S'il te plaît, ma petite maman d'amour, ne m'éloigne pas de toi, supplia Alicia en pleurant. J'irai là où grand-père veut nous emmener pour les vacances et je ferai tout ce que tu veux.

— Je dois y penser, Alicia. Je ne suis pas seule à décider. Ton père a aussi son mot à dire. Il ne faut surtout pas oublier que tu as une dépendance aux drogues.

— Mais non, je n'ai aucune dépendance, nia Alicia en hoquetant. Je peux arrêter quand je veux.

— Rentrons à la maison. Nous te donnerons notre décision plus tard.

Au cours de la soirée, Élisabeth, Steve et Paul allèrent s'asseoir sur la terrasse, judicieusement éclairée par une lanterne qui dessinait des ombres sur les murs de la maison. Au loin, un chat qui miaulait rappelait Ti-Gris à Élisabeth, qui fut la première à aborder les problèmes d'Alicia. Elle commença par expliquer que sa fille acceptait d'aller à Saint-Raymond-de-la-Tour s'ils renonçaient à l'envoyer dans un centre de désintoxication. Steve trouva cette idée géniale, alors que Paul, tout en allumant une cigarette, affirma qu'il n'y avait pas de meilleur endroit pour permettre à sa petite-fille de se remettre de ses émotions et de s'éloigner, par la même occasion, de ses mauvais amis. Pour le bien d'Alicia, Élisabeth accepta de retourner dans son village natal.

Ses pensées l'entraînèrent malgré elle vers sa mère. Comme elle avait pleuré quand elle lui avait annoncé qu'elle allait vivre chez son grand-père. Son entêtement l'avait poussée à demeurer stoïque devant ses pleurs, persuadée que de toute façon, Yves Dumas aurait gagné la bataille juridique. Il ne servait donc à rien de rendre les choses plus difficiles. Gamine était morte là-bas et Élisabeth y était née. Pauvre Laura ! Ce n'est qu'aujourd'hui qu'elle réalisait tout le mal qu'elle lui avait fait. Bien que sa mère était une ex-prostituée, elle lui avait tout de même transmis de belles valeurs. De même, Martin et elle avaient réussi à faire d'elle un être parfaitement équilibré, tandis que de son côté, elle n'avait pas su y faire avec Alicia. Elle avait honte d'elle-même. Elle avait renié sa mère et sa fille la méprisait. Tout à coup, elle sentit le besoin de se vider le cœur.

— Je regrette, papa ! Si tu savais, sanglota-t-elle.

— Que regrettes-tu, ma chérie ? demanda Paul en tentant de la consoler.

— Ma maman ! Je regrette d'avoir refusé de la voir simplement parce que je lui en voulais d'avoir fourni à grand-père les moyens de m'arracher à elle. Je voulais la punir !

— C'est bien que tu le regrettes. Et maintenant, que comptes-tu faire ?

— Je ne peux pas rattraper les années perdues... Tu le sais bien.

— Non, c'est évident. Le passé est derrière nous. Cependant, l'avenir est devant, répliqua Paul.

— Que veux-tu dire ?

— Simplement que la vie n'est pas finie. Ta mère est toujours vivante et donc, tout est possible.

— Tu veux que je renoue avec elle ? Non, papa, ce serait trop douloureux pour elle comme pour moi. Laissons les choses comme elles sont et occupons-nous plutôt de sauver Alicia, répondit Élisabeth, songeuse.

Fatigué, Paul rentra retrouver Maria dans leur chambre, tandis qu'Élisabeth et Steve voulurent profiter plus longtemps de cette belle nuit du mois de juin. Aussi, demeurèrent-ils sur la terrasse, et ce, jusqu'à ce qu'une fine couche d'humidité recouvre les chaises en osier. Alors ils entrèrent, non sans avoir éteint la lanterne, effaçant par la même occasion les ombres sur les murs.

Quelques jours plus tard, la famille prit la direction de Saint-Raymond-de-La-Tour. Steve, qui les rejoindrait la fin de semaine suivante, emmènerait madame Perrin, laquelle n'avait pu accompagner le groupe, car la voiture était surchargée. C'est Maria qui avait exigé sa présence. Il était hors de question qu'elle cuisine tout l'été. En chemin, ils s'arrêtèrent pour manger dans un endroit huppé. Après s'être bien restaurés, ils reprirent aussitôt la route. Endormie, Florentine ronflait, bien installée sur son siège, pendant qu'Alicia, agacée par ses ronflements, avait mis les écouteurs de son *iPhone* sur ses oreilles pour écouter sa *playlist*. Assise aux côtés de son mari, Maria fixait la route en se demandant comment elle arriverait à tuer le temps jusqu'à la fin de l'été, alors que l'anxiété d'Élisabeth augmentait au fur et mesure que la voiture dévorait les kilomètres.

Puis ils finirent par arriver au presbytère. Tous descendirent de l'auto, heureux de ne plus devoir reprendre la route. Paul déverrouilla la porte de leur nouvelle maison de campagne et invita tout le monde à entrer.

— Grand-père, comment allons-nous tous tenir dans cette petite maison ? s'étonna Alicia.

— Eh bien, ma chérie, nous n'aurons qu'à nous serrer les uns contre les autres. Cela nous permettra de nous retrouver.

— Pour faire quoi ? demanda encore Alicia.

— Pour se parler, répondit tranquillement le grand-père.

Pendant que tout le monde s'occupait à défaire les valises, les rires fusèrent de toutes parts. Même Florentine semblait beaucoup s'amuser. Quant à Paul, c'est avec joie qu'il retrouva son ancien bureau, qui n'avait rien perdu de son charme d'antan. Soudain, il aperçut la vieille machine à écrire de Laura. Elle reposait dans un coin, sous une pile de livres. En caressant les touches du clavier, il se revit des années en arrière. Il se rappela Laura, sur la galerie, fumant avec lui une cigarette et échangeant leur premier baiser. Maintenant qu'il était âgé, il se délectait de ces moments du passé dès qu'ils refaisaient surface dans son esprit.

— Il n'est pas question que je reste ici ! hurla Alicia. Il n'y a aucun réseau pour mon cellulaire.

— Crois-tu qu'au centre de désintoxication, on t'aurait permis de garder ton téléphone cellulaire ? lança Élisabeth sur un ton de menace.

— Ça va, j'ai compris, répliqua Alicia.

— Va aider ton arrière-grand-mère à défaire ses valises, lui ordonna Élisabeth. Ça te tiendra occupée. Peut-être que demain, je t'apprendrai à installer des collets pour attraper des lièvres. Mais je dois d'abord me procurer un permis.

— Vraiment ? Tu sais faire ce genre de choses ? demanda Alicia, incrédule.

— Bien sûr. Et je sais pêcher, aussi.

— Tu m'apprendras ?

— Tout dépendra de toi.

— Je ne vois pas ce que nous pourrions faire d'autre ici ! se moqua Alicia.

Pendant que chacun s'installait le plus confortablement possible, Simone Langevin les épiait à travers le châssis. Les va-et-vient de l'auto au presbytère pour transporter les valises lui permettaient d'observer à loisir les nouveaux arrivants. Elle ne s'attendait pas à voir débarquer autant de personnes au presbytère. Elle reconnut Paul Dumas, qui malgré ses cheveux gris, était toujours aussi bel homme. Sa femme aussi était jolie, bien qu'elle semblait pincée. Simone ignorait son nom, mais ce n'était là qu'un détail qu'elle s'empresserait bientôt de régler. La vieille dame ressemblait à la reine Élisabeth et l'adolescente ne l'intéressait pas. Par contre, sa mère lui rappelait quelqu'un. Mais qui donc ? Elle se promit bien de le découvrir d'ici quelques jours. Une semaine plus tard, tout ce qu'elle parvint à apprendre sur cette femme

se limitait à ceci : elle était la fille de Paul Dumas et se prénommaït Élisabeth. Tout en notant que cette dernière ne ressemblait en rien à sa mère, Simone n'arrivait pas à se défaire du sentiment qu'elle lui rappelait quelqu'un.

Le samedi suivant, Laura et Martin se rendirent à l'église pour assister à la messe. Celle-ci était célébrée par un prêtre venu d'une autre paroisse, du fait le nombre de curés avait considérablement diminué. Lors de ces sorties, Mélinda restait toujours à la maison, prétendant qu'aller à l'église ne changerait rien à sa vie. De toute façon, elle n'avait nul besoin de l'absolution de personne, hormis celle de sa fille.

Assise à son banc, Laura lisait son missel sans se douter un instant que l'homme de sa vie s'apprêtait à apparaître à quelques pas d'elle. Quand elle leva les yeux, elle rencontra le regard de Paul, qui la fixait intensément. Du coup, elle sursauta et laissa tomber son livret sur le sol. En se penchant pour le ramasser, elle constata que Paul était aussi beau qu'autrefois. Voilà plusieurs années qu'elle ne l'avait pas vu. Depuis qu'il était venu chercher Gamine, en fait. Évidemment, ils s'étaient parlé au téléphone à diverses reprises pour discuter de leur fille, mais sans plus. Juste à côté de lui, Maria, vêtue d'un tailleur, avait détourné la tête pour parler à une vieille femme que Laura identifia comme étant Florentine. Prise d'une soudaine angoisse, elle se précipita à l'extérieur. Dès qu'elle y fut, son regard se posa sur le presbytère, persuadée que Gamine s'y trouvait. Elle prit sur elle pour ne pas courir la rejoindre. Il y avait tant d'années qui s'étaient écoulées... Il était possible que Gamine ne souhaite toujours pas la revoir. Elle se redonna une contenance et retourna dans l'église. Les jambes flageolantes, elle se demandait ce que Paul pensait d'elle. Le temps et le chagrin avaient fait tant de ravages sur son visage. Tout comme lui, elle avait vieilli. Quand la messe prit fin, Martin dut lui mettre la main sur l'épaule pour l'inviter à se lever. Pendant toute la cérémonie, elle n'avait rien écouté de ce que le prêtre avait dit. Lorsqu'ils sortirent dehors pour regagner leur voiture, Paul les attendait sur le perron en compagnie de Maria

— Bonjour, Laura, dit-il.

— Bonjour, Paul. Comment vas-tu ? Et toi, Maria ?

— Nous allons bien, merci, répondit Paul pour les deux.

— Quel bon vent t'amène ici ? J'ai ouï-dire que tu as acheté le presbytère ?

— Effectivement. Nous passerons l'été ici. Nous te rendrons certainement visite, Élisabeth et moi, très prochainement.

— Élisabeth est donc ici ? interrogea Laura, anxieuse.

— Oui, elle est ici avec sa fille Alicia.

— Et tu crois qu'elle acceptera de me voir ? reprit Laura, pleine d'espoir.

— Nous avons toute la période des vacances pour qu'elle s'y décide.

— Ah... je vois...

— Ne sois pas déçue. Elle a beaucoup changé, récemment. Tu dois garder espoir.

— Merci, Paul. Je vais l'attendre pendant tout l'été.

Une canne à pêche à la main, Élisabeth s'approcha du lac Roseau en compagnie d'Alicia. La mère et la fille poussaient plus loin sur l'eau l'embarcation qu'elles avaient empruntée à un des habitants de Saint-Raymond-de-la-Tour. Une fois montée à bord, Élisabeth rama jusqu'au milieu du lac. Elle déposa ensuite son aviron dans le fond du chaland et ouvrit une boîte de plastique contenant des vers de terre. En la regardant appâter son hameçon, Alicia eut une grimace de dégoût. Élisabeth lança sa ligne à l'eau et attendit un peu avant de la ramener tout doucement vers elle. Quand elle sentit soudain une truite mordre à l'appât, elle donna un léger coup. Ça y était, le poisson était pris et ne pouvait plus s'enfuir. Elle enrroula sa ligne, décrocha la truite et la déposa dans un panier. Surexcitée, sa fille s'empressa de lui demander la canne à pêche qu'elle venait d'appâter à nouveau. Le calme régnait tout autour d'elles. Seul le chant des bruants venait parfois rompre le silence. Élisabeth et Alicia pêchèrent ainsi tout l'après-midi. Le moment était si agréable, qu'elles ne se rendirent pas compte que plusieurs heures s'étaient écoulées. Plus que fière d'avoir appris à pêcher, Alicia remercia sa mère pour la leçon. Cette dernière lui sourit, puis ramena l'embarcation sur la rive. Une fois débarquée, elle attacha solidement le bateau à un aulne. Ensuite, elle raconta à Alicia qu'une fillette du village s'était noyée dans ce lac. Elle ne se rappelait plus de son nom, mais se souvenait que c'était la fille d'Ida Dupré. Pendant qu'elles marchaient en direction du presbytère, elles bavardèrent amicalement, ce qui était plutôt rare. Le fait de s'être éloignée de la ville, et par conséquent, de son travail, rendait Élisabeth plus disponible pour sa fille. À croire que le mode de vie de la campagne et le calme qui y régnait contribuaient à apaiser les esprits, car à aucun moment, cet après-midi-là, les deux femmes ne s'étaient disputées.

La veille, toutefois, une terrible dispute avait éclaté entre elles, du simple fait qu'il n'y avait pas de réseau internet au presbytère. Alicia voulait que son grand-père remédie à la situation, mais Élisabeth s'y était fermement opposée. La fille fit donc preuve d'impolitesse envers sa mère, amenant cette dernière à la punir. Pendant que l'adolescente ruminait dans sa chambre, Paul avait suggéré à Élisabeth de lui proposer une sortie de pêche dès le lendemain, histoire de détendre l'atmosphère. Évidemment, Alicia avait refusé l'invitation. Pour l'y

contraindre, Élisabeth dut user de son autorité en la menaçant encore une fois de l'envoyer dans un centre de désintoxication. Voilà ce qui les avait amenées, ce matin-là, à pêcher ensemble. Et leur pêche avait été bonne, car elles ramenèrent suffisamment de poissons pour le repas.

— Elle ne savait pas nager ? demanda Alicia une fois à la maison.

— Tu parles de la petite fille d'Ida ?

— Oui.

— Il faut croire que non. Je n'en sais rien. Il faudrait demander à ton grand-père. Il est sûrement au courant.

Maria regarda avec dédain les poissons qu'elles rapportaient. D'un air satisfait, la cuisinière s'en empara tout en promettant de leur préparer un festin de roi. En voyant l'air dégoûté de sa femme, Paul se souvint d'un repas que Laura lui avait jadis cuisiné. Une truite savoureuse, accompagnée de laitue fraîche. Délicieux ! « Pourvu que la cuisinière sache préparer le poisson aussi bien que Laura le faisait », se dit-il. Tandis que les femmes s'occupèrent de la nourriture, il décida d'aller se promener au village. Pendant qu'il marchait les mains dans les poches, il méditait sur le passé. Rien n'avait changé, ici. Tout était resté identique à ses souvenirs. Lorsqu'il parvint près de la maison de Simone Langevin, celle-ci sortit sur la galerie pour le saluer et surtout, le questionner.

— Bonjour, monsieur le curé ! lança-t-elle en appuyant délibérément sur chacun des mots qui sortaient de sa bouche.

— Je ne suis plus curée depuis fort longtemps, madame Langevin, répliqua calmement Paul. D'ailleurs, c'est étonnant que vous ne le sachiez pas.

— Bien sûr que je le savais. On ne m'apprend rien, à moi ! J'ai vu un tas de femmes chez vous. C'est qui donc toutes ces personnes ? se montra curieuse de savoir Simone.

— Ma mère, ma femme, ma fille et ma petite-fille. Il y a aussi notre cuisinière, l'informa Paul.

— Votre fille... elle me rappelle quelqu'un, mais je ne sais pas encore de qui il s'agit. Je finirai bien par trouver. C'est drôle qu'elle ne ressemble pas du tout à sa mère, poursuivit Simone dans l'espoir d'en apprendre plus.

— Personnellement, je trouve qu'elles se ressemblent, rétorqua Paul qui espérait vivement que cette vipère n'ait plus assez de mémoire pour se rappeler les traits qu'affichait Laura pendant sa jeunesse.

— Je vais peut-être vous rendre visite prochainement ! annonça Simone.

— Vous êtes la bienvenue, mentit Paul en la quittant aussitôt.

En réalité, Paul ne voulait pas d'elle au presbytère. Si cette commère devinait qu'Élisabeth et Gamine étaient une seule et même personne, cela risquait de créer des problèmes à tout le monde. Ce qui s'était autrefois raconté pour expliquer le départ de Gamine était que la garde de celle-ci avait été confiée à son grand-père, qui pouvait lui offrir un brillant avenir. Personne ne savait que Paul avait fait un enfant à Laura pendant qu'il exerçait en tant que prêtre. Non seulement Élisabeth souffrirait des ragots de Simone Langevin, mais Laura aussi en serait victime. Inquiet, Paul se dit que la vieille fille pouvait très bien faire échouer le projet qui l'avait conduit à revenir ici, soit réunir Laura et Gamine.

Laura était rentrée du travail plus éreintée qu'à l'habitude. Heureusement, Mélinna avait préparé le repas du soir, ce qui lui avait donné un peu de temps pour faire une promenade. Elle avait traversé la rue et parcourut un petit sentier bordé de bouleaux et d'érables qui ces dernières années, avaient poussé à vue d'œil. À travers les branches des arbres, elle s'était frayé un raccourci pour se rendre au bord du lac Roseau. En arrivant là-bas, elle avait entendu des femmes discuter. Aussitôt, elle avait reconnu la voix de Gamine. Quant à l'autre, elle s'était dit que ce devait être celle d'Alicia. Pendant qu'elle était restée dissimuler derrière les arbres pour les observer et qu'elle avait essayé de retenir son souffle, des larmes avaient coulé sur ses joues. Sa fille et sa petite-fille étaient passées tout près d'elle, sans même remarquer sa présence. Lorsqu'elle fut sûre qu'elles ne pouvaient plus la voir, elle était sortie de sa cachette. Émue, elle était revenue sur ses pas en se disant que Gamine était devenue une très jolie femme et que sa fille Alicia lui ressemblait beaucoup. Elles semblaient avoir passé un agréable moment ensemble. Laura aurait tout donné pour se joindre à elles et faire la connaissance de sa petite-fille. Malheureusement, elle n'avait pas le droit de s'ingérer dans leur vie. Elle ne pouvait pas forcer Gamine à lui pardonner. Puisque celle-ci l'avait reniée par le passé, c'était à elle de faire le premier pas. Lorsqu'elle vit sa fille revenir à la maison, Mélinna fut stupéfaite par la blancheur de son visage.

—As-tu vu un fantôme ? Tu es toute blanche ! s'exclama-t-elle.

—J'ai vu Gamine et sa fille Alicia. Elles revenaient de la pêche, répondit Laura.

—Je comprends maintenant pourquoi tu es aussi retournée, laissa entendre Mélinda en lui servant son repas.

—Je ne vois pas comment tu pourrais comprendre. Je n'ai pas faim, indiqua Laura en repoussant son assiette.

—Ce n'est pas nécessaire de me rappeler mon passé, rétorqua Mélinda, visiblement confuse.

—Que se passe-t-il ? interrogea Martin, tout juste rentré.

—Ta femme me reproche de ne pas avoir été une bonne mère, maugréa Mélinda. Tiens... mange son assiette, car elle n'a pas faim.

—Pourquoi tu ne veux pas manger, Laura ? s'enquit Martin.

—Oh, Martin ! Je les ai vues toutes les deux au lac Roseau. Elles ne savaient pas que je les épiais ! s'exclama Laura.

—Vraiment... Tu as vu notre fille ? De quoi a-t-elle l'air ?

—Elle est si jolie ! Et sa fille lui ressemble tellement ! Si tu avais pu les voir...

—Tu as dû trouver ça difficile de les voir et de ne pas pouvoir leur parler... crut deviner Martin.

—C'était affreux... J'avais peur qu'elles me voient et qu'elles me rejettent.

—Voyons... Comment Gamine pourrait te reconnaître ? dit Mélinda. Tu as beaucoup changé, depuis le temps. Il n'est pas certain qu'elle se souvienne de toi.

—Écoutez, Mélinda, la gronda Martin, vous n'êtes pas obligée d'être aussi méchante avec ma femme. Vous feriez mieux de vous taire, parfois. Laura... ne crois-tu pas que nous devrions tenter une approche avec notre fille ?

—Non, Martin, il faut attendre. Paul m'a dit qu'il viendrait avec elle d'ici la fin de l'été. Comme il me l'a conseillé, il faut garder espoir.

—Comme tu veux, consentit Martin, qui souffrait lui aussi de la situation.

Bien qu'elle lui en voulait encore beaucoup, Ida décida de rendre visite à Denise. Elle poussa le bouton de la sonnette et attendit que la porte s'ouvre. Ébahie, Denise se recula pour laisser entrer sa visiteuse.

Après que celle-ci eut retiré ses chaussures sur le tapis, l'autre l'invita à passer au salon.

— Je ne m'attendais pas à ta visite après toutes ces années, lui dit-elle, encore sous le choc.

— Je m'ennuie. Je n'ai plus d'enfants à la maison et je ne sais pas quoi faire de ma peau, confessa Ida. Je me suis dit que c'était sans doute ce que tu ressentais toi aussi.

— C'est de la solitude, ma chère Ida. Toutes les deux, nous sommes seules et enfermées dans notre maison. Combien de temps reste-t-il à la sentence de ton fils ?

— Ça fait tellement longtemps que j'ai cessé de compter. Je crois qu'on le laissera sortir pour bonne conduite. Ça devrait être pour bientôt. Du moins, c'est ce qu'il m'a dit.

— Si tu as du mal à vivre seule, Ida, tu peux toujours venir ici jusqu'à ce que ton fils revienne, proposa Denise.

— Je me demande ce que Luc penserait de ça. Et Simone Langevin ? Cette commère... ce qu'elle en inventerait des choses ! Non, franchement, je te remercie pour ton offre, mais je crois que je préfère rester chez moi, dans mes affaires.

— Pourquoi es-tu venue me voir, Ida ?

— Je suis passée pour m'excuser auprès de toi. Si mon fils a reçu un peu de bonheur, c'est dans tes bras qu'il l'a eu. Ni lui ni toi n'aviez pu prévoir ce qui arriverait par la suite, dit Ida d'une voix mélancolique. Et puis, tu sais, à mon âge, la mort approche à grands pas et je ne veux pas entretenir de ressentiments qui m'empêcheront de passer de l'autre côté.

— On avait prévenu Antoine, pour Luc et moi.

— Ah, cette chipie de Simone Langevin !

— Je suis contente que nous nous soyons réconciliées.

— Moi aussi. Je crois finalement que Luc apprécierait, répliqua Ida. Je dois m'en aller, maintenant, car j'ai encore des petites commissions à faire.

Denise la regarda partir, émue par ce geste qu'elle venait de poser. Pas facile pour une mère dont le fils croupit en prison de pardonner à celle qui l'y a envoyé. Ida méritait toute sa compassion. La pauvre femme avait beaucoup vieilli depuis le drame. À un certain moment, Denise avait même cru qu'elle serait incapable de supporter ce nouveau malheur. Mais le temps s'était écoulé et Ida avait survécu. Sauf qu'à présent, elle semblait lasse de vivre. Vrai qu'elle n'était plus

toute jeune. Denise se promet de passer la voir occasionnellement pour la distraire un peu. Peut-être même qu'elle pourrait l'emmener chez sa fille Lucie, où il lui arrivait de passer quelques fins de semaine. Tout comme Ida, Denise aussi avait beaucoup vieilli. De ce fait, elle n'entretenait aucun espoir quant aux chances que Luc puisse encore la désirer après sa remise en liberté. Elle le visitait souvent, en prison, mais lors de leurs discussions, jamais il ne laissait miroiter la possibilité qu'ils puissent un jour vivre ensemble. De son côté, elle ne lui demandait rien, craignant trop sa réponse. Elle se contentait donc de le voir, sans plus. Souvent, il insistait pour qu'elle refasse sa vie. Elle aurait pu. Mais comme elle aimait vraiment ce garçon, elle préférait vivre seule que sans lui. Elle serait certainement morte s'il n'était pas intervenu lorsqu'Antoine l'avait battue avec toute la violence dont il était être capable.

Antoine... elle l'avait enterré avec tout le bataclan relié aux funérailles. Elle avait pleuré, mais très peu. Toute sa vie, son mari n'avait pensé qu'à lui-même, malgré qu'il savait qu'elle souffrait de solitude depuis le départ de Lucie. Tout ce qu'il avait trouvé comme solution à son problème fut de lui offrir un chien. Celui-ci avait comblé son vide pendant un certain temps, jusqu'à ce que Luc apparaisse. Il lui semblait alors si timide et sans défense, qu'elle avait ressenti le besoin de le protéger comme l'aurait fait une mère. Au fil du temps, elle s'était rendu compte qu'elle ressentait un véritable amour pour ce garçon. Et réprimer son amour lui fut impossible. Elle avait succombé, entraînant le jeune homme avec elle. Le séduire avait été tellement facile. Pauvre garçon... Après être tombé dans le piège de la séduction qu'elle lui avait tendu, il dut en payer le prix. Le drame était survenu comme il se devait. Luc, qui ne supportait pas de voir un homme s'en prendre à une femme, avait réagi. Quel dommage que la scène de ménage qui avait eu lieu à la *shop* à bois ne soit pas survenue à l'intérieur du domicile conjugal. Rien de tout cela ne se serait produit. Évidemment, Antoine l'aurait tout de même battue, mais elle s'en serait probablement sortie. Probablement.

Même si Ida avait apprécié la proposition de Denise, elle était d'avis qu'il ne fallait pas pousser trop loin. Oui, elle lui avait pardonnée, mais de là à vivre avec elle, il y avait une marge. Elle préférait mourir

d'ennui chez elle plutôt que de vivre avec la femme qui avait renvoyé son fils en prison. Quant à son idée de travailler au dépanneur de Louis Villeneuve, elle était grotesque. Louis Villeneuve lui avait répondu qu'elle était trop âgée, et il avait bien raison. Il était révolu le temps où elle aurait pu faire tout ce qui lui plaisait. Maintenant, sa vie était passée, et cela, sans qu'elle s'en rende compte. Qu'avait été sa vie, au juste ? Sa vie ! Mais elle n'en avait pas eu ! Elle ne s'était limitée qu'à servir les autres. Et ses rêves... tous enfouis sous une pile de drames ! Jamais elle n'avait eu le moindre contrôle sur les événements qui avaient jalonné les années de son existence. Comme ils avaient de la chance, les jeunes d'aujourd'hui, de faire de leur vie ce qu'ils voulaient ! Elle, la vie l'avait entraînée comme une feuille d'érable arrachée par le vent, avant de tomber dans un ruisseau pour suivre le courant. Comment aurait-elle pu arrêter ce courant qui l'emportait ?

De retour à son domicile, elle s'assit dans sa berçante et médita sur son destin. Elle ne s'expliquait pas l'échec de son mariage. Soudain, elle se souvint de l'enfant dont elle avait avorté. Si cet enfant était venu au monde, tout aurait été différent. Aucun des drames qu'elle avait vécus ne serait survenu. Tout était sa faute... La mort de Marie-Rose, celle de son mari et l'arrestation de Luc. Si seulement elle avait su prendre une meilleure décision. Si seulement.

Alicia commençait à en avoir marre de Saint-Raymond-de-la-Tour. Dans ce trou perdu au milieu de nulle part, elle ne trouvait rien faire. Dans ce village, rien ne l'intéressait, à part le lac où elle s'amusait beaucoup avec sa mère. Il n'y avait même pas un restaurant *McDonald's* où elle pourrait se brancher à un réseau Wi-Fi. Son amie Catherine devait bien se demander pourquoi elle ne lui envoyait pas de textos. Il était vrai qu'elle avait abusé de l'alcool et de la drogue, mais ce n'était pas une raison pour que sa famille lui fasse gaspiller ses vacances d'été. Elle regarda les maisons autour du presbytère. Elle n'avait guère l'habitude de voir des maisons aussi modestes. Malgré leur apparence, elle se dit qu'il y en avait peut-être, parmi elles, qui possédaient le service internet. Si tel était le cas, il lui suffisait de trouver un réseau non protégé.

En se dirigeant derrière le presbytère, l'adolescente remarqua que la porte du garage était ouverte. Elle y entra donc, et aperçut, dans un coin, une vieille bicyclette adossée contre le mur. Son grand-père, qui fumait tout près, s'approcha et lui offrit de la rafistoler.

— Tu crois vraiment que tu peux réparer cette vieille bécane ?

— On peut toujours essayer. Mais je ne la réparerai que si tu apportes ta contribution.

— C'est d'accord. Quand commençons-nous ?

— Nous ferons une liste de ce qui doit être changé et nous irons ensemble en ville pour acheter les pièces manquantes. Je t'apprendrai à faire les réparations.

— C'est étrange que tu saches faire ça.

— Eh oui. Je peux très bien réparer cette bicyclette. Rien n'est plus simple. Je n'ai pas toujours été curé. J'ai aussi été un adolescent, figure-toi ! lança Paul avec un sourire sarcastique.

— Très bien. Nous la réparerons ensemble. Je t'accompagne en ville pour acheter les pièces. Je pourrai sûrement me brancher sur un réseau, là-bas.

— Probablement, oui. Mais tu dois d'abord demander la permission à ta mère.

— Voyons donc ! Je n'ai pas demandé de permission à ma mère depuis mes dix ans. Tu deviens sénile, grand-père ! ironisa Alicia.

—C'est ma condition. Tu demandes la permission, ou nous ne touchons pas à cette bicyclette.

—Bon, c'est d'accord, je le ferai, se soumit Alicia.

Élisabeth fut très étonnée lorsque sa fille la rejoignit dans sa chambre pour lui demander la permission d'aller faire quelques achats en ville, où elle tenterait, par la même occasion, d'accéder à internet pour lire ses courriels et contacter Catherine. Élisabeth consentit à cette sortie, en plus de l'autoriser à aller sur le NET pour recevoir des nouvelles de son amie, celle grâce à qui elle avait eu la vie sauve, même si c'était aussi elle qui l'avait entraînée dans ce party. Ou bien était-ce le contraire ? Peu importe la responsable, le résultat était le même : Alicia avait failli perdre la vie.

Comme prévu, Paul et Alicia se procurèrent dans un *Canadian Tire* une nouvelle chaîne de vélo, une roue et des freins. Vu le coût exorbitant du matériel, ils auraient tout aussi bien pu acheter une nouvelle bicyclette. Mais Paul tenait à ce que sa petite-fille et lui partagent un moment unique. Après sa mort, Alicia se souviendrait longtemps de cette fois où elle avait réparé un vieux vélo avec son grand-père. Et puis, quelle bonne thérapie pour elle !

Remarquant enfin un endroit où on pouvait accéder à un Wi-Fi, la jeune fille demanda à Paul la permission de consulter ses courriels, le temps d'un café. Paul accepta, mais lui signifia qu'elle devrait y aller toute seule. Quant à lui, il la rejoindrait dans une demi-heure. «Voilà qui est encore mieux !», pensa Alicia. Elle aurait ainsi le loisir de dire à Catherine tout ce qu'elle avait sur le cœur sans que son grand-père suive leur conversation. Elle se rendit au restaurant, entra et commanda un café à la serveuse. Sans perdre un instant, elle vérifia sa boîte de réception. Il n'y avait rien de spécial. Elle chercha dans ses contacts le nom de sa meilleure amie, puis cliqua sur l'écran tactile de son cellulaire. Après deux sonneries, Catherine décrocha.

—Salut, Cath. Comment ça va ?

—Tu es de retour ?

—Pas de danger. Ils veulent m'obliger à rester ici jusqu'à la fin de l'été. T'imagines ! Il n'y a pas internet, ici ! Grand-père refuse de défrayer les coûts du réseau. Je crois qu'il est pingre. J'ai envie de faire une fugue et d'aller te rejoindre.

—Écoute, Alicia, tu devrais en profiter pour te rétablir, répliqua Catherine, hésitante.

— Me rétablir de quoi ? T'es folle ! Je suis prête à en reprendre, lança Alicia avec un rire nerveux.

— Ne dis pas des choses comme ça. Je n'ai pas trouvé la situation très drôle lorsque tu gisais à moitié morte. Et ce con qui s'est sauvé en me laissant seule avec toi ! Tu devrais l'oublier, il ne mérite pas que tu lui accordes la moindre importance.

— Mais je l'aime ! Nous avons fait l'amour ensemble, Cath. Sauf que je ne me rappelle pas les détails... J'étais trop saoule. Dommage.

— Je dois te laisser. Il y a ma mère qui vient de rappliquer à la maison. À bientôt.

Alicia fut déçue de ne pas pouvoir parler plus longuement avec son amie. Celle-ci avait changé. Elle donnait l'impression de ne plus avoir le cran de commettre des bêtises. Le drame auquel elle avait assisté l'avait sans doute fait mûrir. Alicia régla son addition et alla attendre son grand-père à l'extérieur. Au même moment, Laura sortit de la maison d'à côté, où elle travaillait en tant que ménagère. Surprise, elle aperçut sa petite-fille et la fixa intensément.

— Vous voulez ma photo ? demanda effrontément Alicia.

— Excusez-moi, répondit Laura.

— C'est drôle, vous me faites penser à quelqu'un, rétorqua Alicia, songeuse.

L'adolescente savait qu'elle avait une grand-mère qui vivait à Saint-Raymond-de-la-Tour, mais elle ne l'avait pas encore rencontrée. Sa mère avait rompu tout contact avec elle et elle ignorait pourquoi.

— Ta maman s'appelle Élisabeth, n'est-ce pas ? interrogea Laura.

— En effet. Je peux savoir qui vous êtes ?

— Je suis Laura, ta grand-mère. Tu es ma petite-fille, Alicia, répondit Laura, visiblement émue.

Alicia se tut et dévisagea cette femme, qui ressemblait beaucoup à sa mère.

— Autrefois, ta maman s'appelait Gamine, continua Laura.

— Quoi ? Mais ce n'est pas un nom ! Pourquoi l'avoir appelé ainsi ? questionna Alicia.

— C'est une longue histoire, ma chérie. Je crois que ta maman n'appréciera pas le fait que nous nous soyons rencontrées. Il vaut mieux ne rien lui dire. Qu'en penses-tu ?

— Je ne sais pas.

Sur ce, Alicia aperçut son grand-père qui essayait de se garer de l'autre côté de la rue.

— Je dois vous quitter, dit-elle. Mon grand-père m'attend. Au revoir.

— Au revoir, Alicia.

Mais l'adolescente n'entendit pas, elle qui courait déjà pour retrouver son grand-père. Elle ouvrit la portière du camion et grimpa sur le siège avant.

— Dis, grand-papa, ma grand-mère Laura, tu l'aimais beaucoup ?

— Oui, vraiment beaucoup.

— Plus que Maria ?

— C'est un amour différent que je ressens pour chacune d'elles.

— Tu étais prêtre quand ma mère a été conçue ?

— Pourquoi toutes ces questions, tout à coup ?

— Pour rien. Je veux seulement connaître mes origines.

— À l'époque, j'étais effectivement curé. Je sais ce que tu penses... dit Paul sur la défensive.

— Je ne pense rien du tout, l'assura Alicia. Les histoires d'amour compliquées, ça me connaît.

— Tu sais, si tu veux la voir, je t'y amènerai un de ces jours, proposa Paul.

— Oui, je veux bien.

Alicia ne mentait pas en affirmant à son grand-père qu'elle voulait revoir cette femme. Sa grand-mère lui avait plu énormément. Elle lui faisait penser à une diseuse de bonne aventure. Se sentant attirée par cette parente, elle était certaine qu'elles s'entendraient bien. Rien à voir avec Maria dont elle n'avait jamais pu supporter les grands airs de sainte-nitouche. Maintenant, il lui fallait découvrir pourquoi sa mère avait coupé tous les ponts avec Laura et pourquoi on l'avait appelée Gamine. La jeune femme se dit que finalement, ses vacances à Saint-Raymond-de-la-Tour ne seraient peut-être pas aussi ennuyeuses qu'elle le pensait. En jouant les détectives, elle découvrirait tous les secrets de sa famille.

Si le hasard avait bien fait les choses lors de cette rencontre entre Laura et sa petite-fille, ce n'était certes pas le cas pour Simone Langevin qui s'adonnait, justement, à se trouver sur les lieux. Lorsque

celle-ci aperçut Laura en train de discuter avec l'adolescente qui vivait actuellement au presbytère, elle se dissimula dans une boutique pour les épier à travers la vitrine. « Bizarre... pensa-t-elle. Laura et la petite-fille de l'ancien curé du village. Quel lien y a-t-il entre elles ? »

— Désirez-vous quelque chose, madame ? s'enquit la vendeuse.

— Non, je n'ai besoin de rien. Dites-moi, mademoiselle, connaissez-vous cette jeune fille ? demanda Simone Langevin en pointant Alicia du doigt.

La vendeuse regarda les deux femmes sur le trottoir, puis répondit :

— Non, je ne connais aucune des deux. Mais à mon avis, il s'agit de la grand-mère et de sa petite-fille.

— Mais pas du tout, vous vous trompez ! réfuta Simone Langevin. Il s'agit en fait de la petite-fille de Paul Dumas, un ancien...

Avant même que Simone ne terminât sa phrase, un déclic se produisit dans sa tête. Pourquoi n'y avait-elle pas pensé plus tôt ? Paul Dumas, leur ancien curé, était le grand-père de l'adolescente qui ressemblait trait pour trait à Gamine... la fille de Laura Legendre. Ça, pour une nouvelle !

Ainsi donc, conclut-elle, leur ex-curé avait fait un enfant à la servante. Et cette Élisabeth, c'était Gamine. Dire que Mathilde avait emporté ce secret dans sa tombe. Elle comprenait mieux, maintenant, pourquoi il ne l'avait pas engagée à la place de cette catin. Il couchait tout bonnement avec elle. Paul Dumas aurait de ses nouvelles !

Le souper prêt, tous s'assirent dans un fracas de chaises qui s'entrechoquaient. Maria déposa le saladier sur la table et aida Florentine à prendre place. Son époux avait bricolé une bonne partie de la journée avec la petite peste d'Alicia, les débarrassant ainsi de sa présence. Cette chipie monopolisait Paul pour réparer un vieux bicycle. Ils auraient mieux fait de la placer dans une école de réforme, celle-là ! Avec son côté bon curé, Paul croyait pouvoir la sauver de sa dépendance à la drogue. Il allait au-devant d'un échec. Pour Maria, la fille d'Élisabeth ne valait guère mieux que sa grand-mère Laura.

— Je veux de la soupe, réclama Florentine

— Madame Perrin, voulez-vous, s'il vous plaît, faire chauffer un bol de soupe pour ma belle-mère ? Attention, veillez à ce qu'elle ne soit pas trop chaude. Elle pourrait se brûler.

— Bien, madame, répondit la cuisinière.

Alicia regarda sa mère droit dans les yeux, puis lui annonça qu'elle avait rencontré sa grand-mère Laura. Élisabeth pâlit en apprenant la nouvelle, tandis que Maria laissa tomber sa fourchette sur le sol.

— Quand cela ? demanda Élisabeth.

— Hier, quand je suis sortie avec grand-père.

— Papa, qu'est-ce que raconte Alicia ? exigea de savoir Élisabeth.

— Je ne suis pas au courant, s'étonna Paul.

— Alors quand j'ai le dos tourné, tu rencontres cette catin ! hurla Maria avant de s'enfuir dans sa chambre.

Paul, qui ne comprenait rien, se leva et la rejoignit pour tenter de l'apaiser.

— Grand-père n'était pas là quand j'ai fait la rencontre de ma grand-mère. Tu ne peux pas lui en vouloir, prévint Alicia. J'aimerais savoir pourquoi tu ne lui parles plus... Moi, je la trouve très gentille.

— Écoute... tu n'as pas à connaître les raisons pour lesquelles ta grand-mère et moi, on ne se parle plus. Et je crois que pour ce soir, tu as déjà fait assez de mal en ramenant le souvenir de Laura dans le cœur de mon père. Tu as fait de la peine à Maria.

— Elle va s'en remettre, répondit Alicia. Dis, maman, pourquoi Laura t'appelait Gamine ?

— Avec le temps, j'ai fini par comprendre qu'il s'agissait d'un code de reconnaissance pour papa, s'il revenait pour moi. Et aussi, pour lui infliger une petite punition.

— Pourquoi as-tu cessé de vivre avec elle ?

— Parce que mon grand-père voulait obtenir ma garde et il a réussi.

— Et Laura ne s'est pas défendue ?

— Comme il avait beaucoup d'argent, il a pu soudoyer autant de juges et d'avocats que possible. Ma mère n'a eu qu'à s'incliner.

— C'est cruel ce que ton grand-père a fait. Mais toi, pourquoi as-tu cessé de parler à Laura ?

— Parce que sans le savoir, elle a fourni à mon grand-père toutes les raisons du monde pour qu'on m'enlève à elle. Si tu savais comme j'ai été blessée...

— Que veux-tu dire ? Je ne comprends pas...

— Ce que ta mère veut dire, c'est que ta grand-mère était une prostituée, intervint Florentine après avoir terminé sa soupe.

—Ma grand-mère était une prostituée et mon grand-père... un prêtre? Elle est bonne, celle-là! ricana Alicia.

En ayant assez entendu pour le moment, l'adolescente quitta la cuisine et s'éloigna du presbytère en apportant son *iPod*. Catherine n'en reviendrait pas lorsqu'elle lui raconterait l'histoire de ses origines. Son grand-père était un ancien prêtre et il avait fait un enfant à la servante du presbytère, qui se trouvait, en fait, à être une prostituée. Sa mère, née de cette relation, avait été enlevée à sa propre mère par son arrière-grand-père, Yves Dumas. Et pour toutes ces raisons, Élisabeth... ou plutôt Gamine, avait cessé de parler à Laura. Comme elle avait été dure avec elle!

En pensant à tout cela, Alicia se souvint d'un soir où, ne pouvant pas payer sa marijuana, elle avait consenti, en échange, à coucher avec le revendeur. C'était bel et bien une forme de prostitution, se devait-elle d'admettre. Évidemment, elle n'avait plus répété ce stratagème depuis, veillant à toujours retenir sur sa rente hebdomadaire l'argent dont elle avait besoin pour combler ses besoins.

Dans la maison, Élisabeth fixait Florentine d'un air désapprobateur. Pour une fois, elle aurait pu la fermer. Ses révélations avaient visiblement secoué Alicia. Sûr que tôt ou tard, il aurait fallu divulguer à cette dernière les secrets entourant ses grands-parents, mais cela, de façon progressive. Évidemment, l'adolescente savait que son grand-père avait déjà occupé la fonction de prêtre avant d'épouser Maria. En revanche, elle ignorait, jusque-là, que sa propre grand-mère était une ancienne prostituée. Élisabeth abandonna Florentine à elle-même et partit rejoindre sa fille, qu'elle n'eut aucun mal à la trouver. Elle était dans le garage et nettoyait son vélo en vue de le préparer à recevoir une couche de peinture fraîche.

—Quelle couleur as-tu choisie pour ton vélo? demanda Élisabeth pour rompre le silence.

—Il sera rouge, répondit Alicia en éteignant son *iPod*.

—Les propos de Florentine t'ont beaucoup perturbée, n'est-ce pas?

—Non. Ce n'est pas ce que Florentine a dit qui me dérange tant...

—Alors qu'est-ce que c'est?

—C'est ta façon d'agir avec ta mère que je n'arrive pas à comprendre, avoua tout bonnement Alicia.

—Mais mets-toi à ma place. À l'époque, j'apprends que mon père est un curé et pour finir, que ma mère est une ex-prostituée. C'est ce qui a permis à grand-père d'avoir une emprise sur moi. J'aimais tellement ma famille ! J'en ai beaucoup voulu à ma mère. À un point tel, que pour la faire souffrir, j'ai cessé de la voir. J'ignorais par contre que c'est à moi-même que je faisais le plus de mal. Et tu ne sais pas tout... Mes grands-parents étaient des gangsters. J'avais tellement honte.

—Tu avais honte ?

—Oui. Affreusement honte d'eux tous.

—Tu sais, maman, le fait que Maria t'ait servi de mère par la suite ne t'a pas rendu service.

—Que veux-tu dire ? interrogea Élisabeth.

—Tu lui ressembles beaucoup, répondit tranquillement Alicia. J'aimerais te confier mon plus gros secret.

—Je t'écoute, ma chérie.

—Une fois, je me suis prostituée pour obtenir de la drogue, déclara Alicia en sachant pertinemment que cette confession ferait souffrir sa mère au plus haut point.

Sous le coup de la surprise, Élisabeth la gifla. La joue d'Alicia rougit instantanément, en plus d'afficher la marque de la main qui l'avait frappée.

—Tu sais quoi, maman ? Tu as eu tort de renier ta mère ! Vas-tu aussi me renier, maintenant que tu sais ce que j'ai fait ? sanglota Alicia avant de se sauver vers la maison.

Ce dernier épisode fit réaliser à Élisabeth qu'elle en avait assez d'être une mère exemplaire. C'était trop lui demander que d'être parfaite. Toutes ces années, elle s'était conduite de la meilleure façon qui soit, en particulier depuis la naissance d'Alicia, histoire de lui éviter de subir le même sort qu'elle. Or, tout ceci n'avait guère servi, puisque sa chère fille possédait malgré tout un côté sombre. Était-il trop tard pour la sauver ? Ou bien était-ce elle-même qui devait être sauvée ? Élisabeth prit conscience que malgré son jeune âge, Alicia venait de lui donner une leçon de vie. Et quelle leçon !

Par une belle journée ensoleillée du mois d'août, alors que tout le monde dormait encore, la sonnette d'entrée retentit dans toute la maison avec un acharnement à percer les tympan. Madame Perrin revêtit sa robe de chambre pour aller ouvrir. Une dame sur le perron insistait pour voir le curé Dumas. Madame Perrin lui indiqua que celui-ci dormait encore et qu'elle pouvait passer plus tard dans le courant de l'avant-midi.

— Non, ça ne peut pas attendre, continua d'insister la visiteuse. Allez le réveiller.

— Madame, je n'en ai pas le droit, répondit la cuisinière.

— Vous voulez que je le fasse à votre place, peut-être ? rétorqua Simone Langevin en pénétrant brusquement dans le salon.

Inquiétée par cette folle qui venait de s'introduire sans y être autorisée dans la maison, madame Perrin courut réveiller son employeur.

— Ah ! Madame Langevin... J'aurais dû me douter qu'il s'agissait de vous, dit Paul en apercevant l'intruse aux lèvres pincées qui se tenait debout près du foyer.

— Vous devriez avoir honte ! l'invectiva cette dernière. Vous... un prêtre catholique... forniquer avec sa servante ! Comment avez-vous osé ?

— Ceci ne vous concerne en rien ! se défendit Paul, non sans se demander comment cette commère avait obtenu cette information.

— Peut-être, plus maintenant. Mais à l'époque, ça me concernait puisque vous étiez notre curé. Je devrais vous dénoncer !

— Pour votre gouverne, madame Langevin, sachez que Laura et moi étions des adultes consentants et que je n'avais alors que des comptes à rendre à mon diocèse.

— C'est ce que vous croyez ! Attendez un peu... Tout le village sera au courant !

— Ça m'étonne que vous n'ayez pas déjà ébruité l'information. Sur ce, je ne vous retiens pas. Vous connaissez le chemin, signifia Paul en levant le bras pour indiquer la voie à suivre.

Avec un haussement d'épaules, Simone Langevin passa devant l'ancien curé. Ses pensées s'égarèrent, jusqu'à imaginer l'acte de fornication qui s'était produit entre les murs de ce presbytère. Avec

horreur, elle se précipita vers la sortie et referma la porte. Elle essuya ses mains contre sa jupe de laine, comme si elle craignait d'attraper un microbe. Elle prit ensuite le chemin du dépanneur de Louis Villeneuve, où elle entendait bien répandre ses ragots. Évidemment, il ne fallut guère plus d'une semaine avant que tout le village soit au courant.

Aussitôt, les gens se mirent à chuchoter dans le dos de Laura. Pas plus tard que la veille, une de ses plus anciennes clientes l'avait congédiée sans la moindre explication. «Ce n'était pas si grave», s'était dit Laura. Comme elle se sentait fatiguée, ces temps-ci, un ménage de moins à faire lui permettrait de se reposer un peu. Dans un autre ordre d'idée, elle était très contente d'avoir fait la rencontre de sa petite-fille. Tout comme sa Gamine, c'était une adolescente dotée d'un esprit vif. Elle aimerait bien la revoir. Paul lui avait dit que Gamine viendrait peut-être la voir. Mais le temps passait, l'été s'en allait à grands pas et sa fille n'était toujours pas venue.

Mélinda était percluse de rhumatismes et Laura devait s'occuper d'elle, en plus de faire les ménages qui lui permettaient de gagner sa vie. Si Martin s'inquiétait beaucoup de la situation économique qui régnait au Québec, elle, de son côté, n'aimait pas penser à ce genre de choses, préférant vivre dans l'insouciance. À quoi bon extrapoler ? Cela ne servait qu'à se faire du mauvais sang. En fin de journée, une autre de ses clientes avait mis fin à ses services. Dorénavant, madame Antoine Harvey n'avait plus besoin d'elle. Un ménage de moins, cela pouvait toujours aller, mais deux, c'était trop. Les prochaines semaines seraient difficiles si elle ne trouvait pas dès à présent de nouvelles clientes.

Soucieuse, elle rentra chez elle. Elle devait s'atteler aux corvées quotidiennes, car Mélinda ne lui était plus d'aucune aide. Prenant de l'âge, celle-ci souffrait beaucoup. Les antidouleurs qu'elle absorbait ne la soulageaient pas et de ce fait, elle se plaignait constamment, ce qui mettait les nerfs de Laura à fleur de peau. Elle n'aimait pas voir quelqu'un souffrir quand elle ne pouvait rien faire. Martin arriva et gara sa voiture à côté de la sienne. Lui aussi semblait soucieux. Elle se demandait bien ce qui pouvait le tracasser ainsi.

— Tu as passé une bonne journée ? lui demanda-t-elle.

— Oui, très bonne, mentit Martin.

En fait, sa journée fut exécrable, ses collègues de travail l'ayant beaucoup harcelé à propos de son mariage avec une ex-prostituée.

Mais il n'en dit rien, histoire de protéger Laura des médisances qui circulaient sur son dos.

— J'ai perdu deux clientes, aujourd'hui, l'informa Laura. Je vais devoir publier des annonces dans le journal.

— Profites-en pour te reposer. Je te trouve pâle depuis un certain temps, s'inquiéta Martin.

— C'est dû à la présence de Gamine et d'Alicia au village. Ça me rend nerveuse. J'ai peur qu'elles passent tout l'été ici et qu'elles ne viennent pas me voir. Gamine ne me pardonnera donc jamais...

— Laisse aller, répliqua Martin en sortant les pommes de terre qu'il devait peler.

Ce dernier avait sans doute raison. Il ne servait à rien de forcer les choses. Gamine prenait son temps et c'était mieux ainsi. Il ne fallait surtout pas qu'elle s'amène juste pour lui faire plaisir. Si elle décidait un jour de venir la voir, cela signifierait qu'elle l'avait pardonnée. Laura se contenta de cette réflexion qui ramena sa bonne humeur. Tous ses problèmes se régleraient, elle en était persuadée. Il lui suffisait d'être optimiste. Être positive... Voilà ce qu'il convenait de faire.

À pied, Élisabeth suivait le même parcours qu'elle empruntait, quand elle était enfant, pour installer des collets. Ce faisant, la nostalgie la submergea. Elle pensait à sa mère et à Martin. Ah ! Combien elle les aimait ! Mathilde, aussi ! Le souvenir de son arrière-grand-mère lui piqua les yeux. Il était trop tard, pour elle, plus jamais elle ne pourrait lui dire à quel point elle l'avait aimée. Sans compter qu'elle ne connaîtrait jamais Alicia. Mais il n'était toutefois pas trop tard pour sa mère et son père adoptif. Elle voulait reprendre contact avec eux. Pour son propre bien, celui d'Alicia... et celui de tous, en fin de compte. Ses pas la menèrent devant la maison de son enfance. Elle s'en approcha doucement, tel un animal aux abois. À travers les carreaux de la cuisine, elle aperçut leurs reflets. Sans doute étaient-ils en train de préparer le souper. Quand Laura sortit pour jeter quelque chose à la poubelle, elle se figea dans son geste lorsqu'elle vit Gamine devant sa maison. Malheureusement, celle-ci s'enfuit dans les bois. Laura voulut la suivre, mais à quoi cela servirait-il ? Si sa fille s'était enfuie, c'était qu'elle ne lui avait pas pardonné. La pauvre se sentit vieillir tout d'un coup. Elle retourna à l'intérieur sans rien dire à Martin, qui n'avait pas vu la scène. Elle soupa comme d'habitude, à la différence près qu'à l'intérieur d'elle, son cœur était mort. Gamine s'était enfuie pour retourner vers Élisabeth.

Par la suite, Laura n'allait pas très bien. Elle avait perdu presque tous les engagements qui lui permettaient de régler ses factures et n'avait pas réussi à décrocher de nouveaux contrats, même en baissant ses tarifs. De plus, elle ressentait une douleur à la poitrine qui la gênait. Comme elle avait du temps devant elle, elle se rendit chez son médecin qui lui découvrit une bosse au niveau du sein gauche. Il lui prescrivit donc une série d'examens à passer dans les prochains jours. Après cette visite, avec les quelques sous qui lui restaient, elle se rendit au dépanneur pour acheter du lait. Au moment même où elle payait sa note, un autobus arriva. Luc Dupré en descendit, récupéra ses bagages et entra à l'intérieur.

— Bonjour, Laura, la salua-t-il en l'apercevant.

— Bonjour, Luc. Ta mère va être contente de te revoir. Veux-tu que je te dépose chez elle ? Ma voiture est juste là.

— Ce serait bien gentil de votre part, accepta Luc avant d'ouvrir la porte pour eux deux.

— Alors... tu as réussi à obtenir une libération conditionnelle ? questionna Laura en démarrant la voiture.

— Oui. Le fait qu'en prison, j'ai consulté un psychologue pour apprendre à gérer mon agressivité m'a permis de faire avancer ma cause et d'obtenir ma libération. Maintenant, j'ai quarante-sept ans et croyez-moi, je ne veux plus jamais retourner là-bas.

— Tu dois te sentir dépaysé, enchaîna Laura alors qu'ils approchaient de la maison d'Ida Dupré.

— En effet. Qu'est-ce qui se passe de beau dans le village ?

— Toujours la même chose. Simone Langevin répand ses rumeurs, répondit Laura, en ne croyant pas si bien dire.

— Ah, celle-là ! Elle en a brisé, des vies.

Voyant la voiture arriver dans l'entrée, Ida sortit sur la galerie. Une canne à la main, elle attendait que son fils descende de l'auto. En guise de salut, elle fit signe à Laura. Qui aurait dit qu'un jour, ces deux-là s'apprécieraient ? Luc prit sa valise et remercia poliment Laura. Dès qu'il ne la vit plus, il courut vers la maison pour embrasser sa vieille mère.

— Mon fils, te voilà enfin ! pleura celle-ci.

— Voyons, la mère, il ne faut pas pleurer de même. Arrêtez-moi ça.

—C'est que je me sentais si seule, Luc. Tu ne peux pas savoir ! hoqueta Ida.

—C'est fini, maintenant, la solitude. Je suis là. Je vais prendre soin de vous jusqu'à la fin de vos jours.

—Viens, mon garçon, rentrons dans la maison.

Luc s'empara de sa valise qu'il avait déposée sur la galerie, le temps d'embrasser sa mère, et franchit le seuil de la porte. Comme elle était belle cette maison qu'il n'aurait jamais dû quitter ! songea-t-il. Dommage que la vie l'en ait éloigné.

Enfin, la bicyclette était prête pour sa première randonnée ! Ayant envie d'une promenade à l'extérieur du village, Alicia demanda à son grand-père le trajet qu'elle devait suivre pour se rendre chez sa grand-mère. Paul lui proposa de l'accompagner en camion ou en voiture, mais elle déclina l'offre, sous prétexte qu'elle tenait à y aller seule. Alors, il lui indiqua le chemin et conformément à ses indications, elle se rendit sans trop de difficulté chez sa grand-mère Laura. À cheval sur sa bicyclette, elle observa les environs, quand son regard se porta sur la vieille demeure délabrée, qu'elle ne put s'empêcher de trouver jolie. Juste au centre de la façade, la porte-moustiquaire tout écaillée semblait plus usée que tout le reste de la maison. Elle avait dû être rabattue des centaines, voire des milliers de fois. Voulant la toucher, Alicia descendit de son vélo et le posa par terre. Alors qu'elle s'approchait tout doucement de la maison, elle entendait son cœur battre la chamade. De quoi avait-elle peur ? se demanda-t-elle. Elle avait déjà rencontré Laura, auparavant, et donc, n'avait aucune raison d'être timide. Elle regarda à travers la moustiquaire et sonda les bruits à l'intérieur. Il n'y avait personne. Elle poussa la porte et comme elle s'apprêtait à franchir le seuil, une voix résonna derrière elle.

—Entre, tu es la bienvenue chez moi, dit Laura qui revenait du potager.

Surprise à épier, Alicia rougit jusqu'aux oreilles et balbutia des excuses que Laura balaya de la main.

—Viens, et assois-toi, l'invita-t-elle. Tu veux quelque chose à boire ? J'ai dû *Gatorade* ?

—Oui, merci, accepta Alicia.

—J'ai remarqué ta bicyclette, dehors. Il me semble la reconnaître, mais je me trompe sans doute, enchaîna Laura en lui donnant une bouteille de jus. Il y en avait une semblable dans le garage du presbytère.

—C'est bien elle ! s'exclama Alicia. Grand-père et moi, nous l'avons retapée.

—Eh bien, vous avez fait un sacré beau travail ! lança Laura en sifflant.

Alicia sourit en entendant sa grand-mère siffler comme un homme. Laura lui plaisait vraiment beaucoup. Puis elles se mirent à discuter comme si elles s'étaient toujours connues. Alicia parla de son école, de ses amis et du garçon qu'elle croyait aimer, pendant que Laura l'écoutait en essayant de mémoriser le plus possible chaque trait de son visage. L'été tirait à sa fin et sa petite-fille repartirait bientôt pour la ville. Au bout d'un moment, celle-ci se leva et annonça qu'il lui fallait repartir, car sa famille devait s'inquiéter.

—Reviendras-tu me voir ? s'enquit Laura.

—Oui, je reviendrai.

Alicia déposa un léger baiser sur la joue de Laura, qui se retint de la prendre dans ses bras pour ne pas l'effrayer en faisant preuve d'une trop grande démonstration d'affection. Le temps viendrait bien où elle pourrait l'embrasser et la serrer très fort contre elle. Mais le temps qui passait ne revenait pas.

Maria avait beaucoup insisté auprès de Paul pour que leur retour à Montréal ait lieu plus tôt que prévu. Ce dernier était très déçu qu'Élisabeth n'ait pas eu encore le courage d'affronter son passé. Or, il ne pouvait la forcer. Il se réjouissait toutefois à l'idée qu'Alicia ait fait plus ample connaissance avec sa grand-mère. Il aurait aimé l'accompagner, histoire de revoir Laura, mais malheureusement, elle avait préféré y aller seule. Depuis, il se cherchait sans cesse une bonne excuse pour s'esquiver de la maison sans que Maria en fasse tout un plat. Il avait entendu dire que Luc était de retour de prison. Se servant de ce prétexte, il partit en disant qu'il allait rendre visite à Ida et son fils. Sauf qu'il prit plutôt la route menant à la maison de Laura. Martin ne serait sans doute pas là, et donc, il serait seul avec elle et Mélinda. Arrivé à destination, il s'étonna de voir à quel point la maison avait besoin d'être rénovée. Il se dit que le couple devait sûrement connaître de sérieux problèmes financiers, car autrement, ils n'auraient jamais laissé la maison de Mathilde dans un tel état. Après être descendu

de son camion, il s'approcha tout doucement de la galerie et gravit les marches menant à la porte d'entrée. Il sonna et entendit Laura approcher.

— Paul ! Mais que fais-tu là ? s'exclama cette dernière, visiblement ébahie.

— Tu le vois bien. Je viens te rendre visite, répondit Paul avec un sourire malicieux.

— Excuse-moi, je perds mes bonnes manières. Je reçois si peu de gens.

— Alicia est venue te voir, dernièrement, et j'ai eu bien du mal à ne pas la suivre. Il me fallait te voir avant de repartir. Je voulais aussi m'excuser pour ne pas avoir réussi à convaincre Élisabeth de renouer avec toi.

— Tu n'as pas à la forcer. Cela doit venir d'elle.

— Je voudrais aussi demander pardon en mon nom et en celui de mon père pour tout le mal que nous t'avons fait.

— Paul, regarde autour de toi... Regarde bien.

Paul regarda partout, sans tout de suite saisir où Laura voulait en venir, puis finit par comprendre lorsqu'il aperçut la pauvreté qui régnait dans la demeure.

— Crois-tu qu'elle aurait été plus heureuse, ici ? Ton père lui a offert un bel avenir. Elle ne croupira jamais dans la pauvreté. Moi, je ne pouvais lui offrir que mon amour. Mais malheureusement, l'amour d'une mère ne suffit pas à combler tous les besoins d'un enfant. Tu sais, Paul... au cours de toutes ces années, il m'est arrivé de remercier le ciel de l'avoir éloignée d'ici.

— Je n'ai jamais cessé de t'aimer, Laura, confessa Paul.

— Je le sais.

— Comment sais-tu ?

— Je ne peux pas te l'expliquer. C'est comme ça, répondit évasivement Laura. Je suppose que c'est parce que je t'aime encore, moi aussi.

— Si je quittais Maria...

— Arrête... notre temps est terminé depuis belle lurette. Reste avec ta femme.

Paul s'imprégnait de chaque minute de ces instants pour se les rappeler plus tard. Laura avait raison. Autrefois, il avait eu sa chance et ne l'avait pas saisie. Le prénom de Gamine n'était-il d'ailleurs pas là pour le lui rappeler ? Quel idiot, il avait été ! Quel gamin !

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis le départ de Paul et de sa famille. Gamine ne s'étant jamais présentée, Laura avait bien sûr versé beaucoup de larmes. Martin avait tout tenté pour la consoler, mais en vain. Elle avait demandé à rester seule dans l'ancienne chambre de sa fille. Récemment, elle dut passer une mammographie et les résultats avaient démontré qu'une masse importante avait envahi son sein gauche. Elle devait maintenant subir une biopsie, ainsi que plusieurs autres tests. Même si son médecin n'augurait rien de bon, elle gardait confiance en sa bonne étoile. Elle n'allait pas mourir d'un cancer alors qu'elle venait à peine de faire la connaissance de sa petite-fille. Et qui sait ? Peut-être que Gamine viendrait la visiter au cours de ses prochaines vacances...

Lorsque Laura fut convoquée à Québec pour passer ses tests, Martin prit une journée de congé pour l'accompagner. Les tests à compléter devant occuper une bonne partie de la journée, Martin descendit à la cafétéria pour avaler une bouchée, puis retourna à la salle d'attente où il tua le temps en lisant une revue. Quand Laura sortit enfin de la salle d'examens, elle semblait extrêmement fatiguée.

— Nous ne pouvons pas partir tout de suite, annonça-t-elle. L'infirmier m'a dit que le médecin désirait me parler.

— Alors nous l'attendrons, fit Martin. Que dirais-tu si nous prenions une chambre dans un hôtel, ce soir ?

— Mais mon chéri, nous n'en avons pas les moyens.

Martin soupira, sachant trop bien que sa femme avait raison. Ils ne pouvaient pas se permettre la moindre dépense superflue. Laura ne travaillait plus et le manque à gagner imposait qu'ils se serrent la ceinture jusqu'au dernier trou. Un infirmier vint leur signifier que le médecin les attendait dans son bureau, avant de les guider jusqu'à celui-ci.

— Bonjour, madame. Asseyez-vous, dit le médecin.

— Bonjour, docteur. Alors... quels sont les résultats ? questionna nerveusement Laura.

— Vous avez un cancer très agressif et les cellules se sont répandues un peu partout dans votre corps. L'opération en enraiera une partie, mais il vous faudra aussi recevoir des traitements de

chimiothérapie et de radiothérapie. Je dois toutefois vous préciser que malgré toutes ces précautions, vos chances sont minces.

— Êtes-vous en train de me dire que je vais mourir ? interrogea Laura, les larmes aux yeux.

Ne sachant que faire d'autre, Martin lui prit la main pour tenter de la réconforter. Il faut dire que lui-même était anéanti au point de ressentir le besoin d'être réconforté. Alors, vu les circonstances, que dire ?

— Je suis désolé, poursuivit le médecin. Si vous avez d'autres questions, vous verrez cela avec l'infirmière responsable des patients atteints de cancers en phase terminale.

— Phase terminale ? répéta Laura, qui doutait d'avoir bien entendu.

Sans attendre de réponse, elle quitta le bureau, regarda Martin et éclata en sanglots.

— Dis-moi que ce n'est pas vrai ? lança-t-elle. Il s'agit sans doute d'une erreur de diagnostic. Ils ont dû mélanger mon dossier avec celui d'une autre patiente... C'est sûrement ça.

— Mais oui. Ce ne peut être qu'une lamentable erreur. Viens, rentrons chez nous, répliqua Martin, le cœur lourd.

Celui-ci dut conduire plus d'une heure pour regagner leur maison. Pendant toute la durée du trajet, Laura n'avait pas cessé de pleurer. Ce salaud de médecin ! S'il l'avait de nouveau devant lui, il lui estampillerait son poing en pleine figure ! Il avait transmis son diagnostic sans la moindre délicatesse et plongé sa femme dans un désespoir sans fin. Le pauvre Martin ignorait quoi dire en pareil cas. Il se sentait maladroit et dépourvu devant la situation. Il avait décidément besoin de Paul. Ayant été prêtre, ce dernier saurait sûrement quoi dire. Aussitôt dans la maison, Laura monta dans la chambre de Gamine pour pleurer sur son lit.

— Que se passe-t-il ? s'étonna Mélinda. Elle a eu de mauvaises nouvelles ?

— Elle a un cancer, l'informa Martin, horrifié par les mots qu'il venait de prononcer.

— NON ! Mon Dieu... Ma pauvre enfant ! s'exclama Mélinda. Je vais aller la voir.

Sur ces mots, elle monta l'escalier et frappa à la porte de la chambre. Bien qu'elle n'obtint pas de réponse, elle se permit tout de

même d'entrer. Elle s'approcha du lit où sa fille était couchée sur le ventre, en train de pleurer doucement.

—Ma pauvre chérie, lui dit-elle en la prenant dans ses bras. Nous allons nous battre contre cette maladie et tu la vaincras. Je serai là pour me battre avec toi.

—Merci, maman, répondit Laura en souriant à travers ses larmes. Mais il est trop tard. Le cancer est très avancé... J'ai beaucoup trop tardé avant de consulter.

—Tu es bien sûre qu'il n'y a plus rien à faire ?

—D'après le médecin, mes chances sont nulles.

—Et tu sais combien de temps il te reste ? demanda Mélinda.

—J'étais trop bouleversée et je n'ai pas demandé. De toute façon, mon médecin de famille me le dira sûrement, puisqu'il recevra tous les résultats des tests.

—Ma chérie, je ne sais pas ce qu'il faut te dire, enchaîna Mélinda, les larmes dans les yeux.

—Maman, tu ne m'as jamais appelée ainsi, avant.

—Tu te serais rebiffée contre moi si je l'avais fait.

—Peut-être as-tu raison. J'ai très mauvais caractère, pouffa Laura à travers ses larmes.

—Viens... Je vais te préparer une bonne soupe et ensuite nous discuterons comme une mère et sa fille.

Laura sécha ses larmes et redescendit avec sa mère l'escalier qui craqua sous leur poids. Le visage blême, Martin les attendait dans la cuisine. Lorsque sa femme parvint jusqu'à lui, il la prit dans ses bras, la serra et lui dit :

—Je t'aime, ma chérie.

—Moi aussi, mon amour.

Puis les trois tentèrent de se reconforter dans l'épreuve qu'ils vivaient. Plus tôt, alors que Laura et sa mère se trouvaient en haut, Martin en avait profité pour appeler Paul afin de lui demander de prévenir Gamine. Si cette dernière voulait revoir sa mère vivante, elle avait intérêt à laisser de côté sa hargne de côté. La balle était passée dans son camp, Martin ne pouvait rien faire de plus, sinon espérer qu'elle prenne la bonne décision. Pour les jours à venir, il devait se consacrer entièrement à sa femme et tout faire pour lui cacher son atterrement. Il demanderait à son employeur de lui accorder quelques jours de congé. Puisse celui-ci faire preuve de compréhension.

Après avoir reçu le coup de fil de Martin, Paul s'était enfermé dans la bibliothèque pour pleurer discrètement. La femme de sa vie allait bientôt mourir et lui devrait survivre à son départ. Il n'en revenait tout simplement pas. Il lui fallait aviser Élisabeth au plus vite. Le lendemain matin, il la rejoignit dans la salle à manger où elle prenait son petit déjeuner.

— Bonjour, papa. Tu as passé une bonne nuit. J'ai entendu sonner le téléphone hier, mais tu ne m'as pas dit qui a appelé. Qui était-ce ? demanda Élisabeth entre deux bouchées.

— Je dois te parler, Élisabeth.

— Fais vite, car je vais être en retard au bureau. On dirait que tu as pleuré. Que se passe-t-il ? Tu as reçu de mauvaises nouvelles de la part de tes anciens paroissiens ?

— Il s'agit de ta mère, Gamine.

— Pourquoi m'appelles-tu ainsi ? s'offusqua Élisabeth. Personne ne m'a plus appelée Gamine depuis que vous m'avez enlevée à ma mère.

Sachant d'instinct que quelque chose de grave était arrivé à Laura, Élisabeth faisait de son mieux pour repousser l'annonce que son père s'apprêtait à lui faire.

— Ta mère a un cancer, finit par l'informer ce dernier.

— Elle va s'en sortir, n'est-ce pas ?

D'un signe de tête, Paul indiqua que Laura était condamnée. Devenue soudainement blême, Élisabeth se mit à pleurer comme une gamine, celle qu'elle était toujours au fond d'elle. Lorsqu'Alicia surgit dans la pièce, elle ne put faire autrement que de s'étonner du chagrin de sa mère. Paul lui annonça donc à elle aussi la mauvaise nouvelle. Sous le choc, la jeune femme s'approcha de sa mère, la serra dans ses bras et pleura avec elle.

— Maman, dit-elle, tu te rappelles ce que je t'ai avoué dans le garage à Saint-Raymond-de-la-Tour ?

Sachant que sa fille faisait allusion au fait qu'elle avait couché avec un garçon pour se procurer de la drogue, Élisabeth se demandait où elle voulait en venir.

— As-tu cessé de m'aimer en raison de mes fautes ? poursuivit Alicia.

— Non, bien sûr que non, répondit spontanément Élisabeth.

—Alors, tu devrais pardonner à grand-mère. Ce qu'elle a fait ne diffère pas de ce que moi j'ai fait.

En entendant cela, Élisabeth se remit à pleurer de plus belle. Sauf que cette fois, ce sont les années perdues par sa faute qu'elle pleurait. Ayant compris à demi-mot ce qu'Alicia avait voulu dire, Paul jugea qu'il n'était pas trop tard pour Élisabeth. Celle-ci avait la possibilité de réparer certaines erreurs qu'elle s'était toujours plu à attribuer aux autres. En autant qu'elle mette son orgueil de côté.

—Papa, crois-tu que je puisse m'absenter du bureau pendant un long moment ? demanda-t-elle.

—Tu sais bien que oui. Tu comptes te rendre là-bas ?

—Oui, je vais m'installer au presbytère et j'aviserais ensuite.

—Veux-tu que je t'accompagne ? offrit Paul.

—Non, je préfère être seule.

Alicia embrassa sa mère, puis la félicita pour sa décision. Elle lui promit de faire en sorte de bien se conduire à l'avenir, ajoutant qu'elle n'aurait jamais plus à rougir de ses agissements. Élisabeth constata que malgré tout, le malheur apportait parfois des choses positives.

Épilogue

Gamine rentra à la maison avec un lièvre dans chaque main. Laura sourit en l'apercevant. S'approchant d'elle, elle lui ébouriffa les cheveux et déposa un baiser sur sa joue. Puis l'image de sa fille s'estompa, jusqu'à disparaître complètement. Lorsque Laura se mit à crier pour qu'elle revienne, ses cris la sortirent de son rêve. Ses yeux étaient humides. Elle avait pleuré pendant son sommeil. Ce rêve, elle ne l'avait plus fait depuis plusieurs années. Pourquoi revenait-il donc la hanter maintenant ? Elle se leva tout doucement pour ne pas réveiller sa douleur à la poitrine qui s'était intensifiée depuis un certain temps. Posant les pieds au sol et s'appuyant contre la tête du lit, elle parvint à se mettre debout. Elle ne dormait plus dans la chambre de Gamine, car il lui était devenu trop pénible de monter l'escalier. Elle avait donc repris sa chambre d'autrefois. Martin était retourné travailler, ses journées de congé étant épuisées. Sur la table, il avait laissé de quoi manger, mais Laura n'avait pas faim. Elle s'installa dans la vieille chaise berçante de Mathilde et essaya de se remémorer son rêve.

Sa mère dormait encore. Elle pouvait entendre ses ronflements jusque dans la cuisine. Tout à coup, elle entendit frapper à la porte. Elle n'attendait pourtant personne. Elle se leva tant bien que mal et alla ouvrir. Quel choc elle eut quand elle aperçut Gamine derrière la porte. Elle était persuadée qu'elle rêvait encore. Peut-être, aussi, était-ce ses médicaments qui la faisaient halluciner...

— Maman ! C'est moi, dit Gamine, les yeux dans l'eau.

— Tu n'es donc pas un rêve... s'étonna Laura. C'est bien toi ?

— Oui, maman, c'est bien moi... ta Gamine.

— Viens, ma chérie, allons nous asseoir, car mes forces se sont amincies.

Élisabeth prit le bras de sa mère et l'emmena jusqu'à la berçante qu'elle venait de quitter.

— J'aurais dû venir plus tôt, confessa-t-elle. Je suis désolée de ne pas l'avoir fait.

— Pourquoi as-tu fui lorsque tu es venue, cet été ?

— J'avais peur que tu me repousses, sanglota Gamine.

— Quelle idée, ma chérie ! Jamais je n'aurais fait une chose pareille. Je t'ai attendu tellement longtemps.

— Je te demande pardon, maman.

—Tu n’as pas à être pardonnée. Rien n’est de ta faute. Il valait mieux, pour toi, de vivre avec ton père.

En inspectant la maison du regard, Gamine remarqua la pauvreté dans laquelle vivaient sa mère, son père adoptif et sa grand-mère Mélinda. Dire que si elle avait su, elle aurait pu les aider financièrement.

—J’ai rencontré ta fille Alicia, laissa entendre Laura dans un souffle. Elle est tout aussi jolie que toi et tellement intelligente. Je suis très fière de ma petite-fille.

—C’est vrai qu’elle est tout ça. Comment va Martin ?

—Il a beaucoup de chagrin. J’espère que tu veilleras sur lui après...

—Je le ferai, maman, sois-en certaine, promit Gamine.

Après son réveil, lorsqu’elle entendit les deux femmes parler dans la cuisine, Mélinda décida de rester dans sa chambre, pour ne pas interrompre leurs retrouvailles.

—Ç’a été tellement dur de te quitter, maman. Si tu savais... se désola Gamine.

—Je le sais, ma chérie... J’ai ressenti la même douleur que toi lorsqu’on nous a séparées. J’aurais voulu ne pas avoir fait tous ces mauvais choix de vie, avoua Laura d’une voix qu’on devinait fatiguée.

—Tu n’as pas à regretter tes choix. Ce que tu as fait avant ma naissance ne me regardait pas. J’ai eu tort de porter un jugement sur tes agissements d’autrefois. Je suis tellement désolée.

—Tu veux bien m’aider à retourner dans mon lit ? demanda Laura.

Gamine l’aida à se lever et la conduisit dans sa chambre. Elle l’installa confortablement dans son lit et prit place à côté d’elle. La pauvre Laura avait dû mal à garder les yeux ouverts.

—Ma Gamine, est-ce que tu seras là quand je me réveillerai ? interrogea-t-elle d’une voix faible.

—Ne t’inquiète pas, maman. Dorénavant, ta Gamine sera toujours auprès de toi. Dors paisiblement. Je ne te quitte plus.

Laura s’endormit, enfin en paix avec elle-même. Sa Gamine lui avait pardonné. Elle retourna à son rêve, celui où Gamine rapportait du gibier à la maison. Avait-elle réellement vécu les moments partagés avec elle un peu plus tôt, ou s’agissait-il encore d’un songe ? Elle ne savait plus faire la différence. Mais qu’importe, puisqu’à son réveil, Gamine avait promis d’être là.

